


Ex libris
HVMBERTI A SABAVDIA
PEDEMONTII PRINCIPIS



MAISON DE SAVOIE

LA

MAISON DE SAVOIE

LA
MAISON DE SAVOIE

ROMAN HISTORIQUE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

Edition illustrée d'environ 200 dessins

VOL. II.

TURIN,
PUBLIÉ PAR C. PERRIN ÉDITEUR
rue de la Vierge aux Anges, 3
1854.

IMPRIMÉ AVEC LES PRESSES MÉCANIQUES DE L'ÉTABLISSEMENT
DE JOSEPH FAVALE ET COMP., A TURIN.

TROISIÈME PARTIE

EMMANUEL PHILIBERT

OU

LA FRANCE ET L'ITALIE

AU XVI SIÈCLE

I.

1558 1559.

Un an s'était écoulé depuis que le roi Philippe II, en se retirant de Cambrai à Bruxelles, et en déclarant la campagne de 1557 terminée, avait fait pousser à vingt-cinq millions d'hommes, ce cri de joie: « La France est sauvée! »

Nous avons dit quelles misérables considérations l'avaient, selon toute probabilité, empêché de poursuivre ses conquêtes; nous ne tarderons pas à trouver à la cour du roi Henry II un pendant fatal à cette égoïste détermination, qui avait, nous l'avons vu, si fort affligé Emmanuel Philibert.

Le chagrin qu'avait éprouvé le duc de Savoie, en se voyant ainsi arrêté sur la rive droite de la Somme, avait été d'autant

plus grand, qu'il ne lui avait point été difficile de soupçonner la cause de cette étrange décision, restée aussi inexplicable pour quelques historiens modernes que le fut, pour les historiens antiques, la fameuse halte d'Annibal à Capoue.

Au reste, de grands événements, au courant desquels nous sommes forcés de mettre le lecteur, s'étaient écoulés pendant cette année.

Le plus considérable, sans contredit, de ces événements avait été la reprise de Calais, sur les Anglais, par le duc François de Guise.

Après cette fatale bataille de Crécy, qui avait mis la France presque aussi près de sa perte que celle de Saint-Quentin, Édouard III était venu attaquer Calais par mer et par terre : par mer, avec une flotte de quatre-vingt voiles, et, par terre, avec une armée de trente mille hommes. Quoique défendue par une garnison peu nombreuse, mais placée sous les ordres de Jean de Vienne, un des plus braves capitaines de son temps, Calais ne s'était rendue qu'après un an de siége, et lorsque ses habitants avaient eu mangé jusqu'au dernier morceau de cuir qui se trouvait dans la ville.

Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis deux cent dix ans, les Anglais, comme ils font aujourd'hui de Gibraltar, ne s'étaient préoccupés que d'une chose: c'était de rendre Calais imprenable, et ils croyaient y avoir si bien réussi, qu'ils avaient, vers la fin de l'autre siècle, fait graver, au-dessus de la principale porte de la ville, une inscription qui pouvait se traduire par les quatre vers suivants :

Calais, après trois cent quatre-vingts jours de siége,
Fut, sur Valois vaincu, prise par les Anglais.
Quand le plomb nagera sur l'eau comme le liége,
Les Valois reprendront sur les Anglais Calais !

Or, cette ville, que les Anglais avaient mis trois cent quatre-vingts jours à prendre sur Philippe de Valois, et que les successeurs du vainqueur de Cassel et du vaincu de Crécy ne devaient

reprendre que lorsque le plomb nagerait sur l'eau comme du liège, le duc de Guise l'avait — non pas même par un siége en règle, mais par une espèce de coup de main — emportée en huit jours.

Puis, après Calais, le duc de Guise avait repris Guines et Ham, tandis que le duc de Nevers reprenait Herbemont; et, dans ces quatre places, Calais comprise, les Anglais et les Espagnols avaient laissé trois cents canons de fonte et deux cent quatre-vingt-dix canons de fer.

Peut-être nos lecteurs, quand nous parlons de tous ces vaillants qui combattaient de leur mieux pour réparer les échecs de l'année précédente, s'étonneront-ils de ne point entendre prononcer, nous ne dirons pas les noms du connétable et de Coligny, — on sait que tous deux étaient prisonniers, — mais celui de Dandelot, non moins illustre, non moins français surtout.

Le nom de Dandelot était le seul, en effet, qui pût porter ombrage à celui du duc de Guise, en rivalisant de génie et de courage avec le sien.

C'était ce qu'avait compris le cardinal de Lorraine, si préoccupé de la fortune de sa famille, reposant toute entière en ce moment sur la tête de son frère, qu'il était capable de tout, même d'un crime, pour écarter un homme pouvant mettre obstacle à cette fortune.

Or, partager l'amitié du roi et la reconnaissance de la France avec le duc de Guise, c'était, selon le cardinal de Lorraine, mettre obstacle à la fortune de la hautaine maison dont les représentants allaient bientôt avoir la prétention de marcher les égaux des rois de France, et qui peut-être ne se fussent pas même contentés de cette égalité, si, trente ans plus tard, Henry III n'avait fait, sous le poignard des Quarante-Cinq, crouler cette fortune, imprudemment élevée par Henry II.

Le connétable et l'amiral prisonniers, un seul homme, nous l'avons dit, inquiétait donc le cardinal de Lorraine: cet homme, c'était Dandelot; dès lors, Dandelot devait disparaître.

Dandelot appartenait à la religion réformée, et, comme il voulait attirer son frère, encore chancelant, à cette opinion, il lui avait envoyé à Anvers, où le roi d'Espagne le retenait prisonnier, quelques *livres de Genève*, avec une lettre où il le pressait d'abandonner l'hérésie papale pour la lumière de Calvin.

Cette lettre de Dandelot tomba, par malheur, aux mains du cardinal de Lorraine.

C'était l'époque où Henry II sévissait avec la plus grande sévérité contre les protestants. Plusieurs fois déjà on lui avait dénoncé Dandelot comme entaché d'hérésie; mais il n'avait pas cru à cette accusation, ou avait feint de n'y pas croire, tant il lui en coûtait d'éloigner de lui un homme élevé dans sa maison depuis l'âge de sept ans, et qui venait de payer par de si grands et de si réels services l'amitié que lui portait son roi.

Mais, à cette preuve d'hérésie, il n'y avait plus moyen de faire semblant de douter.

Cependant, Henry déclara que, sur ce point, aucune preuve, fût-elle de l'écriture de Dandelot, ne serait convaincante pour lui, et qu'il ne s'en rapporterait qu'aux aveux mêmes de l'accusé.

En conséquence, il résolut d'interroger, en présence de toute la cour, Dandelot sur sa nouvelle croyance.

Mais, ne voulant point le prendre par surprise, il invita le cardinal de Châtillon, son frère, et François de Montmorency, son cousin, à faire venir Dandelot à la maison de plaisance de la reine, qu'il habitait alors, près de Meaux, en le disposant à répondre de manière à se disculper publiquement.

Dandelot fut, en conséquence, invité, par François de Montmorency et le cardinal de Châtillon, à se rendre à Monceaux, — c'était le nom de cette maison de campagne de la reine, — et à préparer sa défense, s'il ne jugeait point au-dessous de sa dignité de se défendre.

Le roi était à dîner, lorsqu'on lui annonça que Dandelot venait d'arriver.

Le roi le reçut à merveille, commençant par l'assurer qu'il n'oublierait jamais les signalés services qu'il venait de lui rendre; ensuite, abordant la question des bruits qui couraient sur son compte, il lui dit qu'il était accusé non-seulement de penser, mais encore de parler mal des saints mystères de notre religion. Puis, formulant encore plus nettement sa pensée:

— Dandelot, lui dit-il, je vous ordonne de dire ici votre opinion sur le saint sacrifice de la messe.

Dandelot savait d'avance quelle douleur il allait causer au roi, et, comme il avait pour Henry un grand respect, en même temps qu'une amitié profonde:

— Sire, dit-il humblement, ne pourriez-vous dispenser un sujet aussi profondément dévoué à son roi que je le suis de répondre à une question de pure croyance, devant laquelle, si grand et si puissant que vous soyez, vous n'êtes qu'un homme de la taille et de la force des autres hommes?

Mais Henry II n'en était point venu où il en était pour reculer; il ordonna donc à Dandelot de répondre catégoriquement.

Alors, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'éluder la question:

— Sire, répondit Dandelot, pénétré des sentiments de la plus vive reconnaissance pour tous les bienfaits dont il a plu à Votre Majesté de me combler, je suis prêt à exposer ma vie, et à sacrifier mes biens pour son service; mais, puisque vous me forcez de vous en faire l'aveu, Sire, en matière de religion, je ne reconnais d'autre maître que Dieu, et ma conscience ne me permet pas de vous déguiser mes sentimens. En conséquence, Sire, je ne crains pas de proclamer que la messe est non-seulement une chose qui n'est recommandée ni par notre Seigneur Jésus, ni par ses apôtres, mais encore une détestable invention des hommes.

A cet horrible blasphème, que les huguenots rigides regardaient comme une vérité que l'on ne pouvait confesser trop haut, le roi tressaillit d'étonnement, et, passant de l'étonnement à la colère:

— Dandelot ! s'écria-t-il, jusqu'à présent, je vous ai défendu contre ceux qui vous attaquaient ; mais, après une si abominable hérésie, je vous ordonne de sortir de ma présence, vous déclarant que, si vous n'étiez en quelque sorte mon élève, je vous passerais mon épée au travers du corps!

Dandelot demeura parfaitement calme, salua respectueusement sans répondre à cette terrible apostrophe du roi, et se retira.

Mais Henry II n'avait pas conservé le même sang-froid. A peine la tapisserie qui pendait à la porte de la salle à manger fut-elle retombée derrière Dandelot, qu'il donna ordre à son maître de la garde-robe, la Bordaisière, d'arrêter le coupable, et de le conduire prisonnier à Meaux.

L'ordre fut exécuté; mais cela ne suffisait point au cardinal de Lorraine: il exigea du roi que la charge de colonel-général de l'infanterie française, qui était à Dandelot, lui fût ôtée, et fût donnée à Blaise de Montluc, lequel était tout dévoué à la maison de Guise, ayant été page de René II, duc de Lorraine.

Telle fut la récompense de Dandelot pour les immenses services qu'il venait de rendre au roi, et que le roi avait promis de ne jamais oublier!

On sait celle qui attendait plus tard son frère l'amiral de Coligny.

Voilà pourquoi le nom de Dandelot n'était point prononcé au milieu de tous ces noms qui éclataient à chaque instant, éclairés par la lueur de quelque victoire.

De son côté, Emmanuel Philibert n'était point resté dans l'inaction, et il avait vigoureusement lutté contre ce suprême effort de la France.

La bataille de Gravelines, gagnée, sur le maréchal de Termes, par le comte Lamoral d'Egmont, avait été une de ces journées que la France devait inscrire au nombre de ses jours malheureux.

Illustr. du roman hist. sur la maison de Savoie par Alex. Dumas



G. Gonin del. Impr. de C. Perrin Turin 1854. F. Perrin lith.

Henry II et Dandelot.

Puis, comme dans ces combats singuliers où, après avoir lutté à armes égales, deux adversaires dignes l'un de l'autre, sans s'être rien dit, mais se sentant épuisés d'une égale fatigue, font un pas en arrière, et, sans se perdre de vue, se reposent appuyés sur la garde de leur épée, la France et l'Espagne, Guise et Emmanuel Philibert reprenaient haleine: le duc de Guise à Thionville, Emmanuel Philibert à Bruxelles.

Quant au roi Philippe II, il commandait en personne l'armée des Pays-Bas, forte de trente-cinq mille hommes de pied, et de quatorze mille chevaux, campée sur la rivière d'Anthée Ce fut là qu'il apprit la mort de la reine d'Angleterre, sa femme, qui venait de trépasser d'une hydropisie qu'elle s'était obstinée à prendre pour une grossesse.

Quant à l'armée principale de France, elle était, de son côté, retranchée derrière la Somme, et, comme l'armée espagnole et ses chefs, se tenait momentanément inactive. Elle se composait, outre seize mille Français, de dix-huit mille reîtres, de vingt-six mille fantassins allemands, et de six mille Suisses; rangée en bataille, — c'est ce que nous apprend Monluc, — elle tenait une lieue et demie de terrain, et il fallait trois heures pour en faire le tour.

Enfin, Charles-Quint, comme nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, était mort le 21 septembre 1558, au monastère de Saint-Just, dans les bras de l'archevêque de Tolède.

Et, comme les événements de la terre ne sont qu'un enchaînement de contrastes, la jeune reine Marie Stuart, âgée de quinze ans, venait d'épouser le dauphin François, âgé de dix-sept.

Voilà où en étaient les affaires politiques et privées de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre et, par conséquent, du monde, lorsque, par une matinée du mois d'octobre 1558, Emmanuel, — qui, vêtu de ce deuil dont parle Hamlet, lequel deuil s'étend des habits au cœur, donnait quelques ordres militaires à Scianca-Ferro, entièrement guéri de sa blessure, et qu'il s'apprêtait à envoyer en courrier

au roi Philippe, — vit entrer dans son cabinet Leona, toujours belle et souriante sous son costume habituel, mais ne pouvant voiler une teinte profonde de mélancolie perçant sous son sourire.

Au milieu de la terrible campagne de France, qui s'était accomplie l'année précédente, nous avons vu disparaître la belle jeune fille. En effet, pour ne point l'exposer aux fatigues des camps, des batailles et des siéges, Emmanuel Philibert avait exigé qu'elle restât à Cambrai ; puis, la campagne achevée, avec un bonheur plus grand, avec un amour plus profond que jamais, les deux amants s'étaient retrouvés, et, comme, soit par lassitude, soit par dégoût, Emmanuel Philibert avait pris peu de part à la campagne de 1558, dont il avait dirigé les opérations de Bruxelles, les deux amants ne s'étaient plus quittés.

Habitué à lire jusqu'aux plus secrètes pensées du cœur de Leona sur son visage, Emmanuel Philibert fut frappé de cette teinte de mélancolie, qui éteignait le sourire presque forcé de la jeune fille

Quant à Scianca-Ferro, moins habile que son ami à surprendre les mystérieux secrets du cœur, il ne vit dans l'entrée de Leona, que son apparition quotidienne dans le cabinet du prince, et, après avoir échangé avec le beau page, dont le sexe n'était plus depuis longtemps un secret pour lui, une poignée de main, moitié respectueuse, moitié amicale, il prit des mains d'Emmanuel Philibert la dépêche préparée, et s'éloigna en fredonnant insoucieusement une chanson picarde, et en faisant sonner bruyamment ses éperons.

Emmanuel Philibert le suivit des yeux jusqu'à la porte, et, quand le jeune homme eut disparu, il reporta son regard inquiet sur Leona.

Leona souriait toujours; elle était debout, mais appuyée à un fauteuil, comme si, sans appui, ses jambes faiblissantes eussent

refusé de la porter. Ses joues étaient pâles, et son œil brillait d'une dernière larme mal essuyée.

— Qu'a donc, ce matin, mon enfant bien-aimé? demanda Emmanuel Philibert, avec ce ton de tendre paternité que donne à l'amour le passage, chez l'homme, du jeune âge à l'âge viril.

En effet, le 8 juillet 1558, Emmanuel Philibert venait d'accomplir sa trentième année.

Protégé par le malheur, qui l'avait forcé de devenir un grand homme, ce qu'il n'eût peut-être pas été s'il eût tranquillement hérité des États du duc son père, et régné sans conteste, Emmanuel Philibert avait, à cet âge si peu avancé de trente ans, acquis une réputation militaire qui rivalisait avec les premières de l'époque, c'est-à-dire avec celle du connétable, du duc de Guise, de l'amiral et du vieux maréchal de Strozzi, qui venait de mourir si glorieusement au siège de Thionville.

— J'ai, dit Leona de sa voix harmonieuse, tout à la fois un souvenir à te rappeler, et une demande à te faire.

— Leona sait que, si ma mémoire est ingrate, mon cœur est fidèle. Voyons le souvenir d'abord, puis nous verrons la demande.

Et, en même temps qu'il sonnait pour donner à un huissier l'ordre de ne laisser entrer personne, il faisait signe à Leona de venir prendre place sur une pile de coussins entassés près de lui, et qui étaient le siége ordinaire de la jeune fille dans ses tête-à-tête avec son amant.

Leona vint prendre sa place accoutumée, et, appuyant ses deux coudes sur la cuisse d'Emmanuel, et sa tête sur ses deux mains, elle plongea dans ses yeux un regard d'une douceur infinie, où l'on pouvait lire un amour, mieux que cela encore, un dévoûment sans bornes.

— Eh bien? demanda le duc avec un sourire qui, de son côté, trahissait une inquiétude, comme celui de Leona trahissait sa mélancolie.

— Dans quel jour du mois sommes-nous, aujourd'hui, Emmanuel? demanda Leona.

— Le 17 novembre, si je ne me trompe, répondit le duc.

— Cette date ne rappelle-t-elle à mon bien-aimé prince aucun anniversaire qui mérite d'être fêté ?

Emmanuel sourit plus franchement que la première fois; car sa mémoire, meilleure qu'il ne l'avait faite, venait de se reporter en arrière, et de lui représenter, dans tous ses détails, l'évènement auquel Leona faisait allusion.

— Il y a aujourd'hui vingt-quatre ans, dit-il, à l'heure à peu-près où nous sommes, qu'emporté par mon cheval, effrayé à la vue d'un taureau furieux, je trouvai, à quelques centaines de pas du village d'Oleggio, au bord d'un ruisseau affluent du Tessin, une femme morte et un enfant presque mort. Cet enfant que j'ai eu le bonheur de rendre à la vie, c'était ma bien-aimée Leona!

— As-tu un instant, depuis ce jour, Emmanuel, eu l'occasion de regretter cette rencontre ?

— J'ai, au contraire, béni le ciel, chaque fois que le souvenir de cet événement s'est présenté à ma mémoire, répondit le prince; car cet enfant est devenu l'ange gardien de mon bonheur!

— Et si, dans ce jour solennel, pour la première fois de ma vie, je te demandais de me faire une promesse, Emmanuel, trouverais-tu que je suis trop exigeante, et me refuserais-tu ma demande?

— Tu m'inquiètes, Leona! dit Emmanuel. Quelle demande peux-tu avoir à me faire, que tu ne sois pas sûre d'obtenir à l'instant même?

Leona pâlit, et, d'une voix tremblante, en même temps qu'elle paraissait prêter l'oreille à un bruit lointain :

— Par la gloire de ton nom, Emmanuel; par la devise de ta famille : *Dieu reste à qui tout manque;* par les promesses solennelles faites à ton père mourant, jure-moi, Emmanuel, de m'accorder ce que je vais te demander !

Illustr du roman hist: sur la maison de Savoie par Alex Dumas.



Ferdinand Perrin del. et lith.

Dieu reste à qui tout manque.

Le duc de Savoie secoua la tête en homme qui sent qu'il s'engage à accomplir quelque grand sacrifice inconnu, mais qui, en même temps, est convaincu que ce sacrifice sera fait au profit de son honneur et de sa fortune.

Levant donc solennellement la main:

— Tout ce que tu me demanderas, Leona, dit-il, excepté de ne plus te voir, je te l'accorderai.

— Oh! murmura Leona, je me doutais que tu ne jurerais pas sans restriction. Merci, Emmanuel! Maintenant, ce que je demande, ce que j'exige même, en vertu du serment que tu viens de faire, c'est que tu ne mettes aucune opposition personnelle à la paix entre la France et l'Espagne, dont mon frère vient, au nom du roi Philippe et du roi Henry, te soumettre les propositions.

— La paix! Ton frère!... Comment sais-tu ce que j'ignore, Leona?

— Un puissant prince a cru qu'il avait besoin près de toi de son humble servante, Emmanuel; et voilà comment je sais ce que tu ne connais pas encore, mais ce que tu vas savoir.

Alors, comme un grand bruit de chevaux se faisait sur la place de l'hôtel de ville, et sous la fenêtre même du cabinet du prince, Leona se leva et alla, au nom du duc de Savoie, donner l'ordre à l'huissier de laisser entrer le chef de la cavalcade.

Un instant après, tandis qu'Emmanuel Philibert retenait par le bras Leona, qui voulait s'éloigner, l'huissier annonçait:

— Son Excellence le comte Odoardo de Maraviglia, envoyé de Leurs Majestés les rois d'Espagne et de France.

— Qu'il entre, répondit Emmanuel Philibert d'une voix presqu'aussi tremblante que l'était un instant auparavant celle de Leona.

II.

L'ENVOYÉ DE LEURS MAJESTÉS LES ROIS DE FRANCE ET D'ESPAGNE

Au nom qu'ils viennent d'entendre prononcer, nos lecteurs ont reconnu le frère de Leona, le jeune homme condamné à mort pour avoir tenté d'assassiner le meurtrier de son père, et, enfin, le gentilhomme recommandé à son fils Philippe II par Charles-Quint, le jour même de son abdication.

Nos lecteurs se rappelleront, en outre, que, quoique, dans Odoardo Maraviglia, Leona reconnaisse son frère, celui-ci est loin de se douter que Leona, qu'il a à peine entrevue sous la tente d'Emmanuel Philibert au camp d'Hesdin, soit sa sœur.

Le duc de Savoie sait donc seul, avec son page, le secret qui a sauvé la vie à Odoardo.

Maintenant, comment Odoardo se trouve-t-il à la fois le mandataire de Philippe et de Henry; c'est ce que nous allons expliquer en quelques mots.

Fils d'un ambassadeur du roi François I[er], élevé parmi les pages dans l'intimité du dauphin Henry II, adopté publiquement par l'empereur Charles-Quint, le jour de son abdication, Odoardo jouissait d'une faveur égale à la cour du roi de France et à la cour du roi d'Espagne.

On savait, de plus, sans connaître les détails de cet événement, que c'était à Emmanuel Philibert qu'il devait la vie.

Illustr: du roman hist: sur la maison de Savoie par Alex. Dumas



Guido Gonin del et lith.

Impr de C. Perrin. Turin 1854

L'ambassadeur de paix.

Il était donc tout simple qu'une personne intéressée à la paix eût eu l'idée d'en faire faire la double ouverture par l'homme qui avait à la fois l'oreille du roi de France et celle du roi d'Espagne, et que, les principaux articles de cette paix arrêtés entre les deux princes, le même homme fût envoyé à Emmanuel Philibert pour lui faire adopter ces mêmes articles; surtout, comme nous l'avons dit, d'après le bruit qui s'était répandu, que c'était à l'intercession du duc de Savoie qu'Odoardo Maraviglia avait dû non-seulement d'avoir la vie sauve, mais encore d'avoir été comblé d'honneurs, et recommandé au roi Philippe II par l'empereur Charles-Quint.

L'homme qui avait eu l'idée de mettre en avant Odoardo Maraviglia ne s'était trompé sur aucun point. La paix, également désirée par Philippe II et par Henry de Valois, avait vu ses préliminaires plus promptement posés que l'on n'eût dû s'y attendre dans une affaire de cette importance; et, comme on l'avait pensé encore, quoiqu'on ne connût pas les causes de la sympathie d'Emmanuel Philibert pour le fils de l'ambassadeur du roi François Ier, celui-ci était un des plus agréables messagers que l'on pût lu envoyer.

Il se leva donc, et, malgré cette arrière-pensée qu'il y avait une douleur privée cachée pour lui au fond de ce grand évènement politique, il tendit à Odoardo une main que l'envoyé extraordinaire baisa respectueusement.

— Monseigneur, dit-il, vous voyez en moi un homme bien heureux, car peut-être ai-je déjà prouvé dans le passé, et vais-je prouver dans l'avenir à Votre Altesse que vous avez sauvé la vie à un homme reconnaissant.

— Ce qui vous a d'abord sauvé la vie, mon cher Odoardo, c'est la générosité du noble empereur dont nous portons tous le deuil. Je n'ai été, moi, vis-à-vis de vous, que l'humble intermédiaire de sa clémence.

— Soit, monseigneur ; mais vous avez été pour moi le messager visible de la faveur céleste. C'est donc vous que j'adore, comme les anciens patriarches faisaient des anges qui leur apportaient la volonté de Dieu. A mon tour, au reste, monseigneur, vous voyez en moi un ambassadeur de paix.

— C'est comme tel que vous m'êtes annoncé, Odoardo ; c'est comme tel que vous étiez attendu ; c'est comme tel que je vous reçois.

— Je vous étais annoncé? Vous m'attendiez?... Pardon, monseigneur, mais je croyais être le premier à vous annoncer ma présence par ma présence même ; et, quant aux propositions que j'étais chargé de vous transmettre, elles étaient si secrètes...

— Ne vous inquiétez point, monsieur l'ambassadeur, reprit, en s'efforçant de sourire, le duc de Savoie. N'avez-vous point entendu dire que certains hommes ont leur démon familier, qui les avertit d'avance des choses les plus inconnues? Je suis un de ces hommes-là.

— Alors, dit Odoardo, vous savez le motif de ma visite?

— Oui, mais le motif seulement. Restent les détails.

— Quand Votre Altesse le désirera, je serai prêt à lui transmettre ces détails.

Et Odoardo, en s'inclinant, fit à Emmanuel un signe indiquant qu'ils n'étaient pas seuls.

Leona vit ce signe, et fit un pas pour se retirer ; mais le prince la retint par la main.

— Je suis toujours seul quand je suis avec ce jeune homme, Odoardo, dit-il ; car, ce jeune homme, c'est le démon familier dont je vous parlais tout-à-l'heure. Reste, Leone, reste ! ajouta le duc. *Nous* devons savoir tout ce que l'on me propose. J'écoute : parlez, monsieur l'ambassadeur.

— Que diriez-vous, monseigneur, demanda en souriant Odoardo, si j'annonçais à Votre Altesse qu'en échange de Ham, du Catelet et de Saint-Quentin, la France nous rend cent quatre-vingt dix-huit villes ?

— Je dirais, répondit Emmanuel, que c'est impossible.

— Il en est pourtant ainsi, monseigneur.

— Et, au nombre des villes qu'elle rend, la France rend-elle Calais ?

— Non. La nouvelle reine d'Angleterre, Elisabeth, qui, sous prétexte de conscience religieuse, vient de refuser d'épouser le roi Philippe II, veuf de sa sœur Marie, a été un peu sacrifiée dans tout cela. Cependant, ce n'est qu'à condition que la France garde Calais et les autres villes de Picardie reprises par M. de Guise sur les Anglais.

— Et à quelles conditions?

— Au bout de huit ans, le roi de France sera obligé de les restituer, si mieux il n'aime payer cinquante mille écus à l'Angleterre.

— Il les donnera, à moins qu'il ne soit aussi pauvre que Beaudoin, qui mettait en gage la couronne de Notre Seigneur !

— Oui, mais c'est une espèce de satisfaction que l'on a voulu donner à la reine Elisabeth, et dont, par bonheur, elle s'est contentée, ayant beaucoup à faire dans ce moment-ci avec le pape.

— Ne l'a-t-il pas déclarée bâtarde? demanda Emmanuel.

— Oui, mais il y perdra sa suzeraineté sur l'Angleterre. Elisabeth, de son côté, vient de déclarer que tous les édits publiés par la feue reine Marie en faveur de la religion catholique étaient abolis, et qu'au contraire, elle rétablissait tous les actes faits contre le pape sous Edouard et Henry VIII, et que, comme ces deux rois, elle joignait à ses prérogatives royales le titre de chef suprême de l'Église anglicane.

— Et que fait la France de sa petite reine d'Ecosse, au milieu de ce grand conflit ?

— Henry II a déclaré Marie Stuart reine d'Ecosse et d'Angleterre, comme héritière de la feue reine Marie Tudor, comme unique descendante de Jacques V, petit-fils de Henry VII, roi

d'Angleterre, et en vertu de l'illégitimité d'Elisabeth, déclarée bâtarde par un acte qui n'a jamais été révoqué.

— Oui, dit Emmanuel Philibert, toutefois, il y a un testament de Henry VIII qui déclare Elisabeth héritière de la couronne au défaut d'Edouard et de Marie, et c'est sur cet acte que le parlement s'est appuyé pour proclamer Elisabeth reine. Mais, s'il vous plaît, revenons à nos affaires, monsieur l'ambassadeur.

— Eh bien, monseigneur, voici les principales conditions du traité, les bases sur lesquelles on propose de l'établir :

» Les deux rois — le roi d'Espagne et le roi de France — travailleront conjointement à rendre la paix à l'Église, en provoquant l'assemblée d'un concile général.

» Il y aura une amnistie pour ceux qui auront suivi le parti de l'un ou l'autre roi, à l'exception, cependant, des bannis de Naples, de Sicile et du Milanais, qui ne seront point compris dans le pardon général.

» Il est stipulé, ensuite, que toutes les villes et tous le châteaux pris par la France au roi d'Espagne, et particulièrement Thionville, Marienbourg, Ivoy, Montmédy, Damvilliers, Hesdin, le comté de Charolais, Valence dans la Loménie, seront restitués audit roi d'Espagne ;

» Qu'Ivoy sera démantelée, en compensation de Thérouanne détruite ;

» Que le roi Philippe épousera la princesse Isabelle de France, qu'il avait d'abord demandée pour son fils don Carlos, et qu'avec cette princesse, il lui sera donné une dot de quatre cents mille écus d'or;

» Que la forteresse de Bouillon sera restituée à l'évêque de Liège ;

» Que l'infante de Portugal sera mise en possession des biens qui lui appartiennent du côté de la reine Eléonora, sa mère, veuve de François Ier.

» Enfin, que les deux rois rendront au duc de Mantoue ce

qu'ils lui ont pris dans le Montferrat, sans pouvoir y démolir les citadelles qu'ils y ont bâties. »

— Et toutes ces conditions sont accordées par le roi de France? demanda Emmanuel.

— Toutes!... Qu'en dites-vous?

— Je dis que c'est à merveille, monsieur l'ambassadeur, et que, si c'est vous qui avez eu cette influence, l'empereur Charles-Quint, lorsqu'il descendit du trône, avait bien raison de vous recommander à son fils le roi d'Espagne.

— Hélas! non, monseigneur, répondit Odoardo, les deux principaux agents de cette paix étrange sont madame de Valentinois, qui s'inquiète de voir grandir la fortune des Guise et le crédit de la reine Catherine, et M. le connétable, qui sent que, pendant sa captivité, les Lorrains mettent le pied sur sa maison.

— Ah! dit Emmanuel, voilà qui m'explique les fréquents congés sollicités par M. le connétable auprès du roi Philippe II, pour passer en France, et cette demande qu'il m'adresse, de racheter lui et l'amiral moyennant deux cents mille écus; demande que je viens de soumettre au roi, par l'entremise de mon écuyer Scianca-Ferro, qui partait un moment avant que vous arrivassiez.

— Le roi ratifiera cette demande, à moins de profonde ingratitude, répondit l'ambassadeur.

Puis, après un moment de silence, et regardant le prince :

— Mais, vous, monseigneur, dit-il, vous ne me demandez point ce qui sera fait pour vous?

Emmanuel sentit frissonner la main de Leona, qu'il avait gardée dans la sienne.

— Pour moi? répondit le prince. Hélas! j'espérais avoir été oublié.

— Il eût fallu, pour cela, que les rois Philippe et Henry eussent choisi un autre négociateur que celui qui vous doit la vie, monseigneur. Oh! non, non, Dieu merci, la Providence a été

juste, cette fois, et le vainqueur de Saint-Quentin sera, je l'espère, largement récompensé.

Emmanuel échangea avec son page un regard douloureux, et attendit.

— Monseigneur, dit Odoardo, toutes les places qui ont été prises au duc votre père et à vous, tant au-delà qu'en-deçà des Alpes, vous seront rendues, à l'exception de Turin, de Pignerol, de Quiers, de Chivas et de Villeneuve, dont la France demeurera en possession jusqu'au jour où Votre Altesse aura un héritier mâle. En outre, jusqu'au jour de la naissance de cet héritier, qui tranchera ce grand procès de Louise de Savoie et du Piémont, il sera permis au roi d'Espagne de mettre des garnisons dans les villes d'Asti et de Verceil.

— Alors, dit vivement Emmanuel Philibert, en ne me mariant pas....

— Vous perdez cinq villes si magnifiques, monseigneur, qu'elles suffiraient à la couronne d'un prince!

— Mais, dit vivement Leona, monseigneur le duc de Savoie se mariera. Que Votre Excellence veuille donc bien terminer sa négociation, en lui disant à quelle illustre alliance il est destiné.

Odoardo regarda le jeune homme avec étonnement; puis ses yeux se reportèrent sur le prince, dont le visage exprimait la plus cruelle anxiété. Le négociateur, si habile qu'il fût, se trompa à cette expression.

— Oh! rassurez-vous, monseigneur, lui dit-il, la femme que l'on vous destine est digne d'un roi.

Et, comme les lèvres blémissantes d'Emmanuel restaient fermées au lieu de s'ouvrir à la question qu'attendait Odoardo :

— C'est, ajouta celui-ci, madame Marguerite de France, sœur du roi Henry II; et, outre le duché de Savoie tout entier, elle apporte en dot à son heureux époux trois cents mille écus d'or.

— Madame Marguerite de France, murmura Emmanuel, est une

grande princesse, je le sais; mais je m'étais toujours dit, monsieur, que je reconquerrais mon duché par des victoires et non par un mariage.

— Mais, dit Odoardo, madame Marguerite de France est digne, monseigneur, d'être la récompense de vos victoires; et peu de princes ont payé le gain d'une bataille et la prise d'une ville avec une sœur de roi, fille de roi.

— Oh! murmura Philibert, que n'ai-je brisé mon épée au commencement de cette campagne!

Puis, comme Odoardo le regardait avec étonnement......

— Votre excellence, lui dit Leona, voudrait-elle me laisser seule un instant avec le prince?

Odoardo demeurait muet et continuait d'interroger Philibert du regard.

— Un quart d'heure, répéta Leona, et dans un quart d'heure votre excellence recevra de son Altesse une réponse telle qu'il la désire.

Le duc fit un mouvement négatif, comprimé à l'instant même par un geste muet et suppliant de Leona.

Odoardo s'inclina et sortit; il avait compris que le page mystérieux pouvait seul vaincre cette incompréhensible résistance, que paraissait devoir opposer le duc de Savoie aux désirs des rois de France et d'Espagne.

Un quart d'heure après, appelé par l'huissier, Odoardo Maraviglia rentra dans le cabinet du prince de Savoie.

Emmanuel Philibert était seul.

Triste, mais résigné, il tendit la main au négociateur.

— Odoardo, dit-il, vous pouvez retourner vers ceux qui vous envoient, et leur dire qu'Emmanuel Philibert accepte avec reconnaissance la part que les rois de France et d'Espagne ont bien voulu faire au duc de Savoie.

III.

CHEZ LA REINE.

Grâce à l'habileté du négociateur, doué de toute la finesse diplomatique que l'on prétend être un des apanages de la race florentine ou milanaise, grâce surtout à l'intérêt que les deux rois avaient à ce que le secret fût religieusement gardé, rien, à part ces bruits vagues qui accompagnent les grands événements, n'avait encore transpiré à la cour des grands projets que venait d'exposer au duc de Savoie Odoardo Maraviglia, et dont la réalisation coûtait si cher à la France.

Ce fut donc avec un grand étonnement que deux cavaliers, suivis chacun d'un écuyer, et qui arrivaient chacun par une route opposée, se rencontrèrent quatre jours après l'entrevue que nous venons de rencontrer, et se reconnurent l'un pour le connétable de Montmorency, que l'on croyait prisonnier à Anvers, l'autre pour le duc de Guise, que l'on croyait au camp de Compiègne.

Entre ces deux ennemis acharnés les compliments ne furent pas longs. En sa qualité de prince impérial, le duc de Guise avait le pas sur toute la noblesse de France; M. de Montmorency fit donc faire un pas de retraite à son cheval, M. de Guise fit faire un pas en avant au sien, de sorte que l'on eût pu croire que le connétable était quelqu'écuyer de quelque gentilhomme de la suite du prince, si en entrant dans la cour du Louvre, où le roi était en résidence d'hiver, l'un n'eût pas pris à droite et l'autre à gauche.

En effet, l'un, le duc de Guise, se rendait chez la reine Catherine de Médicis.

L'autre, le connétable, se rendait chez la favorite Diane de Poitiers.

Tous deux, par l'une et par l'autre, étaient attendus avec une égale impatience.

Que l'on nous permette d'accompagner le plus important de nos personnages chez la plus importante, en apparence du moins, des deux femmes que nous venons de nommer, c'est-à-dire, le duc de Guise chez la reine.

Catherine de Médicis était Florentine, les Guises étaient Lorrains; il n'y avait donc rien d'étonnant à la rigueur qu'au moment où la funeste nouvelle de la bataille de Saint-Quentin se répandit en France, Catherine et le cardinal de Lorraine, qui voyaient baisser leur crédit par l'influence que prenait naturellement le connétable comme chef de l'armée, n'eussent eu qu'une idée — non pas que la perte de cette bataille mettait la France à deux doigts de sa perte — mais qu'en faisant M. le connétable et l'un de ses fils prisonniers des Espagnols, elle ruinait le crédit des Montmorency.

Or le crédit des Montmorency ne pouvait s'abaisser qu'en élevant par un jeu naturel de bascule politique et militaire le crédit des Guise.

Ainsi, comme nous l'avons dit, toute l'administration civile du royaume avait-elle été remise aux mains du cardinal de Lorraine, tandis que le duc François de Guise, attendu d'Italie comme un sauveur, avait, à son arrivée, concentré tout le pouvoir militaire entre ses mains, avec le titre de lieutenant général du royaume.

Nous avons vu, au reste, comment le duc de Guise avait usé de cette toute-puissance. L'armée réorganisée, Calais rendue à la France, Guines, Ham et Thionville prises d'assaut, Arlon surprise — tel avait été le résultat d'une seule campagne.

Le duc de Guise se berçait donc dans un immense rêve d'ambition prêt à s'accomplir, c'est-à-dire, dans un des plus doux rêves que pouvait faire un Guise, lorsqu'une vague rumeur vint le réveiller.

Il était question du retour du connétable à Paris; retour que l'on pourrait, s'il s'effectuait, regarder comme le préliminaire d'un traité de paix.

A cette simple rumeur le duc de Guise était parti du camp de Compiègne, et à moitié chemin, c'est-à-dire à Louvres, il avait rencontré un exprès que lui envoyait le cardinal de Lorraine, avec injonction d'arriver à Paris le plus tôt possible.

Le messager n'avait pas d'autre instruction; mais, prévenu comme il l'était, le duc se doutait bien dans quel but il était mandé.

En rencontrant M. de Montmorency à la porte, ses soupçons se changeaient en certitude.

M. de Montmorency était libre, et la paix, selon toute probabilité, allait être la conséquence de cette liberté inattendue.

M. de Guise avait cru la captivité du connétable une captivité éternelle, comme celle du Roi Jean.

Le désappointement était cruel.

M. de Montmorency avait tout perdu, M. de Guise avait tout sauvé, et cependant, selon toute probabilité, le vaincu allait reparaître à la cour sur le même pied que le victorieux.

Et qui sait encore si, grâce à la protection de M[me] de Valentinois, ce n'était point au vaincu que la bonne part serait faite.

C'étaient toutes ces pensées, qui faisaient soucieux le visage du duc de Guise au moment où il montait l'escalier qui conduisait chez la reine Catherine, tandis qu'au contraire, le visage joyeux, le connétable montait de l'autre côté de la cour l'escalier qui conduisait chez madame Diane.

Le duc était évidemment attendu, car aussitôt que son nom eut été prononcé, il vit se soulever la portière de la chambre

de la reine, et il entendit la voix de Catherine, qui, avec son rauque accent florentin, lui criait:

— Entrez, M. le duc, entrez.

La reine était seule. Le duc François jeta les yeux autour de lui, comme s'il se fût attendu à trouver quelqu'un avec elle.

— Ah oui, dit la reine, vous cherchez notre frère.

— Votre majesté sait-elle, répondit le duc de Guise, abrégeant tous les compliments d'usage, comme il convenait à une si grande situation, que mon frère m'a envoyé un courrier, avec invitation de me rendre à l'instant même à Paris.

— Oui, dit Catherine, mais comme le courrier est parti à une heure de l'après-midi seulement, nous ne vous attendions que ce soir, et même assez avant dans la nuit.

— C'est vrai, mais le courrier m'a rencontré à moitié chemin.

— Et qui vous ramenait à Paris?

— Mon inquiétude.

— Duc, dit Catherine, négligeant cette fois de ruser, vous avez raison d'être inquiet; car jamais inquiétude n'a eu un plus juste sujet.

En ce moment on entendit le bruit d'une clef qui grinçait dans une première serrure, puis dans une seconde; la porte d'une entrée particulière, donnant sur les corridors de la reine, s'ouvrit, et le cardinal parut.

Sans prendre le temps de saluer son frère, et comme s'il fût entré chez une princesse de son rang, ou même d'un rang inférieur, il marcha droit à Catherine et à François, et avec une altération de voix qui indiquait l'importance qu'il attachait à cette nouvelle:

— Savez-vous qu'il vient d'arriver? dit-il.

— Oui, répondit le duc François, devinant de qui parlait le cardinal, je l'ai rencontré à la porte du Louvre.

— Qui cela? demanda Catherine.

— Le connétable, répondirent à la fois le duc et le cardinal de Guise.

— Ah ! fit Catherine, comme si elle eût reçu un coup de couteau en pleine poitrine; mais peut-être, comme les autres fois, revient il seulement avec un congé de quelques jours.

— Point, répondit le cardinal. Il revient à Paris; il a obtenu, par l'intermédiaire du duc de Savoie, d'être mis à rançon lui et l'amiral, moyennant deux cent mille écus, qu'il trouvera moyen, vous le verrez, de faire payer au roi. Par la croix de Lorraine, continua le cardinal, mordant sa moustache de colère, la sottise, en effet, était trop forte pour être payée par un simple gentilhomme ; et si l'on y eût mis le prix qu'elle mérite, les Montmorency, les Damville, les Coligny et les Dandelot eussent été ruinés à la peine.

— En somme, demanda Catherine, qu'avez vous appris de plus que ce que nous savons.

— Pas grande chose, mais j'attends d'un moment à l'autre votre ancien messager, M. le duc de Nemours, dit Charles de Lorraine, en se tournant vers son frère. — M. de Nemours est de la maison de Savoie; on ne se doute pas qu'il est à nous, et, comme le vent souffle en ce moment du côté du Piémont, probablement pourra-t-il nous apprendre du nouveau.

En ce moment on gratta respectueusement à la porte par laquelle un instant auparavant était entré le cardinal, et qu'il avait refermée à la clef derrière lui.

— Ah! dit Charles de Lorraine, c'est lui probablement.

— Ouvrez alors, dit Catherine.

Et sans s'inquiéter de ce que l'on pourrait penser en voyant la clef d'une porte donnant dans sa chambre entre les mains du cardinal de Lorraine, elle poussa le cardinal vers cette porte.

C'était, en effet, ce même duc de Nemours que nous avons déjà vu introduit dans l'appartement de Catherine par le cardinal Charles de Lorraine un an et demi auparavant, pendant une matinée,

où le roi et une partie de la cour étaient en chasse dans la forêt de Saint-Germain.

Lui n'avait ni les inquiétudes du duc de Guise, ni les familiarités du cardinal; aussi voulut-il saluer Catherine selon les règles de la plus scrupuleuse étiquette, mais celle-ci ne lui en donna pas le temps.

— M. le duc, dit-elle, voici notre cher cardinal qui nous annonce que vous avez probablement du nouveau à nous apprendre. Parlez — Que savez-vous de cette misérable paix?

— Mais, répondit M. de Nemours, je puis vous mettre au courant et de première main. Je quitte le négociateur Odoardo Maraviglia, qui quitte lui-même le duc Emmanuel de Savoie.

— Alors vous devez être bien renseigné, dit le cardinal de Lorraine; car le duc Emmanuel de Savoie est le principal intéressé dans cette affaire, puisque la principauté est en jeu.

— Eh bien, chose étonnante, dit M. de Nemours, soit insouciance de grandeur, soit — et la chose est bien plus probable — quelque cause mystérieuse, comme le serait un amour secret, ou quelqu'engagement pris avec une autre, le prince Emmanuel Philibert a reçu les ouvertures qui lui ont été faites avec plus de tristesse que de joie.

— Peut-être aussi, dit le duc de Guise avec amertume, a-t-il été mal payé par la reconnaissance royale. Il n'y aurait rien là d'étonnant. Celui-là aussi est au nombre des vainqueurs.

— En ce cas, dit le duc de Nemours, il serait bien difficile, car on lui rend ses Etats à peu près intacts, sauf cinq villes, et encore ces cinq villes lui seront-elles rendues, lorsqu'il aura un enfant mâle de sa femme.

— Et sa femme, quelle sera sa femme? demanda vivement le cardinal de Lorraine.

— Ah c'est vrai! répondit Nemours; on ne sait point encore la nouvelle. Sa femme sera madame Marguerite de France.

— La sœur du roi ! s'écria Catherine.

— Elle sera arrivée à son but, dit le duc François ; elle ne voulait épouser qu'un prince souverain.

— Seulement, dit Catherine avec cette âcreté particulière aux femmes quand elles parlent les unes des autres, seulement elle aura attendu longtemps la chère personne, car, si je ne me trompe, elle a tantôt trente-six ans ; seulement, selon toute probabilité, elle n'aura pas perdu pour attendre.

— Et comment Emmanuel Philibert a-t-il pris la nouvelle de cette alliance royale.

— Mais très froidement d'abord. Le comte Maraviglia prétend qu'il a vu le moment où il allait refuser; puis, après un quart d'heure de réflexion, il a accepté. Enfin, le soir, en renvoyant l'ambassadeur, le prince lui a positivement dit qu'il désirait n'être point trop positivement engagé à l'endroit du mariage, tant qu'il n'aurait pas vu la princesse Marguerite. Mais vous comprenez bien que l'ambassadeur n'a rien dit de cette hésitation, et a présenté, au contraire, au roi Henri II Emmanuel Philibert comme le prince le plus joyeux et le plus reconnaissant du monde.

— Et, demanda le duc François de Guise, quelles sont les villes qu'on lui rend ?

— Toutes, répondit le jeune homme, à l'exception des villes de Turin, de Pignerol, de Quiers, de Chivas et de Villeneuve d'Aste, qui lui seront rendues à son premier héritier mâle. D'ailleurs le roi de France aurait eu tort de marchander sur les villes ou sur les châteaux, puisqu'il en rend tant à la reine d'Angleterre qu'au roi d'Espagne quelque chose comme cent quatre-vingt dix-huit.

— Bon, dit le duc de Guise, pâlissant malgré lui; et n'aurez-vous pas entendu dire par hasard qu'au nombre de ces villes et de ces châteaux le roi rendait Calais.

— Je n'en sais trop rien, dit le duc de Nemours.

— Mordieu, dit alors le duc de Guise, c'est que comme ce

serait me dire que mon épée lui est inutile. J'irais l'offrir à quelque souverain qui l'utiliserait mieux, — si toutefois, ajouta-t-il entre ses dents, je ne la gardais pas pour moi-même.

En ce moment un valet du cardinal, placé en observation par son éminence, leva vivement la tapisserie en criant :

— Le roi !

— Où cela ? demanda Catherine.

— Au bout de la grande galerie, répondit le valet.

Catherine regarda le duc François comme pour l'interroger sur ce qu'il croyait devoir faire.

— Je l'attendrai, dit le duc.

— Attendez-le, monseigneur, dit le duc de Nemours ; vous êtes un preneur de villes et un gagneur de batailles, et vous pouvez attendre tous les rois du monde le front levé. Mais croyez-vous que, lorsque sa majesté rencontrera ici le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, il ne trouvera point que c'est bien assez sans moi.

— En effet, dit Catherine, il est inutile qu'il vous voie ici. La clef, mon cher cardinal.

Le cardinal, qui tenait la clef prête à tout hasard, la passa vivement à la reine. La porte s'ouvrit devant le duc de Nemours, et elle venait de se refermer discrètement derrière le donneur de nouvelles, lorsque, le visage sombre et le sourcil froncé, Henri de Valois parut dans l'encadrement de la porte opposée.

IV.

CHEZ LA FAVORITE.

Si nous avons suivi d'abord le duc de Guise, au lieu de suivre le connétable, ce n'est pas que ce qui devait se passer chez Madame de Valentinois fût moins intéressant que ce que nous avons vu se passer chez Catherine de Médicis; mais c'est que le duc de Guise était, comme nous l'avons dit, un plus grand sire que M. de Montmorency, et Catherine une plus grande dame que la duchesse de Valentinois. A tout seigneur tout honneur!

Mais, maintenant que nous avons donné cette marque de déférence à la suprématie royale, voyons ce qui s'était passé chez la belle Diane de Poitiers, et sachons pourquoi le roi Henry se présentait chez sa femme le visage sombre et le sourcil froncé.

L'arrivée du connétable n'était pas plus un mystère pour la duchesse de Valentinois que le retour du duc de Guise n'était un secret pour la reine Catherine de Médicis: sous le couvert de la France, et sous la rubrique de la royauté, chacune jouait son jeu, Catherine criant: *Guise*! et la duchesse de Valentinois: *Montmorency !*

De même qu'on tenait de hardis propos sur la reine et le cardinal, de même les mauvaises langues s'exerçaient, nous croyons l'avoir déjà dit, sur la favorite et le connétable. Maintenant, comment un vieillard de soixante-huit ans, maussade, brutal et grognon, se serait-il trouvé le rival d'un roi de quarante ans,

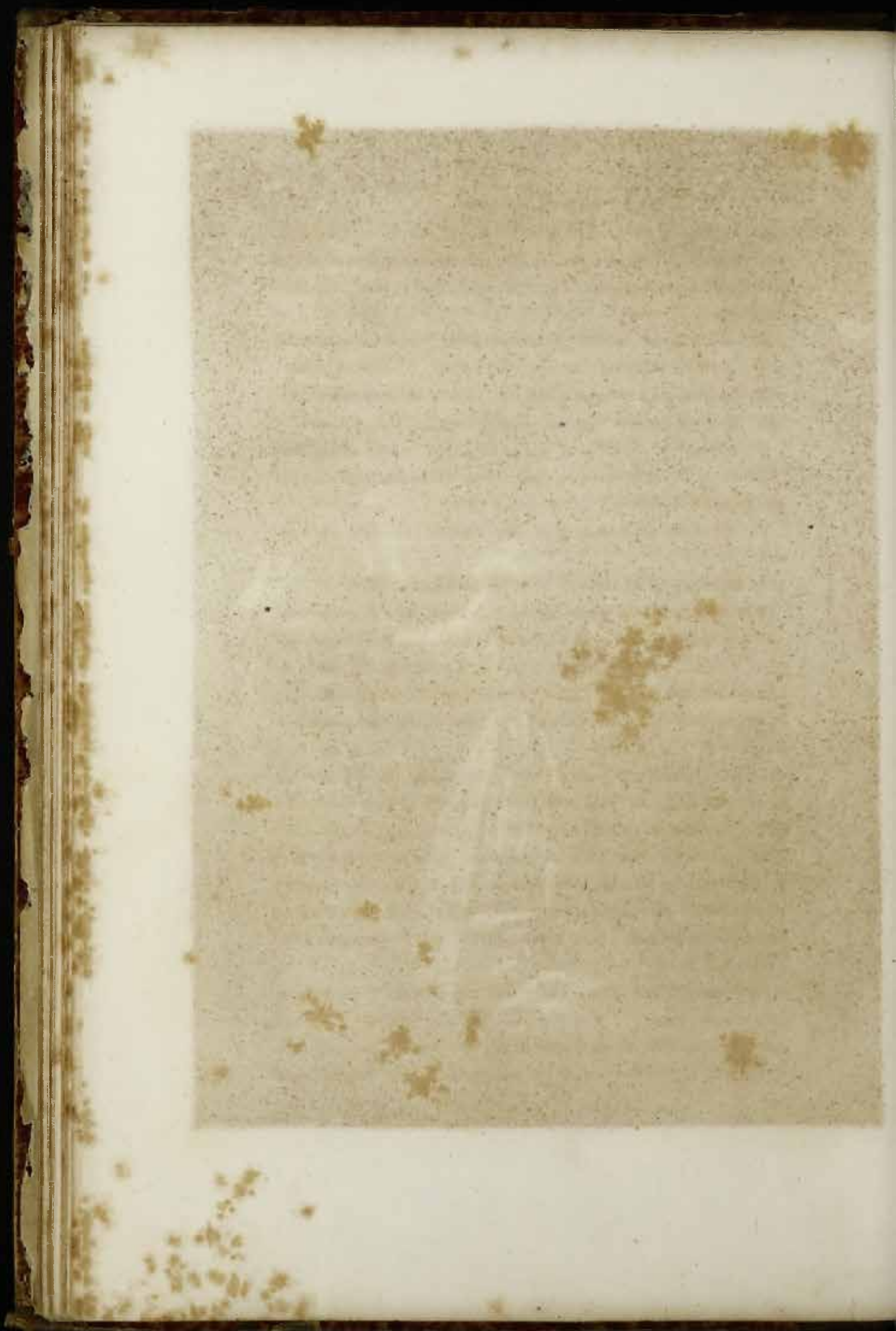
Illustr. du roman hist. sur la maison de Savoie par Alex: Dumas



Guido Gonin del et lith.

Impr. C. Perrin, Turin 1854.

Diane de Poitiers et le Connétable.



plein d'élégance et de galanterie? C'est là un de ces mystères dont nous laisserons l'explication à ces habiles anatomistes qui prétendent qu'aucune fibre du cœur n'échappe à leur investigation.

Ce qu'il y avait de réel, d'incontestable, de visible à tous les yeux, c'était l'obéissance presque passive de la belle Diane — cette favorite plus reine que la reine — non seulement aux désirs, mais encore aux caprices du connétable.

Il est vrai que cela durait depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis l'époque où Diane en avait trente, et où le connétable n'en avait que quarante-huit.

Ce fut donc avec un cri de joie qu'elle accueillit cette annonce :

— Monseigneur le connétable de Montmorency!

Elle n'était cependant pas seule. Dans un coin de l'appartement, à demi couchés sur une pile de coussins, deux beaux enfants essayaient la vie, où ils venaient d'entrer par la porte de l'amour. C'était la jeune reine Marie Stuart et le petit dauphin François, mariés depuis six mois, et plus amants peut-être que la veille de leur mariage.

La jeune reine posait coquettement sur la tête de son mari un toquet de velours un peu trop grand pour elle, et qu'elle soutenait n'être pas trop petit pour lui.

Ils étaient tellement absorbés par cette grave occupation, que, si importante — politiquement parlant — que fût cette annonce qui constatait le retour à Paris de l'illustre prisonnier, ils ne l'entendirent pas; ou, s'ils l'entendirent, n'y firent aucune attention.

C'est une si belle chose que l'amour à quinze et à dix-sept ans, qu'une année d'amour vaut vingt années d'existence! François II mourant à dix-neuf ans, après deux ans de bonheur avec sa belle et jeune Marie, n'est-il pas dix fois plus heureux que

celle-ci vivant trente ans de plus que lui, mais passant, de ces trente années, trois ans en exil, et dix-huit ans en prison?

Aussi, Diane, sans s'inquiéter du charmant groupe qui vivait dans un coin de sa vie exceptionnelle et favorisée, alla-t-elle droit au connétable, les bras ouverts, et lui donnant son beau front à baiser.

Lui, plus prudent qu'elle, s'arrêta au moment d'y poser ses lèvres.

— Holà! dit-il, il me semble que vous n'êtes pas seule, ma belle duchesse!

— Si fait, mon cher connétable, répondit-elle.

— Allons donc! si vieux que je sois, j'ai encore les yeux assez bons pour voir quelque chose qui grouille là-bas.

Diane se mit à rire.

— Ce quelque chose qui grouille là-bas, dit-elle, c'est la reine d'Ecosse et d'Angleterre et l'héritier de la couronne de France... Mais soyez tranquille: ils sont trop occupés de leurs affaires pour se mêler des nôtres!

— Ouais! dit le connétable, les affaires vont-elles donc si mal de l'autre côté de la mer, que la manière dont elles vont préoccupe ces jeunes cerveaux?

— Mon cher connétable, les Écossais seraient à Londres à cette heure, ou les Anglais à Édimbourg, — ce qui serait, dans l'un ou l'autre cas, une grande nouvelle; — on crierait cette nouvelle aussi haut que l'on vient de crier votre arrivée, que je doute que ni l'un ni l'autre des deux enfants se retournât... Oh! non, Dieu merci! ils sont préoccupés de choses bien autrement importantes: ils s'aiment, mon cher connétable! Qu'est-ce que le royaume d'Écosse ou d'Angleterre à côté de ce mot *aimer*, qui donne le royaume du ciel à ceux qui le prononcent entre deux baisers?

— Oh! syrène que vous êtes! murmura le vieux connétable. Mais, voyons, où en sommes-nous de nos affaires?

— Mais, dit Diane, il me semble que nos affaires vont à merveille, puisque vous voici... La paix est faite ou à peu près; M. François de Guise va être forcé de remettre sa grande épée au fourreau. Comme il n'y a pas besoin de lieutenant général en temps de paix, on supprimera le lieutenant général; mais, comme il y a toujours besoin d'un connétable, mon cher connétable reparaîtra sur l'eau, et se retrouvera le premier du royaume, après le roi, au lieu d'en être le second.

— Voilà qui n'est pas mal joué, tête Dieu! dit le connétable. Reste la question de rançon. Vous savez, ma belle Diane, que je suis renvoyé sur parole, mais que je dois deux cent mille écus d'or?

— Eh bien? demanda la duchesse avec un sourire.

— Eh bien, mille diables! cette rançon, je compte bien ne pas la payer!

— Pour qui vous battiez-vous, mon cher connétable, quand vous avez été pris?

— Pardieu! c'était pour le roi, il me semble, quoique la blessure que j'ai reçue ait bel et bien été pour moi!

— Alors, ce sera le roi qui paiera votre rançon... Mais je croyais vous avoir entendu dire, mon cher connétable, que, si je menais à bonne fin les négociations de la paix, le duc Emmanuel Philibert, qui est un prince généreux, vous ferait probablement remise de ces deux cent mille écus?

— Ai-je dit cela? demanda le connétable.

— Vous ne me l'avez pas dit: vous me l'avez écrit.

— Diable! diable! diable! il faudra donc vous mettre pour quelque chose dans la spéculation? dit le connétable en riant. Eh bien, voyons, nous allons jouer cartes sur table. Oui, M. le duc de Savoie me remet mes deux cent mille écus; mais, comme mon neveu l'amiral est un gaillard trop fier pour accepter une pareille remise, je ne lui en dirai pas un mot.

— Bon, de sorte qu'il vous comptera ses cent mille écus, comme si vous deviez les payer au duc Emmanuel Philibert?...

— Justement!

— De sorte, continua Diane, que le roi vous comptera vos deux cent mille écus, comme si vous deviez les payer au duc Emmanuel Philibert?...

— Justement encore!

— De sorte que cela vous fera trois cent mille écus ne devant rien à personne.

— Si fait! ils devront à la belle duchesse de Valentinois le plaisir d'être entre mes mains, et, comme toute peine mérite salaire, voici ce que nous faisons de ces trois cent mille écus...

— D'abord, reprit la duchesse, nous en appliquons deux cent mille à indemniser le cher connétable de ses frais de campagne, et des pertes et préjudices que lui ont causés ses dix-huit mois de prison.

— Trouvez-vous que ce soit trop?

— Notre cher connétable est un lion, et il est juste qu'il se fasse la part du lion... Et les cent mille écus restant?...

— Voici comment nous les divisons. Moitié, c'est-à-dire cinquante mille, pour acheter des pompons et des épingles à ma belle duchesse, et cinquante mille pour doter nos pauvres enfants, qui se trouveront bien misérables si le roi n'ajoute pas quelque chose à la dot qu'un malheureux soldat se saigne pour donner à son fils.

— Il est vrai que notre fille Diane a déjà son douaire, comme duchesse de Castro, et que ce douaire est de cent mille écus; mais vous comprenez bien, mon cher connétable que, si le roi, dans sa munificence, avise que ce n'est point assez pour la femme d'un Montmorency et la fille d'un roi, ce n'est pas moi qui, lorsqu'il tirera les cordons de sa bourse pour l'ouvrir, tirerai ces cordons pour la fermer.

Le connétable regarda la favorite avec une certaine admiration.

— Bon! dit il, notre roi porte donc toujours la bague magique que vous lui avez passée au doigt?

— Toujours! répondit en souriant la duchesse; et, comme je crois entendre les pas de Sa Majesté, vous allez en avoir la preuve.

— Ah! ah! dit le connétable, il vient donc toujours par ce corridor, et il a donc toujours la clef de cette porte, le roi?...

En effet, le roi avait la clef de la porte secrète de Diane, comme le cardinal avait la clef de la porte secrète de Catherine.

Il y avait beaucoup de portes secrètes au Louvre, et toutes avaient une clef, quand elles n'en avaient pas deux.

— Allons, dit la duchesse en regardant son vieil adorateur avec une indéfinissable expression de raillerie, n'allez-vous pas être jaloux du roi, maintenant?

— Je le devrais peut-être! grommela le vieux soudard.

— Ah! prenez garde! dit la duchesse ne pouvant s'empêcher de faire allusion à la proverbiale avarice de Montmorency, ce serait de la jalousie placée à deux cents pour cent de perte! et ce n'est point à ce taux-là que vous avez l'habitude de placer...

Elle allait dire *votre amour*, mais elle fit faire un tour de plus à sa langue.

— Quoi? demanda le connétable.

— Votre argent, dit la duchesse.

En ce moment, le roi entrait.

— Oh! sire, s'écria Diane en s'élançant au-devant de lui, venez donc! car tout aussi bien allais-je vous envoyer chercher... Voici notre cher connétable qui nous arrive, toujours jeune et fier comme le dieu Mars.

— Oui, dit le roi employant le langage mythologique du temps, et sa première visite a été pour la déesse Vénus . . . Il a raison. Je ne dis pas, moi : « A tout seigneur tout honneur! » je dis :

« A toute beauté toute majesté! » — Votre main, mon cher connétable !

— Mordieu! sire, dit Montmorency en prenant sa mine refrognée, je ne sais pas si je devrais vous la donner, ma main.

— Bon! et pourquoi cela? dit en riant le roi.

— Mais, répondit le connétable se refrognant de plus en plus, parce qu'il me semble que vous m'aviez un peu oublié là-bas.

— Moi, vous oublier, mon cher connétable? s'écria le roi commençant à se défendre, quand il avait si beau jeu pour attaquer.

— Ah! il est vrai que M. de Guise sonnait tant de fanfares à vos oreilles! . . . dit le connétable.

— Dame! fit Henry ne pouvant s'empêcher de riposter par un coup droit à l'espèce de feinte que lui faisait Montmorency, vous ne pouvez pas empêcher un victorieux de sonner ses clairons.

— Sire, dit Montmorency se dressant sur ses éperons comme aurait fait un coq sur ses ergots, il y a telle défaite aussi illustre qu'une victoire.

— Oui, dit le roi, mais moins profitable, vous en conviendrez!

— Moins profitable, moins profitable, grommela le connétable, bien certainement; mais la guerre est un jeu où le plus habile perd parfois la partie: le roi votre père en savait quelque chose.....

Henry rougit légèrement.

— Et, quant à la ville de Saint-Quentin, continua le connétable, il me semble que, si elle s'est rendue . . .

— D'abord, dit vivement Henry, la ville de Saint-Quentin ne s'est pas rendue; la ville de Saint-Quentin a été prise, et prise, vous le savez, après une héroïque défense! la ville de Saint-Quentin a sauvé la France, que . . .

Henry hésita.

— Oui, achevez . . . Que la bataille de la Saint-Laurent avait perdue, n'est-ce pas? Voilà ce que vous voulez dire .... Faites-vous

donc meurtrir, navrer et prendre pour un roi, afin que ce roi vous en remercie par un si doux compliment!

— Non, mon cher connétable, fit Henry, qu'un regard de Diane venait d'amener au repentir, non, je ne dis point cela, au contraire... Je disais seulement que Saint-Quentin avait fait une admirable défense.

— Oui-dà! avec cela que Votre Majesté a bien traité son défenseur!

— Coligny!.... Que pouvais-je de plus, mon cher connétable, que de payer sa rançon avec la vôtre?

— Ne parlons pas de cela, sire... Il est bien question de la rançon de Coligny! il est question de la captivité de Dandelot.

— Ah! ah! fit le roi; pardon, mon cher connétable, mais M. Dandelot est un hérétique.

— Comme si nous ne l'étions pas tous peu ou prou, hérétiques! Auriez-vous, par hasard, la prétention d'aller en paradis, vous, sire?

— Pourquoi pas?

— Allons donc! vous irez comme votre vieux maréchal Strozzi, qui est mort en renégat... Demandez un peu à votre ami M. de Vieilleville ce qu'il a dit en crachant son dernier soupir.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit: « Je renie Dieu; ma fête est finie! » Et, comme M. de Guise lui répondait: « Prenez garde, maréchal! car vous serez aujourd'hui même devant la face de ce Dieu que vous reniez! — Bon, dit le mourant en faisant claquer son pouce, je serai aujourd'hui où sont tous les autres qui sont morts depuis six mille ans! » Eh bien, sire, pourquoi ne le faites-vous pas déterrer, et pourquoi ne brûlez-vous pas son corps en Grève? Il y aurait une raison de plus: celui-là est mort pour vous, tandis que les autres n'ont été que blessés!

— Connétable, dit le roi, vous êtes injuste!

— Injuste? Bah! et où est donc M. Dandelot? A inspecter votre infanterie, comme le veut sa charge, ou, dans son château, à se reposer de ce fameux siége de Saint-Quentin, où vous avouez vous-même qu'il a fait des miracles? Non, il est en prison dans le château de Melan; et pourquoi cela? Parce qu'il a dit franchement son avis sur la messe . . . Oh! mordieu, sire, je ne sais ce qui me retient de me faire huguenot, et d'aller offrir mon épée à M. de Condé!

— Connétable! , . .

— Et quand je pense que, mon pauvre cher Dandelot, c'est probablement encore à M. de Guise qu'il doit sa prison!

— Connétable, dit le roi, je vous jure que MM. de Guise ne sont pour rien dans toute cette affaire.

— Comment! vous allez me dire que ce n'est point une machination de votre cardinal d'enfer?

— Connétable, désirez-vous une chose? dit le roi éludant la question.

— Laquelle?

— C'est qu'en honneur et joie de votre bon retour, M. Dandelot soit mis en liberté.

— Mille diables! s'écria le connétable, je crois bien que je le désire . . . je dis plus: je le veux!

— Connétable . . . mon cousin, dit Henry avec un sourire, tu sais que le roi lui-même dit: « Nous voulons! »

— Eh bien, sire, fit Diane, dites: « Nous voulons que notre bon serviteur Dandelot soit mis en liberté, pour qu'il puisse assister au mariage de notre bien-aimée fille Diane de Castro avec François de Montmorency, comte de Damville. »

— Oui, dit le connétable grommelant de plus en plus, si toutefois ce mariage se fait.

— Et pourquoi ne se ferait-il pas? demanda Diane. Trouvez-vous les futurs époux trop pauvres pour risquer de se mettre en ménage?

— Oh ! si la question est-là seulement, dit le roi, toujours enchanté de sortir d'un embarras quelconque à prix d'argent, nous trouverons bien cent mille écus dans quelque coin de la caisse de notre domaine.

— Il est bien question de cela ! dit le connétable. Mille diables ! qui parle d'argent, ici ? . . . Je doute que ce mariage se fasse, mais par une autre cause.

— Et par laquelle ? demanda le roi.

— Eh bien, parce que ce mariage gêne vos bons amis MM. de Guise.

— En vérité, connétable, vous vous mettez en campagne contre des fantômes !

— Contre des fantômes ? . . . Et pourquoi donc croyez-vous que M. François de Guise soit à Paris, si ce n'est pour contrecarrer ce mariage, qui peut donner un nouveau lustre à ma maison ? . . . quoique, à tout prendre, ajouta insolemment le connétable, Mme de Castro ne soit qu'une bâtarde !

Le roi se mordit les lèvres, et Diane rougit ; mais, ne voulant pas répondre à cette dernière phrase :

— D'abord, dit le roi, vous vous trompez, mon cher connétable, M. de Guise n'est pas à Paris.

— Et où est-il donc ?

— Au camp de Compiègne.

— Bon, sire ! et vous allez me dire que vous ne lui avez pas donné congé ?

— Pourquoi faire ?

— Pour venir ici, donc !

— Moi ? je n'ai donné aucun congé à M. de Guise.

— Eh bien, alors, sire, M. de Guise est venu à Paris sans congé, voilà tout.

— Vous êtes fou, connétable ! M. de Guise sait trop ce qu'il me doit pour quitter le camp sans ma permission.

— Le fait est, sire, que le duc vous doit beaucoup, qu'il vous doit énormément . . . mais il a oublié ce qu'il vous devait.

— Enfin, connétable, dit Diane lançant son mot, êtes-vous sûr que M. de Guise ait commis . . . Je ne sais comment dire . . . De quel nom appelle-t-on une faute de discipline?. . . Ait commis cette inconvenance?

— Pardieu! dit le connétable, je l'ai vu!

— Quand? demanda le roi.

— Tout à l'heure.

— Où?

— A la porte du Louvre . . . nous nous y sommes rencontrés.

— Comment ne l'ai-je pas vu, alors?

— Parce que, au lieu de tourner à gauche, il aura tourné à droite, et qu'au lieu de se trouver chez le roi, il se sera trouvé chez la reine.

— Vous dites que M. de Guise est chez la reine?

— Oh! que Votre Majesté se rassure! dit le connétable; je suis bien sûr qu'il n'y est pas seul, et que M. le cardinal se trouve en tiers.

— Ah! s'écria le roi, c'est ce que nous allons voir! Attendez-moi ici, connétable, je ne vous demande qu'un instant.

Et le roi sortit furieux, tandis que le connétable et Diane de Poitiers échangeaient un regard de vengeance, et le dauphin François et la petite reine Marie, qui n'avaient rien vu ni rien entendu, un baiser d'amour.

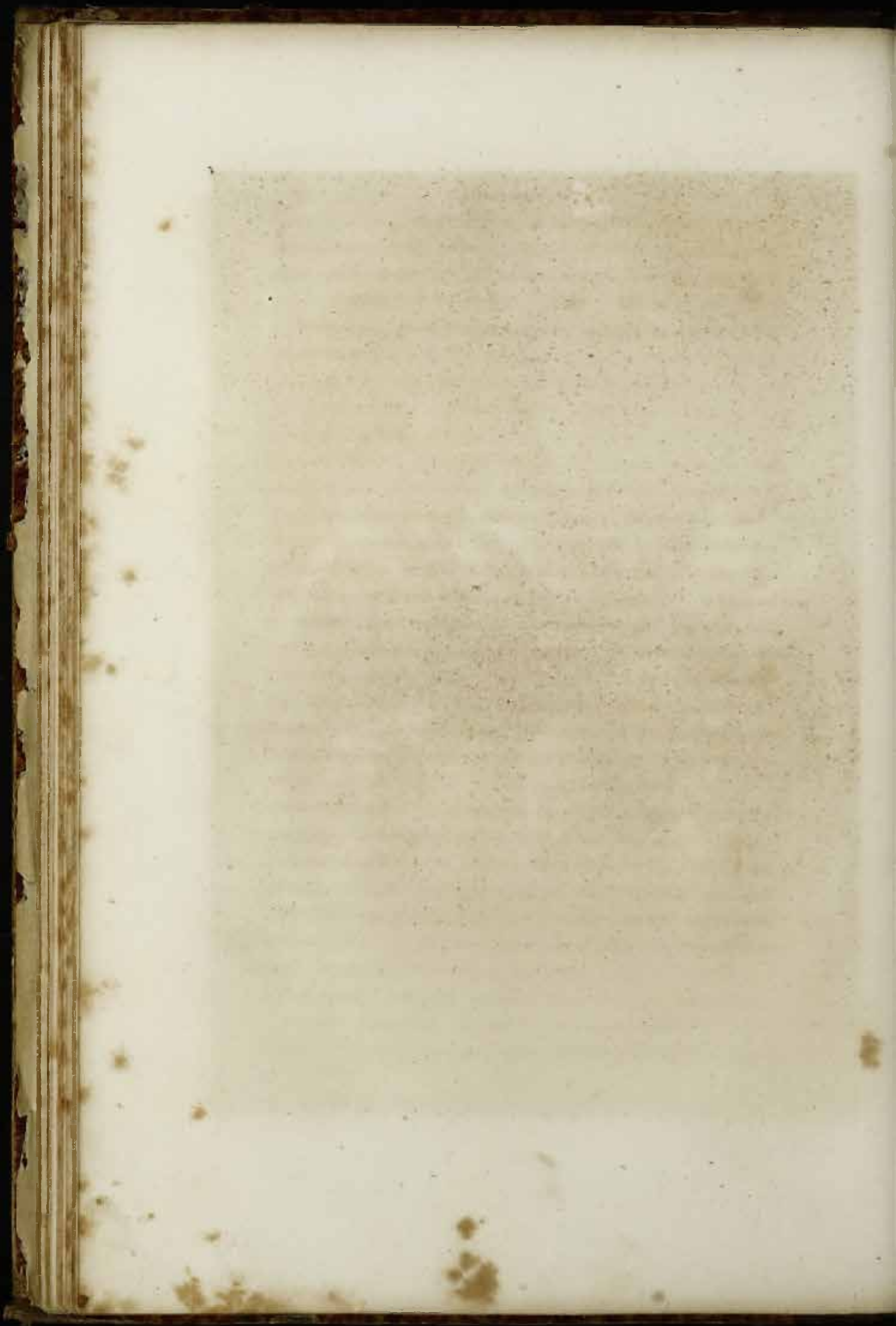
Voilà pourquoi le roi Henry II se présentait chez la reine Catherine de Médicis le visage sombre et le sourcil froncé.

Illustr. du roman hist. sur la maison de Savoie par Alex. Dumas



lith. de C. Perrin Turin 1854. F. Perrin del et lith

Henri II. et le Connétable Montmorency



V.

OÙ, APRÈS QUE LE VAINCU A ÉTÉ TRAITÉ EN VAINQUEUR, LE VAINQUEUR EST TRAITÉ EN VAINCU.

L'attitude des trois personnages était différente, et exprimait assez bien la situation des âmes.

La reine Catherine était encore près de la porte particulière, le dos appuyé à la tapisserie, la main qui tenait la clef cachée derrière elle ; son visage était un peu pâle ; tout son corps frissonnait, tant l'ambition a de mystérieuses émotions qui ressemblent à celles de l'amour!

Le cardinal, debout, dans son petit costume de prélat, moitié ecclésiastique, moitié militaire, était près d'une table chargée à la fois de papiers et de colifichets de femme ; son poing fermé s'arc-boutait sur la table, et lui servait de soutien.

Le duc François était isolé en face de la porte ; il semblait un champion tenant une lice, défiant chaque venant, et s'exposant à tous les coups, sous son costume presque militaire, — le casque et la cuirasse manquant seuls à son armement ; — avec ses longues bottes toutes couvertes de boue, sa grande épée ceinte à la taille, et se tenant collée à son côté comme une inflexible et fidèle amie, il avait ce même aspect qu'il savait prendre sur le champ de bataille, quand les flots d'ennemis venaient se rompre au poitrail de son cheval, ainsi que, pendant une tempête, viennent se rompre à l'angle d'un rocher les flots tumultueux de la mer. Découvert

devant la majesté royale, il tenait à la main son chapeau de feutre ombragé d'une plume cerise ; mais sa haute stature, rigide et droite comme celle du chêne, n'avait point, devant le roi, perdu une ligne de sa taille.

Henry vint se heurter à cette dignité victorieuse, qui faisait dire à je ne sais quelle grande dame du temps que, auprès du duc de Guise, tous les autres gentilshommes semblaient peuple.

Il s'arrêta comme s'arrête le caillou qui frappe la muraille, le plomb qui rebondit contre le fer.

— Ah! c'est vous, mon cousin! dit-il. Je suis étonné de vous trouver ici . . . je vous croyais commandant le camp à Compiègne.

— C'est exactement comme moi, sire, répondit le duc de Guise; j'ai été on ne peut plus étonné de rencontrer le connétable à la porte du Louvre: je le croyais prisonnier à Anvers.

Henry se mordit les lèvres à cette rude réponse.

— C'est vrai, monsieur, dit-il; mais j'ai payé sa rançon, et, pour deux cent mille écus, j'ai eu le plaisir de revoir un fidèle ami et un vieux serviteur.

— Votre Majesté n'estime-t-elle que deux cent mille écus les villes qu'elle rend, assure-t-on, à l'Espagne, à l'Angleterre ou au Piémont? Comme elle en rend deux cents à peu près, cela ne ferait que mille écus la ville!

— Je rends ces villes, monsieur, dit Henry, non point pour racheter M. de Montmorency, mais pour acheter la paix.

— J'avais cru jusqu'ici qu'en France, du moins, la paix s'achetait avec des victoires.

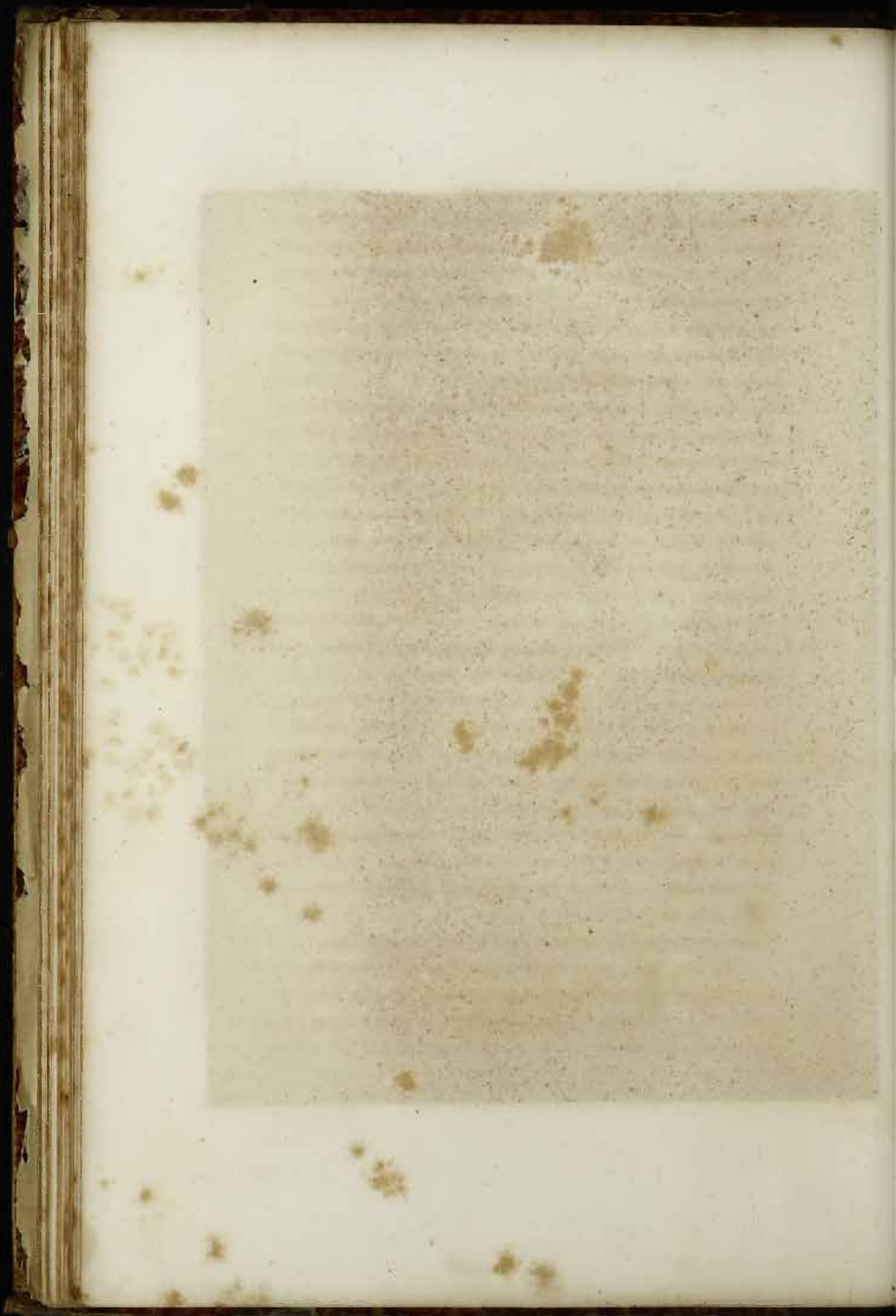
— C'est qu'en votre qualité de prince Lorrain, monsieur, vous connaissez mal l'histoire de France . . . Avez-vous oublié, entre autres, les traités de Bretigny et de Madrid?

— Non sire; mais je ne croyais pas qu'il y eût identité, ni même ressemblance entre les positions. Après la bataille de Poitiers, le roi Jean était prisonnier à Londres; après la bataille de Pavie, le



Lith. de C. Perrin, Turin, 1852. F. Perrin del. et lith.

Henri II. et le Duc de Guise.



roi François I[er] était prisonnier à Tolède . . . Aujourd'hui, le roi Henry II, à la tête d'une magnifique armée, est tout-puissant dans son Louvre! A quoi bon renouveler, en pleine prospérité, les désastres des époques fatales de la France?

— Monsieur de Guise, dit le roi avec hauteur, vous êtes-vous rendu compte des droits que je vous donnais en vous nommant lieutenant général du royaume?

— Oui, sire . . . Après la désastreuse bataille de la Saint-Laurent; après l'héroïque défense de Saint-Quentin; quand l'ennemi était à Noyon; quand M. de Nevers n'avait plus que deux ou trois cents gentilshommes autour de lui; quand Paris en rumeur fuyait par ses barrières brisées; quand le roi, au sommet de la plus haute tour du château de Compiègne, interrogeait la route de Picardie, afin d'être le dernier à se retirer devant l'ennemi, non pas comme un roi qui devrait ne point s'exposer aux coups, mais comme un général, comme un capitaine, comme un soldat qui soutiendrait une retraite, vous m'avez appelé, sire, et vous m'avez nommé lieutenant général du royaume. Mon droit, dès lors, était de sauver la France, que M. de Montmorency avait perdue. Qu'ai je fait, sire? J'ai ramené l'armée d'Italie en France, j'ai délivré Bourg, j'ai arraché les clefs de la France de la ceinture de la reine Marie Tudor en lui reprenant Calais, j'ai reconquis Guines, Ham et Thionville, j'ai surpris Arlon, j'ai réparé le désastre de Gravelines, et, après un an d'une guerre acharnée, j'ai réuni au camp de Compiègne une armée du double plus forte qu'elle n'était à l'heure où j'en ai pris le commandement . . . Était-ce dans mon droit, tout cela, sire?

— Sans doute, sans doute, balbutia Henry embarrassé.

— Eh bien, alors, que Votre Majesté me permette de lui dire que je ne comprends rien à cette question qu'elle vient de me faire: « Vous êtes-vous rendu compte des droits que je vous donnais en vous nommant lieutenant général du royaume? »

— Je voulais vous dire, monsieur le duc, qu'au nombre des droits qu'un roi donne à son sujet, il est rare qu'il lui donne celui de remontrance.

— D'abord, répondit le duc François en s'inclinant avec une courtoisie si affectée, qu'elle devenait presque une impertinence, j'oserai faire observer à Votre Majesté que je n'ai pas précisément l'honneur d'être son sujet. Après la mort du duc Albert, l'empereur Henry II donna le duché de Haute-Lorraine à Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire, et tige de notre maison; j'ai reçu ce duché de mon père, qui le tenait du sien par la grâce de Dieu; de même que je l'ai reçu de mon père, je le léguerai à mon fils . . . C'est ce que, du grand au petit, vous faites pour le royaume de France, sire.

— Savez-vous, mon cousin, répartit Henry cherchant à introduire l'ironie dans la discussion, que ce que vous me dites là me donne une crainte?

— Laquelle, sire? demanda le duc.

— C'est que la France n'ait, un jour, la guerre avec la Lorraine!

Le duc se mordit les lèvres.

— Sire, reprit-il, la chose est plus qu'improbable; mais, si cependant cela arrivait, et qu'en ma qualité de duc souverain, j'eusse à défendre mon patrimoine contre Votre Majesté, je vous jure que ce n'est que sur la brèche de ma dernière place forte que je signerais un traité aussi désastreux que celui que vous avez consenti!

— Monsieur le duc! fit le roi redressant la tête, et haussant le ton.

— Sire, répondit M. de Guise, laissez-moi dire à Votre Majesté ce que je pense et ce que nous pensons, tous tant que nous sommes de gens de noblesse. L'autorité d'un connétable est telle, à ce que l'on prétend, que, dans une extrême nécessité, il peut engager le tiers du royaume. Eh bien, sans autre nécessité que

celle de sortir d'une prison où il s'ennuie, M. le connétable vous coûte plus du tiers de votre royaume! . . . Oui, de votre royaume, car je tiens comme étant de votre royaume, sire, toute cette conquête du Piémont qui a coûté à la couronne de France plus de quarante millions d'or, et à la terre de France plus de cent mille de ses enfants; car je tiens comme étant de votre royaume ces deux beaux parlements de Turin et de Chambéry que le feu roi, votre seigneur et père, avec un grand nombre d'autres États, y avait institué à la française; car je tiens comme étant de votre royaume toutes ces belles villes transalpines où tant de vos sujets avaient établi race et lignée, que, peu à peu, les habitants quittaient leur italien corrompu, et commençaient à y parler aussi bon français que celui que l'on parle à Lyon ou à Tours.

— Eh bien, demanda le roi Henry, assez embarrassé de répondre à de pareilles raisons, pour qui aurai-je abandonné tout cela? Pour la fille de mon père, pour ma sœur Marguerite.

— Non, sire, vous l'avez abandonné pour le duc Emmanuel Philibert, son mari, c'est-à-dire pour votre ennemi le plus cruel, pour votre antagoniste le plus acharné! Une fois mariée, la princesse Marguerite n'est plus la fille du roi votre père, la princesse Marguerite n'est plus votre sœur; la princesse Marguerite est duchesse de Savoie. Or, voulez-vous que je vous dise ce qui arrivera, sire? C'est qu'à peine rentré dans ses terres, le duc de Savoie en arrachera tout ce que le roi votre père et vous y avez planté; si bien que toute cette gloire que la France a acquise en Italie dans l'espace de vingt-six ou trente ans, y sera complètement éteinte, et que cet espoir vous échappera à tout jamais, de reconquérir un jour le duché de Milan! . . . Et ce n'est point encore cela qui me trouble le plus l'esprit, et me déchire le plus l'âme: c'est que, cet avantage, vous le faites au lieutenant général du roi Philippe, au représentant de cette maison d'Espagne, notre plus fatale ennemie! Par les Alpes, dont le duc de Piémont

tient tous les passages, songez-y, sire, l'Espagne est aux portes de Lyon, — de Lyon, qui avant cette paix, était au centre de votre royaume, et qui, aujourd'hui, se trouve ville frontière!

— Oh! sous ce rapport, répondit Henry, vous vous effarouchez à tort, mon cousin! M. le duc de Savoie, par arrangement pris entre nous, passe, en réalité, du service de l'Espagne au nôtre. Que M. le connétable meure, et son épée est promise d'avance au duc Emmanuel Philibert.

— Et c'est sans doute pour cela, répliqua le duc de Guise avec amertume, qu'il la lui a prise d'avance à Saint-Quentin?

Puis, comme le roi faisait un mouvement d'impatience :

— Pardon, sire, continua le duc, j'ai tort . . . et de pareilles questions doivent être traitées plus sérieusement . . . Ah! le duc Emmanuel Philibert a la survivance de M. de Montmorency! ah! M. de Savoie tiendra dans sa main l'épée fleurdelysée! Eh bien, sire, le jour où vous lui remettrez cette épée, craignez qu'il n'en use à la manière du comte de Saint-Paul, qui était étranger comme M. de Savoie, étant de la maison de Luxembourg. Le roi Louis onzième et le duc de Bourgogne, eux aussi, firent, un jour, la paix comme vous la voulez faire, ou comme vous la venez de faire avec le roi d'Espagne; une des conditions de cette paix était que le comte de Saint-Paul serait connétable, et il le fut; mais, à peine connétable, il favorisa sous main le duc de Bourgogne, son premier maître, et, comme on peut le voir aux Mémoires de Philippe de Commines, il ne marcha plus, dès lors, que de trahison en trahison!

— Eh bien, dit le roi, puisque vous me renvoyez aux Mémoires de Philippe de Commines, je vous répondrai par les Mémoires de Philippe de Commines. Quel fut le résultat de toutes ces trahisons du comte de Saint-Paul? Qu'il eut le cou tranché, n'est-ce pas? Eh bien, écoutez moi, mon cousin: à la première trahison du duc Emmanuel, je vous jure, et c'est moi qui vous le dis,

qu'il en sera fait de lui par moi comme du comte de Saint-Paul par mon prédécesseur Louis le onzième . . . Mais il n'en sera point ainsi, s'il plaît à Dieu, continua le roi. Le duc Emmanuel Philibert, loin d'oublier ce qu'il nous doit, aura toujours devant les yeux la position que nous lui avons faite. Aussi bien, gardons-nous, au milieu de ses terres, le marquisat de Saluces, comme une marque d'honneur pour la couronne de France, et afin que le duc de Savoie, ses enfants et sa postérité n'oublient jamais que nos rois ont autrefois conquis et possédé tout le Piémont et toute la Savoie, mais qu'en faveur d'une fille de France qui fut mariée en leur maison, on leur a restitué et même plutôt gratuitement donné tout ce qu'ils possédaient de çà et de là les monts, pour les rendre, par cette immense libéralité, plus obéissants et plus affectionnés à la couronne de France.

Puis, comme le roi voyait que le duc de Guise ne paraissait pas estimer à sa valeur cette possession du marquisat de Saluces que se réservait la France :

— D'ailleurs, ajouta-t-il, si vous vouliez bien y réfléchir, monsieur le duc, vous diriez, comme moi, que c'était une fort tyrannique usurpation, de la part du feu roi mon seigneur et père, que celle qu'il avait faite sur le pauvre prince père du présent duc de Savoie; car il n'y avait aucun droit, et ce n'était point agir en bon chrétien que de chasser ainsi un fils hors du duché de son père, et de le dépouiller de tout . . . , Et, quand je n'aurais d'autre motif que de décharger de ce péché l'âme du roi mon père, je voudrais rendre à Emmanuel Philibert ce qui lui appartient.

Le duc s'inclina.

— Eh bien, demanda Henry, vous ne répondez rien, monsieur de Guise?

— Si fait, sire . . . Seulement, dès lors que la passion du moment emporte Votre Majesté à ce point d'accuser le roi son père de tyrannie, ce n'est plus — moi, qui tiens le roi François Ier pour un

grand roi, et non pour un tyran, — ce n'est plus au roi Henry II, c'est au roi François Ier que j'ai à rendre compte de ma conduite... De même que vous jugez votre père, sire, votre père vous jugera; et, comme je crois le jugement des morts plus infaillible que celui des vivants, condamné par le vivant, c'est au mort que j'en appelle!

Alors, s'approchant de ce beau portrait de François Ier peint par le Titien, et qui est aujourd'hui un des principaux ornements du Louvre, mais qui, alors, était le principal ornement de la chambre où se passait la discussion que nous venons de rapporter, — ne fût-ce que pour prouver à nos lecteurs que ce n'est pas la pointe de l'épée espagnole, mais que ce sont les beaux yeux d'une femme qui firent signer le fatal traité de Cateau-Cambresis:

— O roi François Ier! dit-il, toi qui fus armé par Bayard, et qu'on appela le *roi chevalier*, voulant te donner un titre qui résumât en lui toutes les honorables qualifications données aux rois tes prédécesseurs, tu aimais trop, de ton vivant, les sièges et les batailles, et tu étais trop affectionné à ton royaume de France, pour ne pas avoir, de là-haut, regardé ce qui se passe chez nous... Tu sais ce que j'ai fait et ce que je voulais faire encore; mais on m'arrête en chemin, ô mon roi! et l'on préfère une paix qui nous coûte, en la signant, plus que ne nous coûteraient trente ans de revers!... Mon épée de lieutenant général du royaume est donc inutile, et, comme je ne veux pas qu'on dise qu'une telle paix a été cimentée tant que le duc de Guise avait son épée au côté, moi, François de Lorraine, qui n'ai jamais rendu mon épée, je te la rends, à toi, mon roi, le premier pour qui je l'ai tirée, et qui sais ce qu'elle valait!

A ces mots, détachant épée et ceinturon, le duc accrocha le tout comme un trophée au cadre du portrait, s'inclina et sortit, laissant le roi furieux, le cardinal atterré, Catherine triomphante.

En effet, la vindicative Florentine ne voyait qu'une chose en tout cela: c'était l'insulte faite par le duc de Guise à Diane de Valentinois, sa rivale, et au connétable, son ennemi.

VI.

LE COLPORTEUR.

Entre ces deux groupes d'ambitions opposées qui, sous prétexte de la dignité du roi ou de la grandeur de la France, faisaient les affaires de leurs maisons, et essayaient de ruiner celles des maisons rivales, s'élevait un troisième groupe tout poétique, tout artiste, tout dévoué au beau, au vrai, au bon. Ce groupe se composait de la jeune princesse Elisabeth, fille de Henry II; de la veuve d'Horace Farnèse, Diane d'Angoulême, duchesse de Castro; des deux jeunes époux que nous venons d'entrevoir chez M.[me] de Valentinois, et, enfin, était dominé par la gracieuse et sereine figure de Madame Marguerite de France, fille de François I[er], et que la paix venait de fiancer à Emmanuel Philibert.

Autour de ces charmants visages, comme des papillons autour d'un massif de fleurs, voletaient tous les poètes du temps: Ronsard, du Bellay, Jodelle, Daurat, Rémy Belleau; puis, plus graves que ceux-là, quoique non moins lettrés, le bon Amyot, traducteur de Plutarque, et précepteur du prince Charles, et le chancelier de l'Hospital, secrétaire particulier de Madame Marguerite.

C'étaient les intimes; ils avaient ce que, depuis, sous Louis XIV, on a appelé les grandes et les petites entrées; à toute

heure du jour, ils se pouvaient faire annoncer chez Madame Marguerite, leur protectrice; mais plus particulièrement étaient-ils reçus chez elle après le diner, c'est-à-dire d'une heure à deux heures de l'après-midi.

La nouvelle de la paix, qui prenait de plus en plus de consistance, et dont on annonçait même déjà que les préliminaires étaient signés, avait, en passant avec ses grandes ailes blanches, laissé tomber sur le groupe que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, pour les uns des sourires, pour les autres des larmes.

On devine que, dans cette répartition de tristesse et de joie, Marie Stuart et François II n'avaient rien eu à prétendre: le destin leur avait déjà fait leur part, et nous avons vu que, de cette part, ni l'un ni l'autre ne se plaignaient.

La belle veuve d'Horace Farnèse non plus ne se plaignait point: elle épousait un beau et noble gentilhomme de trente à trente-deux ans, riche et portant un grand nom; l'avenir n'avait donc pour elle que le mystère de ce plus ou moins de bonheur que donne aux époux l'harmonie des goûts ou l'opposition des caractères.

La princesse Marguerite était celle qui avait reçu de la corne d'abondance de cette belle déesse qu'on appelle la Paix, la plus large part d'espérances. On se rappelle le souvenir que, lors de son voyage à Nice, elle avait gardé d'un jeune prince de douze ou quatorze ans; or, après seize années de désillusions, d'obstacles, d'impossibilités même, voilà que, tout à coup, le rêve de son cœur devenait une réalité, que le fantôme prenait une forme, et que l'espérance vague se changeait en un bonheur certain.

Une des conditions de cette paix, que l'on disait signée ou à peu près, était son mariage avec ce petit prince de Savoie, devenu, sous le nom d'Emmanuel Philibert, un des premiers capitaines de son époque.

Aussi, nous le répétons, Madame Marguerite était bien heureuse!

Hélas! il n'en était point de même de la pauvre Elisabeth! Fiancée d'abord au jeune prince don Carlos, qui lui avait envoyé son portrait, et qui avait reçu le sien, elle avait vu la mort inattendue de Marie Tudor ruiner, tout à coup, l'échafaudage de son bonheur, qu'elle croyait hors de toute atteinte. Veuf de Marie, repoussé par Elisabeth d'Angleterre, Philippe II s'était rabattu sur Elisabeth de France, et, dans les conditions du traité de paix, on n'avait eu à changer que deux mots, mais deux mots qui devaient faire le malheur de deux personnes, et même de trois!

Au lieu donc de ces mots:

« *Le prince Carlos* épousera la princesse Elisabeth de France; »

On avait mis ces deux autres mots:

« *Le roi Philippe* épousera la princesse Elisabeth de France. »

Or, on comprend de quel coup terrible ces deux mots avaient frappé le cœur de la pauvre fiancée, qui, sans être consultée, changeait ainsi de fiancé.

A quinze ans, au lieu d'épouser un jeune prince de seize, beau, chevaleresque, amoureux, elle était condamnée à épouser un roi jeune encore, mais vieux avant l'âge, sombre, défiant, fanatique, qui l'emprisonnerait dans les lois de l'étiquette espagnole, la plus sévère de toutes les étiquettes, et qui, au lieu de joutes, de bals, de fêtes, de spectacles et de tournois, lui donnerait de temps en temps l'horrible distraction d'un auto-da-fé!

Les différents personnages que nous venons d'énumérer étaient, selon leur habitude, réunis après le dîner, c'est-à-dire d'une heure à deux heures, chez Madame Marguerite, chacun rêvant à sa joie ou à sa douleur: Madame Marguerite, près de sa fenêtre entrouverte, par laquelle glissait un pâle rayon de soleil qui

semblait se réchauffer à l'or de ses cheveux ; Elisabeth couchée à ses pieds, et la tête appuyée à ses genoux ; Diane de Castro lisant les poésies de maître Ronsard, à demi couchée dans un grand fauteuil, et Marie Stuart jouant devant une espèce d'épinette, vénérable grand' mère du clavecin, une mélodie italienne à laquelle elle avait adapté des paroles de sa composition.

Tout à coup, Madame Marguerite, dont les yeux bleus paraissaient chercher dans le ciel un coin d'azur qui leur rappelât leur patrie, sortit de la vague rêverie où elle était plongée, et, daignant abaisser vers la terre son regard de déesse, sembla prêter quelque attention à une scène qui se passait dans une cour communiquant par un guichet, ou plutôt par une poterne, avec cette langue de terre qui, alors, descendait en talus jusqu'à la Seine, et que nous appellerons improprement le *quai*, ne sachant quel autre nom lui donner.

— Qu'y a-t-il? demanda Madame Marguerite, de cette voix charmante que tous les poètes du temps ont chantée, et qui affectait plus de douceur encore en parlant à ses subordonnés que lorsqu'elle parlait à ses égaux.

Une autre voix répondit d'en bas quelques paroles qui parvinrent à elle, penchée en dehors de la fenêtre, mais qui n'arrivèrent pas jusqu'aux oreilles des quatre autres personnes, si diversement occupées ou préoccupées, qui se trouvaient dans l'intérieur de l'appartement.

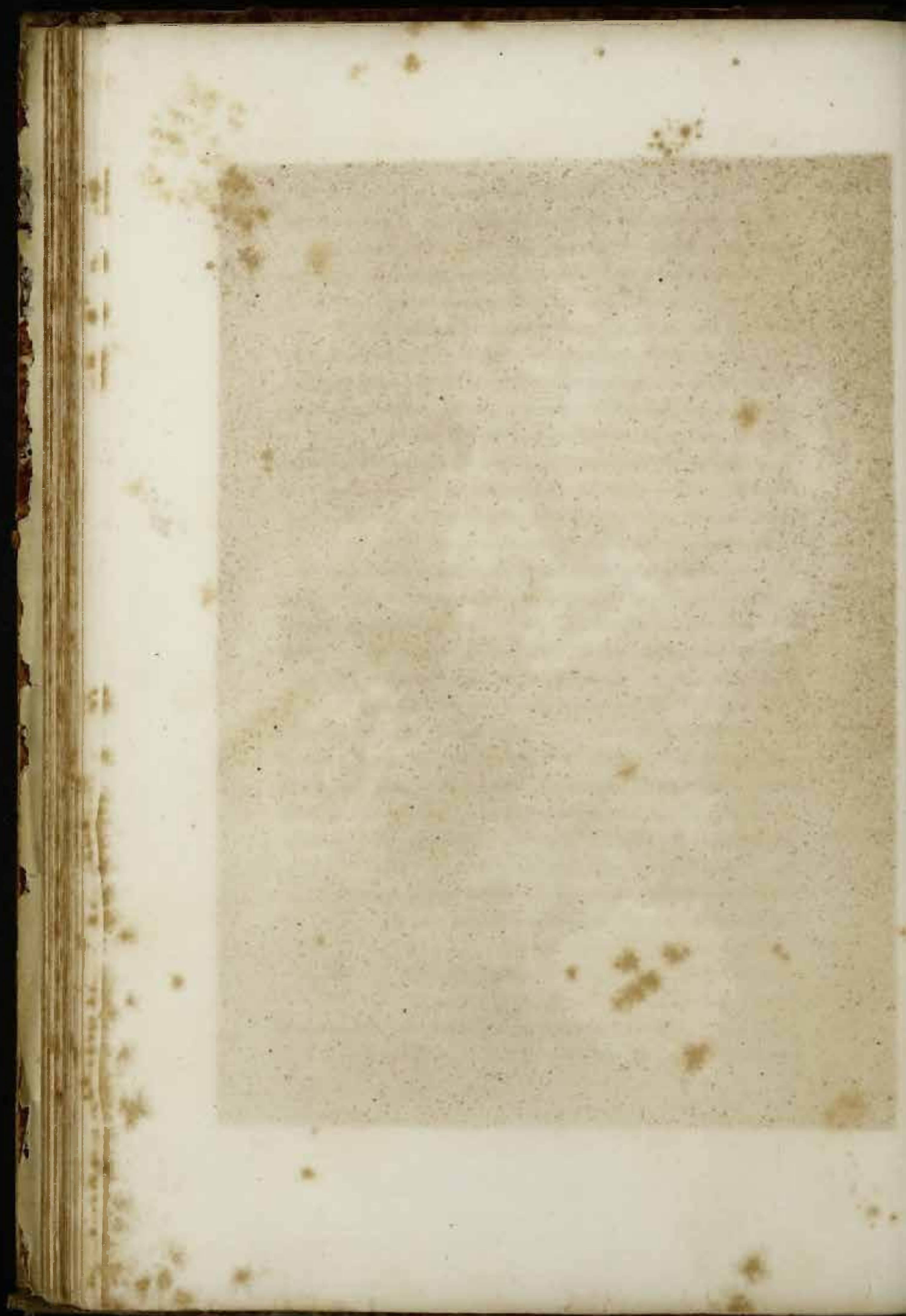
Cependant, tout en jetant à l'air la dernière note du couplet qu'elle venait de chanter, Marie Stuart se retourna vers la princesse Marguerite, comme pour lui demander l'explication de ce dialogue vertical dont elle n'avait entendu que quelques mots, c'est-à-dire ceux qui avaient été prononcés par la princesse elle-même.

— Ma chère petite reine, dit Marguerite répondant à cette interrogation muette, demandez pour moi pardon à mon neveu le Dauphin de la grave inconvenance que je viens de commettre.

Guido Gonin del.

F. Perrin lith.

les rêveries.



— Oh! belle tante, dit François avant que Marie Stuart eût eu le temps de placer un mot, nous connaissons vos inconvenances pour être toujours de charmantes fantaisies; ainsi elles vous sont pardonnées d'avance, en supposant que, chez vous, nous ayons le droit de réprimande ou de pardon.

— Qu'est-ce donc que vous avez fait, madame? demanda Diane de Castro en levant ses yeux de dessus le livre avec une langueur qui indiquait que ses rêveries venaient tout autant de ses souvenirs ou de ses espérances que de sa lecture.

— J'ai autorisé deux colporteurs italiens qui ne voulaient, disaient-ils, montrer qu'à nous les trésors que contiennent leurs balles, à être introduits en notre présence. . . L'un, à ce qu'il paraît, vend des bijoux, et l'autre des étoffes.

— Oh! s'écria la petite reine Marie en battant des mains comme une enfant, que vous avez bien fait, petite tante! Il vient de si beaux bijoux de Florence, et de si belles étoffes de Venise!

— Si nous allions chercher Madame de Valentinois! demanda Diane de Castro en faisant un mouvement pour sortir.

La princesse Marguerite l'arrêta.

— Ne serait-il pas mieux, ma belle Diane, dit-elle, de faire une surprise à notre chère duchesse? Nous choisirions d'abord deux ou trois objets que nous lui enverrions comme cadeau, en supposant que ces marchands soient aussi bien assortis qu'ils le prétendent; puis, ensuite, nous lui enverrions les marchands eux-mêmes.

— Vous avez toujours raison, madame, reprit Diane de Castro en baisant la main de la princesse.

Celle-ci se retourna vers Elisabeth.

— Et, toi, ma chère enfant, dit-elle, voyons, ne sourieras-tu pas un peu?

— A quoi sourierais-je? demanda la jeune princesse en tournant vers Marguerite ses beaux yeux noyés de larmes.

— Quand ce ne serait qu'aux gens qui t'aiment, mon enfant!

— Je souris en voyant que je suis encore au milieu des gens qui m'aiment, mais je pleure en songeant qu'il me va falloir les quitter!

— Bah! un peu de courage, sœur! dit le dauphin François. Que diable! ce roi Philippe II n'est peut-être pas aussi terrible qu'on le dit. Puis, tu te fais, en pensant à lui, l'idée d'un vieillard; mais, songes-y donc, il est tout jeune, il n'a que trente-deux ans . . . juste l'âge de François de Montmorency, qui va épouser sœur Diane, et, tu le vois, sœur Diane ne se plaint pas.

Elisabeth poussa un soupir.

— Je ne me plaindrais pas, dit-elle, d'épouser un des colporteurs qui vont entrer, et je me plains d'épouser le roi Philippe II!

— Bon! bon! dit la petite reine Marie, les belles étoffes que l'on va nous montrer te réjouiront les yeux . . . Seulement, sœur chérie, essuie-les pour mieux y voir.

Et, s'approchant d'Elisabeth, elle lui essuya d'abord les yeux avec son mouchoir; puis, ensuite, les lui embrassant:

— Là! dit-elle, j'entends les marchands.

Elisabeth essaya de sourire.

— Si, parmi toutes leurs étoffes, il en est une noire lamée d'argent, vous saurez d'avance que je la retiens pour ma robe de noces, et vous me la laisserez, n'est-ce pas, mes sœurs?

En ce moment, la porte s'ouvrit, et l'on aperçut dans l'antichambre les deux hommes vêtus en colporteurs, et tenant chacun sur le dos une de ces grandes boîtes où les marchands forains mettent leurs marchandises, et qu'ils appellent des *balles*.

— Pardon, Altesse, dit l'huissier s'adressant à la princesse Marguerite, mais peut-être ceux d'en bas ont-ils mal entendu...

— Pourquoi cela? demanda la princesse.

— Parcequ'ils disent que vous avez autorisé ces deux hommes à monter.

— Ils disent la vérité, répondit Marguerite.

— Alors, ces hommes peuvent entrer?

— Parfaitement.

— Entrez, mes braves gens, dit l'huissier en se retournant vers les deux colporteurs, et tâchez de vous souvenir où vous êtes.

— Oh! choyez tranquille, mon brave homme, répondit celui qui paraissait le plus jeune des deux, beau garçon blond et rose, avec des moustaches et une barbe rousses; cha n'est pas la première fois qu'on entre chez des princhés et des princhèches!

— Bon! dit le dauphin François, il ne faut pas demander d'où ils viennent!

Puis, à demi-voix:

— Tante Marguerite, dit-il en riant, ce sont probablement des ambassadeurs déguisés qui viennent voir si on n'a pas trompé leur duc, quand on lui a dit que vous étiez la plus charmante princesse du monde.

— En tout cas, répondit Marguerite, ce sont de mes futurs sujets, et vous ne trouverez pas mauvais que je les traite comme tels.

Puis, se tournant vers eux:

— Venez, mes amis, dit-elle, venez!

— Allons, viens donc, toi! èche que tu n'entends pas que chette belle dame, que le bon Dieu béniche, nous jinvite à entrer?

Et, pour donner l'exemple à son compagnon, le colporteur blond, à la peau rose et à la barbe rousse, entra.

Derrière lui venait son camarade.

C'était un homme de trente à trente-deux ans, vigoureusement bâti, avec des yeux noirs et une barbe noire, et qui conservait, sous ses grossiers habits de couleur sombre, un air de singulière distinction.

En l'apercevant, la princesse Marguerite retint un cri prêt à s'échapper de sa bouche, et fit un mouvement si visible, que le colporteur blond s'en aperçut.

— Oh! oh! qu'avez-vous, ma belle dame? demanda-t-il en déposant sa boîte sur le parquet. Eche que le pied vous a gliché?

— Non, dit en souriant Marguerite; mais, en voyant la difficulté qu'éprouvait votre compagnon à se débarrasser de sa boîte, j'ai fait un mouvement pour l'y aider.

— Bon! dit le même interlocuteur, qui paraissait, jusques-là, s'être chargé de faire tous les frais de la conversation, cha cherait la première fois que des mains de princhéche auraient touché la boîte d'un pauvre colporteur . . . Chest qu'il faut vous dire que le garchon est depuis quelques jours cheulement dans le métier, et il y est encore maladroit, — néche pas, Beppo?

— Vous êtes Italien, mon ami? demanda Marguerite.

— *Sì, signora!* répondit en italien le colporteur à la barbe noire.

— Et vous venez?

— De Venise par Florence, Milan et Turin . . . Or, en arrivant à Paris, comme nous avons appris qu'il allait y avoir de grandes fêtes dans la capitale, à l'occasion de la paix et du mariage de deux illustres princesses, nous nous sommes dit, mon camarade et moi, que, si nous pouvions arriver jusqu'à Leurs Altesses, notre fortune serait faite.

— Hein! vous voyez, quand il peut baragouiner le patois de chon pays, il chen tire presque auchi bien que moi!

— En effet, reprit le colporteur brun, on m'avait dit qu'il y avait ici deux ou trois princesses qui parlaient l'italien comme leur langue maternelle.

Marguerite sourit; elle paraissait prendre un plaisir infini à la conversation de cet homme, dans la bouche duquel le patois du Piémont, c'est-à-dire la langue des paysans, s'imprégnait d'une élégance parfaite.

— Il y a, dit-elle, ma chère petite nièce Marie, qui parle toutes les langues, et particulièrement la langue de Dante, de Pétrarque et de l'Arioste . . . Viens, Marie, viens, et demande à ce brave homme des nouvelles du beau pays où, comme dit le poète de l'*Enfer*, résonne le *sì*.

Et, moi, demanda le colporteur blond, écheque je ne trouverai pas auchi quelque belle princhéche qui parle chavoyard?

— Moi, dit Marguerite.

— Vous parlez chavoyard, vous? Non, cha n'est pas vrai!

— Je ne le parle pas, dit Marguerite, mais je veux l'apprendre.

— Ah! vous javez raijon: chest une belle langue!

— Mais, dit la petite reine Marie dans le plus pur toscan qui se soit jamais parlé de Pise à Arezzo, vous nous aviez promis des merveilles, et, quoique nous soyons princesses, nous sommes femmes: ne nous faites donc pas trop attendre!

— Bon, dit le dauphin François, on voit bien que tu ne connais pas encore tous ces bavards qui nous arrivent de l'autre côté des monts! A les entendre, ils portent sur leur dos les sept merveilles du monde; mais, quand ils ouvrent leurs boîtes, tout cela se résume en bagues de cristal de roche, en diadèmes de filigrane et en perles de Rome . . . Dépêche-toi donc un peu, l'ami, ou sinon tu t'en trouveras mal, car plus tu nous feras attendre, plus nous deviendrons difficiles.

— Que dit le seigneur prince? demanda le colporteur à la barbe noire, comme s'il n'eût pas entendu.

La princesse Marguerite répéta en italien les paroles du jeune Dauphin en adoucissant celles qui pouvaient être un peu dures pour le colporteur brun, qu'en sa qualité de Piémontais, elle semblait avoir pris sous sa protection.

— J'attends, répondit le colporteur, que la belle jeune dame qui est là-bas, et qui semble si triste, s'approche à son tour...

J'ai toujours remarqué qu'il y a dans les pierres précieuses une magie puissante pour sécher dans de beaux yeux les larmes, si amères qu'elles soient!

— Vous entendez, ma chère Elisabeth, dit la princesse Marguerite; voyons, levez-vous! venez! et prenez exemple sur votre sœur Diane, qui dévore déjà, à travers les volets de la boîte, les bijoux qu'elle contient.

Elisabeth se leva nonchalamment, et vint appuyer à l'épaule de son frère François sa tête pâle et languissante.

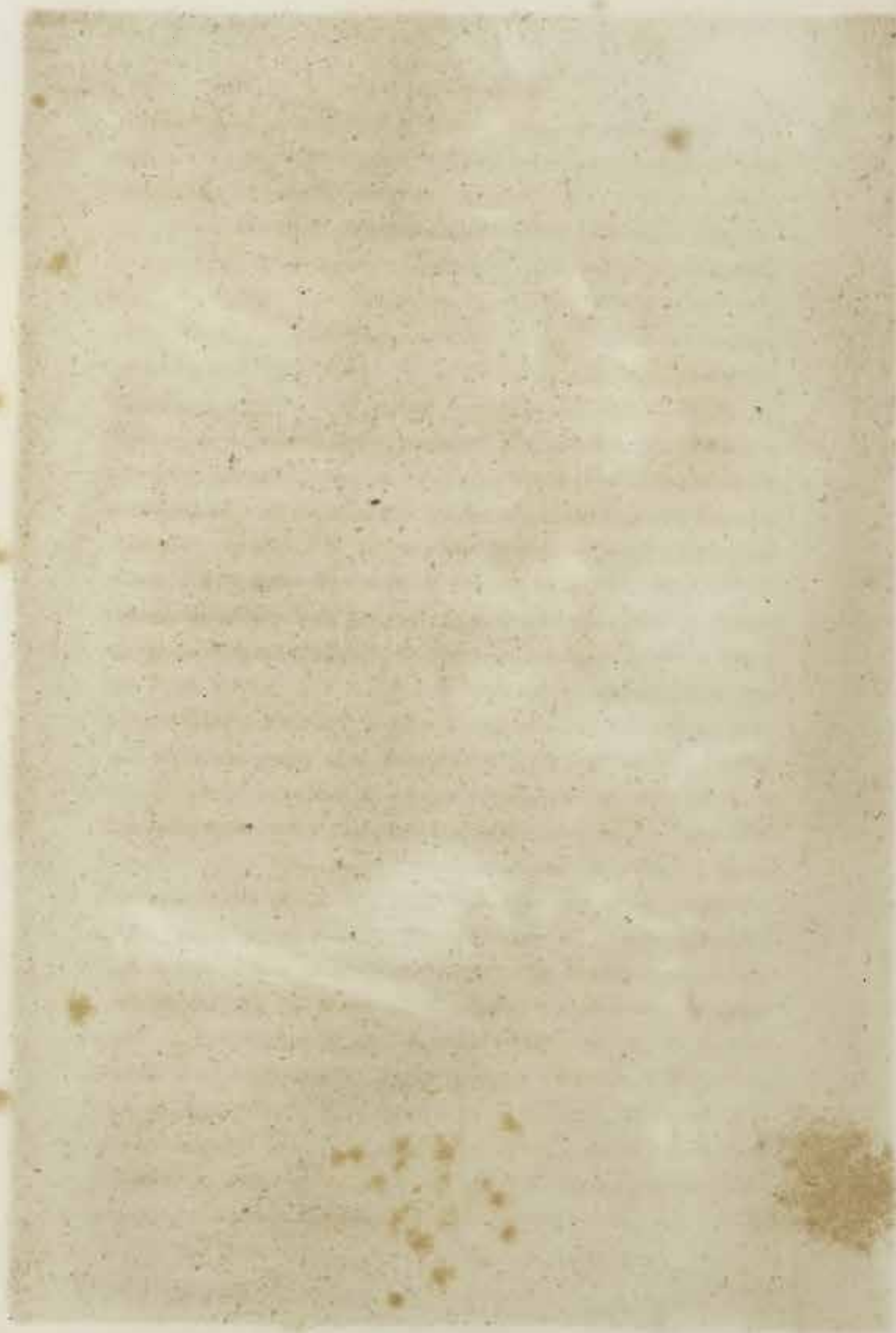
— Et, maintenant, dit François raillant, apprêtez-vous à fermer les yeux, pour ne pas être éblouis de ce que vous allez voir!

Comme s'il n'eût attendu que cette invitation, le colporteur à la barbe brune ouvrit sa boîte, et, ainsi que l'avait dit le Dauphin, les femmes, si habituées qu'elles fussent aux riches bijoux et aux précieuses pierreries, reculèrent éblouies en jetant un cri de joie et d'admiration!





les Diaments.



VII.

LES PARURES ET LES ROBES DE NOCES.

En effet, on eût dit que la main de quelque génie de la terre venait d'ouvrir devant les princesses la porte d'une des mines de Golconde et de Visapour, tant les quatre planches qui formaient les quatre étages de la boîte ruisselaient de la flamme des diamants, et de l'éclair bleu, vert et rouge des saphirs, des émeraudes et des rubis, au milieu desquels des perles de toutes grosseurs et de toutes formes jetaient l'éblouissement étrange de leur mate pâleur.

Les princesses se regardèrent étonnées, se demandant des yeux si elles allaient être assez riches pour payer ces parures qui leur étaient offertes par un simple colporteur italien.

— Eh bien, demanda Marie Stuart au jeune Dauphin, que dis-tu de cela, François?

— Moi, dit le jeune prince ébloui, je ne dis rien, j'admire!

Le colporteur à la barbe noire fit semblant de ne point entendre, et, comme s'il eût deviné ce qui venait d'être dit au moment de son entrée à propos de la duchesse de Valentinois, comme s'il eût pu savoir l'influence que la belle Diane de Poitiers avait sur tout ce monde princier et royal au milieu duquel il se trouvait:

— Commençons d'abord par faire la part des absents, dit-il; c'est une piété dont ceux qui sont près ne peuvent se fâcher, et dont ceux qui sont loin vous sont reconnaissants.

A ces mots, le colporteur plongea sa main dans la boîte aux merveilles, et en tira une espèce de diadème qui, arrivé au jour, fit jeter un cri de surprise aux spectateurs.

— Voici, dit le colporteur, un diadème bien simple, mais qui, dans sa simplicité, grâce à la main de l'illustre orfèvre qui l'a ciselé, me paraît digne de la personne à laquelle il est destiné. C'est, vous le voyez, un triple croissant enlacé comme un nœud d'amour; dans l'ouverture, le beau berger Endymion est couché et dort, et voici, dans son char de nacre aux roues de diamant, la déesse Diane, qui vient le visiter pendant son sommeil . . . L'une des illustres princesses que j'ai devant les yeux, continua le colporteur, ne se nomme-t-elle pas Diane de Castro?

Diane, oubliant que celui qui parlait était un simple marchand forain, s'avança avec autant d'empressement, et nous dirons presque avec autant de politesse que si elle eût eu affaire à un prince, tant la vue d'une œuvre d'art, d'un bijoux précieux, d'une chose ayant une valeur princière fait un prince de celui qui la possède!

— C'est moi, mon ami, dit-elle.

— Eh bien, très-illustre princesse, répondit le colporteur en s'inclinant, voici un bijou qui, sur l'ordre du duc Cosme I[er] de Florence, a été ciselé par Benvenuto Cellini. Je passais à Florence, le bijou était à vendre, je l'ai acheté, espérant m'en défaire avantageusement à la cour de France, où je savais trouver deux Diane au lieu d'une . . . Dites-moi, n'ira-t-il pas à merveille sur le front de marbre de madame la duchesse de Valentinois?

Diane de Castro poussa un petit cri de plaisir.

— Oh! ma mère, ma chère mère, dit-elle, comme elle va être contente!

— Diane, s'écria le Dauphin, tu lui diras que ce sont ses enfants François et Marie qui le lui donnent.

— Puisque monseigneur vient de prononcer ces deux noms illustres, dit le colporteur, qu'il veuille bien me laisser mettre sous ses yeux ce que, dans mon humble désir d'être agréable à ceux qui les portent, j'avais préparé pour leur être offert . . . Tenez, monseigneur, ceci est un reliquaire d'or pur qui a appartenu au pape Léon X, et qui, au lieu de reliques ordinaires, contient un morceau de la vraie croix; le dessin en a été donné par Michel-Ange, et il a été exécuté par Nicolas Braschi de Ferrare; le rubis qui est enchâssé au-dessus de l'entaille destinée à recevoir la sainte hostie a été rapporté de l'Inde par le fameux voyageur Marco-Polo: Ce splendide bijou — vous m'excuserez si je me trompe, monseigneur, — était, dans mon esprit, destiné à la jeune, belle et illustre reine Marie Stuart, et il devait incessamment lui rappeler, dans ce pays d'hérétiques sur lequel elle règnera un jour, qu'il n'y a d'autre foi que la foi catholique, et que mieux vaut mourir pour cette foi, comme l'homme-Dieu dont un morceau de la précieuse croix est renfermé dans ce reliquaire, que de la renier pour mettre sur sa tête la triple couronne d'Écosse, d'Irlande et d'Angleterre.

Marie Stuart avait déjà étendu les deux mains pour recevoir ce magnifique héritage de la papauté, lorsque François, hésitant, l'arrêta.

— Mais, dit-il, prenons garde, Marie! ce reliquaire doit coûter la rançon d'un roi!

Un sourire effleura la lèvre railleuse du colporteur. Peut-être allait-il dire: « La rançon d'un roi n'est pas chère, lorsque, comme votre grand-père François Ier on ne la paie pas! » mais il se retint et dit:

— J'ai eu crédit pour l'acquisition, monseigneur, et, comme j'ai pleine confiance en l'acheteur, je ferai crédit pour la vente.

Et le reliquaire passa des mains du marchand forain dans celles de la reine Marie Stuart, qui alla le déposer sur une table, et

s'agenouilla devant lui, non pas pour y faire sa prière, mais pour l'admirer tout à son aise.

François, l'ombre de ce corps charmant, s'apprêtait à la suivre, lorsque le colporteur, le rappelant :

— Pardon, monseigneur, dit-il, mais voici quelque chose que j'avais acquis à votre intention . . . Me ferez-vous la faveur de jeter les yeux sur cette arme?

— Oh! l'admirable poignard! s'écria François en arrachant la dague des mains du colporteur, comme Achille fit du glaive des mains d'Ulysse.

— N'est-ce pas, monseigneur, que voilà une merveilleuse pièce d'armurerie? C'était un poignard destiné à Laurent de Médicis, prince pacifique qu'on a voulu tuer quelquefois, mais qui, lui, n'a jamais tué personne . . . Il a été ciselé par l'orfèvre Guirlandajo, dont la boutique est sur le Ponte-Vecchio à Florence. On dit que cette portion (et le colporteur indiqua la coquille) a été modelée par Michel-Ange, âgé alors de quinze ans. Laurent mourut avant que le poignard fût complètement achevé; pendant soixante-sept ans, il demeura la propriété des descendants de Guirlandajo; ils avaient besoin d'argent au moment de mon passage à Florence; j'ai eu cette merveille pour un morceau de pain, et je ne gagnerai sur vous que mes frais de route, monseigneur. Prenez donc en toute confiance : ce n'est point cette bagatelle qui ruinera un dauphin de France.

Le jeune prince poussa un cri de joie, tira le poignards hors du fourreau, et, pour s'assurer que la lame n'était point inférieure à la monture, il posa une pièce d'or sur la table de chêne sculpté devant laquelle Marie était à genoux, et, d'un coup plus fermement appliqué qu'on n'eût dû l'attendre d'une si débile main, il perça la pièce d'or de part en part.

— Hein! s'écria-t-il tout joyeux, et en montrant la pièce d'or à travers laquelle apparaîssait la pointe de la lame, en feriez-vous autant, vous?

— Monseigneur, répondit humblement le colporteur, je suis un pauvre marchand forain mal exercé aux jeux des princes et des capitaines; je vends des poignards, mais ne m'en sers point.

— Oh! dit le dauphin François, vous m'avez l'air, mon ami, d'un gaillard qui, dans l'occasion, jouerait de l'épée et de la dague aussi bien qu'homme du monde . . . Essayez donc de faire ce que j'ai fait; si, par maladresse, vous cassez la lame, eh bien, le dégât sera à mon compte.

Le colporteur sourit.

— Si vous le voulez absolument, dit-il, monseigneur, j'essaierai.

— Bon! dit François en cherchant dans sa poche un second écu d'or.

Mais, durant ce temps, le colporteur avait tiré de la petite bourse de cuir qui pendait à sa ceinture un quadruple d'Espagne trois fois épais comme le noble-rose que venait de percer le jeune prince, et l'avait posé sur la table.

Alors, sans effort, et comme s'il eût seulement levé et laissé retomber son bras, il renouvela la tentative du prince, mais avec un succès bien différent, car, après avoir percé la pièce d'or comme si elle eût été de carton, la lame s'enfonça de deux ou trois pouces dans la table de chêne, qu'elle perça à son tour de part en part, comme le Dauphin avait percé la pièce.

Le coup avait, d'ailleurs, porté aussi juste au milieu du quadruple que si on eût pris la mesure de ce milieu avec un compas!

Le colporteur laissa le jeune prince tirer, comme il pourrait le poignard de la table, et revint à ses bijoux.

— Et, moi, mon ami, demanda la veuve d'Horace Farnèse, n'avez-vous donc rien pour moi?

— Excusez-moi, madame, répondit le colporteur; voici un bracelet arabe d'une grande richesse et d'une suprême originalité; il a été pris à Tunis, dans le trésor du harem, lorsque l'empereur

Charles-Quint, de glorieuse mémoire, y entra triomphalement, l'an 1535. Je l'ai acheté à un vieux condottiere qui avait suivi l'empereur dans cette campagne, et je l'ai mis de côté à votre intention. S'il ne vous convenait point, vous pourriez choisir autre chose: Dieu merci, vous voyez que nous ne sommes pas encore à bout de trésors.

Et, effectivement, l'œil émerveillé de la jeune veuve put plonger, comme dans un brillant abime, jusqu'au fond de la caisse du colporteur.

Mais le bracelet, ainsi que l'avait dit le marchand, était à la fois trop original et trop riche pour ne point contenter les désirs de Diane de Castro, si fantasques que fussent ces désirs. La belle veuve prit donc le bracelet, et ne parut plus s'occuper que d'une chose, c'est-à-dire s'il lui serait possible de payer une si magnifique acquisition.

Restaient la princesse Elisabeth et la princesse Marguerite, — la princesse Elisabeth, qui attendait que sa part lui fût faite avec la mélancolie de l'indifférence, et la princesse Marguerite avec le calme de la conviction.

— Madame, dit alors le colporteur à la fiancée du roi Philippe II, quoique j'aie aussi mis quelque chose à part pour être présenté à Votre Altesse, vous plairait-il mieux de choisir parmi tous ces bijoux? Votre cœur paraît si peu désireux de toutes ces riches bagatelles, que je crains de ne pas avoir choisi selon votre goût, et que je préfère que vous choisissiez vous-même.

Elisabeth sembla sortir d'une profonde rêverie.

— Quoi? dit-elle; que me demandez-vous? que désirez-vous?

Alors, Marguerite, prenant des mains du colporteur un magnifique collier de perles de cinq fils dont la fermeture se composait d'un seul diamant gros comme une noisette, et valant un million:

— On désire, chère petite nièce, répondit-elle, que tu essaies

ce collier, pour voir un peu comment il ira à ton cou, ou mieux encore, comment ton cou lui ira.

Et elle agrafa le collier au cou d'Elisabeth, la poussant du côté d'une petite glace de Venise, afin qu'elle pût juger elle-même soit du lustre que les perles jetaient sur son cou, soit du tort que son cou faisait aux perles.

Mais elle, toujours perdue dans sa douleur, passa distraitement sans s'arrêter devant le miroir, et s'en alla s'asseoir près de la fenêtre, à la place qu'elle occupait quand le colporteur était entré.

Marguerite la suivit tristement des yeux, et s'aperçut, lorsqu'elle se retourna, que les yeux du colporteur étaient fixés dans la même direction que les siens, avec une expression de tristesse non moins réelle.

— Hélas! murmura-t-elle, toutes les perles de l'Orient n'éclairciraient pas ce front-là!

Puis, revenant au colporteur, et comme secouant le voile de mélancolie qui s'était répandu sur son visage:

— Et, moi, dit-elle, je suis donc la seule oubliée?

— Madame, répondit le colporteur, le hasard ou plutôt ma bonne fortune m'a fait rencontrer sur ma route le prince Emmanuel Philibert. Comme je suis du Piémont, et, par conséquent, son sujet, je lui ai dit le but de mon voyage, et l'honneur que j'ambitionnais, de pouvoir arriver jusqu'à Votre Altesse. Alors, pour le cas où je parviendrais à ce but, il m'a remis, en me chargeant de la déposer à vos pieds, cette ceinture, qui a été offerte par son père Charles III à sa mère Béatrix de Portugal, le jour de leur mariage. C'est, comme vous le voyez, un serpent d'or émaillé d'azur, dont la gueule soutient une châtelaine à laquelle pendent cinq clefs du même métal: ces clefs sont celles de Turin, de Chambéry, de Nice, de Verceil et de Villeneuve d'Asti écussonnées des armes de ces villes, qui sont les cinq fleurons de votre couronne; chacune d'elles ouvre, dans le

palais de Turin, une armoire que vous ouvrirez vous-même le jour de votre entrée au palais, comme duchesse souveraine de Piémont . . . Après cette ceinture, que pouvais-je vous présenter de digne de vous, madame? Rien, si ce n'est peut-être quelques-unes des riches étoffes que mon compagnon va avoir l'honneur de vous faire voir.

Alors, le second colporteur ouvrit sa boîte à son tour, et déroula aux yeux émerveillés des princesses une éblouissante collection de ces magnifiques écharpes d'Alger, de Tunis ou de Smyrne qui semblent brodées avec des rayons du soleil d'Afrique ou de Turquie; un assortiment de ces riches étoffes aux fleurs brocardées d'or et d'argent, que Paul Véronèse jette sur les épaules aristocratiques de ses doges et de ses duchesses, et dont les flots somptueux, après avoir glissé le long de leur corps, balaient derrière eux les marches des palais ou les perrons des églises; enfin, un choix de ces longues pièces de satin qui, voyageant d'Orient en Occident, faisaient, à cette époque, halte un instant à Venise, et venaient s'étaler aux yeux des belles dames d'Anvers, de Bruxelles et de Gand, immense et triple caravansérail d'où elles repartaient, portant à l'Angleterre, à la France et à l'Espagne un merveilleux échantillon de la patience indienne, dont l'aiguille, sur chacune d'elles, avec des couleurs plus éclatantes que celles de la nature même, avait tracé tout un monde d'oiseaux fantastiques, de fleurs inconnues et de chimères impossibles.

Les princesses se partagèrent ces trésors avec cette avidité fébrile qui saisit la femme, de quelque condition qu'elle soit, à la vue de ces objets de parure qui, dans ses idées de coquetterie, doivent encore ajouter aux charmes qu'elle a reçus de la nature, et, au bout d'un quart d'heure, le colporteur blond à la barbe rousse avait eu un débit aussi complet de ses étoffes que le colporteur brun à la barbe noire de ses bijoux et de ses pierreries.

Restaient les comptes à régler. Pour arriver à recevoir quittance des deux marchands forains, chacun avait sa ressource prête : Diane de Castro comptait recourir à la duchesse de Valentinois, Marie Stuart à son oncle de Guise, le Dauphin à son père Henry II, madame Marguerite à elle-même. Quant à la princesse Elisabeth, restée à peu près étrangère à tout ce qui s'était passé, elle ne se préoccupait pas plus du paiement qu'elle ne s'était préoccupée de l'achat.

Mais, au moment où les belles chalandes se préparaient, les unes à mettre la main à leur escarcelle, les autres à fouiller dans des bourses mieux garnies que les leurs, les deux marchands déclarèrent qu'ils ne pouvaient, séance tenante, indiquer les prix des bijoux ni des étoffes, obligés qu'ils étaient, pour ne point faire d'erreur, de se reporter à leurs factures et à leur livre d'achat.

En conséquence, ils demandèrent à leur illustre clientèle la permission de revenir le lendemain à la même heure, délai qui avait le double avantage de donner aux vendeurs le temps d'établir leurs chiffres, et aux acheteurs celui de se procurer de l'argent.

Puis, sur cette proposition qui faisait les affaires de tout le monde, les deux colporteurs rechargèrent assez maladroitement leurs balles sur leurs épaules, et, l'un en savoyard, l'autre en piémontais, prirent, avec force saluts et actions de grâce, congé de l'auguste assemblée.

Seulement, pendant les préparatifs de départ, Marguerite avait disparu, et le Piémontais chercha vainement des yeux la princesse, au moment où se renfermait derrière lui la porte du salon où s'était passée l'étrange scène que nous venons de raconter.

Mais, arrivé dans l'antichambre, il fut accosté par un page qui, lui mettant le bout du doigt sur l'épaule, lui fit signe de déposer son fardeau près de la banquette de bois sculpté qui régnait autour de l'appartement, et de le suivre.

Le colporteur obéit, déposa sa balle à l'endroit indiqué, et, à la suite du page, s'engagea dans un corridor percé de plusieurs portes.

Au bruit de ses pas, une des portes s'ouvrit, et il se trouva en face de la princesse Marguerite.

En même temps, le page disparut derrière une tapisserie.

Le colporteur s'arrêta étonné.

— Beau vendeur de bijoux, lui dit la princesse avec un charmant sourire, ne vous étonnez point que je vous aie fait venir en ma présence: je n'ai pas voulu, de peur de ne point vous revoir demain, remettre à plus tard le seul paiement qui soit digne de vous et de moi.

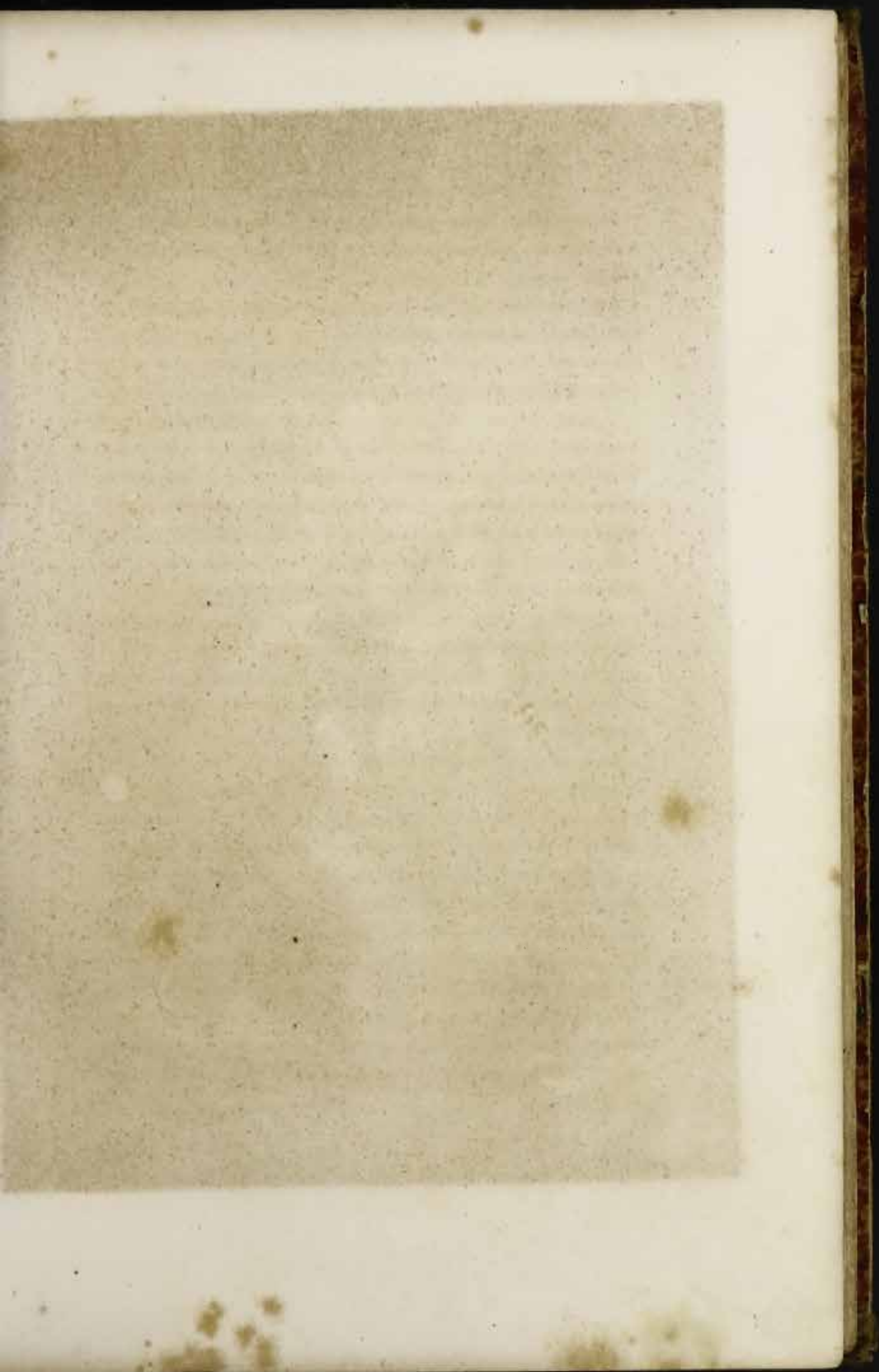
Et, riche de cette grâce parfaite qui accompagnait tous ses mouvements, la princesse tendit sa main au colporteur.

Celui-ci, de son côté, avec la courtoisie d'un gentilhomme, mit un genou en terre, prit cette blanche main du bout des doigts, et y appuya ses lèvres avec un soupir que la princesse attribua à l'émotion, et qui n'exprimait peut-être rien autre chose qu'un regret.

Puis, après un instant de silence:

— Madame, dit le colporteur s'énonçant, cette fois, en excellent français, c'est un grand honneur que me fait là Votre Altesse; mais sait-elle bien quel est l'homme à qui elle fait cet honneur?

— Monseigneur, dit Marguerite, il y a dix-sept ans que je suis entrée au château de Nice, et que le duc Charles de Savoie m'a présenté son fils comme devant être mon époux. A partir de ce jour, je me suis regardée comme la fiancée du prince Emmanuel Philibert, et j'ai attendu, pleine de confiance en Dieu, l'heure où il plairait à la Providence de nous réunir. Dieu a récompensé la confiance que j'ai eue en lui en faisant de moi, aujourd'hui, la plus heureuse et la plus fière princesse de la terre!



Illustr. du roman hist. sur la maison de Savoie par Alex. Dumas.



Guido Gonin del. Impr. de C. Perrin Turin 1854. F. Perrin lith.

le Colporteur.

Puis, jugeant qu'elle en avait assez dit, la princesse, par un double mouvement rapide comme la pensée, jeta, d'une main, autour du cou d'Emmanuel Philibert la chaîne d'or garnie de pierreries qu'elle portait au sien, tandis que, de l'autre, elle laissait retomber la tapisserie qui la séparait de celui avec lequel elle venait d'échanger les présents des fiançailles.

Le lendemain et les jours suivants, on attendit vainement au Louvre les deux colporteurs, et, comme la princesse Marguerite ne mit personne dans la confidence de ce qui s'était passé après leur sortie du salon, ceux qui se rapprochèrent les plus de la vérité pensèrent que les deux généreux distributeurs de bijoux et de robes étaient deux envoyés du prince chargés par lui de ses cadeaux de noces; mais nul n'alla jusqu'à supposer que l'un des deux fût le prince lui-même, et l'autre son fidèle et inséparable Scianca-Ferro.



VIII.

CE QUI SE PASSAIT AU CHATEAU DES TOURNELLES ET DANS LES RUES DE PARIS, PENDANT LES PREMIERS JOURS DU MOIS DE JUIN 1559.

———

Le 5 du mois de juin de l'an 1559, une splendide cavalcade se composant de dix clairons, d'un roi d'armes, de quatre hérauts, de cent-vingt pages, tant de la chambre, de la grande écurie, de la vénerie, de la fauconnerie que d'ailleurs, et de trente ou quarante écuyers qui fermaient la marche, sortit du palais royal des Tournelles, situé près de la Bastille, prit la rue Saint-Antoine, suivie d'un grand concours de peuple qui n'avait jamais vu pareille magnificence, et s'arrêta sur la place de l'Hôtel de Ville.

Là, les trompettes sonnèrent par trois fois, afin de donner le temps aux fenêtres de s'ouvrir, et à ceux qui étaient éloignés de s'approcher; puis, lorsque la foule fut bien épaisse, lorsque tous les yeux de cette foule furent bien fixés, toutes les oreilles bien ouvertes, le roi d'armes déploya un grand parchemin scellé du sceau royal, et, après que les hérauts eurent crié trois fois: « Silence! . . . Oyez ce qui va être dit! » le roi d'armes commença de lire le cartel suivant:

De par le roi,

« Après que, par une longue, cruelle et violente guerre, les armes ont été exercées en divers endroits avec effusion de sang humain et autres pernicieux actes que la guerre produit; et que Dieu, par sa sainte grâce, clémence et bonté, a bien voulu donner à la chrétienté tout entière, affligée par tant de malheurs, le repos d'une bonne et sûre paix, il est plus que raisonnable que chacun se mette en devoir, avec toutes démonstrations de joie, plaisir et allégresse, de louer et célébrer un si grand bien, qui a converti toutes les inimitiés et toutes les aigreurs en douceurs et amitiés par les étroites alliances qui se font, moyennant les mariages accordés par le traité de ladite paix, à savoir:

De très-haut, très-puissant et très-magnanime prince Philippe, roi catholique des Espagnes, avec très-haute et très-excellente princesse Madame Elisabeth, fille aînée du très-haut, très-puissant, très-magnanime prince Henry, second de ce nom, très-chrétien roi de France, notre souverain seigneur;

Et aussi de très-haut et très-puissant prince Emmanuel Philibert, duc de Savoie, avec très-haute et très-excellente princesse madame Marguerite de France, duchesse de Berry, sœur unique dudit seigneur roi très-chrétien, notre souverain seigneur.

Lequel, considérant que, grâce aux occasions qui s'offrent et se présentent, les armes éloignées de toute cruauté et violence se peuvent et se doivent employer avec plaisir et utilité par ceux qui désirent s'éprouver et s'exercer en vertueux et louables faits et actes;

Fait savoir, en conséquence, à tous princes, seigneurs, gentilshommes, chevaliers et écuyers suivant le fait des armes, et désirant faire preuve de leur personne pour exciter les jeunes à la vertu, et recommander les prouesses des expérimentés, qu'en

la ville capitale de Paris, le pas est ouvert par Sa Majesté Très-Chrétienne et par les princes Alphonse d'Est, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc de Guise, pair et grand chambellan de France, et Jacques de Savoie, duc de Nemours, tous chevaliers de l'Ordre, pour être tenu contre tout venant duement qualifié, à commencer le seizième jour du présent mois de juin, et continuant jusqu'à l'accomplissement et effet des emprises et articles qui s'ensuivent:

La première emprise, à cheval, en lice, en double pièce, se composera de quatre coups de lance, et un pour la dame.

La deuxième emprise, à coups d'épée à cheval, un à un ou deux à deux, à la volonté du maître du camp.

La troisième emprise, à pied, trois coups de pique et six coups d'épée.

Et, si, en courant, aucun frappe le cheval, au lieu de frapper le cavalier, il sera mis hors des rangs sans plus y retourner, si le roi ne l'ordonne.

Et, à tout ce que dessus, seront ordonnés quatre maîtres de camp, pour veiller à toutes choses.

Et celui des assaillants qui aura le mieux rompu et le mieux fait aura le prix, dont la valeur sera à la discrétion des juges.

Pareillement, celui qui aura le mieux combattu à l'épée et à la pique aura aussi le prix à la discrétion desdits juges.

Seront tenus les assaillants, tant de ce royaume comme étrangers, de venir toucher à l'un des écus qui seront pendus au perron du bout de la lice, selon les emprises qu'ils voudront faire, et ainsi toucheront à plusieurs d'entre eux à leur choix, ou à tous s'ils veulent; et, là, ils trouveront un officier d'armes qui les enrôlera selon les écus qu'ils auront touchés.

Seront aussi tenus les assaillants d'apporter ou faire apporter par un gentilhomme audit officier d'armes leur écu, armorié de leurs armoiries, pour cet écu être pendu au perron trois jours durant avant le commencement dudit tournoi.

Et, en cas que, dans ledit temps, ils n'apportent ou envoient leurs écus, ils ne seront reçus audit tournoi sans le congé des tenants.

Et, en signe de vérité, nous Henry, par la grâce de Dieu, roi de France, avons signé le présent écrit de notre main.

Signé : HENRY. »

Lecture faite de ce cartel, les quatre hérauts crièrent par trois fois :

— Vive le roi Henry, à qui le Seigneur donne de longs et glorieux jours !

Puis toute la troupe, roi d'armes, hérauts, pages et écuyers poussèrent le même cri, auquel répondit une acclamation générale de la foule.

Après quoi, la cavalcade, toujours clairons sonnants, se remit en marche, traversa la rivière, remonta la cité jusqu'au parvis Notre-Dame, et, là, s'arrêtant, avec le même cérémonial fit lecture du même cartel, lecture qui fut suivie de cris pareils et de semblables fanfares.

Enfin, par le même pont qu'elle avait pris pour venir, la cavalcade rentra dans la ville, atteignit la rue Saint-Honoré, gagna la place du Louvre, où une nouvelle lecture fut faite toujours au milieu des mêmes acclamations et des mêmes bravos de la multitude, qui semblait comprendre que ce spectacle devait être le dernier de ce genre qu'il lui serait permis de contempler.

De là, par les boulevards extérieurs, la cavalcade se dirigea vers le palais des Tournelles, où le roi avait transporté sa cour.

En effet, huit jours auparavant, avis avait été donné au roi que le duc d'Albe, désigné pour représenter le roi Philippe II dans la cérémonie du mariage, et dans les actes qui en devaient être la suite, s'avançait vers Paris avec une troupe de trois cents gentilshommes espagnols.

Aussitôt, le roi avait évacué le Louvre, et s'était retiré au palais des Tournelles, qu'il comptait habiter avec toute la cour pendant le temps que dureraient les fêtes, abandonnant son palais du Louvre au duc d'Albe, et aux illustres hôtes qu'il amenait avec lui.

A cette première nouvelle, le roi avait envoyé le connétable au-devant du duc d'Albe, lui ordonnant de marcher jusqu'à ce qu'il le rencontrât.

Le connétable avait rencontré à Noyon le représentant du roi Philippe II, et avait continué avec lui sa marche vers Paris.

Arrivés à Saint-Denis, le connétable et le duc d'Albe virent venir à eux M. le maréchal de Vieilleville, surintendant général, lequel etait envoyé par le roi pour veiller à ce que les Espagnols fussent grandement traités.

Deux heures après, par une belle matinée du dernier dimanche de mai, toute cette troupe, rafraichie et restaurée, fit son entrée dans Paris; — entrée magnifique, cette troupe formant, tant en princes, seigneurs, gentilshommes qu'écuyers et pages, plus de cinq cents cavaliers.

M. de Vieilleville fit traverser aux Espagnols tout Paris, depuis la barrière Saint-Denis jusqu'à celle des Sergents; puis il logea, comme l'ordre en avait été donné, le duc d'Albe et les principaux seigneurs espagnols au palais du Louvre, et les simples gentilshommes dans la rue Saint-Honoré.

Aussi, quand la lecture du cartel fut faite sur la place du Louvre, y avait-il là, pour l'écouter, presque autant d'Espagnols que de Français, et, quand elle fut finie, des bravos retentirent-ils dans les deux langues.

Maintenant, si le lecteur, qui vient de suivre la proclamation royale du château des Tournelles à la place de l'Hôtel de Ville, de la place du l'Hôtel de Ville au parvis Notre-Dame, et, du parvis Notre-Dame, à la façade du Louvre, veut la reconduire jusqu'au château des Tournelles, d'où elle est sortie depuis deux heures, nous

profiterons de sa bonne volonté pour examiner avec lui les grands travaux que le roi vient d'y faire exécuter à l'occasion des joutes proclamées par le cartel que nous avons cru devoir, si long qu'il fût, rapporter en entier, non-seulement comme pièce curieuse et authentique et comme spécimen des mœurs de cette époque dans laquelle s'exhala le dernier soupir chevaleresque de la France, mais encore parce que les lois de cette joute nous aideront à mieux comprendre les faits qui vont s'accomplir sous nos yeux.

La lice extérieure — et, par cette désignation, nous entendons la circonférence entière du bâtiment — avait été élevée sur le terrain vague qui s'étendait du palais des Tournelles à la Bastille : elle avait deux cents pas de long sur cent cinquante de large.

La carcasse oblongue de cette lice était fabriquée en planches et couverte de toile pareille à celle des tentes, sinon qu'elle était rayée plus richement, c'est-à-dire d'azur et d'or, qui sont les deux couleurs du blason de France.

Sur les deux prolongements latéraux, on avait construit des estrades réservées aux spectateurs, gentilshommes et dames de la cour.

Du côté du château s'ouvraient trois portes affectant à peu près les formes des trois portes d'un arc de triomphe, celle du milieu étant plus élevée que les deux autres.

La porte du milieu avançait de douze ou quinze pieds dans la lice, et formait l'entrée et la sortie d'un bastion dans lequel devaient demeurer les quatre tenants, toujours prêts à répondre à quiconque viendrait les provoquer. En avant de ce bastion, il y avait une barrière transversale que les écuyers ouvraient au cri de « Laissez aller ! »

Les quatre tenants étaient, on le sait déjà :

Le roi de France Henry II ;

Le prince de Ferrare Alphonse d'Este ;

François de Lorraine, duc de Guise ;

Jacques de Savoie, duc de Nemours.

Quatre mâts surmontés de banderolles portaient chacun un écu aux armes de l'un des illustres champions. Les assaillants, — qui entraient du côté opposé de la lice, où avait été bâtie une grande salle dans laquelle ils pouvaient se vêtir et se devêtir, — devaient venir toucher du bois de leur lance l'écu du tenant qu'ils désiraient combattre, pour indiquer que, ce qu'ils demandaient, c'était une simple course en l'honneur des dames, une joute à armes courtoises. De ce côté, comme du côté du château, une barrière, en s'ouvrant, donnait passage au cheval, et au cavalier.

Sans doute, malgré cette précaution, arriverait-il ce qui arrivait presque toujours en pareille circonstance, c'est que quelque haine vigoureuse se produirait tout à coup; c'est que quelque chevalier inconnu ferait demander au roi, au lieu d'une joute à armes courtoises, un bon combat à outrance, et, ayant obtenu cette permission de Henry II, qui n'aurait pas le courage de la lui refuser, viendrait toucher l'écu de son adversaire du fer et non plus du bois de sa lance.

Alors, en place d'un simulacre de combat, s'engagerait un combat réel dans lequel, cessant de jouer le jeu ordinaire, les deux adversaires joueraient leur vie !

La lice intérieure — celle dans laquelle devaient avoir lieu les courses — était large de quinze pas ou de quarante-cinq pieds; ce qui permettait aux tenants et aux assaillants de courir un contre un, deux contre deux, et même quatre contre quatre.

Cette lice était fermée par de longues pièces de bois s'élevant à la hauteur de trois pieds, et recouvertes de la même étoffe que celle qui tapissait tout l'intérieur de la tente. Des barrières s'ouvrant, deux à chaque extrémité, permettaient aux juges du camp d'entrer dans la lice, ou aux assaillants, si quelques-uns d'entre eux, avec permission du roi, obtenaient de jouter contre un juge du camp, au lieu de jouter contre un des tenants désignés, de passer de la lice dans le vaste quadrilatère réservé, à droite et à gauche, aux juges

du camp et aux estrades, afin d'aller toucher, du bois ou du fer de leur lance, l'écu de celui auquel ils désiraient avoir affaire.

Il y avait autant de juges du camp que de tenants, c'est-à-dire quatre juges.

Ces quatre juges étaient:

Le prince de Savoie Emmanuel Philibert;

Le connétable de Montmorency;

M. de Boissy, grand écuyer, — qu'on appelait, par habitude, *M. le Grand*;

Enfin, M. de Vieilleville, grand chambellan et maréchal de France.

Chacun d'eux avait, à l'un des angles du quadrilatère, un petit bastion surmonté de ses armes.

Deux de ces bastions — et c'étaient ceux de M. le duc de Savoie et du connétable — étaient appuyés à la façade du palais des Tournelles.

Les deux autres — ceux de MM. de Boissy et de Vieilleville — s'adossaient au bâtiment construit pour les assaillants.

Au-dessus du bastion des tenants s'étendait le balcon réservé à la reine, aux princes et aux princesses, tout tendu de brocard d'or, avec une espèce de trône pour la reine, des fauteuils pour les princes et les princesses, et des tabourets pour les dames attachées à la cour.

Tout cela, vide encore, mais visité chaque jour par le roi, dont l'impatience comptait les instants, attendait tenants et assaillants, juges du camp et spectateurs.

IX.

Nouvelles d'Ecosse.

Le 21 du mois de juin, une seconde cavalcade non moins splendide que celle du duc d'Albe arrivait de Bruxelles par le même chemin, et entrait à Paris par la même porte.

Celle-là était conduite par Emmanuel Philibert, futur époux de madame Marguerite de France, duchesse de Berry.

A Écouen, on avait fait une halte. On avait pu remarquer alors que le prince était entré avec son page dans une maison qui semblait les attendre, s'étant ouverte à leur arrivée.

Cette maison, perdue sous une voûte de verdure, était située hors de la ville, et s'élevait isolée à cent pas de la route.

L'escorte ne sembla pas s'inquiéter de cette disparition du prince, fit halte de l'autre côté de la ville, et attendit.

Au bout de deux heures, le prince reparut seul : il avait sur les lèvres ce triste sourire de ceux qui viennent d'accomplir un grand sacrifice.

On remarqua tout bas que ce page qui ne le quittait jamais l'avait cependant quitté.

— Allons, messieurs, dit Emmanuel, on nous attend à Paris; partons!

Puis, tournant la tête avec un soupir, comme s'il eût demandé à ce qu'il laissait derrière lui un dernier encouragement à remplir un



Ferdinand Perrin des. et lith.

Imp. de Claude Perrin Turin [illegible]

Arrivée d'Emmanuel Philibert au château des Tournelles.

devoir pénible, il mit son cheval au galop, et gagna la tête de l'escorte, qui se déployait sur la route de Paris.

A Saint-Denis, Emmanuel rencontra son ancien prisonnier le connétable; il venait au-devant de lui comme il avait été au-devant du duc d'Albe, de la part du roi, et pour le féliciter.

Emmanuel reçut les compliments du connétable avec un visage courtois, mais, en même temps, grave et triste. On sentait l'homme qui continuait sa route vers Paris, mais qui avait laissé son cœur en chemin.

Entre Paris et Saint-Denis, le prince vit venir à lui un cortége considérable. Il était évident que ce cortége venait à son intention; il envoya Robert de Rovère, capitaine de ses gardes, pour reconnaître cette troupe.

Elle se composait de deux cents gentilshommes savoyards et piémontais tous vêtus de velours noir, et portant chacun une chaîne d'or au cou; elle était conduite par le comte de Raconis.

Elle prit rang après l'escorte d'Emmanuel Philibert.

Arrivé à la barrière, le cortége vit un écuyer qui sans doute l'attendait partir au galop en piquant du côté du faubourg Saint-Antoine. Cet homme était un messager du roi qui allait lui annoncer l'arrivée du prince.

Au boulevard, le cortége tourna à gauche, et s'avança vers la Bastille.

Le roi attendait le prince au pied du perron des Tournelles, tenant par la main sa sœur madame Marguerite; derrière lui, sur la première marche, étaient la reine Catherine et ses cinq enfants; sur les autres marches s'étageaient en amphithéâtre les princesses et les gentilshommes et dames attachés à leur service.

Emmanuel Philibert arrêta son cheval à dix pas du perron, et sauta à terre; puis il s'avança vers le roi, dont il voulut baiser la main, mais qui lui ouvrit ses bras en disant:

— Embrassez-moi, mon très-cher frère!

Puis il lui présenta madame Marguerite.

Madame Marguerite était vêtue d'une robe de velours incarnat avec des crevés blancs aux manches; elle avait pour tout ornement cette magnifique ceinture émaillée aux cinq clefs d'or que le colporteur lui avait offert au Louvre, de la part de son futur époux.

A la vue d'Emmanuel, l'incarnat de sa robe parut passer tout entier sur ses joues.

Elle lui tendit la main, et, comme avait fait le colporteur au Louvre, le prince fit aux Tournelles, mettant un genou en terre, et baisant cette belle main royale.

Puis il fut successivement présenté par le roi à la reine, aux princes, aux princesses.

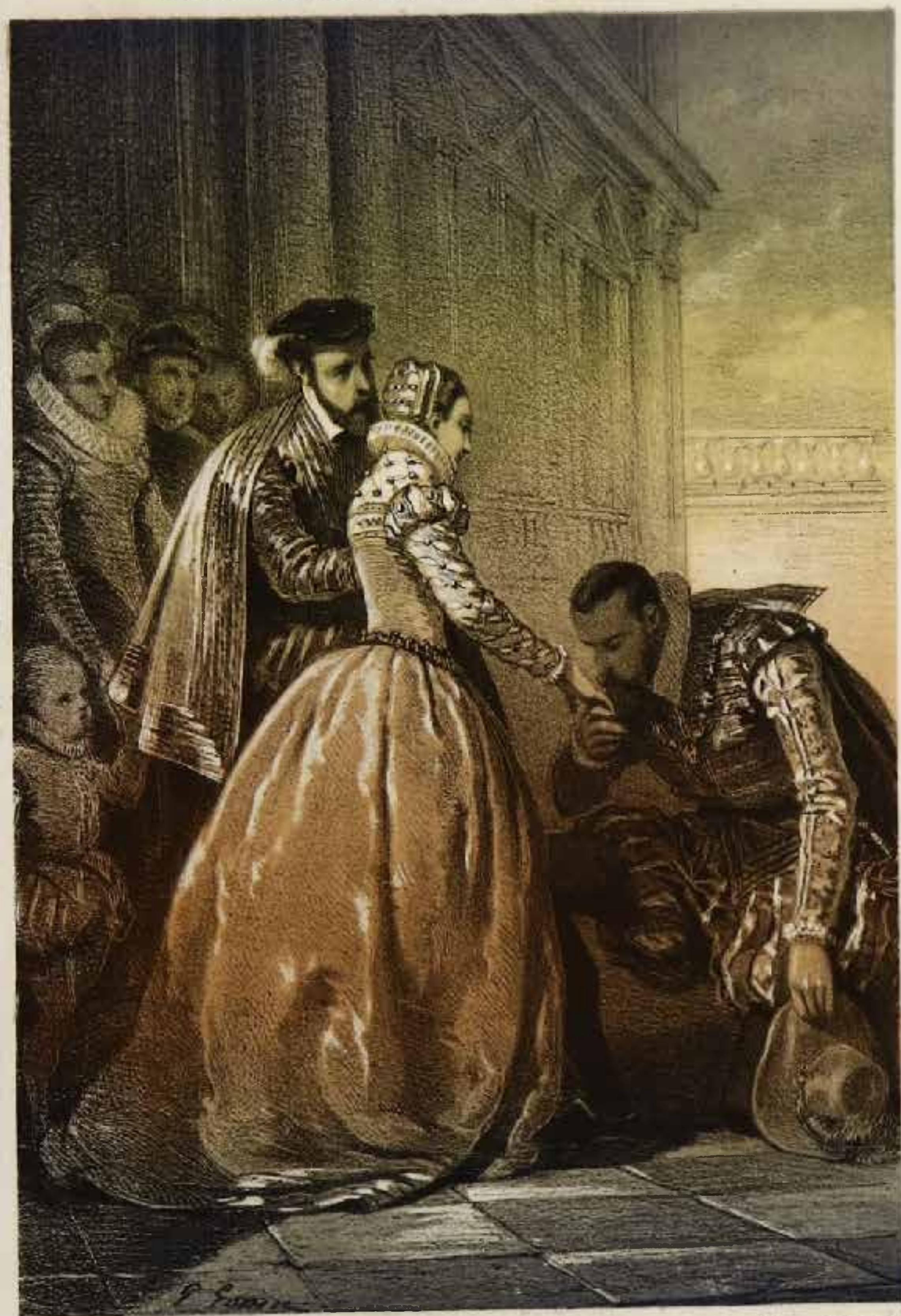
Chacun et chacune, pour lui faire honneur, s'était paré du bijou apporté par le colporteur, bijou que l'on avait compris être un cadeau du fiancé, du moment où ni l'un ni l'autre des marchands forains n'en était venu réclamer le prix.

Madame de Valentinois portait en diadème son triple croissant de diamants; madame Diane de Castro, son bracelet arabe; madame Elisabeth, son collier de perles, moins pâle que son cou; et, enfin, le dauphin François, son beau poignard florentin, qu'il était parvenu à tirer de la table de chêne où l'avait enfoncé le vigoureux colporteur.

Marie Stuart, seule, n'avait pu se parer de son précieux reliquaire, qui était devenu le plus riche ornement de son oratoire, et qui devait, trente ans plus tard, pendant la nuit qui précéda sa mort, recevoir, au château de Fotheringay, l'hostie sainte arrivée de Rome, avec laquelle elle communia le jour même de son exécution.

A son tour, Emmanuel Philibert présenta au roi les seigneurs qui l'accompagnaient.

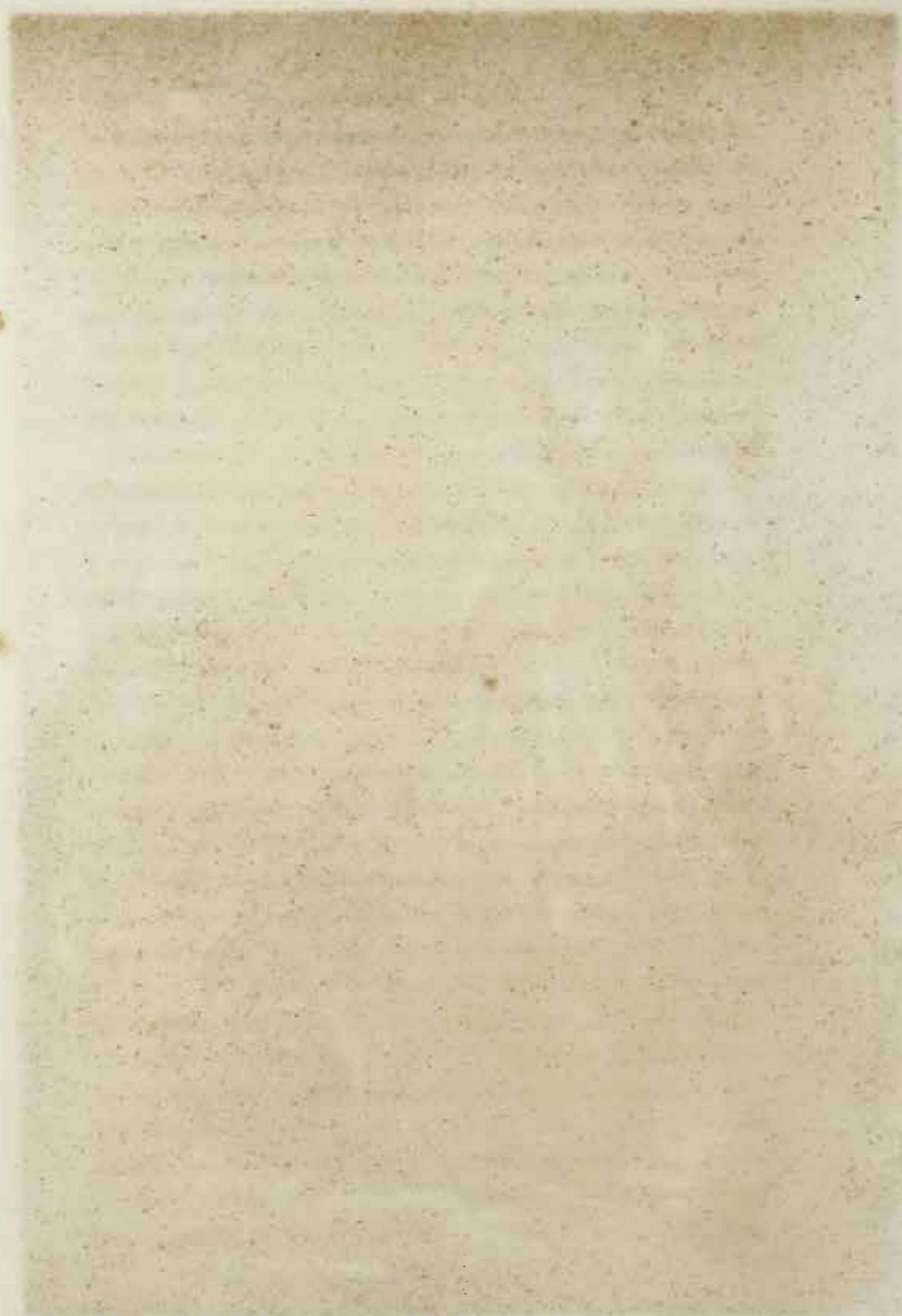
Illustr. du roman hist. sur la maison de Savoie par Alex. Dumas.



Guido Gonin del. et lith.

Impr. C. Perrin, Turin 1854.

La présentation.



C'étaient les comtes de Horn et d'Egmont, ces deux héros, l'un de la Saint-Laurent, l'autre de Gravelines, qui devaient, neuf ans après, mourir martyrs de la même foi, sur le même échafaud, condamnés par ce duc d'Albe qui, à la suite du roi de France, leur souriait et attendait que son tour fût venu de leur serrer la main.

C'était Guillaume de Nassau, beau jeune homme de vingt-six ans, déjà sombre de cette tristesse qui devait plus tard lui faire donner le surnom de *Taciturne*, et qu'on appelait le prince d'Orange, parce que, en 1545, il avait hérité la principauté d'Orange de son oncle René de Nassau.

C'étaient, enfin, les ducs de Brunswick et les comtes de Schwarzemberg et de Mansfels, qui, plus heureux que ceux que nous venons de nommer, ne devaient pas attacher à leur mort le sombre éclat de l'échafaud ou de l'assassinat.

Puis, tout à coup, comme si rien ne devait manquer à cette réunion d'hommes et de femmes marqués d'avance par le destin, comme si la fatalité le ramenait, on vit arriver, par le boulevard, un cavalier courant à toute bride, lequel, voyant la magnifique assemblée qui encombrait la porte des Tournelles, arrêta son cheval, mit pied à terre, jeta la bride aux mains de son écuyer, et attendit que le roi lui adressât la parole.

Et ce cavalier pouvait être tranquille: il était arrivé d'une allure trop rapide, il avait trop savamment fait faire halte à son cheval, il avait trop élégamment mis pied à terre, pour que Henry, cavalier consommé, ne fît point attention à lui.

Aussi, levant la tête au-dessus de toute cette foule brillante qui l'entouraît,

— Ah! Lorges! Lorges! dit-il, notre capitaine de la garde écossaise, que nous avions envoyé au secours de votre mère avec trois mille hommes, ma chère Marie, et qui, pour que rien ne nous manque en ce beau jour, vient vous donner des nouvelles de votre royaume d'Écosse ... Allons, continua le roi, viens ici, Montgommery!

viens ! et, comme nous allons avoir de grandes fêtes et de grandes réjouissances, prends garde aux tisons : il y a un proverbe qui dit qu'il est toujours dangereux de jouer avec le feu !

Est-il utile d'expliquer à nos lecteurs que le roi Henry faisait allusion à l'accident dont Jacques de Montgommery, père de Gabriel, avait été l'auteur, lorsque, dans le siége simulé de l'hôtel Saint-Paul, qu'il défendait contre le roi François Ier, il atteignit celui-ci au menton avec un tison brûlant, blessure qui amena, pour plus de cent ans, cette mode de porter la barbe longue et les cheveux courts.

Montgommery s'avança vers Henry sans se douter qu'un accident bien autrement grave que celui dont son père avait été la cause à l'endroit du père l'attendait à l'endroit du fils, au milieu de ces fêtes dont le roi Henry se faisait une si grande gloire et une si grande joie.

Il apportait d'Écosse de bonnes nouvelles politiques, de sombres nouvelles religieuses : Elisabeth n'entreprenait rien contre sa voisine, les frontières étaient tranquilles, mais l'intérieur de l'Écosse était en feu.

L'incendie, c'était la réforme ; l'incendiaire, c'était John Knox.

A peine connaissait-on en France ce nom terrible, quand Gabriel de Lorges, comte de Montgommery, le prononça. Qu'importait, en effet, à cette élégante cour des Valois, qui vivait dans ses châteaux du Louvre, des Tournelles ou de Fontainebleau ; qu'importait à François Ier, avec sa duchesse d'Étampes, son Léonard de Vinci, son André del Sarto, son Benvenuto Cellini, son Rosso, son Primatice, Rabelais, Budé, Lascaris et Marot ; qu'importait à Henry II, avec sa duchesse de Valentinois, Ronsard, Philibert Delorme, Montaigne, de Bèze, du Bellay, Amyot, le chancelier de l'Hospital, Jean Goujon, Serlio, Germain Pilon, Catherine de Médicis et ses filles d'honneur ; qu'importait à tout ce monde élégant, frivole, brave, altier, dans les veines duquel coulait, comme une double source, le sang français et italien,

qui mêlait sans cesse l'histoire au roman, la chevalerie à la politique, qui avait la prétention de faire à la fois, de Paris, Rome, Athènes et Cordoue; qu'importait à tous ces rois, ces princes, ces princesses, ces gentilshommes, ces sculpteurs, ces peintres, ces écrivains, ces architectes, éclairés par l'arc en ciel de la gloire, de l'art et de la poésie, que leur importait ce qui se passait sur un point du globe qu'ils regardaient comme l'extrémité de la terre civilisée, chez un peuple pauvre, ignorant, brutal, considéré comme une annexe au royaume de France, comme un de ces bijoux, plus curieux par le métal que par le travail, qu'une reine ajoute à l'agrafe de la châtelaine qu'elle porte à sa ceinture? Cette terre devait-elle, un jour, se révolter contre son jeune roi François ou contre sa jeune reine Marie Stuart? Eh bien, on partirait sur quelque nef dorée, comme avait fait Guillaume lorsqu'il avait conquis l'Angleterre, ou Roger lorsqu'il avait conquis la Sicile, on prendrait l'Écosse, et on la mettrait, avec un bracelet d'or au pied en guise de chaîne, aux genoux de la petite fille d'Édouard et de la fille de Jacques V.

Or, Gabriel de Lorges venait rectifier les idées de la cour de France à l'endroit de l'Écosse; il venait dire à Marie Stuart, étonnée, que son principal ennemi n'était pas l'illustre reine d'Angleterre, mais que c'était un pauvre prêtre renégat de la cour pontificale, nommé John Knox.

Lui l'avait vu, ce John Knox, au milieu d'une émeute populaire, et il en avait gardé un terrible souvenir qu'il essayait de grandir, aux yeux de la future reine d'Écosse, à la hauteur où il était resté dans son esprit.

Il l'avait vu dans cette émeute, dont Knox parle lui-même en ces termes:

« J'ai vu l'idole de Dagon (1) rompue sur le pavé, et prêtres

(1) Le crucifix.

et moines qui fuyaient à toutes jambes, crosses à bas, mîtres brisées, surplis par terre, calottes en lambeaux; moines gris d'ouvrir la bouche, moines noirs de gonfler leurs joues, sacristains pantelants de s'envoler comme corneilles, et heureux qui le plus promptement regagnait son gîte, car jamais panique semblable n'avait couru parmi cette génération de l'ante-Christ! »

Celui de la bouche duquel soufflait le vent qui avait déchaîné une pareille tempête devait être et était un titan.

En effet, John Knox était un de ces éléments à face humaine, comme on en voit apparaître au moment des grandes révolutions politiques ou religieuses.

S'ils naissent en Écosse ou en Angleterre, lors de la réforme presbytérienne, on les appelle John Knox ou Cromwell.

S'ils naissent en France, lors de la réforme politique, on les appelle Mirabeau ou Danton.

John Knox était né dans le Lothian oriental, en 1505; il avait donc, à l'heure où l'on était arrivé, cinquante-quatre ans. Il allait entrer dans les ordres, quand la parole de Luther retentit de Worms à Édimbourg; aussitôt John Knox s'était mis à prêcher, avec la violence de son tempérament, contre le pape et contre la messe. Nommé, en 1552, chapelain du roi d'Angleterre Édouard VI, il avait été obligé de quitter la Grande-Bretagne à l'avénement au trône de la sanglante Marie, et s'était retiré à Genève, près de Calvin.

Marie morte, Élisabeth sur le trône, il avait jugé le moment favorable, et était venu en Écosse, où il avait rapporté des milliers d'exemplaires du pamphlet qu'il avait fait imprimer à Genève, et qui était à la fois une attaque contre la régence actuelle de Marie de Lorraine et contre le règne futur de Marie Stuart (1).

En son absence, l'arbre de la réforme, planté par lui, avait grandi et abritait sous son ombre les trois quarts de l'Écosse.

(1) Ce pamphlet était intitulé: *Contre le gouvernement des femmes.*

Il avait quitté une patrie catholique, il retrouvait une patrie protestante.

C'était là l'homme que Marie avait à craindre.

Mais quoi! Marie avait-elle quelque chose à craindre? L'Écosse était pour elle, non-seulement dans les lointains de l'espace, mais encore dans ceux de l'avenir.

Qu'avait-elle à faire avec l'Écosse, elle, la femme du dauphin de France, la bru d'un beau-père de quarante et un an à peine, vigoureux, solide, ardent comme un jeune homme! elle, l'épouse d'un mari de dix-neuf ans?

Quelle était la pire prédiction qu'on pût lui faire? Vingt ans de règne du roi son beau-père, quarante ans d'existence du roi son mari; — on ignorait encore que l'on mourût si jeune chez le Valois!

Qu'avait-elle besoin de cette rose sauvage, poussée au milieu des rochers, qu'on appelait la couronne d'Écosse, quand elle avait en perspective cette couronne de France que, selon l'empereur Maximilien, Dieu donnerait à son second fils, s'il avait deux fils.

Il y avait bien cet horoscope qu'un devin avait composé sur le jour de la naissance du roi Henry II, horoscope dont s'était tant moqué M. le connétable, que le roi avait déposé entre les mains de M. de l'Aubespine, et qui disait que le roi Henry serait tué dans un duel ou dans un combat singulier.

Il y avait bien cette marque fatale que Gabriel de Lorges portait entre les deux sourcils, et qui avait si fort inquiété l'empereur Charles-Quint, jusqu'à ce que son astrologue lui eût dit que cette marque ne menaçait qu'un prince de la fleur de lys.

Mais quelle probabilité y avait-il qu'un des plus grands princes de la chrétienté se battît jamais en duel, quand François Ier, le roi batailleur par excellence, ayant eu l'occasion de se battre avec son rival Charles Quint, ne s'était point battu.

Mais quelle probabilité y avait-il que Gabriel de Lorges, comte

de Montgommery, l'un des seigneurs les plus dévoués à Henry II, son capitaine de la garde écossaise, qui lui avait à peu près sauvé la vie dans cette chasse au sanglier de la forêt de Saint-Germain à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, levât jamais une main parricide contre le roi, dont la mort brisait sa fortune, tuait son avenir ?

Ni réalité, ni prédiction, ni présent, ni avenir, ne pouvait donc attrister, fût-ce instinctivement, les beaux visages de cette joyeuse cour, lorsque le bourdon de Notre-Dame lui annonça que tout était prêt, même Dieu, pour la première de ces noces qui devait se célébrer, et qui était celle du roi Philippe II, représenté par le duc d'Albe, avec Élisabeth de France, que l'on appelait Élisabeth de la Paix, en raison de l'influence qu'avait ce mariage sur la paix du monde.



X.

LES JOUTES DE LA RUE SAINT-ANTOINE.

Ce fut le 27 juin 1559 que le bourdon de Notre-Dame, ébranlant les vieilles tours de Philippe-Auguste, annonça la solennité de ce mariage du roi d'Espagne avec la fille du roi de France.

Le duc d'Albe, accompagné du prince d'Orange et du comte d'Egmont, représentait, comme nous l'avons dit, le roi Philippe II.

En arrivant au parvis de l'église métropolitaine, les jambes manquèrent à la pauvre Élisabeth: il fallut la soutenir par dessous les bras, la porter presque, pour l'amener jusqu'à la nef; ce furent le comte d'Egmont et Guillaume d'Orange, ces deux hommes marqués par la fatalité, l'un pour l'échafaud du duc d'Albe, l'autre pour la balle de Balthasar Gérard, qui lui rendirent ce triste service.

Emmanuel la regardait avec un sourire sympathique dont Scianca-Ferro, le seul qui sût ce que le prince avait laissé à Ecouen, pouvait seul aussi deviner la signification.

Après la cérémonie, on revint au château des Tournelles, où un grand dîner attendait. La journée se passa en concerts, et, le soir venu, Emmanuel Philibert ouvrit le bal avec la jeune reine d'Espagne, qui n'avait d'autre consolation que l'absence de son royal époux, dont elle était encore éloignée pour quelques jours; Jacques de Nemours dansa avec la princesse Marguerite; François de Montmorency, avec Diane de Castro, et le Dauphin, que nous aurions dû nommer le premier, avec la reine Marie Stuart.

Amis et ennemis étaient là réunis pour un moment: toutes ces grandes haines paraissaient, sinon éteintes, du moins assoupies.

Seulement, amis et ennemis formaient deux groupes bien séparés.

Le connétable avec tous ses fils, Coligny, Dandelot et leurs gentilshommes.

François de Guise avec tous ses frères, le cardinal de Lorraine, le duc d'Aumale, le duc d'Elbeuf . . . On oublie les noms de ces six fils du même père.

Les premiers gais, triomphants, joyeux.

Les autres sombres, graves, menaçants.

On se disait tout bas que, si, le lendemain, dans la lice, quelqu'un de ces Montmorency se heurtait à quelqu'un de ces Guise, on aurait, au lieu d'une joute, un véritable combat.

Mais Henry avait pris ses précautions: il avait fait défendre à Coligny et à Dandelot de toucher d'autres boucliers que le sien ou ceux de Jacques de Nemours et d'Alphonse d'Este.

Même défense avait été faite à Damville et à François de Montmorency.

Les Guise avaient voulu d'abord s'éloigner de ces fêtes: le duc François avait parlé de la nécessité d'un voyage dans sa principauté; mais Catherine de Médicis et le cardinal son frère l'avaient fait revenir sur cette résolution, imprudente comme toutes celles qui sont inspirées par le dépit et l'orgueil.

Il était donc resté, et l'événement prouva qu'il avait bien fait de rester.

A minuit, on se sépara; le duc d'Albe conduisit Élisabeth jusqu'à sa chambre, plaça sa jambe droite dans le lit, la couvrit du drap; puis, après quelques secondes, la tira hors des couvertures, salua et sortit. Les épousailles étaient faites!

Le lendemain, toute la cour fut réveillée par les fanfares, à l'exception du roi Henry, qui n'avait pas dormi, tant il avait

hâte d'arriver à ces joutes dont il se promettait la joie depuis si longtemps.

Aussi, quoique le tournoi ne dût commencer qu'après le déjeuner, dès le jour, le roi Henry II errait-il de la lice aux écuries, passant en revue son magnifique haras, auquel Emmanuel Philibert venait — splendide cadeau! — d'ajouter dix-neuf chevaux tout sellés et tout caparaçonnés.

L'heure du déjeuner venue, tenants et juges du camp mangèrent à part sur une table de forme ronde, pour rappeler celle du roi Arthur, et furent servis par les dames.

Les quatre servantes des illustres convives étaient la reine Catherine, la princesse Marguerite, la petite reine Marie et la duchesse de Valentinois.

Le déjeuner fini, chacun passa dans son appartement, pour s'armer.

Le roi avait une admirable cuirasse de Milan toute damasquinée d'or et d'argent; son casque, surmonté de la couronne royale, représentait une salamandre aux ailes éployées.

Son écu, comme celui qui était pendu au bastion, portait un croissant luisant dans un ciel pur, avec cette devise:

Donec totum impleat orbem!

Ses couleurs étaient blanc et noir, celles, du reste, qu'avait adoptées Diane de Poitiers, à la mort de M. de Brezé, son mari.

M. de Guise était vêtu de sa cuirasse de bataille, la même qu'il portait au siège de Metz: elle offrait l'empreinte bien visible — que l'on peut y distinguer encore aujourd'hui au musée d'artillerie de Paris, où elle est déposée — des cinq balles qu'il reçut au siége de Metz, et qui s'aplatirent sur l'acier sauveur.

Son bouclier, comme celui du roi Henry, représentait un ciel; seulement, ce ciel était moins pur: un nuage blanc y voilait une étoile d'or.

Sa devise était:

Présente, mais cachée.

Ses couleurs étaient le blanc et l'incarnat, « couleurs, dit Brantôme, d'une dame que je pourrais nommer, et qu'il servit étant fille à la cour. »

Malheureusement, Brantôme ne nomme pas la dame, et nous sommes forcé, par l'ignorance dans laquelle il nous laisse, d'être aussi discret que lui.

M. de Nemours avait une cuirasse milanaise cadeau du roi Henry II; son bouclier représentait un ange ou un amour — il était difficile de distinguer lequel des deux — portant un bouquet de fleurs avec cette devise:

Ange ou amour, il vient du ciel!

Cette devise faisait allusion à ce qui était arrivé à ce beau prince dans la ville de Naples, un jour de Fête-Dieu.

Comme il suivait la procession avec les autres seigneurs français. un ange, glissant le long d'un fil de fer tendu à cet effet, descendit par une fenêtre, et, de la part d'une dame, lui présenta un magnifique bouquet.

De là la devise « Ange ou amour, il vient du ciel!»

Ses couleurs étaient jaune et noir, couleurs qui, suivant le même Brantôme, signifient : *Jouissance et fermeté* ou *ferme en jouissance*; « car il étoit, lors ce disait-on, jouissant d'une des plus belles dames du monde, et, pour ce, devoit-il être ferme et fidèle à elle pour bonne raison, car ailleurs n'eût-il sçu mieux rencontrer et avoir. »

Enfin, le duc de Ferrare, — ce jeune prince encore assez inconnu à cette époque, et qui devait, plus tard, attacher à son nom la triste célébrité d'avoir enfermé, pendant sept ans, le Tasse dans l'hôpital des fous, — était armé d'une admirable cuirasse de Venise; son écu représentait Hercule terrassant le lion de Némée, avec cette devise:

Qui est fort est Dieu!

Ses couleurs étaient le jaune et le rouge.

A midi, les portes furent ouvertes. En un instant, les places réservées sur les estrades furent occupées par les dames, les seigneurs et les gentilshommes à qui leur nom donnait droit d'assister à ces fêtes.

Puis le balcon royal se peupla à son tour.

Le premier jour, c'était madame de Valentinois qui devait donner le prix.

Ce prix était une magnifique chaîne toute resplendissante de rubis, de saphirs et d'émeraudes séparés par des croissants d'or triplement enlacés.

Les croissants étaient, comme on le sait, les armes de la belle duchesse de Valentinois.

Le second jour, le vainqueur devait être couronné de la main de madame Marguerite.

Le prix était une hache d'armes turque d'un travail exquis, et qui avait été donné par Soliman au roi François Ier.

Le troisième jour — jour d'honneur — était réservé à Catherine de Médicis. Le prix était une épée dont la poignée et la coquille avaient été ciselées par Benvenuto Cellini.

A midi, les musiciens, placés dans un balcon en face de celui des princes et des princesses, firent entendre leurs fanfares.

L'heure de la joute était venue.

Les pages entrèrent les premiers dans la lice comme une volée d'oiseaux.

Il y avait douze pages pour chaque tenant, quarante-huit en tout, chacun vêtu de soie et de velours aux couleurs de son maître.

Puis vinrent quatre écuyers par chaque tenant. Leur mission était de ramasser les lances brisées, et de porter secours aux combattants si besoin était.

Puis, enfin, sortirent à leur tour les quatre maîtres du camp,

armés de pied en cap, visières baissées, sur leurs chevaux, armés comme eux, et vêtus de caparaçons trainants jusqu'à terre.

Chacun d'eux, son bâton à la main, vint se placer en face d'une des barrières latérales, et demeura immobile comme une statue équestre.

Alors, les trompettes des quatre tenants apparurent sur les quatre portes du bastion, et sonnèrent leur défi aux quatre points cardinaux,

Une trompette répondit, et l'on vit sortir, par la porte des assaillants, un chevalier tout armé, visière baissée, et sa lance à l'étrier.

Le collier de la Toison-d'Or pendait à son cou. A cet insigne, qu'il avait reçu, en 1546, de Charles-Quint — en même temps que l'empereur Maximilien, Cosme de Médicis, grand duc de Florence, Albert, duc de Bavière, Emmanuel Philibert, duc de Savoie, Octave Farnèse, duc de Parme, et Ferdinand-Alvarès de Tolède, duc d'Albe, — on reconnut Lamoral, comte d'Egmont.

Les plumes de son casque étaient blanches et vertes: c'étaient les couleurs de Sabine, comtesse palatine, duchesse de Bavière, qu'il avait épousée, cinq ans auparavant, à Spire, en présence de l'empereur Charles-Quint, ainsi que de Philippe II, roi de Naples, et qu'il aima tendrement et fidèlement jusqu'à sa mort.

Il s'avança, manœuvrant son cheval avec cette grâce qui lui avait valu la réputation d'un des premiers cavaliers de l'armée espagnole, réputation portée à un si haut degré, que le roi Henry II, qui, sous ce rapport, n'avait pas, disait-on, de rival, en était jaloux.

Arrivé au trois quarts de la lice, il salua de la lance et de la tête le balcon de la reine et des princesses, inclinant le fer de sa lance jusqu'à terre, la couronne de son casque jusque sur le cou de son cheval, et il alla toucher du bois de sa lance l'écu du roi Henry II.

Puis, au milieu des fanfares retentissantes, il força son cheval à franchir à reculons toute la longueur de la lice, allant mettre sa lance en arrêt de l'autre côté de la barrière.

Comme la joute était courtoise, on devait, ainsi que c'était l'habitude, frapper du col jusqu'en bas du torse, ou, comme on le disait à cette époque, entre les quatre membres.

Au moment où d'Egmont mettait sa lance en arrêt, le roi sortit tout armé et à cheval.

Henry n'eût point été le roi, que l'applaudissement qui éclata à sa vue n'eût pas été moins universel; il était impossible d'être mieux assis sur son cheval, mieux placé sur ses étriers, enfin plus solide et plus élégant à la fois que n'était le roi de France.

Comme le comte d'Egmont, il tenait à la main sa lance toute prête. Après avoir fait pirouetter son cheval sur lui-même pour saluer la reine et les princesses, il se retourna vers son adversaire, et mit sa lance au faucre.

Aussitôt, les écuyers levèrent les barrières, et les juges du camp, voyant que les combattants étaient prêts, crièrent d'une seule voix:

— Laissez aller!

Les deux cavaliers n'attendaient que ce moment pour se précipiter l'un sur l'autre.

Tous deux se frappèrent en pleine poitrine.

Le roi et le comte d'Egmont étaient trop bons cavaliers pour être désarçonnés, et, cependant, au choc terrible, le comte perdit un étrier, et sa lance, toute vibrante, lui échappa de la main, et s'en alla tomber à quelques pas de lui, tandis que la lance du roi vola en trois ou quatre morceaux, ne laissant dans sa main qu'un tronçon inutile.

Les deux chevaux, comme épouvantés du choc, du bruit, de la secousse, s'arrêtèrent tremblants et acculés sur leurs jarrets de derrière.

Henry jeta loin de lui le tronçon de sa lance.

Aussitôt, et tandis que la lice retentissait des applaudissements des spectateurs, deux écuyers s'élancèrent par dessus les barrières, l'un pour ramasser la lance du comte d'Egmont, et la lui donner, l'autre pour offrir au roi une lance neuve.

Tous deux reprirent du champ, et remirent leur lance en arrêt.

Les trompettes sonnèrent de nouveau, les barrières se rouvrirent, et les juges du camp crièrent une seconde fois:

— Laissez aller!

Cette fois, les deux lances se brisèrent; Henry plia, comme un arbre courbé par le vent, jusques sur la croupe de son cheval; d'Egmont vida les deux étriers, et fut obligé de se retenir à l'arçon de sa selle.

Le roi se redressa, le comte lâcha l'arçon, et les deux cavaliers, qu'on eût cru déracinés par ce choc terrible, se retrouvèrent tous deux debout et fermes sur leurs étriers.

Les éclats de lance avaient volé tout autour d'eux.

Ils laissèrent les écuyers enlever les débris des lances, et retournèrent chacun derrière sa barrière.

Là, on leur présenta deux nouvelles lances plus fortes que les premières.

Chevaux et cavaliers semblaient aussi impatients les uns que les autres: les chevaux hennissaient et écumaient; il était évident que les nobles animaux, animés par la course et les fanfares bien plus que par l'éperon, prenaient leur part du combat.

Les fanfares sonnèrent; tous les spectateurs criaient de joie, et battaient des mains comme lorsque, cent ans plus tard, Louis XIV parut sur un théâtre faisant le rôle du Soleil, dans le ballet des *Quatre saisons*.

Seulement, Henry, en guerrier du moyen âge, Louis XIV, en baladin de tous les temps, étaient chacun l'expression de la



E. Perrin del. et lith. — Impr. de C. Perrin, Tournon 185[illegible]

Prix du Tournoi

France de leur époque : le premier représentait la France chevaleresque ; le second, la France galante.

A peine entendit-on au milieu des bravos le cri de « Laissez aller ! »

Le choc fut plus formidable encore cette troisième fois que les deux autres : un des pieds de Henry vida l'étrier, sous le choc de la lance du comte d'Egmont, qui se brisa en morceaux, tandis que la lance du roi demeura entière ; le coup fut si rude, que le cheval du comte leva les deux pieds de devant, et que la sangle, s'étant brisée par la violence du choc, glissa sur le dos incliné du cheval ; si bien que — chose singulière ! — sans avoir vidé les arçons, le cavalier se trouva à terre.

Mais, comme il tomba debout, cette chute, qu'il était impossible d'éviter, servit à mettre au jour l'adresse et l'habilité de l'admirable cavalier.

Toutefois, le comte, saluant Henry, ne s'en déclara pas moins vaincu, se mettant courtoisement à la merci de son vainqueur.

— Comte, lui dit le roi, vous êtes prisonnier de la duchesse de Valentinois ; allez donc vous mettre à sa merci : c'est elle, et non pas moi, qui décidera de votre sort.

— Sire, répondit le comte, si j'eusse pu deviner qu'un si doux esclavage m'était réservé, je me serais laissé prendre la première fois que j'ai combattu contre Votre Majesté !

— Et c'eût été une grande économie d'hommes et d'argent pour moi, monsieur le comte, répondit le roi, résolu à ne pas se laisser vaincre en courtoisie, car vous m'eussiez épargné la Saint-Laurent et Gravelines !

Le comte se retira. Cinq minutes après, il venait sur le balcon s'agenouiller aux pieds de madame la duchesse de Valentinois, qui lui liait les deux mains avec un magnifique collier de perles.

Pendant ce temps, le roi, qui avait fourni ses trois courses,

reprenait haleine, et laissait la place au duc de Guise, second tenant.

Le duc de Guise, jouta, lui, avec le comte de Horn. Les trois courses furent fournies sans trop de désavantage de la part du général flamand, courant contre un homme qui passait pour un des meilleurs jouteurs de son temps.

A la troisième course, avec une courtoisie égale à celle du comte d'Egmont, il s'avoua vaincu.

Puis vint le tour de Jacques de Nemours. Il jouta avec un Espagnol nommé don Francisco Rigonès. Au premier coup de lance, l'Espagnol perdit un étrier; au second, il fut renversé sur la croupe de son cheval: au troisième, il fut enlevé des arçons, et porté à terre.

Ce fut, au reste, le seul Espagnol qui tenta la fortune des joutes: nos voisins d'au delà des Pyrénées se reconnaissaient pour inférieurs à nous dans ces sortes de luttes, et ne voulaient pas risquer leur réputation, déjà ébréchée par l'echec de don Francisco Rigonès.

Restait le duc de Ferrare. Il jouta avec Dandelot; mais, quoique entre eux la fortune demeurât à peu près égale, le rude défenseur de Saint-Quentin avoua, en se retirant, qu'il préférait un combat véritable à l'épée, avec un ennemi de la France, à tous ces jeux, qui lui paraissaient un peu païens pour un homme comme lui, converti depuis un an à peine à la religion réformée.

En conséquence, il déclara que son frère Coligny prendrait sa place si la chose lui convenait, mais que, quant à lui, il ne courrait plus.

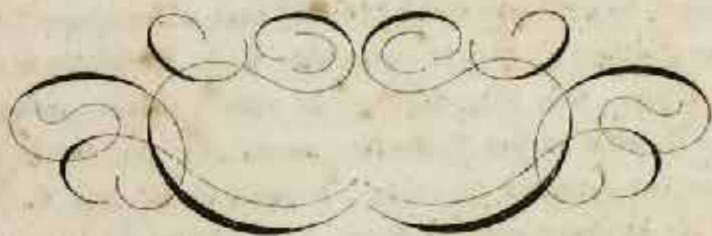
Et, comme Dandelot était un homme rigide, il se tint parole à lui-même.

La première journée se termina par une joute des quatre tenants contre quatre assaillants. Ces quatre assaillants étaient Damville contre le roi, Montgommery contre le duc de Guise, le duc de Brunswick contre Jacques de Nemours, et le comte de Mansfels contre Alphonse d'Este.

A part le roi, qui, soit force réelle, soit courtoisie de son adversaire, obtint sur Damville un avantage marqué, les forces se balancèrent.

Henry rentra au comble de la joie. Il est vrai qu'il n'entendait pas ce qui se disait tout bas: — chose peu étonnante; les rois entendant rarement même les choses qui se disent tout haut.

Ce qui se disait tout bas, c'est que le connétable était trop bon courtisan pour n'avoir point appris à son fils aîné avec quels égards on doit traiter son roi, même la lance à la main.



XI.

Le Cartel.

Le lendemain, le roi Henry avait si grand hâte de recommencer les joutes, qu'il avança le diner d'une heure, afin de pouvoir entrer en lice à midi précis.

Au moment où les fanfares sonnaient la triple entrée des pages, des écuyers et des juges du camp, — entrée que nous avons essayé de décrire dans notre précédent chapître, — un cavalier coiffé d'un chapeau à larges bords qui cachait le haut de son visage, et enveloppé, malgré la chaleur inséparable d'une journée de la fin du mois de juin, d'un large manteau de couleur sombre, sortait des écuries du château des Tournelles monté sur un cheval barbe dont on put apprécier la vitesse, lorsqu'il se fut tiré du triple cercle de populaire qui encombrait les alentours du château où avaient lieu les joutes.

En effet, arrivé au coin des Minimes, il prit un trot rapide, lequel, vers la corderie des Enfants-Rouges, se changea en un galop qui lui permit de franchir en une heure la route de Paris à Ecouen.

Arrivè à Ecouen, il traversa la ville toujours du même pas, et ne s'arrêta qu'à la porte de la petite maison isolée, couverte de grands arbres, et située à cent pas de la route, maison à laquelle nous nous sommes arrêtés nous-mêmes avec Emmanuel Philibert, lors de l'arrivée de celui-ci à Paris.

Illustr. du roman hist. sur la maison de Savoie par Alex. Dumas



Impr. C. Perrin Turin 1854.

L'Empêchement du Départ pour le Couvent.

Des malles chargées de bagages, un cheval tout sellé frappant la terre du pied, dans la cour, indiquaient les apprêts d'un départ.

Emmanuel Philibert jeta un regard rapide sur tous ces arrangements qui lui prouvaient que, si le départ s'apprêtait, au moins il n'était pas encore effectué, attacha son cheval à un anneau, monta l'escalier qui conduisait au premier étage, et s'élança dans une chambre où une jeune femme achevait d'ajuster, assise et distraite, les dernières agrafes d'une robe de voyage de couleur sombre et extrêmement simple.

Au moment où le prince entra dans la chambre, elle leva la tête, poussa un cri, et, cédant à l'élan de son cœur, elle se jeta en avant.

Emmanuel la reçut dans ses bras.

— Leona, lui dit-il d'un ton de reproche, est-ce là ce que tu m'avais promis?

Mais la jeune femme ne put que balbutier, les lèvres frémissantes et les yeux fermés, le nom d'Emmanuel.

Le prince, la tenant toujours entre ses bras, recula jusqu'à une espèce de canapé, s'assit, laissant glisser la jeune femme sans cependant cesser de la soutenir; si bien qu'elle se trouva à demi-couchée, et la tête renversée en arrière, sur l'un de ses genoux.

— Emmanuel! Emmanuel! continuait de murmurer la jeune femme, n'ayant pas la force de balbutier autre chose que ce nom bien-aimé.

Emmanuel Philibert la regarda longtemps en silence, avec une indicible expression de tendresse; puis, lorsque, enfin, elle rouvrit les yeux :

— Il est donc bien heureux, dit-il, que certains mots de ta lettre d'hier aient trahi ton projet, et qu'un rêve douloureux dans lequel je te voyais tout en larmes, et vêtue d'une robe de religieuse, m'ait révélé ton dessin ; sans quoi, tu partais et je ne te revoyais qu'à mon retour en Piémont!

— Ou plutôt, Emmanuel, murmura la jeune femme d'une voix éteinte, ou plutôt tu ne me revoyais pas!

Emmanuel pâlit et frissonna tout à la fois; Leona ne vit point la pâleur de ses joues, mais elle sentit le frissonnement de son corps.

— Non, non, dit-elle, non, j'avais tort! Pardon, Emmanuel, pardon!

— Rappelle-toi ce que tu m'as promis, Leona, dit Emmanuel avec la même gravité que, si, au lieu de rappeler une promesse d'amour à sa maîtresse, il rappelait un engagement d'honneur à un ami. C'était à l'hôtel de ville de Bruxelles, la main levée sur une image sainte! Ton frère, cet homme dont nous avons sauvé la vie, et qui, sans le savoir, fait notre malheur à tous deux, ton frère attendant à la porte la réponse favorable que, dans ton céleste dévouement, tu me priais de lui faire, tu promis, Leona, tu me juras d'être éternellement à moi, de me quitter la veille de ce mariage seulement, et, ensuite, jusqu'à ce que la mort de l'un de nous deux ait délié l'autre de son serment, de nous retrouver le 17 novembre de chaque année, dans cette petite maison du village d'Oleggio où tu fus transportée, enfant, mourante, par moi, près de ta mère morte . . . Souvent tu m'as dit: « C'est toi qui m'as sauvé la vie, Emmanuel; ma vie est donc à toi; fais-en ce que tu voudras! » Puisque ta vie est à moi, puisque tu l'as répété en face du Christ, ne sépare donc cette vie de la mienne que le plus tard possible; et, pour tenir religieusement la promesse sans laquelle, tu le sais, Leona, j'eusse tout refusé, sans laquelle je suis prêt à tout refuser encore, pousse jusqu'à la dernière limite le dévouement, cette suprême vertu de la femme qui aime, vertu qui fait d'elle plus qu'un ange, car, pour être dévoués, les anges n'ont pas besoin de sacrifier les passions terrestres, qui sont le partage de nous autres malheureux humains!

— Oh! Emmanuel! murmura Leona, qui semblait revenir à la

vie et au bonheur sous le regard et à la voix de son amant, ce n'est pas le dévouement qui me manque, c'est . . .

Emmanuel Philibert fixait sur cette charmante tête renversée un regard interrogateur.

— C'est? . . . demanda-t-il.

— Hélas! s'écria Leona, c'est la jalousie qui m'obsède! . . . Oh! je t'aime, je t'aime tant, mon Emmanuel!

Et les lèvres des deux amants se touchèrent avec un double cri de bonheur.

— Jalouse! demanda Emmanuel; toi jalouse! et de quoi?

— Oh! je ne le suis plus! murmura la jeune femme; non, un amour comme le nôtre est éternel . . . Je viens de sentir sous ton baiser que la mort elle-même ne pourra le rompre, qu'il sera ma récompense au ciel! Comment donc le tien mourrait-il sur la terre?

— Tu as raison, Leona, répondit le prince en donnant à sa voix cet accent si tendre et si persuasif qu'elle était susceptible de prendre, Dieu a fait une exception en ma faveur: en m'imposant le fardeau si lourd d'une couronne, il m'a donné la main invisible d'un de ses anges pour la soutenir sur ma tête . . . Écoute, Leona, ce qui existera entre nous ne ressemblera à rien de ce qui existe entre les autres amants: nous vivrons toujours l'un à l'autre, toujours l'un avec l'autre par cette union indissoluble du cœur qui peut braver le temps et même l'absence; moins la présence réelle, moins la vue de toutes les heures et de tous les instants, notre vie sera la même . . . Je sais bien que c'est la vie de l'hiver, sans les fleurs, sans le soleil, sans les fruits; mais, enfin, c'est toujours la vie; la terre sent qu'elle n'est pas morte: nous sentirons, nous, que nous nous aimons!

— Emmanuel! Emmanuel! dit la jeune femme, oh! c'est donc toi, à ton tour, qui me soutiens, qui me consoles, qui me fais revivre!. . .

— Et, maintenant, dit le prince, voyons, redescendons sur la terre, ma bien-aimée Leona, et dis-moi ce qui te faisait jalouse.

— Oh! depuis que je t'ai quitté, quatre lieues seulement nous séparent, et je ne t'ai encore vu que deux fois! . . .

— Merci, ma Leona, dit Emmanuel; mais, tu le sais, tout est fête au château des Tournelles, que j'habite . . . tristes fêtes, du reste, pour deux cœurs: celui de la pauvre Elisabeth et le mien; mais il n'en est pas moins vrai que nous jouons un rôle dans ces fêtes, que nous devons y paraître, et que le roi me fait appeler à chaque instant.

— Mais, alors, demanda Leona, comment, juste au milieu des joutes, au moment où, en qualité de juge du camp, tu dois y assister, comment as-tu pu tout quitter pour venir me voir?

Emmanuel sourit.

— Voilà précisément ce qui m'a fait libre! Je dois assister aux joutes, mais j'y puis assister la visière baissée . . . Suppose qu'un homme de ma taille revête ma cuirasse, monte mon cheval, fasse mon office de juge du camp.

— Oh! Scianca-Ferro! s'écria la jeune femme, je comprends, Scianca-Ferro, cher Emmanuel!

— Alors, moi, tourmenté par la lettre que j'ai reçue, poursuivi par le rêve que j'ai fait, je viens voir ma Leona, pour qu'elle me renouvelle le serment qu'elle était sur le point d'oublier; je retrempe mon cœur au sien, mon âme à la sienne, et nous nous quittons forts comme ce géant qui n'avait qu'à toucher la terre pour retrouver sa vigueur!

Et les lèvres du jeune homme s'abaissèrent une seconde fois sur le visage de Leona, et, en touchant celles de la jeune fille, les enveloppèrent tous deux de ce nuage de flamme qui dérobait Mars et Vénus aux regards des autres dieux.

Laissons-les épuiser au calice d'or leurs dernières heures de joie, et voyons ce qui se passait, pendant ce temps, à la lice du palais des Tournelles.

Au moment où Emmanuel Philibert s'éloignait du palais au

pas le plus rapide de son cheval, laissant Scianca-Ferro, revêtu de son armure, accomplir son office, un écuyer frappait à la porte du palais, et demandait le prince Emmanuel Philibert.

Le prince Emmanuel Philibert, c'était pour le moment, Scianca-Ferro.

On prévint le jeune homme qu'un écuyer inconnu, qui ne voulait avoir affaire qu'au prince lui-même, demandait obstinément à lui parler.

Scianca-Ferro représentait le prince; d'ailleurs, Emmanuel n'avait point de secrets pour lui.

Il mit son casque, seule partie de son armure qui lui restât à revêtir, et, se plaçant dans l'endroit le plus sombre de l'appartement:

— Faites entrer, dit-il.

L'écuyer parut sur le seuil de la chambre; il était vêtu de couleur sombre, et ne portait ni armoiries ni devise qui pussent le faire reconnaître.

— J'ai l'honneur de parler à Son Altesse le prince Emmanuel Philibert?

— Vous voyez, répondit Scianca-Ferro éludant par ces deux mots une réponse positive.

— Voici une lettre de la part de mon maître . . . Il attend un consentement ou un refus.

Scianca-Ferro prit la lettre, la décacheta, et lut les lignes suivantes:

« Un homme qui a juré la mort du prince Emmanuel Philibert lui propose, au milieu de la joute qui aura lieu aujourd'hui, un combat à toute outrance, à la lance, à l'épée, à la hache, à la masse ou au poignard, renonçant d'avance à toute miséricorde de sa part, s'il est vaincu, comme le prince doit renoncer à toute miséricorde de la part de cet homme, si cet homme est vainqueur.

» On dit le prince Emmanuel Philibert brave capitaine; s'il n'est pas indigne de cette réputation, il acceptera le combat proposé, et se chargera d'obtenir, pour le vainqueur, toute garantie de la part du roi Henry II.

Un ennemi mortel. »

Scianca Ferro lut la lettre sans manifester aucun trouble, et, se tournant vers l'écuyer:

— Dites à votre maître, répondit-il, qu'il sera fait ainsi qu'il désire, et que, dès que le roi aura couru ses lances, il n'a qu'à se présenter dans la lice, et aller toucher du fer de sa lance l'écu du prince Emmanuel: cet écu est à droite du bastion dans le quadrilatère, faisant pendant à celui du connétable, et en face de celui de M. de Vieilleville. J'engage d'avance ma parole que, vaincu ou vainqueur, toute garantie lui est donnée par le roi.

— Mon maître a envoyé un cartel écrit, il désire une garantie écrite, reprit l'écuyer.

En ce moment, M. de Vieilleville parut à son tour sur le seuil: il venait s'informer si Emmanuel Philibert était prêt.

Scianca-Ferro baissa la visière de son casque, et, s'avançant vers le grand chambellan;

— Monsieur de Vieilleville, dit-il, veuillez allez de ma part, prier Sa Majesté d'écrire le mot *accordé* au-dessous de cette lettre. Je supplie le roi de me faire cette grâce, qui, refusée par lui, entacherait mon honneur.

Scianca-Ferro était complètement vêtu de l'armure du duc; sa visière baissée empêchait que l'on ne vît ses cheveux blonds, ses yeux bleus et sa barbe rousse; M. de Vieilleville s'inclina devant celui qu'il croyait être le prince, et, comme l'heure de la joute approchait, il se hâta d'aller remplir la commission dont il était chargé.

Cinq minutes après, il rapportait la lettre.

Le mot *accordé* était écrit au bas et suivi de la signature royale.

Scianca-Ferro, sans ajouter une parole, présenta le sauf-conduit à l'écuyer, qui s'inclina et sortit.

Le prétendu prince ne se fit point attendre; seulement, il entra chez lui pour y prendre son épée et sa masse de combat, et, en passant devant l'armurier, il lui ordonna d'affiler trois lances.

Puis il alla prendre, en face de la barrière, la place que le prince y occupait la veille.

Les trompettes donnèrent le signal, les hérauts crièrent que la lice était ouverte, et la joute commença.

Le roi courut le premier, brisa ses trois lances, une contre le duc de Brunswick, l'autre contre le comte de Horn, la troisième contre le comte de Mansfels.

Puis vint le tour du duc de Guise, puis celui de Jacques de Nemours, puis celui du duc de Ferrare.

Toutes ces joutes furent des merveilles d'adresse et de force; mais il était évident que l'illustre assemblée était préoccupée de l'attente de quelque grand évènement.

Ce grand événement, c'était le combat qu'avait autorisé le roi; — Henry n'avait pas eu le courage de tenir le secret entier: sans dire quel était le tenant, il avait annoncé la lutte.

Chacun savait donc que, selon toute probabilité, la journée ne se passerait pas sans que le sang rougît cette arène préparée pour une fête.

Les femmes frissonnaient à l'idée d'un combat à fer émoulu; mais, tout en frissonnant, peut-être attendaient-elles avec plus d'impatience encore que les hommes ce moment des suprêmes émotions.

Ce qui ajoutait encore à la curiosité, c'est que l'on ignorait contre lequel des quatre tenants ou des quatre juges du camp le défi avait été porté.

Le roi avait encore laissé une chose dans le doute: c'était de dire si le combat aurait lieu le second jour ou le troisième, ce jour même ou le lendemain.

Or, comme on avait vu passer la joute du roi, la joute du duc de Guise, la joute du duc de Nemours, et, enfin, celle du duc de Ferrare, sans que rien de ce que l'on attendait se produisît, on commençait à croire ou que la nouvelle était erronée, ou que la joute était remise au lendemain.

Après la joute du duc de Ferrare devait, comme la veille, venir la joute générale.

Les trompettes donnèrent le signal de cette joute; mais, au lieu que les quatre trompettes des quatre assaillants répondissent ensemble, une seule trompette se fit entendre, sonnant un air étranger aux notes aigües et pleines de menace.

Un frémissement courut parmi les spectateurs; un murmure d'attente satisfaite en même temps que de crainte exprimée s'éleva des estrades; les têtes ondoyèrent comme un champ de blé au souffle du vent.

Deux personnes dans toute cette immense assemblée savaient seules pour qui sonnait cette trompette; ces deux personnes, c'étatient le roi et Scianca-Ferro, lequel, pour le roi comme pour tout le monde, n'était autre qu'Emmanuel Philibert.

Le roi sortit la tête hors du bastion afin de voir si le duc était à son poste.

Scianca-Ferro, qui comprit l'intention du roi, s'inclina légèrement sur le cou de son cheval.

— Bon courage, beau-frère! dit le roi.

Scianca-Ferro sourit sous sa visière, comme si on eût pu le voir, et releva la tête, secouant les plumes de son cimier.

En ce moment, tous les yeux se tournèrent vers le bastion des assaillants: un chevalier armé de toutes pièces en franchissait le seuil, et entrait dans la lice.

XII.

LE COMBAT À FER ÉMOULU.

Ce chevalier portait, debout sur son étrier, une lance à fer émoulu; une épée était pendue à l'un des arçons de sa selle, une hache à l'autre.

Son écuyer venait derrière lui, et portait deux autres lances à fer émoulu comme celle de son maître.

Le cavalier était vêtu d'armes noires; les plumes de son casque étaient noires; son cheval était noir, et couvert d'un caparaçon noir.

Seules, la ligne du tranchant de sa hache et la pointe aigüe de sa lance brillaient d'un sinistre rayonnement.

Sur son écu, nulle devise; sur sa targe, aucune armoirie ne pouvait faire deviner ni à quelle nation ni à quelle classe il appartenait.

Une chaîne d'or à son cou, des éperons d'or à ses talons indiquaient pourtant qu'il était chevalier.

A la vue du sombre cavalier, qui semblait l'envoyé de la Mort, si non la Mort elle-même, tous les assistants, un seul excepté peut-être, sentirent un frisson passer dans leurs veines.

Le cavalier noir s'avança lentement jusqu'aux deux tiers de la lice, salua les deux reines et les princesses, fit marcher son cheval à reculons, et se retrouva bientôt de l'autre côté de la barrière, qui se ferma devant lui.

Alors, il appela son écuyer. Celui-ci posa à terre les deux lances qu'il tenait, pour le cas où la première serait brisée, alla prendre celle que tenait son maître, se fit ouvrir la barrière transversale qui donnait dans le quadrilatère, et, marchant droit au bastion du duc Emmanuel Philibert, il toucha du fer de sa lance l'écu au blason de Savoie, entouré de la devise personnelle du duc:

Spoliatis arma supersunt!

Le fer rendit un son lugubre en touchant le fer.

Puis l'écuyer cria à haute voix :

— Emmanuel Philibert, duc de Savoie, devant le roi, devant les princes, devant les nobles seigneurs, gentilshommes et barons ici présents, devant les reines, princesses et nobles dames qui nous écoutent et nous regardent, mon maître t'appelle au combat à outrance, sans miséricorde ni merci, prenant Dieu à témoin de la justice de sa cause, et tous ceux ici présents juges de la manière dont il se conduira . . . Dieu et la victoire soient pour le bon droit!

Un faible cri répondit à ce défi; ce cri s'échappait des lèvres pâles, de madame Marguerite, tout près de s'évanouir.

Puis il se fit un profond silence pendant lequel on n'entendit que ces mots, prononcés par celui que tout le monde prenait pour Emmanuel Philibert :

— C'est bien . . . Dis à ton maître que j'accepte le combat tel qu'il me le propose, avec Dieu pour juge, avec le roi, les princes, les seigneurs, les gentilshommes, les barons, les reines, princesses et nobles dames ici présents pour témoins, et que je renonce à sa miséricorde comme il renonce à la mienne . . . Et, maintenant, que Dieu décide de quel côté est le droit!

Puis, d'une voix aussi calme que s'il eût demandé son bâton de commandement comme juge du camp :

— Ma lance! dit-il.

Un écuyer s'avança portant trois lances aux fers aigus et brillants; le cavalier prit, sans choisir, la première venue, enleva son cheval

à la fois de la main et des éperons, lui fit sauter la barrière latérale, et se trouva dans la lice.

Derrière lui, un cavalier tout armé parut dans le quadrilatère, et vint prendre la place qu'il abandonnait.

C'était le roi en personne qui allait faire l'honneur aux deux adversaires d'être leur juge du camp.

Depuis l'entrée du cavalier noir dans la lice, pendant son défi, pendant la réponse qui y avait été faite, un profond silence s'était établi.

Quelques applaudissements avaient salué la légèreté et l'adresse avec laquelle le cavalier avait fait sauter la barrière à son cheval, tout alourdi qu'était le noble animal par son chanfrein et par l'armure de son cavalier; mais ces applaudissements s'étaient éteints presque aussitôt, comme s'éteint d'elle-même, dans une église ou dans un caveau sépulcral, la voix qui, après avoir commencé sur un ton élevé, s'aperçoit de la sainteté du lieu ou de la solennité de la situation.

Pendant ce temps, les deux adversaires se mesuraient des yeux à travers leur visière baissée, et assuraient leur lance sur le faucre.

Les écuyers enlevèrent alors les barrières, et le roi fit entendre le cri de « Laissez aller! »

Les trois autres juges du camp semblaient lui avoir concédé ce droit, comme s'il appartenait à un roi seulement de donner le signal d'un combat où il peut y avoir mort d'homme.

A peine ce cri de « Laissez aller ! » eût-il été entendu, que les deux adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre.

Ils se rencontrèrent au milieu de la lice; chacun avait pris, pour le coup qu'il voulait frapper, un coup différent; le chevalier noir avait dirigé sa lance contre la visière de son adversaire, et celui-ci avait visé en pleine poitrine.

Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes après le choc que l'on put juger du succès que chacun avait eu.

Le chevalier noir avait enlevé la couronne ducale du casque d'Emmanuel Philibert, tandis que la lance de celui qui combattait sous le nom et avec l'armure du duc s'était brisée en trois morceaux.

Le coup avait été si violent, que le chevalier noir, renversé jusques sur la croupe de son cheval, avait perdu un étrier.

Mais en un instant il avait repris l'étrier, et s'était redressé sur ses arçons.

Chacun des combattants fit volte-face, et revint à son point de départ.

L'écuyer de Scianca-Ferro lui apporta une lance en place de sa lance brisée.

Quant au chevalier noir, il prit, de son côté, une lance nouvelle, la pointe de la sienne s'étant émoussée sur le cimier du duc.

Aucun cri, aucun applaudissement, aucun bravo n'avait salué cette rencontre; on sentait qu'une terreur réelle planait sur l'assemblée.

En effet, à la façon acharnée dont les deux adversaires s'étaient heurtés, on voyait bien, cette fois, que c'était un véritable combat, et, comme l'avait dit le chevalier noir, un combat à outrance, sans miséricorde ni merci.

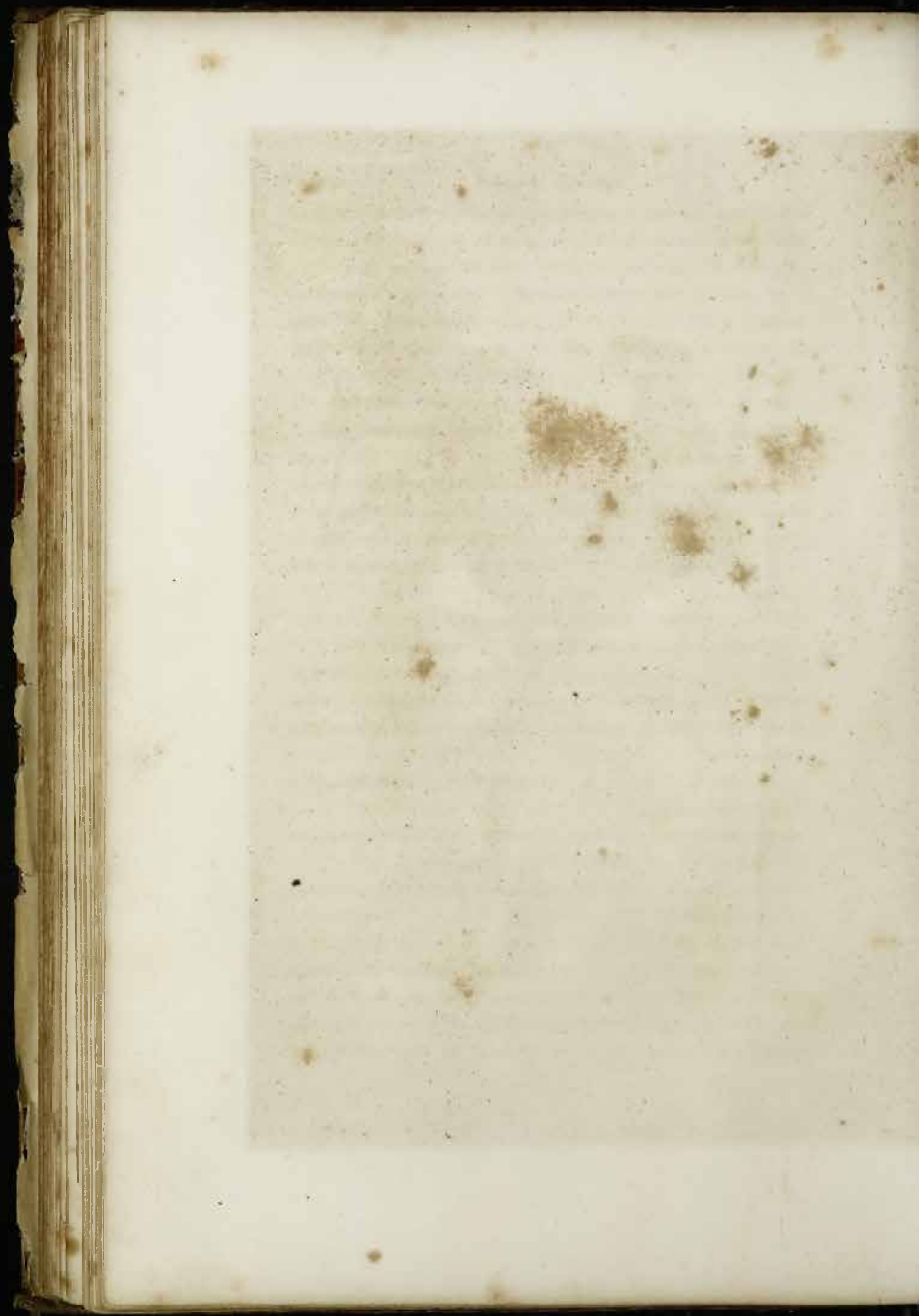
La lance choisie, la lance mise en arrêt, les chevaux piétinant d'ardeur, le roi prononça une seconde fois les mots de « Laissez aller! »

Un second bruit pareil à un roulement de tonnerre se fit entendre; puis un choc retentit, comme si la foudre eût éclaté; les deux chevaux plièrent sur leurs jambes de derrière; les deux lances furent brisées; seulement, la cuirasse du duc garda la trace du fer du chevalier noir, voilà tout, tandis que le tronçon de la lance de Scianca-Ferro resta enfoncé dans la cuirasse de son adversaire.



F. Perrin del. et lith. Impr. de Claude Perrin Turin 1852.

Combat à fer émoulu.



Un instant on put croire que le chevalier noir avait la poitrine crevée comme sa cuirasse; mais on se trompait: le fer, tout en traversant l'armure, s'était arrêté aux mailles du gorgerin.

Le chevalier noir saisit le tronçon à deux mains, et essaya de l'arracher; mais le triple effort qu'il fit fut inutile, et force lui fut de recourir à son écuyer, qui, à la seconde secousse seulement, parvint à l'arracher.

Rien de décisif ne s'était encore produit, et, cependant, on sentait que l'avantage, si toutefois il y avait avantage, était au duc de Savoie.

Les reines commençaient à se rassurer; ce jeu terrible les entraînait malgré elles. A chaque course, madame Marguerite seule se détournait, et ses yeux ne se reportaient sur la lice qu'à ces mots prononcés à son oreille par les jeunes princesses et par le Dauphin.

— Regarde! . . . mais regarde donc!

Le roi était au comble de la joie: il assistait donc à un véritable combat. A peine pensait-il que toute chance est incertaine, et que sa sœur pouvait être veuve avant d'être duchesse. On eût dit qu'il n'avait point de doute sur la victoire, à la façon dont il criait:

— Courage, beau-frère! . . . Victoire à l'écu de gueules et à la croix d'argent!

Cependant, chaque adversaire reprenait sa troisième lance, et s'apprêtait à la troisième course.

A peine si le roi donna le temps à l'arme de s'appuyer au faucre, et, pour la troisième fois, il cria:

— Laissez aller!

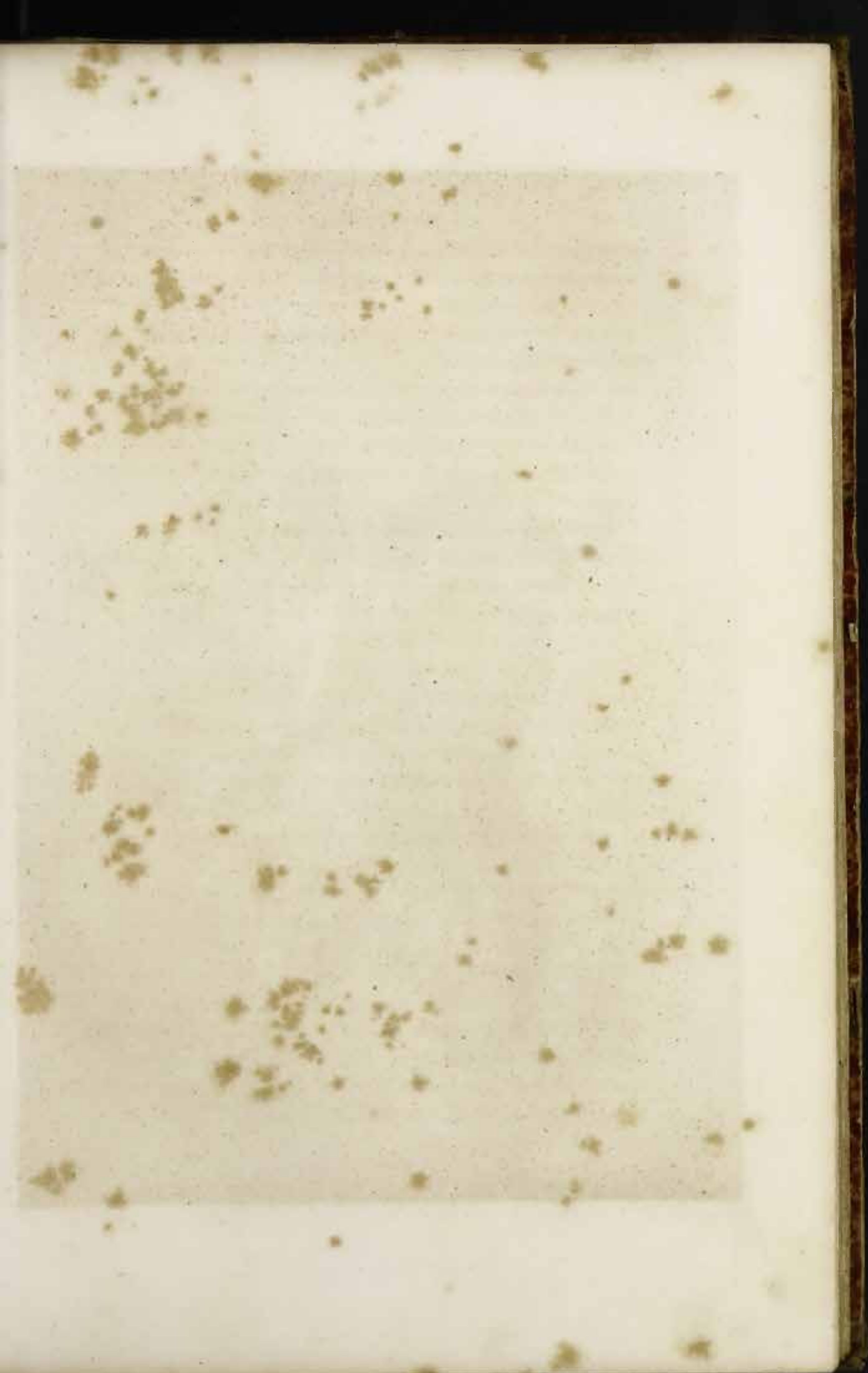
Cette fois, le cheval du cavalier noir s'abattit, et Scianca-Ferro lui-même, vidant les deux étriers, fut obligé de se retenir aux arçons. Seulement, avec une admirable adresse, d'une main il décrocha sa masse d'armes, et, de l'autre, il tira son épée; de sorte

qu'on eût pu croire que le mouvement n'avait été fait que dans le but de substituer l'arme avec laquelle allait continuer le combat à l'arme qui venait de se briser.

De son côté, à peine le cavalier noir toucha-t-il la terre : en un bond, il se retrouva debout près du cheval renversé, et, avec la même dextérité que l'avait fait son adversaire, il arracha son épée du fourreau et sa hache d'armes du crochet.

Chacun des deux combattants fit alors un pas en arrière, pour prendre le temps de suspendre sa hache à sa ceinture ; puis, cette arme placée à la portée de la main comme une réserve suprême, les deux ennemis, laissant à leurs écuyers le soin d'emmener les chevaux, et d'enlever les tronçons des lances, se ruèrent l'un sur l'autre avec autant de rage et d'ardeur que si le combat n'eût fait que de commencer.

Si le silence avait été grand, si l'attention avait été profonde pendant les trois courses, ce fut bien autre chose quand arriva le combat à l'épée, auquel chacun savait, d'ailleurs, qu'excellait Emmanuel Philibert. Personne ne s'étonna donc de la force et de la violence des coups qui commencèrent à tomber sur le chevalier noir ; mais ce qui eut lieu d'étonner les spectateurs, ce fut, de la part de celui-ci, l'adresse des parades et la promptitude des ripostes ; si rapide que fût l'attaque, la défense ne lui cédait en rien, ou plutôt il n'y avait point attaque d'un côté, et défense de l'autre : il y avait échange égal de coups, échange terrible! Les deux épées semblaient deux glaives de flamme ; nul œil, si exercé qu'il fût à ce jeu de mort, n'eût pu les suivre. On voyait qu'elles avaient touché l'écu, le casque ou la cuirasse aux étincelles qui en jaillissaient. Enfin, Scianca-Ferro asséna un tel coup sur la tête de son adversaire, que, de si fine trempe qu'eût été le heaume, il eût été fendu si le chevalier noir n'eût paré le coup avec son écu. Mais la formidable lame coupa l'écu par moitié comme s'il eût été de cuir, et fit encore une large entaille dans le brassard. Embarrassé d'un écu partagé en





Guido Gonin del — Impr de C.Perrin Turin 1854. — F. Perrin lith

Le dernier effort du Chevalier noir.

deux morceaux, le chevalier noir fit un pas en arrière, jeta les débris de son bouclier loin de lui, et, prenant son épée à deux mains, il en frappa un si furieux coup à son tour sur l'écu du duc, que la lame de l'épée vola en vingt morceaux, et que la poignée seule resta dans ses mains. Alors, on put entendre Scianca-Ferro pousser un rugissement de joie sous sa visière fermée; plus l'arme devenait courte et massive, plus il se sentait d'avantage sur son adversaire. Le chevalier noir avait jeté la poignée de son épée, et dégrafé sa hache d'armes: lui jeta à son tour lance et épée, et l'on vit tourbillonner dans sa main, comme un éclair d'or, cette fidèle masse qui lui avait fait donner le nom de Scianca-Ferro. A partir de ce moment, ce ne fut plus qu'un cri d'admiration dans la lice, sur les estrades, au balcon; toute comparaison échouerait à rendre la rapidité et la violence des coups: sans écus ni l'un ni l'autre, la question d'adresse n'existait plus pour les deux combattants; restait seulement celle de la force. Frappé comme l'enclume par le marteau, le chevalier noir resta d'abord immobile comme l'enclume, et presque aussi insensible qu'elle; mais chaque coup suivait l'autre avec un telle roideur, qu'il commença de reculer. Alors, son adversaire aussi recula: la masse terrible tourna dans sa main comme une fronde, s'échappa en sifflant, et alla frapper le chevalier noir en pleine visière; à ce coup, celui-ci ouvrit les bras, se balança un instant comme un arbre qui s'ébranle et va tomber, mais, avant même qu'il fût à terre, d'un seul bond, d'un bond de tigre, Scianca-Ferro fut sur lui, son poignard effilé à la main. On entendit le bruit des deux armures qui tombaient froissées l'une contre l'autre, puis un cri de toutes les femmes, qui répétaient: « Miséricorde, duc de Savoie! duc Emmanuel, merci! » Mais Scianca-Ferro répondait en secouant la tête: « Non, pas de miséricorde pour le traître! non, pas de merci pour l'assassin! » Et, à travers les jours de la visière, à travers les défauts de la cuirasse, à travers les ouvertures du gorgerin, il cherchait un passage pour son poignard, quand, tout à coup, les cris:

« Arrête! par le Dieu vivant, arrête! » attirèrent tous les regards sur un cavalier qui entrait dans la lice à toute bride, et qui, s'élançant à bas de son cheval, saisit le vainqueur à bras le corps, et, avec une force surhumaine, l'enlevant entre ses bras, le jeta à dix pas du vaincu.

Alors, aux cris de terreur qui s'étaient fait entendre succéda un cri de surprise: ce cavalier qui arrivait à toute bride, c'était le duc de Savoie Emmanuel Philibert.

— Scianca-Ferro! Scianca-Ferro, cria le duc à son écuyer rugissant de colère, qu'as-tu-fait? . . . Tu sais bien que la vie de cet homme m'est sacrée, et que je ne veux pas qu'il meure!

— Sacrée ou non, répondit Scianca-Ferro, par l'âme de ma mère, je te dis, moi, Emmanuel, qu'il ne mourra que de ma main!

— Par bonheur, dit Emmanuel détachant le casque du vaincu, ce ne sera pas cette fois encore!

En effet, quoique le chevalier noir eût le visage couvert de sang, il n'était qu'évanoui; aucune blessure grave ne l'avait atteint, et il était probable que les premiers soins d'un médecin allaient le rappeler à la vie.

— Messieurs, dit Emmanuel Philibert à MM. de Vieilleville et de Boissy, vous êtes juges du camp: je mets cet homme sous la sauve-garde de votre honneur . . . De retour à la vie, qu'il soit libre de se retirer sans dire son nom, sans être obligé de donner une cause à sa haine: c'est mon désir, c'est ma prière, et, s'il le faut, je solliciterai cette grâce de Sa Majesté, afin que ce soit aussi l'ordre du roi.

Les écuyers prirent le blessé dans leurs bras, et l'emportèrent.

Pendant ce temps, Scianca-Ferro débouclait l'agrafe de son heaume, d'où avaient disparu la couronne et le cimier, et le jetait loin de lui avec dépit.

Ce fut alors seulement que le roi parut convaincu.

— Comment, beau-frère, dit-il, ce n'était pas vous?

— Non, sire, répondit Emmanuel Philibert; mais, comme vous le voyez, c'était un homme qui faisait honneur à l'armure qu'il portait.

Et il tendit les bras à Scianca-Ferro, qui, tout grondant, comme un boule-dogue que l'on force de lâcher prise, et qui, cependant, obéit à son maître, vint embrasser son frère de lait du bout des dents.

Les applaudissements, contenus jusqu'alors par la terreur et suspendus par l'étonnement, éclatèrent de tous côtés avec une énergie qui fit trembler toute la salle; les femmes secouaient leurs mouchoirs, les princesses faisaient voler leurs écharpes, et Marguerite montrait de la main cette belle hache d'armes qui devait être le prix du vainqueur.

Mais tout cela ne consolait pas Scianca-Ferro de ce que, pour la seconde fois, le bâtard de Waldeck s'échappait vivant de ses mains.

Aussitôt, tout en montant, conduit par le roi et par Emmanuel Philibert, pour recevoir la hache d'armes des mains de Marguerite, murmurait-il:

— Que le serpent tombe une troisième fois entre mes mains, frère Emmanuel, et, je te jure que, cette fois-là, il n'en sortira pas vivant! . . .



XIII.

LA PRÉDICTION.

Ce qui s'était passé à la joute du 29 juin était resté un mystère, non-seulement pour la masse des spectateurs, mais encore pour ceux que leur position sociale plus rapprochée du duc, soit qu'elle la dominât ou la côtoyât, semblait devoir initier à ses secrets.

Comment se faisait-il que le duc de Savoie, qui devait être présent, fût absent? comment se faisait-il qu'en son absence son frère de lait Scianca-Ferro eût revêtu son armure? et comment se faisait-il que, juste en ce moment, cet autre lui-même, cet ami, ce frère, eût eu à soutenir à sa place un si rude combat?

Toutes les questions que l'on s'adressa à ce sujet furent inutiles, et, comme le roi lui-même paraissait désirer d'être initié à ce mystère, Emmanuel le pria, en souriant, de ne point chercher à lever le voile qui couvrait ce petit coin de sa vie.

Madame Marguerite, seule, avec cette inquiète curiosité que l'on pardonne à l'amour réel, aurait eu le droit de s'informer auprès de lui; mais elle avait été si bouleversée de ce combat, elle était si heureuse de revoir son cher duc sain et sauf, qu'elle n'en demanda point davantage, et que le seul sentiment nouveau qui surgit dans son cœur fut un redoublement d'affection fraternelle pour Scianca-Ferro.

Trois fois, Emmanuel avait fait demander des nouvelles du blessé.

La première fois, il était encore évanoui; la seconde fois, il revenait à lui; la troisième fois, il montait à cheval.

Pour toute réponse aux inquiétudes du prince, le bâtard avait murmuré ces mots sous la forme d'une menace:

— Dites au duc Emmanuel que nous nous reverrons!

Puis, inconnu pour tous, il était parti avec son écuyer inconnu.

Il était évident qu'il ignorait que ce fût Scianca-Ferro, et non le duc, qu'il eût combattu.

Cet épisode, si émouvant d'ailleurs, n'avait fait que donner une nouvelle ardeur aux plaisirs de la soirée; seulement, Henry disait aux dames, qui parlaient avec leur enthousiasme habituel de cet évènement:

— Que vais-je vous donner pour demain, et quel spectacle sera digne de vos beaux yeux, après celui que vous avez vu aujourd'hui?

Pauvre roi! il ignorait que le spectacle du lendemain serait si terrible, qu'il ferait, même aux historiens, oublier celui de la veille!

Au reste, les présages ne manquèrent point.

Vers huit heures du matin, une des femmes de Catherine de Médicis se présenta chez Henry, lui disant qu'elle venait, au nom de la reine, le prier humblement de la recevoir.

— Comment, de la recevoir? dit le roi; c'est moi qui passerai chez elle, et cela à l'instant même . . . N'est-elle pas ma reine et ma dame?

On apporta cette réponse à Catherine, qui secoua la tête; elle était, en effet, peu reine et encore moins dame.

La reine et la dame, c'était la duchesse de Valentinois.

En entrant chez Catherine, le roi, au reste, fut effrayé de sa pâleur.

— Eh! mon Dieu! lui demanda-t-il, qu'avez-vous donc? seriez-vous malade, et auriez-vous passé une mauvaise nuit?

— Oui, mon cher seigneur, répondit Catherine, je suis malade, mais de crainte!

— Oh! bon Dieu! reprit le roi, et que craignez-vous donc?

— L'évènement d'hier m'avait troublée en me mettant en l'âme de vieilles terreurs . . . Vous rappelez-vous, sire, cette prédiction faite à votre naissance?

— Ah! oui, dit Henry, attendez donc . . . Ne s'agit-il pas d'un horoscope qui me menace? . . .

— Justement, sire.

— De mourir dans un duel, dans un combat singulier.

— Eh bien, sire?

— Eh bien, vous voyez, l'horoscope se trompait: celui qui était menacé, ce n'était pas moi; c'était mon beau-frère Emmanuel . . , Mais, grâce au ciel, il a échappé! Il est vrai que je ne saurais dire de quelle façon, et que je ne comprends pas trop comment son écuyer, ce démon qu'on a eu grandement raison d'appeler *Brise-Fer*, s'est trouvé là à point nommé, sous son armure, pour combattre en sa place, et courir cette rude joute contre le chevalier noir!

— Monseigneur, reprit la reine, ce n'était point votre beau-frère Emmanuel qui était menacé; c'était vous . . . A lui, les astres promettent une longue et heureuse destinée, tandis qu'à vous, au contraire . . .

Catherine s'arrêta toute tremblante.

— Chère dame, dit Henry, je crois peu aux prédictions, nativités et horoscopes; mais j'ai toujours entendu dire que, depuis celle qui fut faite à un monarque de l'antiquité nommé OEdipe, au moment de sa naissance, jusqu'à celle qu'on fit au bon roi Louis XII, le jour de ses noces avec madame Anne de Bretagne, toutes les précautions que l'on prenait contre ces choses étaient

inutiles, et que ce qui devait arriver arrivait . . . Fions-nous donc en la bonté de Dieu et dans l'intercession de notre ange gardien, et laissons aller les évènements.

— Sire, dit Catherine, ne vous serait-il point égal de ne pas combattre aujourd'hui?

— Comment, madame, ne pas combattre aujourd'hui! s'écria Henry; mais ignorez-vous qu'aujourd'hui, au contraire, j'ai résolu de combattre contre mes trois compagnons de joute, M. de Guise, M. de Nemours et M. de Ferrare . . . C'est un moyen ingénieux que j'ai trouvé de ne pas quitter la lice, et, puisque c'est probablement le dernier tournoi que nous aurons, de m'en donner, au moins, le plaisir complet.

— Sire, dit Catherine, vous êtes le maître; mais aller contre les avertissements des astres, c'est tenter Dieu, puisque les astres sont les lettres de l'alphabet céleste.

— Madame, dit Henry, je vous suis reconnaissant au plus haut point de votre inquiétude; mais, à moins d'avertissement bien positif d'un danger réel, je ne changerai rien au programme de la journée.

— Sire, reprit Catherine, il n'y a malheureusement rien de positif que mes craintes, rien de réel que mon inquiétude, et je donnerais beaucoup pour que quelqu'un qui eût sur vous une influence plus grande que la mienne vous demandât ce que vous venez de me refuser.

— Nul n'a plus d'influence sur moi que vous, Madame, répondit Henry, et croyez bien ceci: c'est que ce que je n'accorde point à la mère de mes enfants, je ne l'accorderai à personne.

Puis, lui baisant galamment la main, qu'elle avait, d'ailleurs, la plus belle du monde:

— Et, maintenant, madame, ajouta-t-il, n'oubliez point, je vous prie, que c'est vous qui êtes aujourd'hui la reine du tournoi, et que je vais faire de mon mieux, pour avoir l'honneur d'être couronné de votre main.

Catherine poussa un soupir; puis, comme si, un devoir accompli, elle s'en remettait à Dieu du reste:

— C'est bien, sire, dit-elle, n'en parlons plus . . . Il se peut, après tout, que ce soit un autre prince dont les jours sont menacés; mais, en vérité, je craindrais moins un véritable duel que ce simulacre de combat, car la prédiction est positive, et c'est dans un tournoi ou une joute qu'existe le danger: *Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit* . . . Celui que Mars a épargné est moissonné par l'image de Mars!

Mais Henry était déjà trop loin pour entendre le texte de la prédiction, que Catherine avait murmurée à demi-voix.

Soit préoccupation, soit tout autre motif, Catherine n'assista point au diner; mais elle fut une des premières assise au balcon royal.

On remarqua, depuis, qu'elle était vêtue d'une robe de velours violet avec des crevés de satin blanc, ce qui est le deuil des rois.

Au moment de s'armer, le roi appela, pour lui rendre ce service, le grand chambellan M. de Vieilleville. Par extraordinaire, M. de Boissy, le grand écuyer, n'était point à son poste.

Ce fut M. de Vieilleville qui annonça au roi l'absence de M. de Boissy.

— Eh bien, puisque vous êtes là, Vieilleville, dit le roi, il n'y a que demi-mal. Vous allez m'armer.

M. de Vieilleville obéit; mais, arrivé au casque, et au moment de le placer sur la tête du roi, le courage parut manquer au grand chambellan, et, poussant un profond soupir:

— Dieu, dit-il en posant le casque sur la table au lieu de le mettre sur la tête du roi, Dieu m'est témoin, sire, que jamais je n'accomplis besogne plus à contre-cœur que celle que je fais en ce moment!

— Et pourquoi cela, mon vieil ami? demanda le roi.

— Parce qu'il y a plus de trois nuits, sire, dit M. de Vieilleville, que je ne fais que songer qu'il vous doit arriver malheur aujourd'hui, et que ce dernier de juin vous sera fatal !

— Bon ! dit le roi, je connais l'histoire, et je sais d'où vient le vent !

— Je ne vous comprends pas, sire.

— Je dis que tu as vu la reine Catherine, ce matin.

— Sire, j'ai eu l'honneur de voir la reine Catherine, non pas ce matin, mais hier.

— Et elle t'a dit ses visions, n'est-ce pas?

— Sire, il y a trois jours que la reine Catherine ne m'a fait l'honneur de me parler, et ce qu'elle m'a dit n'avait aucunement rapport à la crainte que je viens d'exprimer à Votre Majesté . . . Au reste, continua le maréchal, un peu piqué de ce que le roi paraissait croire qu'il n'était, en cette occasion, que l'écho d'une autre personne, le roi est le maître, et fera comme il lui plaira.

— Tiens, reprit le roi, veux-tu que je te dise pourquoi tu as peur? C'est que tu n'es maréchal que sur ma parole, et que le brevet n'est pas encore signé; mais rassure-toi, Vieilleville: à moins que je ne sois tué roide, tu auras ton brevet; si je ne puis le signer de mon nom entier, je le signerai de mon initiale, ce qui revient au même.

— Du moment où Votre Majesté le prend ainsi, dit Vieilleville, je n'ai plus qu'à lui demander pardon de la liberté que j'ai prise; mais, s'il arrivait malheur au roi, que le roi soit bien persuadé que ce serait, non point mon brevet que je regretterais, mais le malheur qui lui serait arrivé.

Et il lui mit l'armet sur la tête.

En ce moment, entra l'amiral de Coligny.

Il était armé, moins son heaume, qu'un page tenait derrière lui.

— Veuillez m'excuser, sire, dit-il, mais je crains qu'il n'ait

été changé quelque chose au programme de cette dernière journée. On parle d'une mêlée qui terminerait la joute; je désirerais savoir ce qu'il y a de réel dans tout cela, parce que, au cas où cette mêlée aurait lieu, j'aurais à dire à ce sujet quelques paroles d'importance à Sa Majesté.

— Non, répondit le roi, il n'y a pas de mêlée; mais dites-moi toujours ce que vous aviez à me dire, mon cher amiral, dans le cas où il y en eût eu une.

— Sire, reprit Coligny, que le roi pardonne une question qui, je le jure, ne m'est point dictée par une simple curiosité... Avec qui le roi compte-t-il courir?

— Oh! mon cher amiral, ce n'est point un secret, et il faut que vous soyez bien profondément plongé dans vos questions théologiques pour ignorer cela. Je cours contre M. de Guise d'abord, puis contre M. de Nemours, puis, enfin, contre M. de Ferrare.

— Et Sa Majesté ne fait pas d'autre course?

— Non, à ce que je pense, du moins.

L'amiral s'inclina.

— Alors, dit-il, que le roi me permette de me tenir pour heureux et satisfait de ce qu'il vient de m'apprendre; c'est tout ce que je désirais savoir.

— Eh bien, mon cher amiral, dit en riant le roi, il faut peu de chose, en vérité, pour votre bonheur et votre satisfaction.

Puis, s'adressant à Vieilleville:

— Allons, allons, dit-il, faites sonner les trompettes, Vieilleville... Nous sommes en retard, j'en aì peur!

Les trompettes sonnèrent, et la joute commença.

Ainsi que l'avait dit le roi, la partie s'engagea d'abord entre lui et M. de Guise; elle fut superbe: les deux jouteurs y déployèrent toute leur adresse. Cependant, à la troisième rencontre, le coup du roi fut si violent, que M. de Guise vida les deux étriers, et fut forcé, pour ne point tomber, d'embrasser l'arçon.

L'honneur resta donc au roi, quoique plusieurs prétendissent que la faute en était, non pas à M. de Guise, mais à son cheval, qui était *rebours*, c'est-à-dire rétif.

Ces trois courses fournies, vint le tour de Jacques de Savoie. Le roi fit ressangler son cheval, et choisit lui-même sa lance avec le plus grand soin.

Nous avons dit quelles étaient l'adresse, la force et surtout la réputation de M. de Nemours à ce jeu guerrier.

Il soutint sa réputation; mais le roi ne perdit rien de la sienne. A la troisième passe, le cheval de Jacques de Savoie s'abattit, et, comme, en face de lui, cheval et cavalier restèrent debout, il fut déclaré par les juges du camp que le roi était vainqueur.

Enfin, les trompettes donnèrent le signal de la dernière passe. Elle avait lieu, nous l'avons dit, entre le roi et le duc de Ferrare.

Quoique expert à cette sorte de jeu, Alphonse d'Este, qui devait ruiner son duché en fêtes, en tournois et en carrousels, n'était point un adversaire à inquiéter le roi. La reine Catherine, qui suivait les joutes avec une anxiété réelle, commençait donc à se rassurer un peu.

Les astres lui avaient dit que, le 30 du mois de juin une fois passé, il n'y avait plus rien à craindre pour son mari, et que, si ce dernier jour s'écoulait sans accident, Henry régnerait longuement et heureusement sur la France.

Les trompettes sonnèrent; le duc de Ferrare et le roi fournirent leurs trois passes. A la dernière, Alphonse perdit ses deux étriers, tandis que le roi restait immobile.

Le roi était donc le vainqueur.

Mais cela ne faisait point son affaire. Il n'était pas encore quatre heures de l'après-midi; les applaudissements l'avaient énivré, et il lui en coûtait de quitter la lice.

— Ah! par la mort Dieu! s'écria-t-il, comme les juges du

camp criaient que tout était fini, ce serait être vainqueur à trop bon marché!

Et, tout à coup, apercevant Montgommery, qui, tout armé, moins le heaume, se tenait dans le bastion des assaillants;

— Eh! Montgommery! cria-t-il, M. de Guise m'a dit que, dans la passe de l'autre jour, vous aviez failli lui faire quitter les étriers, et qu'il n'avait jamais vu plus roide jouteur que vous. Ça! pendant que je vais boire un verre de vin pour me rafraîchir, mettez vitement votre heaume, et nous romprons une lance en l'honneur des dames.

— Sire, dit Montgommery, ce serait avec grand plaisir que j'accepterais l'honneur que le roi me fait, mais il n'y a plus de lances par ici, tant on en a fait consommation.

— S'il n'y a plus de lances de votre côté, Montgommery, repartit le roi, il y en a encore du mien, et je vais vous en envoyer trois, afin que vous ayez à choisir.

Et, se tournant vers son écuyer:

— Holà, France, dit-il, trois lances, et des plus solides, pour M. de Montgommery!

Puis il descendit de cheval, rentra dans son bastion, se fit enlever son casque, et demanda à boire.

En ce moment, et comme il tenait sa coupe à la main, M. de Savoie entra.

— Une coupe pour M. de Savoie! dit le roi; je veux qu'il boive avec moi, lui à la santé de madame Marguerite, moi à celle de ma dame.

— Sire, dit Emmanuel, je ne demande pas mieux que de vous faire raison; mais laissez-moi d'abord remplir mon message.

— Dites! fit le roi, tout fiévreux de plaisir, je vous écoute.

— Je viens au nom de la reine Catherine, sire, vous prier de ne point courir davantage . . . Tout est fini heureusement; elle désirerait ardemment que Sa Majesté en demeurât là.

— Bah! dit le roi, n'avez-vous point entendu, beau-frère, que j'ai fait défi à M. de Montgommery, et que je lui ai envoyé des lances à choisir? . . . Dites à la reine que je courrai cette fois encore pour l'amour d'elle, et que, cette course terminée, tout sera fini.

— Sire! insista le duc.

— Une coupe, une coupe à M. de Savoie! et, pour la santé qu'il va porter à ma sœur, je lui rendrai le marquisat de Saluces. Mais, pour Dieu! qu'on ne m'empêche pas de rompre cette dernière lance!

— Vous ne la romprez cependant pas, sire! dit une seconde voix derrière Henry.

Le roi se retourna et reconnut le connétable.

— Ah! c'est toi, mon vieil ours! Qu'as-tu à faire ici, à moins que tu n'aies soif? Ta place est dans la lice.

— Le roi se trompe, dit Montmorency: ma place était dans la lice, tant que la lice était ouverte; mais la lice est fermée: je ne suis plus juge du camp.

— Fermée? dit le roi; non pas! j'ai encore une lance à rompre.

— Sire, la reine Catherine . . .

— Ah! tu viens aussi de sa part, toi?

— Sire, elle vous supplie . . .

— Une coupe! une coupe au connétable! dit le roi.

Le connétable prit sa coupe en grommelant.

— Sire, dit-il, après la paix que je viens de négocier, je croyais être un ambassadeur de quelque mérite; mais Votre Majesté me prouve que j'avais trop bonne opinion de moi, et qu'il me faudra retourner à l'école.

— Voyons, duc, dit le roi; voyons, connétable, buvons chacun à notre dame: vous, mon beau-frère, à Marguerite, la perle des perles! vous, connétable, à madame de Valentinois, la belle

des belles! et moi à la reine Catherine! . . . Duc, et vous, connétable, vous lui direz que j'ai bu cette coupe à sa santé, et que je cours cette dernière lance en son honneur.

Il n'y avait pas à lutter contre une pareille obstination. Les deux envoyés s'inclinèrent et sortirent.

— Allons, allons, Vieilleville! cria Henry, mon casque!

Mais, au lieu de Vieilleville, ce fut Coligny qui entra.

— Sire, dit-il, c'est encore moi . . . Que Votre Majesté me pardonne!

— Vous êtes tout pardonné, amiral! Et, tenez, puisque vous voilà, rendez-moi le service de me boucler mon casque.

— Sire, auparavant, un mot!

— Non, s'il vous plaît, mon cher amiral . . . Après!

— Après, sire, il serait trop tard pour ce que j'ai à vous dire.

— Dites donc, alors, et le plus vîtement possible!

— Sire, vous ne courrez pas contre M. de Montgommery.

— Ah! vous aussi! s'écria le roi; en votre qualité de parpaillot, vous ne devriez cependant pas être superstitieux: ces choses-là sont bonnes pour la reine, qui est catholique et, de plus, Florentine.

— Sire, écoutez-moi, reprit gravement Coligny. Ce que j'ai à vous dire est d'autant plus sérieux, que l'avis vous vient d'un grand empereur qui est mort maintenant . . .

— Ah! ah! c'est un avis de l'empereur Charles-Quint que vous avez oublié de me donner en arrivant de Bruxelles?

— Le roi se trompe, je lui ai donné cet avis, mais indirectement, en l'engageant à envoyer M. de Montgommery en Écosse.

— Ah! c'est vrai, le conseil venait de vous . . . Eh bien, il y a été, et m'y a bien servi!

— Je le sais, sire; mais peut-être ignorez-vous pourquoi je vous avais donné le conseil d'envoyer M. de Montgommery en Ecosse?

— En effet, je l'ignore.

— Eh bien, c'est que l'empereur Charles-Quint tenait de son astrologue que M. de Montgommery porte entre les deux sourcils un signe annonçant qu'il sera, un jour ou l'autre, fatal à un prince de la fleur de lys!

— Bah!

— L'auguste empereur Charles-Quint m'avait chargé de prévenir Votre Majesté de cet horoscope; mais, comme je tenais M. de Montgommery pour un de vos serviteurs les plus dévoués, comme je ne doutais pas que, s'il était fatal à un prince de la fleur de lys, ce ne dût être qu'involontairement, comme je craignais de lui nuire dans l'esprit de Votre Majesté en divulguant cette prédiction, je me suis contenté de donner au roi le conseil d'envoyer son capitaine de la garde écossaise au secours de la régente d'Écosse . . . Aujourd'hui encore, sire, lorsque j'ai cru qu'il y aurait mêlée, je suis venu m'informer auprès de Votre Majesté, afin, si cette mêlée avait lieu, d'en écarter M. de Montgommery, ou de veiller, comme je l'ai fait la dernière fois, à ce qu'il ne rencontrât point Votre Majesté. Il n'y avait pas mêlée, par conséquent, je n'ai eu rien à faire, rien à dire; mais, à cette heure où, par une espèce de fatalité, les joutes étant finies, le roi vient de défier M. de Montgommery, je m'adresse au roi, et, dans l'espérance d'arrêter cette joute, je lui dis: « Sire, ce que j'ai eu l'honneur de vous répéter au sujet du comte de Lorges, le roi Charles-Quint me l'a dit à moi-même! Sire, au nom du ciel, ne courez pas contre M. de Montgommery! M. de Montgommery doit être fatal à un prince de la fleur de lys, et, de tous les princes de la fleur de lys, le roi est le plus grand! »

Henry demeura un instant pensif; puis, posant la main sur l'épaule de Coligny:

— Amiral, dit-il, si vous m'eussiez dit ce matin ce que vous

venez de me dire, il est probable que je n'eusse point défié M. de Montgommery; mais, à cette heure que le défi est porté, j'aurais l'air de reculer par crainte; or, Dieu m'est témoin que je ne crains rien au monde . . . Je ne vous en remercie pas moins, monsieur l'amiral; mais, dût-il m'en arriver malheur, il est trop tard maintenant, je romprai cette lance.

— Sire, dit un des écuyers entrant sur ces paroles, M. le comte de Montgommery s'est armé d'après votre ordre, et il attend le bon plaisir du roi.

— C'est bien, mon ami; le bon plaisir du roi est que tu me boucles mon casque, et que les trompettes sonnent.

La moitié seulement de l'ordre du roi fut accomplie: l'écuyer boucla le heaume; mais les musiciens, croyant la joute finie, avaient quitté le balcon qui leur servait d'estrade.

On vint annoncer ce contre-temps au roi en lui disant qu'ils étaient encore assez près pour qu'on les rappelât, mais que cela pourrait prendre un quart d'heure.

— Bon! dit le roi, cela serait trop long! Nous courrons sans fanfares, voilà tout.

Puis il monta à cheval, et sortit du bastion criant:

— Eh! monsieur de Montgommery, êtes-vous prêt?

— Oui, sire, répondit le comte en sortant à son tour du bastion opposé.

— Messieurs, dit le roi aux juges du camp, vous voyez que nous n'attendons que votre congé.

— Laissez aller! dirent M. le duc de Savoie et le connétable.

Et, au milieu du plus profond et du plus lugubre silence, les deux jouteurs s'élancèrent et se rencontrèrent au centre de la lice, brisant leurs lances l'une contre l'autre.

Tout à coup, au grand étonnement des spectateurs, on vit les pieds du roi abandonner les étriers, et ses bras envelopper le cou de son cheval, dont il lâcha la bride, et qui acheva sa



F. Perrin del. et lith. Impr. de L. Perrin, Lyon 1854.

Henry II. et Montgommery.

carrière, tandis que Montgommery, comme pétrifié de terreur, jetait à terre le tronçon de lance qui lui était resté dans la main.

En même temps, MM. de Vieilleville et de Boissy, qui se doutaient, à l'attitude du roi, qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, sautèrent par-dessus la barrière, et saisirent le mors du cheval en criant:

— Pour l'amour de Dieu! qu'y a-t-il donc, sire?

— Il y a, balbutia le roi, que vous aviez bien raison, mon cher Vieilleville, de vous opposer à cette maudite course!

— Êtes-vous donc blessé, sire? demanda avec anxiété le grand chambellan.

— Je crois que je suis mort! murmura le roi d'une voix si faible, qu'à peine ceux qui le soutenaient l'entendirent.

En effet, le tronçon de la lance de Montgommery, en glissant le long de l'armure du roi, avait relevé sa visière, et un éclat de bois, en lui crevant l'œil, avait pénétré jusque dans le cerveau.

Alors, rassemblant toutes ses forces dans un dernier cri:

— Que l'on n'inquiète pas M. de Montgommery, dit le roi, il n'y a pas de sa faute!

Il y eût un long cri parmi les spectateurs, et tous se dispersèrent comme si la foudre venait de tomber au milieu d'eux, chacun fuyant de son côté, et criant sur son chemin:

— Le roi est mort! le roi est mort! . . .



XIV.

LE LIT DE MORT.

Cependant, MM. de Boissy et de Vieilleville avaient porté le roi dans sa chambre, et, tout armé, l'avaient déposé sur son lit.

On ne pouvait lui ôter son heaume, l'éclat de bois étant resté dans la plaie, et sortant de deux ou trois pouces.

Les chirurgiens présents au tournoi accoururent; ils étaient cinq, mais aucun d'eux ne voulut prendre sur lui de tirer l'éclat de la lance hors de la plaie, et, quoique la reine Catherine, le Dauphin et les princesses, qui seuls avaient été admis dans la chambre du roi, les suppliassent de porter quelque secours au blessé, ils se regardaient l'un l'autre en secouant la tête, et en disant:

— Que l'on aille quérir au plus vite maître Ambroise Paré, car sans lui nous n'entreprendrons rien!

— Que l'on trouve maître Ambroise Paré, quelque part qu'il soit! dit la reine.

Et, à l'instant même, serviteurs, pages et écuyers s'élancèrent dans toutes les directions, s'informant partout où il y avait chance d'avoir des nouvelles de l'illustre chirurgien.

En effet, maître Ambroise Paré était, à cette époque, à l'apogée de sa réputation. Après avoir suivi en Italie René de Montejean, colonel des gens de pied, il était revenu en France, avait

pris ses degrés au collége Saint-Edme, avait été nommé prévôt de la corporation des chirurgiens, et, depuis sept ans, était attaché à la personne du roi comme son chirurgien en chef.

On le trouva dans le grenier d'un pauvre couvreur qui, en tombant d'un toit, venait de se casser la jambe.

Les cris « Voilà maître Ambroise Paré! le voilà! le voilà! » annoncèrent son arrivée.

Puis parut sur le seuil de la porte un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, à la démarche grave, au front incliné, à l'œil rêveur.

En l'apercevant, chacun s'écarta pour lui ouvrir un chemin jusqu'au lit du blessé.

— Voyez, maître, dirent les médecins.

Et tous les regards se fixèrent sur celui que l'on regardait comme seul capable, en France, de sauver la vie du roi, si la vie du roi pouvait être sauvée.

Nous disons *en France*, car il y avait hors de France un homme, un seul, dont la réputation fût supérieure à celle d'Ambroise Paré, et que ce dernier lui-même se plaisait à proclamer son maître.

Cet homme, c'était André Vésale, le chirurgien de Philippe II.

Tous ces regards fixés sur Ambroise Paré lui demandaient, plus éloquemment que ne l'eût fait la parole, ce qu'il fallait craindre ou espérer.

Il fut impossible de rien lire sur le front de l'illustre praticien; seulement, on put remarquer qu'à la vue de la blessure son visage pâlissait légèrement.

— Oh! maître Ambroise Paré, s'écria Catherine de Médicis, n'oubliez pas que c'est le roi de France que je remets entre vos mains.

Ambroise avait déjà le bras étendu vers Henry: il laissa retomber son bras près de lui.

— Madame, dit-il, dans l'état où est votre auguste époux, le véritable roi de France est, non pas lui, mais son successeur... Je demande qu'il me soit permis de le traiter comme je traiterais le dernier soldat de l'armée: c'est la seule chance que j'aie de le sauver.

— Oh! il y a donc une chance, maître Ambroise? demanda la reine.

— Je ne dis point cela, madame, répondit le chirurgien.

— Faites de votre mieux, maître Ambroise: on sait que vous êtes le plus habile homme du royaume.

Ambroise ne répondit point au compliment; mais, appuyant sa main gauche contre le haut du heaume, il saisit, de la main droite, le tronçon resté dans la plaie, et, d'un mouvement aussi sûr que s'il eût opéré, comme il le disait, sur le dernier soldat de l'armée, il arracha l'éclat de bois de la plaie.

Le blessé frissonna par tout son corps, et poussa un soupir.

— Maintenant, dit Ambroise, ôtez au roi son casque et son armure, et cela le plus doucement possible!

M. de Vieilleville porta la main au casque du roi; mais il tremblait tellement, que le chirurgien l'arrêta.

— Laissez-moi faire, dit celui-ci, je suis le seul dont la main n'ait pas le droit de trembler!

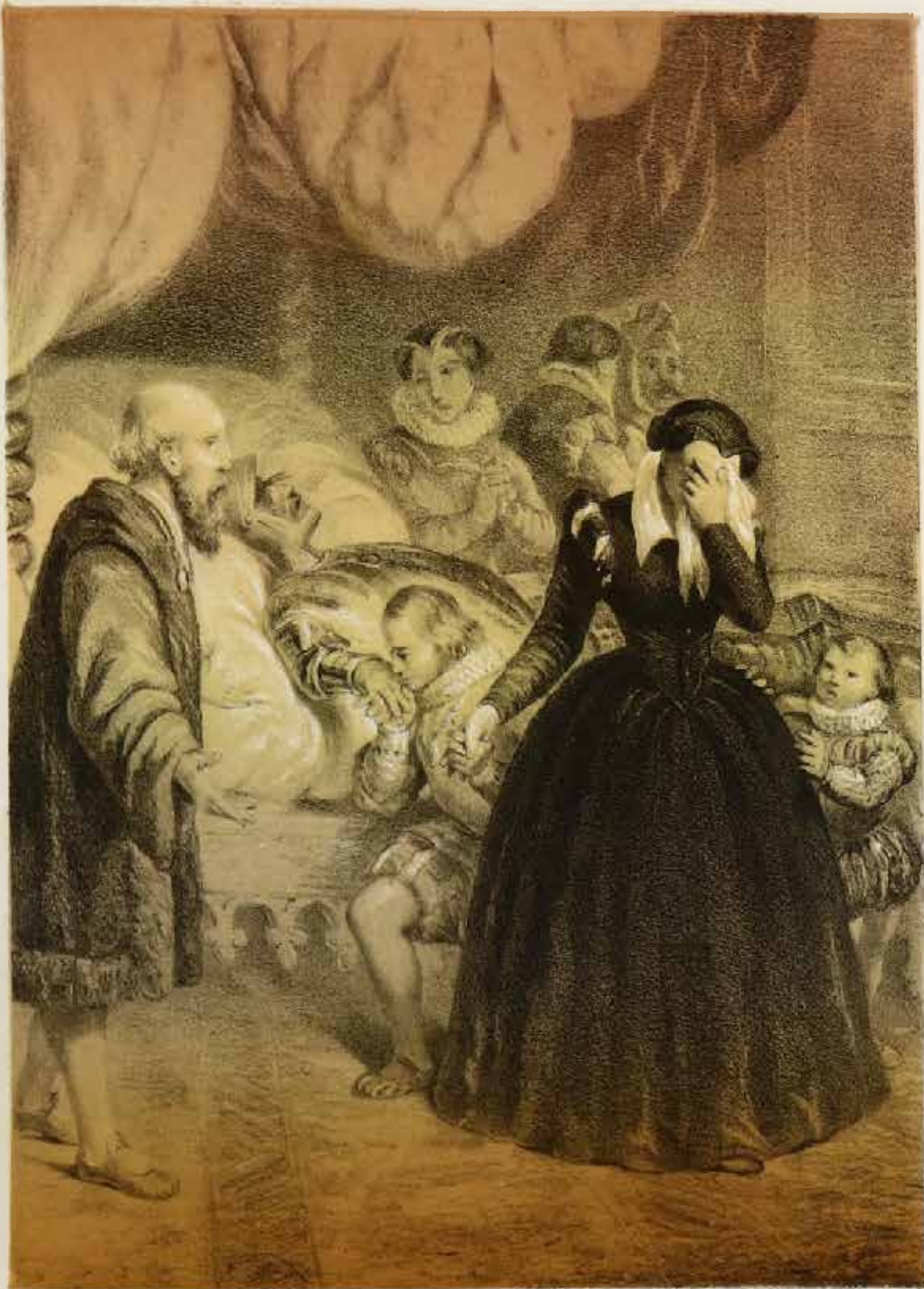
Et, posant la tête du roi sur son bras gauche, il déboucla lentement, mais sûrement, sans secousse aucune, le heaume du roi.

Le heaume enlevé, le reste de l'armure présentait une moindre difficulté.

Le dépouillement du corps entier s'acheva sans que le blessé fît un seul mouvement. Il y avait, pour le moment du moins, paralysie complète.

Le roi couché, Ambroise Paré procéda au pansement.

L'examen de l'esquille, qu'il avait déposée avec le plus grand



Madame le véritable roi de France est son successeur.



soin sur une table, près du lit royal, lui avait indiqué que le corps étranger était entré de trois pouces à peu près dans la tête, et les détritus restés autour du bois qu'il avait pénétré jusqu'aux membranes du cerveau.

Ambroise Paré commença par débrider la plaie, en releva les lèvres à l'aide d'une spatule, et, avec un stylet d'argent, sonda la blessure.

Comme il avait pu en juger par le tronçon de la lance qu'il en avait tirée, cette blessure était horrible!

Il appliqua ensuite à l'orifice de la plaie le charbon pilé dont, à cette époque, on se servait en place de charpie; puis il posa sur l'œil une compresse d'eau glacée qui devait être renouvelée de quart d'heure en quart d'heure.

Au contact de l'eau, la figure du blessé se contracta, preuve que toute sensibilité n'était point encore éteinte en lui.

Le chirurgien parut éprouver une certaine satisfaction à la vue de cette contraction nerveuse; puis, se tournant vers la famille royale tout en pleurs, et, s'adressant à la reine:

— Madame, dit-il, je ne puis rien préjuger sur le mieux ni sur le pire; mais ce dont je puis répondre à Votre Majesté, c'est qu'il n'y a point danger instant de mort; par conséquent, je vous conseillerais de vous retirer pour prendre quelque repos, et donner un instant de relâche à votre douleur . . . Quant à moi, à partir de ce moment jusqu'à celui de la mort ou de la guérison du roi, je ne quitterai pas le chevet de son lit.

Catherine s'approcha du blessé, s'inclina pour lui baiser la main; mais, en lui baisant la main, elle lui tira du doigt cette fameuse bague que madame de Nemours avait déjà une fois soustraite au roi, et à laquelle, disait-on, était attaché le mystère de ce long amour.

Comme s'il eût senti qu'on arrachait violemment un sentiment de son cœur, le blessé tressaillit ainsi qu'il avait fait quand on avait arraché l'éclat de lance de sa plaie.

Ambroise Paré s'avança vivement.

— Pardon, madame, dit-il, mais qu'avez-vous fait au roi?

— Rien, monsieur, dit Catherine en serrant la bague dans sa main; seulement, peut-être, au fond de son évanouissement, le roi m'a-t-il reconnue.

Derrière Catherine, le Dauphin, puis les autres princes et les autres princesses sortirent à leur tour.

Arrivée hors de la chambre du roi, Catherine rencontra M. de Vieilleville, qui venait de changer de linge, ayant été tout couvert du sang du roi.

— Monsieur de Vieilleville, demanda la reine, où allez-vous?

— Je suis grand chambellan, madame, répondit M. de Vieilleville, et mon devoir est de ne pas quitter d'une heure Sa Majesté.

— Votre devoir s'accorde avec mon désir, monsieur de Vieilleville, dit la reine, car je vous ai toujours tenu pour mon bon ami.

M. de Vieilleville s'inclina; quoique, à cette époque, Catherine eût moins maltraité ses *bons amis* qu'elle ne le fit par la suite, ce n'était pas sans une certaine inquiétude que celui à qui elle donnait un pareil titre recevait cette faveur.

— Madame, dit-il, je remercie bien humblement Votre Majesté de l'estime dans laquelle elle me tient, et ferai tout mon possible pour ne point démériter à ses yeux.

— Vous n'aurez pour cela qu'une chose à faire, monsieur le comte, et une chose bien facile: c'est d'empêcher madame de Valentinois ni aucun de ceux du connétable de pénétrer jusqu'au roi.

— Mais, madame, dit Vieilleville, assez embarrassé de la commission, qui consolidait, il est vrai, sa faveur si le roi mourait, mais qui la mettait fort en doute en cas de guérison, — si la duchesse de Valentinois insiste pour entrer cependant . . .

— Vous lui direz, mon cher comte, que, tant que le roi Henry de Valois est sans connaissance, c'est la reine Catherine de Médicis qui règne, et que la reine Catherine de Médicis ne veut

pas que la courtisane Diane de Poitiers entre dans la chambre de son mari mourant.

— Diable! diable! fit Vieilleville se grattant l'oreille, c'est qu'il existe, assure-t-on, certain anneau . . .

— Vous vous trompez, monsieur de Vieilleville, interrompit la reine, cet anneau n'existe plus, car le voici . . . et nous l'avons tiré du doigt de notre époux bien-aimé, afin, s'il passait de vie à trépas, — ce qu'à Dieu ne plaise! — de pouvoir sceller de son chaton votre brevet de maréchal de France, qui, vous le savez, n'est pas encore signé.

— Madame, dit Vieilleville, rassuré par la vue de l'anneau, en même temps qu'encouragé par la promesse de Catherine, vous l'avez dit, vous êtes la reine, et vos ordres seront exécutés.

— Ah! je savais bien, dit Catherine, que vous étiez mon ami, mon cher Vieilleville!

Et elle s'éloigna, emportant, selon toute probabilité, dans son cœur, qui finit par en déborder, un grand mépris de plus pour l'espèce humaine.

Le roi demeura quatre jours immobile et sans mouvement. Pendant ces quatre jours, madame de Valentinois se présenta plusieurs fois; mais la porte lui fut toujours obstinément refusée.

Quelques-uns de ses amis lui donnaient le conseil de quitter le château des Tournelles, et d'aller attendre les évènements dans son appartement du Louvre, et même dans son château d'Anet, lui faisant comprendre que, si elle s'obstinait à rester, il pourrait lui en arriver malheur.

Mais elle répondit constamment que sa place était là où était le roi, et que, tant que le roi conserverait un souffle d'existence, elle était bien tranquille, ses ennemis les plus acharnés n'oseraient rien tenter contre sa vie à elle, ni même contre sa liberté.

Le troisième jour, au soir, c'est-à-dire soixante-douze heures

environ après l'évènement, un homme tout poudreux descendait d'un cheval couvert d'écume et de sueur, à la porte du palais des Tournelles, disant qu'il venait de la part du roi Philippe, et demandant à voir le roi Henry, s'il vivait encore.

On sait quels ordres avaient été donnés, et combien scrupuleusement était gardée l'entrée de la chambre du roi.

— Quel nom faut-il faire passer à Sa Majesté la reine? demanda l'huissier de garde dans l'antichambre du roi, et qui répondait corps pour corps à M. de Vieilleville de chaque personne qui ouvrait la porte.

— Ce n'est point à la reine qu'il faut faire savoir mon nom, répondit l'inconnu, c'est à mon docte confrère Ambroise Paré. Je me nomme André Vésale.

L'huissier entra dans la chambre du roi, toujours évanoui et privé en apparence de tout sentiment, et, s'approchant d'Ambroise Paré, qui, une tête fraîchement coupée à la main, cherchait, dans l'intérieur du cerveau, les mystères encore inconnus de l'intelligence et de la vie humaine, il lui redit le nom qu'il venait d'entendre.

Ambroise Paré le fit répéter une seconde fois, et, sûr qu'il ne s'était pas trompé, jeta un cri de joie.

— Ah! messieurs, dit-il, bonne nouvelle! Si le roi peut être sauvé par la science humaine, un seul homme est en état de faire ce miracle . . . Messieurs, remerciez Dieu: cet homme est là!

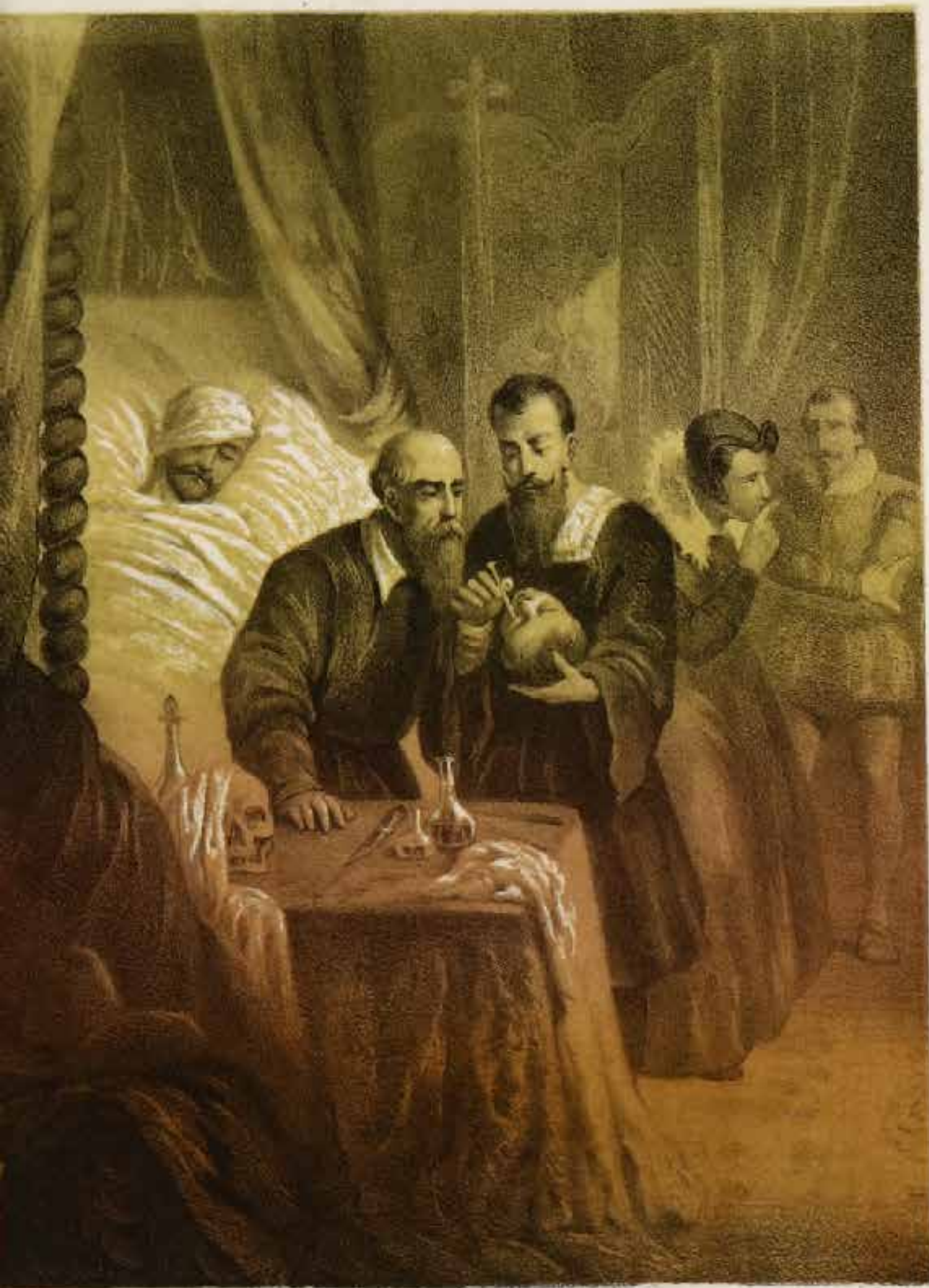
Et, ouvrant vivement la porte:

— Entrez! entrez! dit-il, vous qui êtes maintenant ici le seul et véritable roi!

Puis, à M. de Vieilleville:

— Monsieur le comte, dit-il, soyez assez bon pour prévenir la reine que l'illustre André Vésale est près du lit de son auguste époux.

M. de Vieilleville, heureux de porter à la reine l'apparence



La Blessure est mortelle



d'une bonne nouvelle, s'élança hors de l'appartement, sur le seuil duquel apparaissait un homme de quarante-six ans à peu près, de taille moyenne, à l'œil vif et intelligent, au teint brun, aux cheveux et à la barbe crêpus.

Cet homme, c'était, en effet, André Vésale que le roi Philippe II, prévenu, par un courrier du duc de Savoie, de l'événement arrivé à son beau-père, envoyait en toute hâte près de lui.

Le courrier avait joint le roi d'Espagne à Cambray, et, comme André Vésale, son médecin, était près de lui en ce moment, l'illustre anatomiste avait pu, à la fin du troisième jour, se trouver près du lit du mourant.

On sait de quelle immense réputation jouissait, à cette époque, André Vésale; on ne s'étonnera donc point de la façon dont il venait d'être reçu par un homme aussi consciencieux et surtout aussi modeste que l'était son confrère Ambroise Paré, bien supérieur à Vésale dans la pratique manuelle, bien plus adroit que lui pour extirper une balle, ou pour couper un membre, mais bien inférieur à celui-ci dans la théorie, et surtout dans tout ce qui avait rapport à la science anatomique.

L'anatomie, en effet, avait été l'étude acharnée de toute la vie du médecin brabançon. A une époque où le préjugé religieux faisait le cadavre sacré, et s'opposait à ce que l'on cherchât jusques dans la mort les secrets de la vie, il s'était exposé à la haine des fanatiques pour faire faire à la science, trébuchant dans les ténèbres de l'ignorance, quelques pas de plus.

Aussi fut-ce d'abord à Montpellier qu'étudia Vésale. Dès 1376, les docteurs de cette école avaient obtenu de Louis d'Anjou la permission, qui leur fut continuée, depuis, par Charles le Mauvais, roi de Navarre, et par Charles VI, roi de France, de prendre, chaque année, le cadavre d'un criminel supplicié, et de le disséquer.

Vésale y étudia en 1532. Il avait alors dix-huit ans.

Puis il vint à Paris.

Là, sa hardiesse à braver les dangers attachés au métier de voleur de cadavres lui avait fait une réputation. Toutes les nuits, fouillant les cimetières, et glanant sous les gibets, on le voyait disputer aux chiens et aux corbeaux des cadavres souvent en putréfaction.

Après trois ans passés dans ces lugubres travaux, Vésale obtint la chaire de Louvain, et eut la permission d'y faire des démonstrations anatomiques dans lesquelles la possession d'un squelette complet lui apporta le secours de son ossature.

Ce squelette éveilla la susceptibilité des magistrats. Vésale, appelé devant eux, fut interrogé sur la façon dont ce squelette était tombé entre ses mains.

— Je l'ai rapporté de Paris, dit Vésale.

L'illustre anatomiste mentait; mais il ne regardait pas comme un péché le mensonge qui concourait au salut de l'humanité.

Comment Vésale s'était-il procuré ce squelette?

Le voici.

Un jour qu'il parcourait, avec un de ses amis nommé Gemma, le champ consacré aux exécutions, et qui était situé à un quart de lieue de Louvain à peu près, Vésale avait vu un cadavre qui, déchiqueté par le bec des oiseaux de proie, était presque réduit à l'état de squelette; ses os, resplendissants de blancheur, tirèrent l'œil du sublime sacrilége, et il résolut de s'approprier cette carcasse humaine. Les extrémités inférieures se détachèrent assez facilement; mais, de peur que les vertèbres du cou, brisées par le poids du bourreau, qui, on le sait, se laissait glisser de la potence sur les épaules du patient, ne pussent soutenir le poids du corps, une chaîne avait été passée autour du tronc, et l'attachait au gibet.

Il fallut remettre à la nuit le reste du vol; les os des jambes et des cuisses furent enlevés et cachés; puis, la nuit venue, à cette heure où les hiboux et les sorciers sont censés parcourir

seuls ces champs de désolation, Vésale revint sans son ami, celui-ci n'ayant point osé l'accompagner, et, à l'aide de ses mains seulement, il parvint à arracher le squelette de la chaîne.

En trois nuits, les différentes pièces de ce qui avait été un homme vivant, pensant, aimant, souffrant, comme celui qui s'en appropriait les débris, furent rentrées dans la ville; trois autres jours suffirent à les nettoyer, à les mettre en place, et à les fixer au moyen de fils de fer.

Voilà comment André Vésale s'était procuré ce squelette qui faisait scandale parmi les magistrats de Louvain, et qu'il affirmait lui venir de Paris.

Puis arriva la guerre d'Italie entre Charles-Quint et François I[er]. Vésale suivit les armées espagnoles, comme son collègue Ambroise Paré suivait les armées françaises. Deux fois seulement, une fois à Montpellier, une fois à Paris, il avait eu l'occasion d'assister à l'ouverture de cadavres humains non encore putréfiés, et ce fut avec une espèce de frénesie que, plus libre, sur les champs de bataille, il se livra, quoique toujours d'une manière clandestine, à ses études anatomiques, immortalisées par le pinceau de Rembrandt.

Ce fut alors que, fort de plusieurs autopsies faites, soit en public, soit dans son cabinet, Vésale se hasarda à réformer Gallien, qui, n'ayant jamais fait d'autopsie que sur les animaux, fourmillait d'erreurs. Il fit plus: il publia et présenta au prince don Philippe un *Manuel d'anatomie* qui n'était que le prospectus du grand ouvrage qu'il se proposait de publier plus tard.

Mais, alors, les professeurs, les rivaux, et, par conséquent, les ennemis, trouvant une surface où mordre, attaquèrent le livre comme sacrilége, et jetèrent de Venise à Tolède une telle clameur, que Charles-Quint lui-même s'épouvanta de ce haro, et livra l'ouvrage aux théologiens de l'Université de Salamanque, pour qu'ils décidassent s'il était permis à des catholiques d'ouvrir des corps humains.

Heureusement, les moines répondirent par cet arrêt, plus éclairé que ceux qui émanent d'habitude des ordres religieux :

« C'est utile, et, par conséquent, permis. »

Alors, les faits avérés étant insuffisants pour faire condamner Vésale, on eut recours à la calomnie.

Le bruit se répandit que Vésale, trop pressé d'étudier la maladie dont était mort un gentilhomme espagnol, avait ouvert le corps de ce gentilhomme avant qu'il eût rendu le dernier soupir. Les héritiers du mort, disait-on, avaient forcé la porte de la chambre à coucher où Vésale s'était enfermé avec le cadavre, et étaient arrivés à temps pour constater que le cœur, mis à nu, se contractait encore.

Il est vrai qu'on ne nommait pas le gentilhomme; il est vrai que les héritiers intéressés à faire le procès restaient muets et dans l'ombre; mais, par cela même que l'accusation était dénuée de preuves, elle fut accueillie sans examen, et ce fut un fait acquis aux ennemis de Vésale qu'il avait ouvert un homme vivant encore.

Cette fois, la rumeur fut telle, qu'il ne fallut pas moins que l'entêtement de Philippe II — le terme n'est point exagéré — pour sauver Vésale, non pas d'un procès public, mais de quelque embuscade où il serait tombé victime de la fureur populaire, qui le désignait comme un sacrilége et comme un maudit.

Hélas! Philippe se lassa plus tard de soutenir ce martyr du génie! Vésale, obligé de quitter la France, l'Italie, l'Espagne, fit un pèlerinage au tombeau de Jesus-Christ, et, jeté par une tempête, au retour des lieux saints, sur les côtes de l'île de Zante, il y mourut de misère et de faim!

Mais, à l'époque où nous sommes arrivés, le bras puissant qui le soutenait ne s'était pas encore fatigué, et le roi d'Espagne, convaincu du génie de son médecin, l'envoyait, comme nous l'avons dit, à son beau-père Henry II.

XV.

POLITIQUE FLORENTINE.

André Vésale s'approcha du blessé, l'examina, se fit rendre compte par Ambroise Paré du traitement qui avait été suivi, l'approuva en tous points, et, ces renseignements pris, demanda à voir l'éclat de bois retiré de l'œil du roi par l'habile chirurgien.

Ambroise Paré avait, au moyen d'une ligne tracée sur l'esquille, indiqué jusqu'où elle avait pénétré.

Vésale demanda dans quel sens elle avait pénétré, si c'était horizontalement, diagonalement ou obliquement.

Ambroise Paré répondit que c'était obliquement, et, prenant la tête qu'il était en train d'étudier, il lui enfonça dans l'œil l'esquille jusqu'à l'endroit où elle avait pénétré dans celui d'Henry II, et donna à l'éclat de bois la direction exacte que, dans son souvenir, il avait avant d'être tiré de la blessure.

— Maintenant, dit Ambroise Paré, voici la tête; j'étais occupé à en faire l'ouverture, pour voir de nouveau le ravage que le coup peut avoir occasionné dans l'intérieur du cerveau.

Quatre condamnés à mort avaient déjà été décapités afin que les chirurgiens pussent faire sur leurs têtes l'expérience qu'Ambroise Paré proposait à Vésale de renouveler avec lui.

Mais Vésale, interrompant son confrère:

— C'est inutile, dit-il; je vois, par la longueur du tronçon, et par la direction qu'il a prise, quelle sorte de ravage il a pu faire. Il y a eu fracture de l'arcade sourcilière droite et de la paroi supérieure de l'orbite, pénétration, avec fracture des os et déchirement des enveloppes dure-mère, pie-mère et arachnoïde, et de la partie inférieure du lobe antérieur droit du cerveau, continuation de la pénétration dans la partie supérieure du lobe antérieur du cerveau; d'où inflammation et congestion successives, avec épanchement, selon toute probabilité, dans les deux lobes antérieurs.

— C'est exactement cela! s'écria Ambroise Paré émerveillé, et voilà ce que j'ai constaté sur les têtes des suppliciés.

— Oui, dit en souriant Vésale, moins l'épanchement, qui ne pouvait avoir lieu, la blessure étant faite sur des morts.

— Eh bien, demanda Ambroise Paré, que pensez-vous de la blessure?

— J'affirme qu'elle est mortelle, dit Vésale.

Un faible cri se fit entendre derrière l'anatomiste.

Catherine de Médicis, introduite par le comte de Vieilleville, était entrée dans la chambre du blessé pendant la définition anatomique donnée par Vésale à son confrère, et elle avait entendu l'opinion exprimée par le premier.

De là le cri qui avait attiré l'attention des deux chirurgiens, lesquels, absorbés dans la discussion scientifique, n'avaient ni l'un ni l'autre remarqué la présence de la reine.

— Mortelle! murmura Catherine. Vous dites, monsieur, que la blessure est mortelle?

— Je crois qu'il est de mon devoir, madame, répondit Vésale, de répéter pour Votre Majesté ce que je disais pour mon savant confrère Ambroise Paré. La mort d'un roi n'est point un événement ordinaire, et ceux qui héritent d'un empire ont besoin d'être deux fois avertis de l'heure précise où cet empire échappe

des mains du mort pour passer entre celles du vivant. Quelque douloureux que soit cet arrêt, je le répète donc, madame, la blessure du roi est essentiellement mortelle.

La reine passa un mouchoir sur son front couvert de sueur.

— Mais, demanda-t-elle, mourra-t-il sans avoir repris ses sens?

Vésale s'approcha du blessé, lui prit la main, et compta les pulsations de son pouls.

— Quatre-vingt-dix pulsations! dit-il à Ambroise Paré.

— En ce cas, la fièvre a diminué, répondit celui-ci: le pouls avait monté, dans les deux premiers jours, jusqu'à cent-dix!

— Madame, dit Vésale, si le pouls continue à rétrograder dans cette proportion, et qu'il y ait résorption passagère de l'épanchement, il est probable qu'avant de trépasser, le roi retrouvera une ou deux fois la parole.

— Et quand cela? demanda anxieusement Catherine.

— Oh! madame, dit Vésale, vous demandez à la science humaine au delà de ce qu'elle sait! Cependant, les probabilités substituées aux certitudes, je dirai que, si le roi doit sortir de son évanouissement, ce sera vers le milieu de la journée de demain.

— Vieilleville, dit la reine, vous entendez? Au premier retour du roi à la vie, que je sois prévenue; je dois être là, moi, et nul autre, pour écouter ce que le roi pourra dire.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, le pouls étant tombé à soixante-douze pulsations, le blessé fit un léger mouvement, et poussa un faible soupir.

— Monsieur de Vielleville, dit Vésale, prévenez Sa Majesté la reine-mère: le roi, selon toute probabilité, va sortir de son évanouissement, et prononcer quelque parole.

Le grand chambellan s'élança hors de l'appartement, et, comme il rentrait, cinq minutes après, avec la reine, Henry commençait à reprendre ses sens, et murmurait ces mots, à peine intelligibles:

— La reine . . . Qu'on aille chercher la reine . . .

— Me voici, monseigneur, s'écria Catherine en tombant agenouillée devant le lit d'Henry II.

Ambroise Paré regardait, émerveillé, cet homme qui, s'il ne commandait point à la mort et à la vie, paraissait, du moins, initié à tous leurs secrets.

— Madame, demanda Vésale, Votre Majesté ordonne-t-elle que nous demeurions, M. Paré et moi, dans cette chambre, ou que nous sortions?

La reine interrogea le blessé du regard.

— Qu'ils restent . . . murmura Henry. D'ailleurs, je suis si faible, que, d'un moment à l'autre, je crains de m'évanouir...

Alors, Vésale fit un signe, tira de sa poche un petit flacon contenant une liqueur rouge comme du sang, en versa quelques gouttes dans une petite cuillère de vermeil, et introduisit cette liqueur entre les lèvres du roi.

Henry poussa un soupir de bien-être; son œil brilla, et une légère nuance de vitalité reparut sur ses joues.

— Ah! dit-il, je me sens mieux . . .

Puis, regardant autour de lui:

— C'est toi, Vieilleville! dit-il; tu ne m'as pas quitté?

— Oh! non, sire, dit le comte sanglotant, pas une seule minute!

— Tu me l'avais dit . . . tu me l'avais dit . . . murmura Henry; mais je n'avais pas voulu te croire . . . j'avais tort! — Ni vous non plus, madame; et je vous demande pardon . . . ni Coligny non plus! . . . Madame, n'oubliez point que M. de Coligny est de mes vrais amis; car il m'en a dit plus qu'aucun de vous: il m'a nommé Montgommery comme l'homme qui devait me tuer.

— Il vous a nommé Montgommery! s'écria Catherine. Et comment savait-il? . . .

— Ah! par une prophétie faite à l'empereur Charles-Quint... A propos, j'espère que M. de Montgommery est libre?

Catherine ne répondit point.

— J'espère qu'il l'est? reprit Henry. J'ai demandé, et, au besoin, j'exige qu'il ne lui soit fait aucun mal!

— Oui, sire, répondit Vieilleville, M. de Montgommery est libre, à toute heure du jour et de la nuit, il envoie demander des nouvelles de Votre Majesté. Il est au désespoir!

— Qu'il se console, pauvre de Lorges! Il m'a toujours fidèlement servi . . . et, dernièrement encore, près de la régente d'Écosse.

— Hélas! murmura Catherine, que n'est-il resté près d'elle?

— Madame, c'est, non pas sa volonté, mais un ordre de moi qui l'a ramené d'Écosse . . . Il refusait de jouter contre moi: c'est un ordre de moi qui l'a forcé de jouter. Ma mauvaise fortune a tout fait, et non pas lui. Ne nous revoltons donc pas contre Dieu, et profitons bien plutôt de ce moment de vie qu'il me donne miraculeusement pour régler nos affaires les plus pressantes.

— Oh! monseigneur! murmura Catherine.

— Et, d'abord, reprit Henry, songeons aux promesses faites à nos amis; puis nous nous occuperons des traités passés avec nos ennemis . . . Vous savez ce qui est promis à Vieilleville, madame?

— Oui, sire.

— Son brevet de maréchal de France allait être signé, lorsque m'est arrivé ce terrible accident . . . Ce brevet doit être en état.

— Oui, sire, répondit Vieilleville, Votre Majesté avait eu la bonté de m'ordonner de le prendre en blanc chez M. le chancelier, afin que je le lui fisse signer à la première occasion, et le voici. Je l'avais sur moi pendant ce jour fatal du 30 juin, et, comme, depuis ce jour-là, je ne me suis point dévêtu, et n'ai point quitté le roi, il y est toujours.

Et, en disant ces mots, Vieilleville présenta le brevet à Henry.

— Je ne puis remuer sans grandes douleurs, madame, dit le blessé à Catherine; ayez la bonté de signer ce brevet pour moi, de le dater de ce jour, d'inscrire la cause qui fait que vous le signez à ma place, et de le donner à mon vieil ami.

Le comte, sanglotant, se précipita à genoux, baisant la main du roi, étendue sur son lit, et plus blanche que le drap sur lequel elle reposait.

Pendant ce temps, Catherine écrivait au bas du brevet de maréchal de France:

« Pour le roi, blessé; par son ordre, et près de son lit,

» CATHERINE, *reine*.

» 4 juillet 1559. »

Elle lut et montra au roi ce qu'elle venait d'écrire.

— Est-ce cela, sire? demanda-t-elle.

— Oui, madame, dit Henry. Et, maintenant, donnez ce brevet à Vieilleville.

Catherine remit le brevet au comte.

Puis, tout bas:

— Vous avez le brevet, dit-elle; mais n'en tenez pas moins votre promesse, mon bon ami, car il serait encore possible de vous le retirer.

— Soyez tranquille, madame, dit Vieilleville, vous avez ma parole, et je ne la reprends pas.

Et, pliant avec soin le brevet, il le mit dans sa poche.

— Maintenant, dit le roi, M. de Savoie et ma sœur sont-ils mariés?

— Non, sire, répondit Catherine: le moment eût été mal choisi pour des noces.

— Au contraire! au contraire! dit le roi; et je désire qu'on

les marie le plus promptement possible . . . Vieilleville, allez me chercher M. de Savoie et ma sœur.

Catherine sourit au roi en signe d'assentiment, et, accompagnant Vieilleville jusqu'à la porte:

— Comte, dit-elle, n'allez chercher M. de Savoie et Marguerite que lorsque j'aurai rouvert cette porte, et lorsque je vous en aurai donné l'ordre moi-même. Attendez dans cette antichambre, et, sur votre liberté, sur votre vie, sur votre âme, pas un mot de ce retour du roi à l'existence, surtout à madame de Valentinois!

— Soyez tranquille, madame, dit Vieilleville.

Et, en effet, il s'arrêta dans la chambre voisine, où, la porte refermée, Catherine put entendre le bruit des grands pas qui accusaient son émotion.

— Où êtes-vous, madame, dit le roi, et que faites-vous? . . . Je voudrais bien ne pas perdre de temps.

— Me voici, monsieur. Je disais à M. de Vieilleville où il pourrait trouver M. de Savoie, au cas où le prince ne serait point chez lui.

— Comment, au cas où il ne serait point chez lui?

— Mais il y sera: ce n'est que le soir que M. de Savoie quitte le château, et il y est toujours de retour avant l'aube.

— Ah! dit le roi avec un soupir d'envie, il fut un temps où, moi aussi, je courais les chemins par une belle nuit, et sur un bon cheval, *per amica silentia lunæ*, comme dit ma petite Marie Stuart... C'était doux de sentir la brise fraîche, et de voir trembler le feuillage sur la pâle lumière de la lune! . . . Ah! la fièvre ne me brûlait point comme à cette heure! . . . Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, car je souffre bien!

Pendant ce temps, Catherine s'était rapprochée du lit; mais, en s'en rapprochant, elle avait fait signe aux deux médecins de s'en éloigner.

Ambroise Paré et André Vésale répondirent par une respectueuse inclination de tête, et, comprenant que ces deux princes de la terre avaient quelque grand secret à débattre, au moment où l'un des deux allait quitter l'autre, ils se retirèrent hors de la portée de la voix, dans l'embrasure d'une fenêtre.

Catherine avait repris sa place près d'Henry.

— Eh bien, dit le roi, ils vont venir, n'est-ce pas?

— Oui, sire: mais, avant qu'ils viennent, Votre Majesté veut-elle bien me permettre de lui dire quelques paroles sur les affaires de l'État?

— Dites, répondit le roi, quoique je sois bien fatigué, madame, et que je ne voie plus les choses de ce monde que comme à travers un nuage.

— N'importe! n'importe! Dieu, pour vous, éclaircira ce nuage à travers lequel vous les voyez; et il permettra que vous portiez sur elles un jugement plus sûr peut-être que lorsque vous étiez en bonne santé.

Henry se tourna avec peine du côté de Catherine, et la regarda d'un œil brillant de fièvre et d'intelligence.

On voyait qu'il faisait un effort suprême pour mettre sa faiblesse au niveau de cet esprit florentin dont il avait eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier la tortueuse profondeur.

— Parlez, madame, dit-il.

— Pardon, sire, reprit Catherine, ce n'est point mon opinion, ce n'est point celle des médecins, qui ont toujours bonne espérance, mais c'est la vôtre, n'est-ce pas, que votre vie est gravement menacée?

— Je suis frappé mortellement, madame, dit le roi, et c'est par un miracle, sans doute, que Dieu permet que j'aie avec vous ce suprême entretien.

— Eh bien, sire, si c'est par un miracle, dit la reine, utilisons ce miracle, afin que le Seigneur ne l'ait pas fait vainement.

— Je vous écoute, madame, dit Henry.

— Sire, vous rappelez-vous ce que M. de Guise vous disait chez moi, au moment où vous étiez sur le point de signer ce malheureux traité de Cateau-Cambresis?

— Oui, madame.

— M. de Guise est grand ami de la France !

— Bon ! murmura le roi, un Lorrain ! . . .

— Mais, moi, sire, dit Catherine, je ne suis pas Lorraine.

— Non, dit Henry; mais vous êtes . . .

Il s'arrêta.

— Achevez, dit la reine; je suis une Florentine, et, par conséquent, une véritable alliée de la maison de France. Eh bien, je vous dis, sire, que le Lorrain et la Florentine ont été, en cette occasion, plus Français que certains Français !

— Je ne vous dis pas non, murmura Henry.

— Le Lorrain et la Florentine vous disaient: « Sire, c'est tout au plus si un traité pareil à celui que l'on vous propose, ou plutôt que vous proposez, était acceptable le lendemain de la bataille de la Saint-Laurent, ou de la prise de Saint-Quentin; mais, aujourd'hui que M. de Guise est arrivé d'Italie; que nous avons repris Calais, que nous comptons cinquante mille hommes bien armés en campagne, trente mille en garnison dans nos villes, un pareil traité est une dérision ! » Voilà ce que vous disaient le Lorrain et la Florentine, et ce que vous n'avez point voulu écouter.

— C'est vrai, dit Henry comme revenant d'un rêve, et j'ai eu tort.

— Alors, vous l'avouez? dit Catherine, les yeux brillants.

— Oui, je l'avoue; mais il est trop tard !

— Il n'est jamais trop tard, sire ! dit la Florentine.

— Je ne vous comprends pas, dit le roi.

— Voulez-vous me laisser faire? reprit Catherine; voulez-vous vous en rapporter à moi? et je vous rends toutes vos villes de

France, le Piémont, Nice, la Bresse ! et je vous ouvre la route du Milanais !

— Et que faut-il faire pour cela, madame?

— Il faut, malgré la majorité du Dauphin, dire que, vu sa faible santé, son peu de connaissance des affaires, vous nommez un conseil de régence qui durera un an et plus, s'il est besoin; qui sera composé de M. de Guise, de M. le cardinal de Lorraine et de moi, et qui seul règlera, pendant cette année, les affaires politiques, civiles, religieuses et autres.

— Et que dira François?

— Il sera trop heureux: il ne pense qu'au bonheur d'être le mari de sa petite Écossaise, et n'en ambitionne pas d'autre.

— Oui, en effet, dit Henry, c'est un grand bonheur, d'être jeune, d'être le mari d'une femme qu'on aime !

Et il poussa un soupir.

— Mais, continua-t-il, il y a une chose qui gâte tout cela: c'est qu'il est roi de France, et qu'un roi de France doit penser à son pays avant de penser à ses amours!

Catherine regarda Henry de côté. Elle avait grande envie de lui dire: « O roi, qui donnes un si bon conseil, pourquoi donc ne l'as-tu pas suivi? » mais elle eut peur de lui remettre en mémoire le souvenir de madame de Valentinois, et elle se tut, ou plutôt, continuant de pousser la conversation dans la voie où elle l'avait fait entrer:

— Et, alors, moi régente, M. de Guise lieutenant général, M. de Lorraine administrateur du royaume, nous nous chargeons de tout.

— De tout! Qu'entendez-vous par ces mots; « Nous nous chargeons de tout? »

— De tout rompre, sire; de reprendre les cent quatre-vingt-dix-huit villes, le Piémont, la Bresse, Nice, la Savoie, le Milanais!

— Oui, dit le roi; et, moi, pendant ce temps, je me présenterai

devant Dieu chargé d'un parjure, ayant pris le prétexte de ma mort pour ne pas tenir ma promesse! C'est un trop grand péché, madame, pour que je le risque! Si je devais vivre, je ne dis pas . . . j'aurais le temps de me repentir.

Puis, haussant la voix :

— Monsieur de Vieilleville! cria-t-il.

— Que faites-vous? demanda Catherine.

— J'appelle M. de Vieilleville, qui, bien sûrement, n'est point allé chez M. de Savoie.

— Et pourquoi l'appelez-vous?

— Pour qu'il y aille.

En effet, Vieilleville, qui s'était entendu appeler, rentrait en ce moment.

— Monsieur de Vieilleville, dit le roi, vous avez bien fait d'attendre un second ordre pour aller chez M. de Savoie, puisque la reine vous avait dit d'attendre; mais, ce second ordre, je vous le donne. Allez donc à l'instant même! et que dans cinq minutes M. de Savoie et madame Marguerite soient ici!

Puis, comme il se sentait faiblir, il regarda autour de lui, et, apercevant les deux médecins, qui, en entendant Henry élever la voix, s'étaient rapprochés:

— Tout à l'heure, dit-il, on m'a fait boire quelques gouttes d'une liqueur qui m'a reconforté . . . J'ai besoin de vivre une heure encore: qu'on me donne quelques nouvelles gouttes de cette liqueur.

Vésale prit la cuillére de vermeil, y versa cinq ou six gouttes du breuvage incarnat, et, tandis qu'Ambroise Paré soulevait la tête du mourant en passant ses mains derrière l'oreiller, il les lui fit glisser dans la bouche.

Pendant ce temps, Vieilleville, n'osant désobéir au roi, se rendait chez M. de Savoie et chez madame Marguerite.

Catherine, debout près du lit, souriait au roi, la rage dans le cœur.

XVI.

UN ROI DE FRANCE N'A QUE SA PAROLE.

Cinq minutes après, Emmanuel Philibert entrait par une porte, et Marguerite de France par l'autre.

Un éclair de joie passa sur le visage des deux jeunes gens en voyant le blessé de retour à la vie. En effet, grâce au breuvage presque magique dont il venait d'avaler quelques gouttes, il s'était fait, relativement à l'état de léthargique torpeur dans lequel ils l'avaient laissé, une notable amélioration chez Henry.

Catherine fit un pas en arrière pour céder au prince de Savoie et à Marguerite la place qu'elle occupait près du lit du blessé. Tous deux s'agenouillèrent devant le roi mourant.

— C'est bon, dit Henry laissant voir sur son visage pâle comme un rayon de joie; vous êtes bien ainsi, mes enfants; demeurez donc où vous êtes.

— O sire! murmura Emmanuel, quelle espérance!

— O mon frère! dit Marguerite, quel bonheur!

— Oui, dit Henry, il y a un bonheur, et j'en remercie Dieu: c'est que la connaissance me soit revenue; mais il n'y a pas d'espoir . . . Ne comptons donc pas sur ce qui ne peut être, et agissons comme des gens pressés. — Emmanuel, prenez la main de ma sœur.

Emmanuel obéit. La main de Marguerite venait de faire, il est vrai, la moitié du chemin pour aller trouver la sienne.

— Prince, continua Henry, j'ai désiré votre mariage avec Marguerite alors que je me portais bien; aujourd'hui que je suis mourant, non-seulement je le désire encore, mais, qui plus est, je l'exige.

— Sire, répéta le duc de Savoie.

— Mon bon frère! dit Marguerite en baisant la main du roi.

— Écoutez, reprit Henry, en donnant à sa voix une solennité suprême, écoutez, Emmanuel; non-seulement vous êtes un grand prince maintenant, grâce aux provinces que je vous ai rendues, un noble gentilhomme, grâce à vos aïeux; mais encore vous êtes un honnête homme, grâce à votre esprit droit et à votre cœur généreux. Emmanuel, c'est à l'honnête homme que je m'adresse.

Emmanuel Philibert releva sa noble tête: la loyauté de son âme brilla dans ses yeux, et, de cette voix douce et ferme qui lui était particulière:

— Parlez, sire, dit-il.

— Emmanuel, continua le roi, une paix vient d'être signée; cette paix est désavantageuse à la France . . .

Le prince fit un mouvement.

— Mais peu importe, puisqu'elle est signée! Cette paix vous fait à la fois l'allié de la France et de l'Espagne; vous êtes cousin du roi Philippe, mais vous allez vous trouver l'oncle du roi François. Votre épée est aujourd'hui d'un grand poids dans la balance où Dieu pèse la destinée des royaumes: c'est cette épée qui a ouvert les bataillons de Saint-Laurent; c'est elle qui a renversé les remparts de Saint-Quentin. Eh bien, j'adjure cette épée d'être aussi juste que son maître est loyal, d'être aussi terrible que son maître est courageux! Si la paix jurée entre moi et le roi Philippe II est rompue par la France, que cette épée se tourne contre la France; si cette paix est rompue par l'Espagne, que cette épée se tourne contre l'Espagne! Si la place

de connétable était vacante, Dieu m'est témoin, duc Emmanuel Philibert, que je vous la donnerais comme au prince qui a épousé ma sœur, comme au chevalier défendant les marches de mon royaume. Mais cette place est tenue par un homme à qui je devrais la retirer peut-être, mais qui, au bout du compte, m'a servi ou a cru me servir loyalement. Tout est donc bien comme cela est; tout est donc mieux, dirai-je même, car vous ne vous croirez engagé par rien, que la justice et le droit. Or, si la justice et le droit sont pour la France, votre bras et votre épée seront pour la France; si la justice et le droit sont pour l'Espagne, votre bras et votre épée seront contre la France. — Me jures-tu cela, duc de Savoie?

Emmanuel Philibert étendit la main vers Henry.

— Par ce cœur loyal qui en appelle à ma loyauté, dit-il, je le jure!

Henry respira.

— Merci! dit-il.

Puis, après un instant pendant lequel il parut remercier Dieu mentalement:

— Et, maintenant, dit-il, quel jour les formalités nécessaires à votre mariage, et qui l'ont retardé jusqu'à présent, seront-elles accomplies?

— Le 9 juillet, sire.

— Eh bien, jure aussi que, moi mort ou vivant, près de mon lit ou sur ma tombe, vos noces seront célébrées le 9 juillet.

Marguerite jeta sur Emmanuel un regard rapide, et dans lequel se cachait un reste d'anxiété.

Mais, lui, rapprochant la tête de Marguerite de la sienne, et la baisant au front ainsi qu'il eût fait à une sœur:

— Sire, dit-il, recevez ce second serment comme vous avez reçu le premier. Je les prononce tous deux avec une solennité égale; et que Dieu me punisse, par conséquent, d'une égale punition si je manquais à l'un ou à l'autre!

Marguerite pâlit et sembla près de s'évanouir.

En ce moment, la porte s'ouvrit, timide et hésitante, et dans l'entre-baillement apparut la tête du Dauphin.

— Qui entre? demanda le roi, dont tous les sens avaient acquis cette acuité particulière aux sens des malades.

— Oh! mon père parle! s'écria le Dauphin perdant toute timidité, et s'élançant dans la chambre.

Le visage d'Henry s'éclaira.

— Oui, mon fils, dit-il; et tu es le bienvenu dans cette chambre, car j'ai quelque chose d'important à te dire.

Puis, au duc de Savoie:

— Emmanuel, continua-t-il, tu viens d'embrasser ma sœur, qui va être ta femme; embrasse mon fils, qui sera ton neveu.

Emmanuel prit l'enfant dans ses bras, le serra tendrement sur sa poitrine, et le baisa sur les deux joues.

— Tu te rappelleras tes deux serments, frère? dit le roi.

— Oui, sire, et aussi fidèlement l'un que l'autre, je vous le jure!

— C'est bien . . . Maintenant, qu'on me laisse seul avec le Dauphin.

Emmanuel et Marguerite se retirèrent; mais Catherine resta à la même place.

— Eh bien? fit le roi s'adressant à elle.

— Moi aussi, sire? demanda Catherine.

— Vous aussi, oui, madame, répondit le roi.

— Quand le roi désirera me revoir, il me fera demander, dit la Florentine.

— Cet entretien fini, vous pourrez rentrer, madame, dit Henry, que je vous fasse demander ou non; mais, ajouta-t-il avec un triste sourire, il est probable que je ne vous ferai pas demander, car je me sens bien faible . . . Quoi qu'il en soit, venez toujours.

Catherine fit un mouvement pour sortir directement; mais sans

doute réfléchit-elle, et, décrivant une courbe, elle vint, en s'inclinant devant le lit, baiser la main du roi.

Puis elle sortit, laissant, pour ainsi dire, derrière elle, dans la chambre du mourant, un long regard plein d'inquiétude.

Quoique le roi eût entendu la porte se refermer sur Catherine, il attendit encore un instant; puis, s'adressant au Dauphin:

— Votre mère n'est plus là, François? demanda-t-il.

— Non, sire, répondit le Dauphin.

— Fermez la porte derrière elle, et revenez promptement près de mon lit, car je me sens de plus en plus faible.

François se hâta d'obéir; il poussa le verrou, et, revenant près du roi:

— Oh! mon Dieu, sire, dit-il, vous êtes bien pâle! Que puis-je faire pour votre service?

— Appelez le médecin d'abord, dit Henry.

— Messieurs! cria le Dauphin en se tournant vers les deux praticiens, venez vite! le roi vous réclame.

Vésale et Ambroise Paré se rapprochèrent du lit.

— Voyez-vous! dit Vésale à son confrère, qu'il venait sans doute de prévenir de la prochaine défaillance du roi.

— Messieurs, dit Henry, de la force, de la force! donnez-moi de la force!

— Sire . . . répondit Vésale en hésitant.

— N'avez-vous donc plus de cet élixir? demanda le mourant.

— Si fait, sire, reprit Vésale.

— Eh bien?

— Sire, cette liqueur ne donne au roi qu'une force factice...

— Qu'importe, pourvu que ce soit de la force!

— Et peut-être son abus abrégera-t-il les jours de Votre Majesté

— Monsieur, la question n'est plus maintenant dans la durée... Que je puisse dire au Dauphin ce que j'ai à lui dire, et que je meure au dernier mot, c'est tout ce que je demande.

— Sire, un ordre de Votre Majesté! car c'est en hésitant déjà que je vous ai donné une seconde fois de cette liqueur.

— Donnez-moi de votre élixir une troisième fois, monsieur, je le veux! . . .

Et sa tête s'affaissa sur l'oreiller, et ses yeux se fermèrent, et une si mortelle pâleur se répandit sur ses joues, qu'on eût cru qu'il allait expirer.

— Mais mon père se meurt! mon père se meurt! s'écria le Dauphin.

— Hâtez-vous, André, dit Ambroise: le roi est bien mal!

— Le roi a encore trois ou quatre jours à vivre, ne craignez rien, répondit Vésale.

Et, sans se servir, cette fois, de la cuillère de vermeil, il laissa tomber directement, de la bouteille sur les lèvres entr'ouvertes du roi, quelques gouttes de l'élixir.

L'effet en fut plus lent cette fois que les fois précédentes, mais il n'en fut pas moins efficace.

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que les muscles du visage frissonnèrent, que le sang parut de nouveau circuler sous la peau, que les dents se desserrèrent, et que l'œil se rouvrit, vitreux d'abord, puis s'éclaircissant peu à peu.

Le roi respira ou plutôt soupira.

— Oh! dit-il, grâce à Dieu . . .

Et il chercha du regard le Dauphin.

— Me voici, mon père, dit celui-ci agenouillé devant le lit, et se rapprochant du chevet.

— Paré, dit le roi, soulevez-moi avec des oreillers, et mettez mon bras autour du cou du Dauphin, afin que je m'appuie sur lui en descendant la dernière marche de mon tombeau.

Les deux praticiens étaient encore près du roi. Alors, avec cette habileté que donne la connaissance anatomique du corps humain, Vésale, glissant les coussins d'un canapé derrière les

oreillers du chevet royal, souleva Henry de manière à le placer sur son séant, tandis qu'Ambroise Paré arrondissait autour du cou du Dauphin le bras du blessé, auquel la paralysie donnait déjà le froid et la pesanteur de la mort.

Puis tous deux s'éloignèrent discrètement.

Le roi fit un effort, et les lèvres du père touchèrent celles du fils.

— Mon père! mon père! murmura l'enfant, pendant que deux grosses larmes roulaient de ses yeux sur ses joues.

— Mon fils, lui dit le roi, tu as seize ans, tu es un homme, et je vais te parler comme à un homme.

— Sire! . . .

— Je dis plus: tu es roi, car je me regarde déjà comme absent de ce monde, et je vais te parler comme à un roi.

— Parlez, mon père, dit le jeune homme.

— Mon fils, continua Henry, j'ai commis par faiblesse, jamais par haine ni méchanceté, bien des fautes dans ma vie . . .

François fit un mouvement.

— Laisse-moi dire . . . Il convient que je me confesse à toi, mon successeur, pour que tu évites ces fautes où je suis tombé.

— Ces fautes, mon père, si elles existent, dit le Dauphin, ce n'est pas vous qui les avez commises.

— Non, mon enfant; mais c'est moi qui en réponds devant Dieu et devant les hommes . . . Une des dernières et des plus grandes, continua le roi, a été commise à l'instigation du connétable et de madame de Valentinois . . . J'avais un bandeau sur les yeux, j'étais insensé; je te demande pardon, mon fils!

— Oh! sire! sire! s'écria le Dauphin.

— Cette faute, c'est la paix signée avec l'Espagne, c'est l'abandon du Piémont, de la Savoie, de la Bresse, du Milanais, de cent quatre-vingt-dix-huit places fortes, en échange desquelles la France ne reçoit que Saint-Quentin, Ham et le Catelet . . . Tu écoutes?



Lith. C. Perrin Turin 18[illegible] — G. Gonin del. et lith.

Le serment

— Oui, mon père.

— Tout à l'heure, ta mère était là; elle me reprochait cette faute, et elle s'offrait à la réparer.

— Comment cela, sire? fit le Dauphin avec un mouvement; puisque votre parole est donnée!

— Bien, François! bien! dit Henry. Oui, la faute est grande; mais la parole est donnée, François... Quelque chose que l'on te dise, quelque instance que l'on te fasse, quelque séduction qu'on emploie; une femme dût-elle te supplier dans l'alcôve, un prêtre dût-il t'adjurer dans le confessionnal; dût-on, à l'aide de la magie, évoquer mon fantôme pour te faire croire que l'ordre vient de moi, mon fils, sur l'honneur de mon nom, qui est la dorure du tien, ne change rien au traité de Cateau-Cambresis, si désastreux qu'il soit! n'y change rien, surtout parce qu'il est désastreux, et conserve toujours dans la bouche et dans le cœur cette maxime du roi Jean:

UN ROI DE FRANCE N'A QUE SA PAROLE!

— Mon père, dit le Dauphin, je vous jure par l'honneur de votre nom qu'il sera fait ainsi que vous le désirez.

— Si ta mère insiste?...

— Je lui dirai, sire, que je suis votre fils aussi bien que le sien.

— Si elle ordonne?...

— Je lui répondrai que je suis roi, et que c'est à moi à donner des ordres, et non à en recevoir.

Et, en disant ces mots, le jeune prince se redressa avec cette fierté toute particulière aux Valois.

— Bien, mon fils! dit Henry, bien! Voilà ce que j'avais à te dire... Et, maintenant, adieu! je sens que je m'affaiblis; je sens que mon œil se ferme, que ma voix s'éteint... Mon fils, répète sur mon corps sans mouvement le même serment que tu viens de faire, pour que tu sois engagé à la fois avec le vivant

et avec le mort. Puis, le serment fait, moi évanoui, moi mort par conséquent, tu pourras rouvrir à ta mère, .. Adieu, François! . . . adieu, mon fils! . . . embrasse ton père une dernière fois . . . Sire! vous êtes roi de France! . . .

Et Henry laissa retomber sa tête pâle et immobile sur son oreiller.

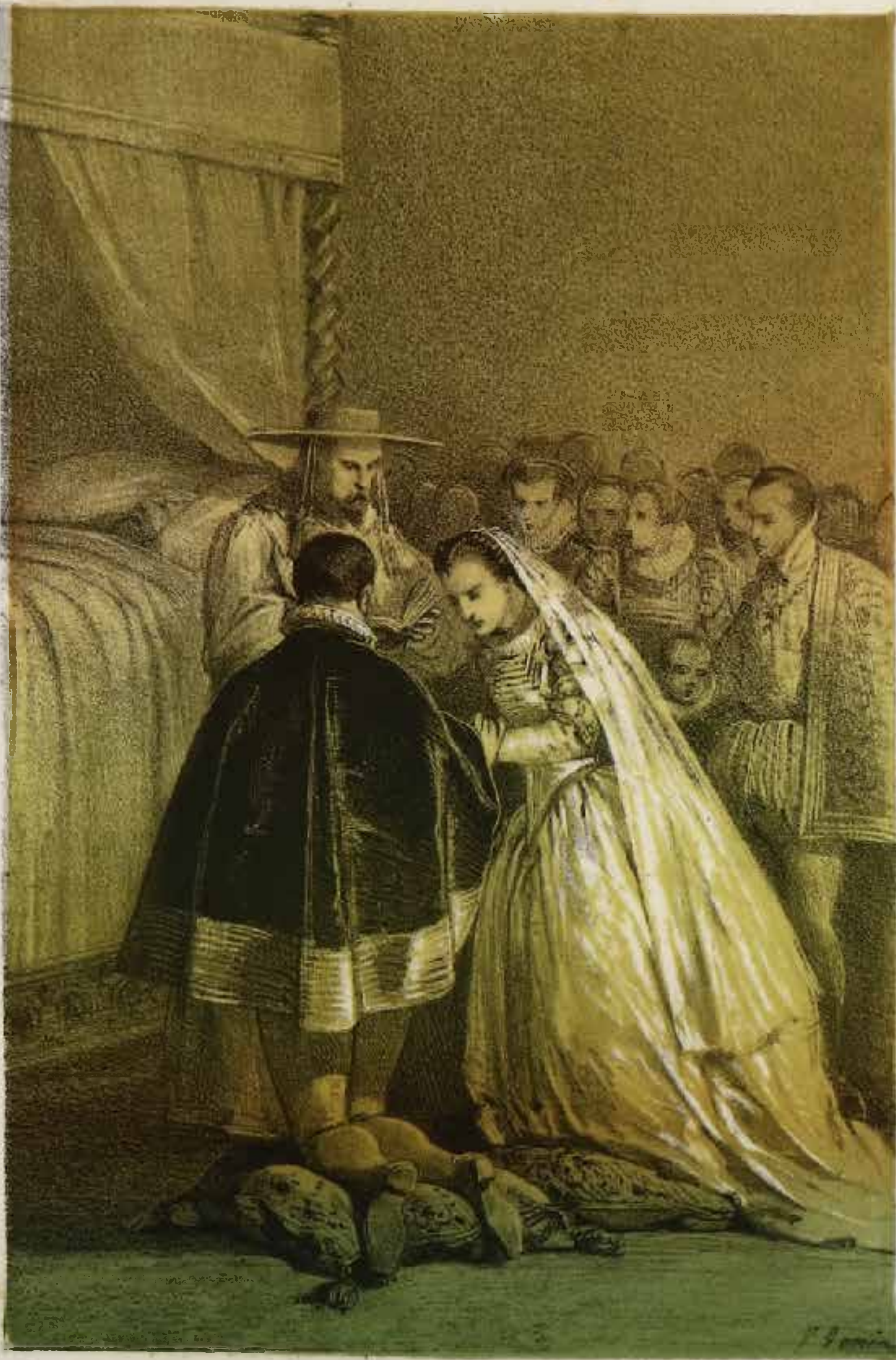
François suivit, avec son corps souple et flexible comme un jeune roseau, le mouvement du corps de son père; puis, se relevant et étendant avec solennité la main sur ce corps, que l'on pouvait, dès ce moment, considérer comme un cadavre:

— Mon père, dit-il, je vous renouvelle le serment de tenir fidèlement la paix jurée, si désastreuse qu'elle soit pour la France: de ne rien laisser ôter, de ne rien laisser ajouter au traité, quelque instance qu'on fasse près de moi, et quelle que soit la personne qui insiste! Que Dieu reçoive donc mon serment comme vous l'avez reçu! *Un roi de France n'a que sa parole*!

Et, baisant une dernière fois les lèvres froides et pâles de son père, à peine entr'ouvertes par le souffle de l'agonie, il alla ouvrir à la reine Catherine, qu'il trouva debout, raide et immobile, derrière la porte, attendant avec impatience la fin de cet entretien, auquel il ne lui avait pas été donné d'assister.

Le 9 juillet suivant, près du lit du roi, chez lequel la vie continuait de persister, quoiqu'elle ne se trahît que par un léger souffle dont la moiteur ternissait à peine un miroir, Emmanuel Philibert de Savoie prit solennellement pour épouse Marguerite de France, duchesse de Berry, le cardinal de Lorraine officiant, et toute la cour assistant à cette cérémonie, qui alla s'achever à la lueur des flambeaux, un peu après minuit, dans l'église Saint-Paul.

Le lendemain, 10 juillet, vers quatre heures de l'après-midi, c'est-à-dire à la même heure où, dix jours auparavant, il avait été si malencontreusement frappé par le comte de Montgommery,



Lith. J. Perrin. Turin 1854.

Le mariage.



le roi rendit le dernier soupir sans effort ni convulsion, ainsi que l'avait prédit André Vésale.

Il était âgé de quarante ans, trois mois et dix jours, et avait régné douze ans et trois mois.

Il eut ce mérite sur son père, de garder, mort, à Philippe II une parole que son père n'avait point gardée, vivant, à Charles-Quint.

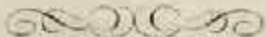
Le même jour, madame de Valentinois, qui était restée au palais des Tournelles jusqu'au dernier soupir du roi, quitta ce palais pour se retirer dans son château d'Anet.

Le même soir, toute la cour retourna au Louvre, les deux médecins et quatre prêtres restant seuls près du cadavre royal: les deux médecins pour l'embaumer, les quatre prêtres pour prier sur lui.

A la porte de la rue, Catherine de Médicis et Marie Stuart se trouvèrent en présence.

Catherine, selon l'habitude de préséance contractée depuis dix-huit ans, allait sortir la première; mais, tout à coup, elle s'arrêta, et, cédant le pas à Marie Stuart:

— Passez, madame, dit-elle avec un soupir: vous êtes la reine!



XVII.

OÙ LE TRAITÉ S'EXÉCUTE.

Henry II était mort en véritable roi de France, se soulevant sur son lit d'agonie pour ratifier les promesses faites.

Le 3 juillet 1550 furent expédiées les lettres patentes qui rendaient ses États à Emmanuel Philibert.

Le prince envoya sur-le-champ, pour procéder à cette reprise de possession, trois des seigneurs qui lui avaient été le plus dévoués dans sa mauvaise fortune.

C'étaient son lieutenant général en Piémont, Amédée de Valpergue; son lieutenant général en Savoie, le maréchal de Chatam, et son lieutenant général en Bresse, Philibert de la Beaume, seigneur de Montfalconnet.

Cette fidélité du roi Henry II à tenir ses promesses exaspéra toute la seigneurie de France dont Brantôme se fait l'organe.

« La chose, dit le chroniqueur, fut mise en délibération, et fortement debattue au conseil; les uns soutenoient que François II n'étoit point obligé de remplir les engagements pris par son père, surtout vis-à-vis d'une puissance inférieure; les autres opinoient pour attendre la majorité du jeune roi: ils disoient que la duchesse de Savoie n'avoit déjà apporté que trop d'avantages à son mari, et que l'établissement de dix filles de France eût moins coûté à la couronne.

« Car, ajoute le sire de Brantôme, de grand à grand, il n'y a que la main, mais non pas de grand à petit. C'est au grand à faire la part; c'est au petit à se contenter de celle que veut bien lui assigner le plus fort, et celui-ci n'est tenu de se régler que par son droit et sa convenance. »

La morale, comme on le voit, était large et facile; et, si, de nos jours, on la met encore en pratique, on en voile au moins la théorie.

Aussi, les Français, qui tenaient le Piémont depuis vingt-trois ans eurent-ils toutes les peines du monde à l'abandonner, et peu s'en fallut qu'ils ne se révoltassent contre les ordres de la cour.

Trois commandements successifs durent être faits au maréchal de Bourdillon pour qu'il évacuât les places de sûreté, et, avant de les remettre aux officiers piémontais, il exigea que l'ordre fût enregistré au Parlement.

Quant à Emmanuel Philibert, quelque désir qu'il eût de retourner dans ses États, il était encore retenu en France pour certains devoirs indispensables.

D'abord, il avait à aller prendre congé à Bruxelles du roi Philippe II, et à lui remettre le gouvernement des Pays-Bas, qu'il tenait de lui.

Philippe II nomma gouvernante des Flandres, en place d'Emmanuel Philibert, sa sœur naturelle, Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme; puis, absent depuis long temps lui même d'Espagne, il songea à y retourner avec sa jeune épouse.

Emmanuel Philibert ne voulut abandonner le roi Philippe II que lorsque, selon son expression, la terre lui manquerait pour le suivre; en conséquence, il l'accompagna jusqu'à Middelbourg, où le roi s'embarqua le 25 août.

Puis Emmanuel Philibert revint à Paris, où l'appelait le sacre du jeune roi.

Le jeune roi partait pour le château de Villers-Cotterets avec

toute sa cour, sous le prétexte de chercher la retraite, mais, en réalité, pour s'y amuser tout à son aise.

Les pères qui laissent un trône pour héritage, laissent rarement un long regret.

Le roi, dit M. de Montpleinchamp, un des historiens d'Emmanuel Philibert, *alla se divertir* au château de Villers-Cotterets, et prit avec lui le duc de Savoie, son oncle, qui y tomba malade de la fièvre.

Le château de Villers-Cotterets, commencé par François I[er], venait d'être achevé par Henry II, et l'on peut voir, même aujourd'hui, sur la façade qui regarde l'église, le chiffre du roi Henry II et de Catherine de Médicis, un H et un K, — Catherine s'écrivait alors par un K, — entouré des trois croissans de Diane de Poitiers; singulière alliance, moins singulière, cependant, à cette époque que dans la nôtre, de l'adjonction de la maîtresse à la vie conjugale.

La bonne princesse Marguerite, qui adorait son beau duc de Savoie, se constitua sa garde-malade, sans vouloir qu'il prît rien d'une autre main que de la sienne; par bonheur, la fièvre qui tenait le duc n'était qu'une fièvre de fatigue, mêlée de sombres regrets : Emmanuel Philibert avait regagné un duché royal, mais il avait perdu le cœur de son cœur !

Léona était retournée en Savoie, et était allée attendre, au village d'Oleggio, le 17 novembre, qui devait les réunir chaque année.

Enfin, cette puissante fée qu'on appelle la jeunesse vainquit fatigues et douleurs: la fièvre s'envola sur un dernier rayon de soleil d'été, et, le 21 septembre, le duc Emmanuel put accompagner le jeune roi François II et la reine Marie Stuart, qui avaient trente-quatre ans à eux deux, au sacre de Reims.

Au moment où Dieu abaissa les yeux sur celui que l'huile sainte faisait son élu, il dut, certes, prendre en pitié ce roi qui

ne devait vivre qu'un an, puis mourir d'une mort mystérieuse, et cette reine qui devait rester prisonnière vingt ans, puis mourir d'une mort sanglante!

Dans un autre livre dont les premiers chapitres sont déjà faits, nous essayerons de peindre ce règne d'un an quatre mois et vingt cinq jours, pendant la durée duquel se passèrent tant d'événements.

Le roi sacré et ramené à Paris, Philibert se trouva quitte en quelque sorte envers ces deux têtes couronnées, et il quitta son neveu de France, comme il avait quitté son cousin d'Espagne, afin de retourner dans ses États d'où il était absent depuis si longtemps, depuis de si longues années!

La duchesse Marguerite accompagna son époux jusqu'à Lyon; mais, là, elle le quitta. Ce devait être une chose déplorable que la situation de ce pauvre duché de Savoie, après une occupation étrangère de vingt-trois ans, et le duc Emmanuel avait cette coquetterie bien naturelle, de remettre un peu d'ordre dans ses États avant de les faire voir à sa nouvelle épouse.

Puis, il faut le dire, le mois de novembre approchait, et, depuis que Léona avait quitté Emmanuel à Écouen, Emmanuel était resté l'œil fixé sur ce point lumineux du 17 novembre, comme, dans une nuit sombre et pleine de tristesse, le pilote reste l'œil fixé sur la seule étoile qui brille au ciel.

Scianca-Ferro ramena la duchesse à Paris, puis, de son côté, le duc, après avoir fait une pointe en Bresse, revint à Lyon, s'embarqua sur le Rhône, où il faillit périr dans une tempête, et, ayant pris terre à Avignon, il s'achemina vers Marseille, où l'attendaient une troupe de seigneurs savoisiens que lui amenait André de Provana.

Cette brave troupe, composée de gentilshommes restés fidèles au duc, n'avait pas su, dans son impatience, attendre sur ses terres l'arrivée de son souverain: elle accourait au-devant de lui, pressée qu'elle était de lui rendre hommage.

Au milieu des fêtes que donna Marseille au duc de Savoie, un souvenir royal vint chercher Emmanuel Philibert: François II envoya à son oncle le grand collier de Saint Michel.

Il est vrai que ce n'était pas un don bien précieux, le roi de France venait de le donner, un peu au hasard, à dix huit personnes parmi lesquelles il y en avait au moins douze d'un contestable mérite; aussi l'appelait-on, dit l'historien qui nous fournit ces détails, le collier à *toutes bêtes.*

Mais, avec sa courtoisie ordinaire, Emmanuel le prit et le baisa en disant: — Tout ce qui vient de mon neveu m'est cher, tout ce qui vient du roi de France m'est précieux.

Et il le mit à l'instant même à son cou, près du collier de la Toison d'Or, pour indiquer qu'il ne faisait point de différence entre les dons qui lui venaient du roi de France, et ceux qui lui venaient du roi d'Espagne.

A Marseille, le duc s'embarqua pour Nice, — Nice la seule ville qui lui fût restée quand il avait perdu toutes les autres, et que toutes les autres l'avaient abandonné. Il est vrai que Nice veut dire *victoire.*

Aussi les écrivains du temps, beaux esprits, s'il en fut, ne manquèrent-ils pas de dire qu'au milieu de tous ses malheurs, la victoire était restée fidèle à Emmanuel Philibert.

Ce dut être pour Emmanuel une grande joie, et en même temps, un grand orgueil, de rentrer homme, prince et triomphant dans le château défendu par ce brave Montfort, dont les armes étaient des *pals*, et la devise: *Il faut tenir*, où il était entré faible, enfant et fugitif.

Mais, cette histoire, c'est celle des sensations, et je ne sais pas d'historien assez fort pour la raconter.

Le pays était en ruines; les provinces transalpines, enclavées dans le territoire français, étaient entièrement ouvertes, et coupées en deux, par l'apanage des ducs de Nemours, attachés à la France.

C'était un reste de la politique de François Ier.

François Ier, pour détacher de Charles III, père d'Emmanuel, jusqu'à ses plus proches parents, attira près de lui Philippe, frère cadet du prince, et dont l'apanage embrassait presque une moitié de la Savoie; puis, une fois à la cour de France, il le maria à Charlotte d'Orléans, et l'investit du duché de Nemours.

On se rappelle avoir vu, à Saint Germain, Jacques de Nemours, fils de Philippe, et l'y avoir vu tout dévoué aux intérêts de la France.

D'un autre côté, les Bernois et les Valaisiens contestaient à Emmanuel Philibert tout ce qu'ils avaient enlevé à son père sur les bords du lac Léman ; tout cela soutenu par Genève, foyer d'hérésie et d'indépendance, il était évident qu'il faudrait traiter avec eux.

En outre, le Piémont, la Bresse et la Savoie manquaient de places de défense, les Français ayant abattu celles qui les gênaient, et n'ayant conservé que les citadelles des cinq villes où ils devaient tenir garnison jusqu'à ce que la duchesse de Savoie fût accouchée d'un garçon. C'étaient les Français aussi qui avaient fixé les impôts, et qui les avaient touchés; le fisc était donc anéanti, les meubles des maisons princières se trouvaient dilapidés, et, quant aux joyaux de sa couronne, et à ceux qui lui appartenaient personnellement, il y avait longtemps que le prince avait fait argent de ceux auxquels il ne tenait pas, et avait remis aux mains des usuriers ceux auxquels il tenait et qu'il voulait reprendre un jour.

Pour faire face à cette pénurie, le duc revenait dans ses États avec cinq ou six cents écus d'or seulement, provenant de la dot de la princesse Marguerite, et de la rançon de Montmorency et de Dandelot.

Puis, l'absence et le malheur, ces deux grands dissolvants de tous les devoirs, de tous les amours, de tous les dévouements avaient produit leur effet ordinaire: la noblesse, qui n'avait pas vu Emmanuel depuis son enfance, avait oublié son prince, et s'était habituée

à vivre comme une espèce de confédération libre; — il en était ainsi, au quinzième et au seizième siécle, même chez les souverains forts et régnants; à plus forte raison chez ceux qui, impuissants à se protéger eux-mêmes, ne pouvaient protéger et maintenir les autres.

C'était ainsi que Philippe de Comines, par exemple, avait abandonné le duc de Bourgogne pour se donner à Louis XI; que Tanneguy du Châtel et le vicomte de Rohan, sujets du duc de Bretagne, s'étaient donnés à la France, et qu'en échange, Durfé, sujet du roi de France, s'était donné au duc de Bretagne.

Il y avait mieux; la plupart de ces gentilshommes, tout en restant Savoyards, étaient pensionnaires du roi François et du roi Philippe, et portaient l'écharpe de France et d'Espagne; enfin, comme une lèpre du cœur, l'ingratitude avait gagné les grands, l'indifférence et l'oubli étaient descendus chez les petits.

C'est que, peu à peu, les villes du Piémont s'étaient accoutumées à la présence des Français; les vainqueurs s'y étaient montrés très-modérés; ils n'y levaient de contributions que ce qui était absolument nécessaire, et, n'imposant aucune police locale, ils laissaient chacun vivre à sa guise; comme la plupart des charges étaient vénales, les magistrats eux-mêmes, pressés de rentrer dans le prix de leur charge, ne réprimaient pas ou ne réprimaient que bien faiblement une rapine dont eux-mêmes donnaient l'exemple.

Aussi lisons-nous dans Brantôme:

« Du temps de Louis XI et de François Ier, il n'y eut en Italie ni lieutenant de roi, ni gouverneur de province qui ne méritât, après avoir demeuré deux ou trois ans dans sa charge, d'avoir la tête tranchée pour ses concussions et extorsions. L'État de Milan nous étoit paisible et assuré, sans l'avarice et grande injustice qu'on y commit, et perdîmes tout. »

Il en résultait que tout ce qui était resté attaché au gouvernement de ses princes était dans l'obscurité ou l'oppression, puisque

rester attaché à Emmanuel Philibert, général des armées autrichiennes, flamandes et espagnoles contre la France, c'était naturellement regarder comme oppressive et ennemie l'occupation française.

Les quelques jours qu'Emmanuel Philibert passa à Nice furent des jours de fête : des enfants revoyant un père après une longue absence, un père revoyant des enfants qu'il croyait perdus, n'expriment pas leur joie et leur amour d'une façon plus tendre ; aussi Emmanuel Philibert déposa-t-il, dans le trésor de la forteresse, trois cent mille écus d'or destinés à relever les remparts de la ville, et à fonder, sur cette crête rocheuse qui sépare le port de Villefranche de celui de Limpia, le château de Montalban, qu'à cause de sa petitesse, l'ambassadeur vénitien Lipomano appelait le modèle en relief d'une citadelle.

Puis il partit pour Coni, la ville qui, avec Nice, lui avait été la plus fidèle, et qui, manquant d'artillerie, en avait fondu à ses frais pour se garder à son prince.

Emmanuel la récompensa en écartelant son blason de la croix blanche de Savoie, et en permettant que ses habitants, au lieu du titre de bourgeois, portassent celui de citoyens.

Une autre préoccupation des plus graves le tenait encore : de même que la France avait ses Huguenots qui allaient donner de graves secousses aux trônes de François II et de Charles IX, Emmanuel avait les religionnaires des Alpes Piémontaises.

Genève, dès 1535, avait adopté le luthérianisme, et était devenue, peu de temps après, le chef-lieu des disciples de Calvin.

Mais c'était depuis le dixième siècle que l'Israël des Alpes existait.

En effet, vers le milieu de ce dixième siècle du Christ, que les traditions disaient devoir être le dernier du monde ; lorsque la moitié de ce monde jetait un grand cri de terreur, à l'approche de l'agonie universelle, quelques familles chrétiennes, tirant leur origine des pauliciens, secte détachée de celle des manichéens, et venant d'Orient, s'étaient répandues en Italie, où elles avaient laissé

leur trace sous le nom de *paterini* — dont nous avons fait patazins — et avaient pénétré dans les vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin.

Là, dans ces gorges reculées, elles s'étaient implantées comme des fleurs sauvages, et vivaient pures, simples, ignorées dans les gerçures de leurs rochers, qu'elles croyaient inaccessibles; leur âme était libre comme l'oiseau qui fend l'azur du ciel, leur conscience était blanche comme la neige qui couronne le mont Rosa et le mont Viso, ces frères européens du Thabor et du Sinaï; ils ne reconnaissaient pour fondateur aucun des hérésiarques modernes: ils prétendaient que les doctrines de la primitive Église s'étaient conservées parmi eux dans toute sa pureté. L'arche du Seigneur, disaient ils, se reposait sur les montagnes qu'ils habitaient, et, pendant que l'Église romaine était submergée par un déluge d'erreurs, parmi eux seulement le flambeau saint était resté allume: aussi, s'intitulaient-ils, non pas réformés, mais réformateurs.

Et, en effet, cette Église aux mœurs austères, à la robe sans couture comme celle du Christ, cette Église avait religieusement conservé l'esprit, les usages, les rits des premiers chrétiens. L'Évangile était sa loi; le culte qui découlait de cette loi — le moins compliqué de tous les cultes humains, — ce culte était le lien d'une communauté fraternelle dont les membres ne se rassemblaient que pour prier et pour aimer. Leur crime, — pour les persécuter il avait bien fallu trouver un crime, — leur crime avait été de soutenir que Constantin, en dotant les papes de grandes richesses, avait corrompu la société chrétienne. Ils s'appuyaient sur deux paroles sorties de la bouche du Christ.

La première:

Le fils de l'homme n'a pas une maison où reposer sa tête.

La seconde:

Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille.



Charles Perrin del et lith.

Imp. Lith. de C. Perrin, Turin 1854.

Retour à Oleggio.



Ce crime avait attiré sur eux les rigueurs d'une institution tout fraîchement établie, et qu'on appelait l'inquisition.

Les égorgements et les bûchers avaient duré quatre siècles; — car c'était d'eux que les Albigeois, en Languedoc, les Hussites, en Bohême, les Vaudois, dans la Pouille, tiraient leur origine.

Mais rien n'avait pu ralentir chez eux, nous ne dirons pas même la foi, mais l'esprit de prosélytisme; leurs missionnaires voyageaient sans cesse, et aussi bien pour visiter les églises naissantes que pour en fonder de nouvelles.

Leurs principaux apôtres étaient: d'abord, Valdo, de Lyon, qui leur avait donné le nom de Vaudois; puis le fameux Bérengaire; puis un Ludovico Pascale, prédicateur en Calabre; puis un Giovanni, de Lucerne, prédicateur à Gênes; puis, enfin, plusieurs frères, du nom de Moline, envoyés pour cathéchiser en Bohême, en Hongrie, en Dalmatie.

Les princes de Savoie ne virent d'abord dans les Vaudois qu'une peuplade isolée, inoffensive, peu nombreuse, aux mœurs douces, à la doctrine pure.

Mais, lorsqu'arrivèrent ces grands remueurs d'idées, ces grands bouleversateurs du monde que l'on appelle Luther et Calvin, et que les Vaudois se furent réunis à eux, les Vaudois, branche de l'arbre immense de la Réforme, cessèrent d'être une secte dans l'Église, et devinrent un parti dans l'État.

Pendant les malheurs de Charles III, ils s'étaient répandus dans toutes les vallées voisines de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin, et avaient gagné un grand nombre de partisans dans la plaine, et même dans les villes du Piémont, à Chieri, à Avignon et à Turin; aussi, François I[er], allié des Turcs de Constantinople, et des protestants allemands, avait-il ordonné, en 1534, au sénat de Turin de sévir contre eux dans toute la rigueur des lois, et à ses commandants militaires, de seconder l'inquisition, pour forcer les Vaudois à entendre la messe, ou à quitter le pays. Cette persécution s'était prolongée jusque sous Henry II.

La plus grande fermentation régnait donc dans les vallées vaudoises, lorsqu'Emmanuel Philibert arriva, le 16 novembre, à Verceil, l'un des châteaux où s'était, on se le rappelle, écoulée son enfance.



XVIII.

LE 17 NOVEMBRE.

Le 17 novembre, au matin, un cavalier enveloppé d'un grand manteau descendait de cheval à la porte d'une petite maison d'Oleggio, et recevait dans ses bras une femme à demi évanouie de joie et de bonheur.

Le cavalier, c'était Emmanuel Philibert.

La femme, c'était Léona.

Quoique cinq mois à peine se fussent écoulés depuis qu'Emmanuel avait quitté Léona à Écouen, il s'était fait dans celle-ci un immense changement.

Ce changement était celui qui s'opèrerait dans une fleur qui, habituée à l'air et au soleil, serait tout à coup transportée à l'ombre; celui qui s'opèrerait dans un oiseau, libre musicien des airs, que, tout à coup, on enfermerait dans une cage.

La fleur perdrait ses couleurs, l'oiseau son chant.

Les joues de Léona avaient pâli; son œil était devenu triste, sa voix grave.

Le premier moment donné au bonheur de se revoir, les premières paroles échangées avec les folles prodigalités de la joie; Emmanuel regarda la jeune femme d'un air d'inquiétude.

La main de la douleur s'était posée sur ce visage, et y avait laissé sa fatale empreinte.

Elle sourit au regard interrogateur de son amant.

— Je vois bien ce que tu cherches, mon bien-aimé Emmanuel, dit Léona : tu cherches le page du duc de Savoie, le joyeux compagnon de Nice et d'Hesdin ; tu cherches le pauvre Léone!

Emmanuel poussa un soupir.

— Celui-là, continua-t-elle avec un sourire d'une profonde mélancolie, il est mort et tu ne le reverras plus; mais il reste sa sœur Léona, à laquelle il a légué l'amour et le dévouement qu'il avait pour toi.

— Oh! que m'importe! s'écria Emmanuel ; c'est Léona que j'aime! c'est Léona que j'aimerai toujours!

— Aime-la bien vite et bien tendrement alors! dit la jeune femme.

— Et pourquoi cela? demanda Emmanuel.

— Mon père est mort jeune, reprit celle-ci; ma mère est morte jeune, et, moi, dans un an, j'aurai atteint l'âge de ma mère.

Emmanuel la pressa, en frissonnant, contre son cœur.

Puis, d'une voix altérée :

— Mais que dis-tu donc-là, Léona? demanda-t-il.

— Rien de bien effrayant, mon ami, maintenant que je suis sûre que Dieu permet aux morts de veiller sur les vivants.

— Je ne te comprends pas, Léona, dit Emmanuel, qui commençait à s'inquiéter de la profonde rêverie empreinte dans le regard de la jeune femme.

— Combien as-tu d'heures à me donner, mon bien-aimé? demanda Léona.

— Oh! tout le jour et toute la nuit. N'est il pas convenu qu'une fois par an, pendant vingt quatre heures tu m'appartiens?

— Oui... Eh bien, à demain ce que j'ai à te dire! d'ici-là, mon bien-aimé, revivons dans le passé.

Puis, avec un soupir:

— Hélas! ajouta t-elle, le passé, c'est mon avenir, à moi.





Lit. de C. Perrin Turin 1854

Charles Perrin del et lith.

Emmanuel et les Paysans.

Et elle fit signe à Emmanuel de la suivre.

A peine établie au village d'Oleggio, dans cette maison qu'elle avait achetée, et qu'elle avait plutôt érigée en tabernacle que meublée en maison, elle était encore inconnue de tout le monde. Emmanuel Philibert, qui n'était pas revenu en Piémont depuis son enfance, y était encore plus inconnu qu'elle.

Les paysans regardèrent donc passer ce beau jeune homme de trente ans à peine, et cette belle jeune femme qui en paraissait tout au plus vingt-cinq, sans se douter qu'ils voyaient passer ensemble le prince qui tenait le bonheur du pays dans ses mains, et celle qui tenait dans ses mains le cœur du prince.

Où allaient-ils?

C'était Léona qui conduisait Emmanuel.

De temps en temps, Léona s'arrêtait, s'approchait d'un groupe.

— Ecoute, disait-elle à Emmanuel.

Puis elle demandait aux paysans :

— De quoi parlez-vous, mes amis?

Et ceux-ci répondaient:

— De quoi voulez-vous que nous parlions, ma belle dame, si ce n'est du retour de notre prince dans ses États.

Alors, Emmanuel se mêlait à la conversation.

— Que pensez-vous de lui? demandait-il à son tour.

— Que voulez-vous que nous en pensions? disaient les paysans; nous ne le connaissons pas.

— Vous le connaissez de renommée, disait Léona.

— Oui, comme un brave capitaine; mais que nous importent les braves capitaines, à nous? Ce sont les braves capitaines qui, pour soutenir leur réputation, se font la guerre; et, la guerre, c'est la stérilité de nos champs, la dépopulation de nos villages, le deuil de nos filles et de nos femmes.

Et Léona regardait Emmanuel d'un œil plein de prières.

— Tu entends? murmurait-elle.

— Ainsi, ce que vous désirez que vous ramène votre prince, braves gens. . . ? demandait Emmanuel.

— C'est l'absence de l'étranger, c'est la paix, c'est la justice!

— Au nom du duc, disait alors Léona, je vous promets tout cela; car le duc Emmanuel Philibert est non seulement, comme vous le dites, un brave capitaine, mais encore un grand cœur.

— Alors, criaient les paysans, vive notre jeune duc Emmanuel Philibert !

Et le prince serrait Léona contre sa poitrine; car, pareille à une autre Égérie, elle faisait connaître à cet autre Numa les véritables désirs du peuple:

— Oh! lui disait-il, ma bien-aimée Léona, que ne puis-je ainsi, et avec toi, faire le tour de mes États!

Et Léona souriait tristement:

— Je serai toujours avec toi, murmurait-elle.

Puis, si bas, qu'elle seule et Dieu pouvaient l'entendre :

— Et bien plus encore, ajoutait-elle, plus tard que maintenant !

Ils sortirent du village.

— J'aurais voulu, mon bien-aimé, dit Léona, te conduire où nous allons par un chemin tout de fleurs; mais, tu le vois, le ciel et la terre rappellent à eux deux l'anniversaire que nous fêtons aujourd'hui : la terre est triste et dépouillée, elle représente la mort; le soleil est brillant et doux, il représente la vie; — la mort qui n'est que passagère comme l'hiver ; la vie, qui est éternelle comme le soleil.

— Reconnais tu la place, mon bien-aimé, où, tout ensemble, tu as trouvé la mort et la vie?

Emmanuel Philibert regarda autour de lui, et jeta un cri; il reconnaissait l'endroit où il avait, vingt-cinq ans auparavant, trouvé, près d'un ruisseau, une femme morte et un enfant presque mort.

— Oui, dit Léona en souriant, c'est bien ici.





Chales Perrin del et lit. Imp. lith. de C. Perrin. Turin 185

..... La s'elevera une chapelle à la Vierge des misericordes.

Emmanuel prit son poignard, coupa une branche de saule, et la planta juste à l'endroit où était couchée la mère de Léona.

— Là, dit-il, s'élèvera une chapelle à la Vierge des Miséricordes.

— Et à la Mère des Douleurs, ajouta Léona.

Léona se mit à cueillir, au bord du ruisseau, quelques tardives fleurs d'automne, tandis qu'Emmanuel Philibert, grave et rêveur, appuyé au saule dont il avait coupé une branche, voyait repasser devant lui sa vie tout entière.

— Oh! dit-il tout à coup, en attirant Léona à lui, et en la pressant contre sa poitrine, c'est toi qui as été l'ange visible qui, à travers les âpres chemins que j'ai suivis, m'a conduit, pendant vingt-cinq ans, de ce point d'où je suis parti à ce point où je reviens.

— Et, moi, reprit Léona, je te jure ici, ô mon bien-aimé duc, de continuer dans le monde des esprits la mission que j'avais reçue de Dieu dans le monde des hommes.

Emmanuel regarda la jeune femme avec cette inquiétude qu'il avait déjà exprimée en la revoyant.

Léona, la main étendue ainsi, pâlement éclairée par le mourant soleil d'automne, semblait déjà bien plus une ombre qu'une créature vivante.

Emmanuel baissa la tête, et poussa un soupir.

— Ah! tu commences enfin à me comprendre, dit Léona; ne pouvant plus être à toi, n'ayant plus la force de demeurer en ce monde, je ne pouvais plus être qu'à Dieu!

— Léona! Léona! s'écria Emmanuel, ce n'était pas cela que tu m'avais promis à Bruxelles et à Ecouen.

— Oh! dit Léona, je te tiens bien plus que je ne t'avais promis, mon bien-aimé duc! Je t'avais promis de te revoir et d'être à toi une fois par an, et voilà que je trouve que ce n'est plus assez, et qu'à force de prières, j'ai obtenu de Dieu de mourir bien vite, afin de ne plus te quitter du tout.

Emmanuel frissonna, comme si, au lieu de ces paroles qui venaient de frapper son oreille, c'eût été l'aile de la mort ellemême qui eût effleuré son cœur.

— Mourir! mourir! dit-il; mais sais-tu donc ce qu'il y a de l'autre côté de la vie? Es-tu descendue, comme Dante Alighieri de Florence, dans ce grand mystère de la tombe, pour parler ainsi de mourir?

Léona sourit.

— Je ne suis pas descendue dans la tombe comme Dante Alighieri de Florence, dit-elle; mais un ange en est sorti, qui a conversé avec moi des choses de la mort et de la vie.

— Mon Dieu! Léona, s'écria Emmanuel en regardant la jeune femme d'un œil où se peignait un commencement d'effroi, es-tu bien sûre d'avoir toute ta raison?

Léona sourit de nouveau : on sentait en elle la douce et profonde sécurité de la conviction.

— J'ai revu ma mère, dit-elle.

Emmanuel éloigna Léona de lui, mais sans la quitter des mains, et, la regardant d'un œil de plus en plus étonné:

— Ta mère? s'écria-t-il.

— Oui, ma mère, dit Léona avec une tranquillité qui fit passer un frisson dans les veines de son amant.

— Et quand cela? demanda Emmanuel.

— Pendant la nuit dernière.

— Et où l'as-tu revue? demanda Emmanuel; à quelle heure l'as-tu revue?

— A minuit, près de mon lit

— Tu l'as vue? insista le prince.

— Oui, répondit Léona.

— Et elle t'a parlé?

— Elle m'a parlé.

Le prince essuya, d'une main, la sueur qui perlait sur son front,

et, de l'autre, serra Léona contre son cœur, comme pour s'assurer que c'était bien un être vivant, et non un fantôme, qu'il avait devant les yeux.

— Oh! répète moi cela, mon cher enfant, reprit-il; dis-moi ce que tu as vu, dis-moi ce qui s'est passé.

— D'abord, continua Léona, depuis que je t'ai quitté, mon bien-aimé Emmanuel, chaque nuit, j'ai rêvé des deux seules personnes que j'aie aimées au monde, de toi et de ma mère.

— Léona ! dit le prince en appuyant ses lèvres au front de la jeune femme.

— Mon frère! répondit celle-ci, comme pour donner au baiser qu'elle venait de recevoir toute la chasteté d'une étreinte fraternelle.

Le prince hésita un instant.

Puis, d'une voix étouffée :

— Eh bien, oui, ma sœur! dit-il.

— Merci, dit Léona avec un divin sourire. Oh! maintenant, je suis bien sûre de ne jamais plus te quitter!

Et, d'elle même, une seconde fois elle donna son front à baiser au prince, qui, cette fois, ne fit plus qu'y appuyer le sien.

— J'écoute, dit le prince.

— Je te disais donc, cher bien-aimé, que, chaque nuit, depuis le jour d'Écouen, j'avais rêvé de toi et de ma mère; mais tout cela n'était qu'un rêve, et, la nuit dernière seulement, j'eus la vision.

— Voyons, parle; j'écoute.

— Je dormais: je fus éveillée par une impression glacée. Je rouvris les yeux. Une femme vêtue de blanc et voilée était dans la ruelle de mon lit : c'était une femme qui venait de m'embrasser au front; j'allais jeter un cri, elle leva son voile, et je reconnus ma mère.

— Léona, Léona, es-tu donc bien sûre de ce que tu dis? demanda le duc.

Léona sourit.

— J'étendis les deux bras comme pour l'embrasser, reprit-elle; mais elle fit un signe, et mes bras retombèrent inertes à mes côtés. J'étais enchaînée sur mon lit; on eût dit que mes yeux seuls vivaient; mes yeux étaient fixés sur le fantôme, et ma bouche murmurait:

« — Ma mère! »

Emmanuel fit un mouvement.

— Oh! je n'avais pas peur, dit Léona: j'étais heureuse!

— Et tu dis, Léona, que le fantôme t'a parlé?

« — Ma fille, m'a-t-il dit, ce n'est point la première fois que Dieu permet que je te revoie depuis ma mort, et souvent, dans ton sommeil, tu as dû me sentir près de toi; car souvent je suis venue, me glissant entre tes rideaux, comme je suis là, pour te regarder dormir; mais c'est la première fois que Dieu permet que je te parle.

« — Parle, ma mère, lui répondis-je; j'écoute.

« — Ma fille, continua le fantôme, en faveur de la croix blanche de Savoie, à laquelle tu as sacrifié ton amour, non-seulement Dieu te pardonne, mais encore il permet qu'à chaque grand danger qui menacera le duc, tu lui en donnes avis. »

Le duc regarda Léona avec doute.

« — Demain, continua Léona, quand le duc viendra te voir, tu lui diras de quelle sainte mission le Seigneur te charge; puis, comme il doutera..... » — Car le fantôme avait prévu que tu douterais, mon bien-aimé duc.

— En effet, Léona, reprit Emmanuel, ce que tu me dis-là est assez extraordinaire pour qu'il soit permis de douter.

« — Puis, comme il doutera, continua le fantôme, tu lui diras qu'à l'heure même où un oiseau viendra se poser sur la branche de saule qu'il aura coupée, et chantera, c'est à-dire le 17 novembre, à trois heures de l'après midi, Scianca-Ferro arrivera



Chales Perrin del et lith. Imp. Lith. de C. Perrin Turin, 1854.

L' apparition.



à Verceil, porteur d'une lettre de la duchesse Marguerite; alors, il sera bien force de croire. »

Puis le fantôme baissa son voile en murmurant:

« — Adieu, ma fille! tu me reverras quand il sera temps. » Et il s'évanouit.

A peine Léona avait-elle cessé de parler, qu'un oiseau inconnu, qui semblait s'abattre du ciel, se posa sur la branche de saule, coupée par le duc et plantée en terre, et se mit à chanter mélodieusement.

— Tu vois, mon duc, dit Léona, en ce moment, Scianca-Ferro entre à Verceil, où tu le trouveras demain.

— En vérité, dit Emmanuel, si ce que tu me dis est vrai, Léona, il y aura miracle!

— Et, alors, me croiras-tu?

— Oui.

— Feras-tu, dans l'occasion, ce que je te dirai?

— Ce serait un sacrilége, de ne pas t'obéir, Léona; car tu viendras de la part de Dieu.

— Voilà tout ce que j'avais à te dire, mon ami. Rentrons, dit Léona.

— Pauvre enfant! murmura le duc, il n'est point étonnant que tu sois si pâle, ayant reçu le baiser d'une morte.

Le lendemain, en rentrant au château de Verceil, Emmanuel trouva Scianca-Ferro qui l'attendait.

Celui-ci était entré, la veille, dans la grande cour au moment où trois heures sonnaient; il apportait une lettre de la duchesse.

XIX.

LES MORTS SAVENT TOUT.

La lettre de la princesse Marguerite était accompagnée d'une somme de trois cent mille écus.

Le maréchal de Bourdillon, qui, sans doute, agissait selon les ordres secrets du duc de Guise, refusait de quitter ses garnisons, si ses hommes n'étaient pas payés d'un arriéré de solde.

Voyant que les Français n'évacuaient pas le Piémont aussi rapidement qu'ils s'y étaient obligés, le duc avait écrit au roi François II, en chargeant la princesse Marguerite de transmettre la lettre à son neveu.

Le roi François II, soufflé par les Guises, avait répondu que les soldats ne voulaient point quitter le Piémont sans être payés d'une somme de cent mille écus qui leur était due.

« Or, disait la bonne princesse Marguerite, comme il est incontestable que c'est à la France, et non pas à vous, à payer les soldats français, je vous envoye, mon bien-aimé maître et seigneur, cette somme de cent mille écus, prix de mes joyaux de jeune fille, et qui me venaient en grande partie des dons de mon père François Ier.

« Et, par ainsi, ajoutait-elle, ce sera la France qui payera, et non pas vous. »

Les troupes françaises furent soldées, et il ne resta plus de garnisons que dans les quatre villes réservées, Turin, Cherasco, Chieri et Villeneuve d'Asti.

Puis il revint à Nice avec Scianca-Ferro, lequel ne fit qu'y toucher barre, et retourna aussitôt à Paris prendre son poste près de la princesse Marguerite.

La princesse ne devait venir dans les États du duc que quand toute trace de désordre en serait effacée.

Peut-être, un peu ingrat envers elle par amour pour Léona, le duc ne mettait-il pas à revoir cette excellente princesse tout l'empressement qu'elle méritait.

Le duc n'en procéda pas moins à la complète réorganisation de ses États.

Il commença par faire la part de la fidélité, de l'oubli et de l'ingratitude.

Un grand nombre de ses sujets s'était jeté dans le parti français.

Un nombre moindre s'étaient tenus à l'écart chez eux, demeurant passivement fidèles au duc.

Enfin, un petit nombre était resté constant à sa mauvaise fortune, et avait pris une part active à ses intérêts.

Il avança ces derniers en charges et en honneurs.

Il pardonna aux seconds leur faiblesse, et leur fit bon visage, leur rendant même service, quand l'occasion s'en présentait.

Quant aux derniers, il ne leur fit ni bien ni mal, mais les laissa éloignés des affaires, disant :

— Je n'ai point de raison de me fier à eux dans ma prospérité, puisqu'ils m'ont abandonné dans ma disgrâce.

Puis il se rappela que les paysans d'Oleggio lui avaient demandé des magistrats qui leur rendissent la justice, au lieu de la leur vendre.

En conséquence, il mit à la tête de l'ordre judiciaire Thomas

de Langusque, comte de Stropiane, magistrat célèbre à la fois par son intégrité et par sa profonde science des lois.

En outre, deux sénats remplacèrent à la fois et les anciens conseils de justice, et les parlements établis par l'occupation française.

Or, sur le versant occidental des Alpes, existait ce proverbe: « Dieu nous préserve de l'équité du parlement! »

Et ce proverbe, comme avaient fait Annibal et Charlemagne, et comme devait faire plus tard Napoléon, avait passé des Alpes occidentales aux Alpes orientales.

La paix fut plus longue à établir que la justice.

Nous avons parlé des deux causes de guerre, guerre territoriale et guerre religieuse, qui existaient au sein même de la Savoie.

Guerre territoriale avec la confédération Helvétique, qui s'était emparée du pays de Vaux, du comté de Romont, de Gex et du Chablais.

Emmanuel Philibert consentit à céder toute la rive droite du lac Léman aux Bernois, à la condition qu'on lui rendrait le Chablais, le pays de Gex et les baillages de Ternier et de Gaillard.

La paix fut arrêtée sur ces bases.

Guerre religieuse avec les réformateurs des vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin.

Nous avons dit que l'alliance de ces derniers avec les calvinistes de Genève et avec les luthériens d'Allemagne en avait fait une puissance.

Emmanuel Philibert envoya contre eux le bâtard d'Achaïe.

Celui-ci pénétra dans les vallées avec une armée de quatre à cinq mille hommes; on pensait que c'était bien assez pour réduire une population inhabile aux armes, et qui n'avait pour défense que les instruments avec lesquels elle labourait ses champs.

Mais tout devient arme à qui veut véritablement défendre la double liberté du corps et de l'âme.

Les hommes cachèrent les femmes, les vieillards et les enfants dans des cavernes connues d'eux seuls. Dans l'attente d'une invasion, ils avaient reçu de leurs frères de Genève des quantités considérables de poudre: au-dessus de toutes les routes que devaient suivre les catholiques, on mina les rochers; à peine engagés dans les défilés, les envahisseurs entendaient gronder au-dessus de leur tête un tonnerre plus terrible que celui du ciel, une foudre qui tombait à chaque éclair! les montagnes tremblaient sous ces détonations; les rochers, arrachés de leurs bases, semblaient d'abord remonter vers les nuages, puis ils retombaient entiers ou en éclats, roulaient aux versants des montagnes en avalanches de granit, et venaient frapper des hommes qui, lorsqu'ils cherchaient leurs adversaires, ne voyaient que des aigles effrayés planant dans le ciel.

Cette guerre dura près d'un an. Enfin, Vaudois et catholiques lassés, en vinrent à des paroles de paix; peut-être aussi Emmanuel Philibert n'avait-il voulu donner qu'un gage de son désir d'exterminer l'hérésie aux Guises, qui gouvernaient la France, qui dressaient les bûchers de la Grève, et préparaient la Saint-Barthélemy; à Philippe II, qui gouvernait l'Espagne, et qui dressait les échafauds de Bruxelles, d'Anvers et de Gand.

Le résultat des conférences fut que les Vaudois renverraient leurs *barbas* les plus turbulents, — c'était le nom que les religionnaires des montagnes donnaient à leurs prêtres, à cause des longues barbes qu'ils portaient, — et que, ceux-ci renvoyés, les habitants auraient le droit d'exercer leur culte aux lieux où, de temps immémorial, ils l'avaient exercé.

Seulement, comme une population catholique existait aussi dans la vallée, et, quoiqu'en nombre inférieur, avait droit à la liberté de son culte, on assigna, dans chaque vallée, deux villages où la messe serait célébrée.

Les prêtres religionnaires firent leurs adieux à leurs familles, et de peur de soulèvement parmi les populations si l'on voyait

en eux des exilés — partirent sous des costumes de pâtres et de muletiers.

Eux partis, Emmanuel Philibert fit élever, aux issues des vallées, les châteaux-forts de la Peyrouse, du Villars et de la Tour.

Toutes choses pacifiées dans son duché, il écrivit à la duchesse de venir le rejoindre à Nice.

Puis, comme on était au 12 novembre de l'année 1560, il partit pour son château de Verceil.

Le 17, au matin, il était à Oleggio.

C'était, depuis son mariage, le second anniversaire de sa visite à Léona.

Léona l'attendait, comme la première année, sur le seuil de la petite maison.

Il y avait dans ces deux cœurs, dans ce chaste amour, une telle communion de pensées, qu'Emmanuel n'avait pas l'idée de manquer à ce rendez-vous, que Léona n'avait point l'idée qu'Emmanuel pût y manquer.

Du plus loin qu'il aperçut Léona l'attendant, Emmanuel mit son cheval au galop, heureux de la revoir, tremblant de la revoir plus pâle et plus proche de la tombe que la dernière fois.

On eût dit que Léona avait prévu l'impression que son visage pouvait faire sur son amant :

elle l'attendait la figure couverte d'un voile.

Emmanuel frissonna en l'apercevant : elle avait l'air elle-même de cette ombre voilée dont elle lui avait raconté l'apparition à son dernier voyage.

La peau de Léona avait pris la blancheur du marbre de Paros.

Son visage semblait une flamme près de s'éteindre.

Sa voix, un souffle près d'expirer.

Elle faisait évidemment un effort pour sourire.

Une légère rougeur passa sur les joues de la jeune femme en revoyant son bien-aimé duc.

Son cœur vivait toujours, et chacun de ses battemens disait encore: « Je t'aime ! »

Une collation attendait Emmanuel, mais Léona n'y prit point part.

Elle semblait déjà soustraite aux besoins et aux faiblesses de ce monde.

Après le déjeuner, elle prit le bras d'Emmanuel, et tous deux recommencèrent, à travers le village, la promenade qu'ils avaient faite un an auparavant.

Cette fois, on ne voyait plus sur les places ces groupes de paysans inquiets s'interrogeant sur les qualités et les défauts de leur duc.

Un an s'était écoulé, et cette année avait réussi à le faire connaître.

A part cette querelle circonscrite dans les trois vallées, et qui n'avait pas eu de retentissement au dehors, la paix avait fait son œuvre maternelle.

Les garnisons françaises avaient quitté les villes qu'elles ruinaient depuis trois ans.

La justice était impartialement rendue aux grands comme aux petits.

Aussi chacun était-il à son travail, laboureurs aux champs, industriels à leurs ateliers.

On bénissait le duc, et l'on n'exprimait plus qu'un vœu:

C'est que la princesse Marguerite donnât un héritier au trône de Savoie.

A chaque fois que le vœu était prononcé devant ces deux promeneurs inconnus et étrangers, Emmanuel tressaillait et regardait Léona.

Léona souriait et répondait pour le duc:

— Dieu, qui nous a rendu notre souverain bien-aimé, n'abandonnera point la Savoie.

Au bout du village, Léona prit le chemin qu'elle avait pris l'année précédente, et, au bout d'un quart d'heure de marche, tous deux se

trouvèrent en face de la petite chapelle qui s'élevait à la place où le duc avait, un an auparavant, planté une branche de saule, et où l'oiseau inconnu avait chanté son chant merveilleux.

C'était une de ces petites chapelles du XVI siècle, si élégantes de construction, si élancées de forme.

Elle était de ce charmant granit roux que l'on trouve dans les montagnes de Turin.

Dans une niche dorée, une Vierge d'argent présentait aux pauvres son divin fils, qui bénissait, la main droite étendue.

Emmanuel, pieux comme un chevalier du temps des croisades s'agenouilla et fit sa prière.

Pendant le temps qu'elle dura, Léona se tint debout près de lui, la main appuyée sur sa tête.

Puis, lorsqu'il eut fini:

— Mon bien-aimé duc, dit-elle, vous m'avez promis, vous m'avez juré même, il y a un an, à cette place, que, si, comme je vous le disais, vous retrouviez, à votre retour au château de Verceil, Scianca Ferro porteur d'une lettre de la duchesse Marguerite, vous croiriez désormais à tout ce que je vous dirais, si étranges que vous parussent mes paroles, et que vous suivriez mes avis, si obscurs qu'ils fussent.

— Oui, je t'ai promis cela, dit le duc; sois tranquille, je m'en souviens.

— Scianca-Ferro était-il à Verceil?

— Il y était.

— Y était-il arrivé à l'heure que j'avais dit?

— A trois heures sonnant, il était entré dans le château.

— Était-il porteur d'une lettre de la princesse Marguerite?

— Cette lettre est la première chose qu'il m'a remise en me revoyant.

— Tu es donc prêt à suivre mes conseils sans les discuter?

— Je crois, ma Léona, quand tu me parles, que c'est cette

Vierge elle-même dont je viens d'adorer l'image qui me parle par ta bouche.

— Eh! bien, écoute donc. J'ai revu ma mère.

Emmanuel tressaillit comme il avait fait la première fois, lorsqu'un an auparavant, Léona avait prononcé les mêmes paroles.

— Et quand cela? demanda-t-il.

— La nuit dernière.

— Et que t'a-t-elle dit? demanda le duc se reprenant malgré lui à douter.

Léona sourit.

— Allons, dit-elle, voilà encore que tu doutes!

— Non, dit le duc.

— Cette fois donc, je commencerai par la preuve.

Emmanuel écouta.

— Avant de partir pour Verceil, tu as écrit à la princesse Marguerite de venir te rejoindre.

— C'est vrai, dit Emmanuel en regardant Léona d'un œil étonné.

— Tu lui disais, dans ta lettre, que tu l'attendrais à Nice, où elle viendrait, par mer, de Marseille.

— Tu sais cela? demanda le duc.

— Tu ajoutais que, de Nice, tu la conduirais à Turin en suivant le littoral de la mer par San-Remo et Albenga.

— Mon Dieu! murmura Emmanuel.

— Puis que, de là, par la belle vallée de la Bormida, par Cherasco et Asti, tu la conduirais à Turin.

— C'est vrai, Léona; mais personne que moi ne connaît le contenu de cette lettre; elle est partie pour Paris par un courrier dont je suis sûr.

Léona sourit.

— Ne t'ai-je pas dit que, cette nuit, j'avais revu ma mère?

— Eh bien?

— Les morts savent tout! Emmanuel

Le duc, en proie à une terreur involontaire, passa son mouchoir sur son front couvert de sueur.

— Il faut le croire, murmura Emmanuel. Après ?

— Eh bien, mon cher duc, voici ce que m'a dit ma mère : « Tu verras demain le duc; tu lui diras de partir pendant la nuit avec la duchesse Marguerite, par Tenda et Coni, et de faire suivre la route de la mer à une litière vide, escortée de Scianca-Ferro et de cent hommes bien armés. »

Emmanuel regarda Léona d'un œil interrogateur.

— « Il y va du salut de la Savoie ! » continua Léona. Voilà ce que m'a dit ma mère, Emmanuel, et voilà ce que je te dis moi. Tu as promis, tu as fait plus que de promettre, tu as juré de suivre mes avis, mon duc : jure-moi donc que tu passeras, avec la duchesse, par Tenda et Coni, tandis que Scianca-Ferro, avec une litière vide et cent hommes bien armés, suivra le littoral de la mer.

Le duc eut un moment d'hésitation : sa raison comme homme, son orgueil comme soldat, combattaient la promesse faite, la parole donnée.

— Emmanuel, murmura Léona en secouant mélancoliquement la tête, qui sait ? peut-être est-ce la dernière chose que je te demande !

Emmanuel étendit la main vers la chapelle, et jura.



XX.

LA ROUTE DE SAN-REMO À ALBENGA

Emmanuel Philibert avait donné rendez-vous à Nice à la princesse Marguerite, d'abord pour récompenser d'une nouvelle faveur sa fidèle amie; puis, ensuite, comme le voyage de la princesse devait se faire au mois de janvier, il voulait lui montrer son duché par sa face riante, par le printems éternel de Nice et d'Oneglia.

En effet, la duchesse Marguerite arriva vers le 15 janvier, et aborda dans le port de Villefranche; — elle avait été longuement retardée par les fêtes qu'on lui avait données à Marseille.

Marseille l'avait fêtée à la fois, et comme la tante du roi Charles IX, alors régnant, et comme duchesse de Savoie; et, sous ces deux aspects, la vieille ville phocéenne lui avait rendu mille honneurs.

Le duc et la duchesse restèrent quatre mois à Nice.

Le duc employa ce temps à activer la construction des galères qu'il avait commandées. — Un corsaire calabrais, renégat chrétien, qui s'était fait musulman, nommé Occhiali, avait fait des descentes en Corse et sur les côtes de Toscane.

On prétendait même avoir vu un vaisseau suspect dans les eaux de la rivière de Gênes.

Enfin, vers le commencement de mars, avec les premiers souffles de ce tiède printemps italien qui caresse si doucement les poitrines fatiguées, il décida qu'il partirait.

L'itinéraire du voyage était connu d'avance.

Le cortége royal suivait ce que l'on appelait la rivière de Gênes, c'est-à-dire le littoral de la mer.

Le duc et la duchesse, — le duc à cheval, la duchesse en litière,— passaient par San-Remo et Albenga, où des relais de chevaux étaient préparés d'avance.

Le départ fut fixé au 15 mai.

Au point du jour, le cortége se mit en route, le duc à cheval, comme nous l'avons dit, et visière baissée, armé en guerre, chevauchant près de la litière, dont les rideaux étaient tirés.

Cinquante hommes armés marchaient devant, cinquante hommes armés marchaient derrière.

La première nuit, on s'arrêta à San-Remo.

Le lendemain, au point du jour, on se remit en route.

On fit halte à Oneglia, pour déjeûner.

Mais la duchesse ne voulut pas descendre de sa litière, où le duc lui-même lui porta du pain, du vin et quelques fruits.

Le duc mangea sans se désarmer, enlevant seulement la visière de son casque.

Vers midi, la cavalcade et la litière repartirent.

Un peu au-delà de Porto-Maurizio, la route se resserre entre deux montagnes ; on perd la vue de la mer, et l'on se trouve dans un étroit défilé, hérissé à droite et à gauche de rochers.

Lieu propre à une embuscade, s'il en fut !

Le duc envoya vingt hommes en avant.

C'était un surcroit de précaution ; car, en ces temps de paix que pouvait-on avoir à craindre ?

Aussi les vingt hommes passèrent-ils sans être inquiétés.

Le reste de la troupe s'engagea dans le défilé.

Mais, au moment où le duc, toujours près de la litière, venait de s'y engager à son tour, une arquebusade terrible retentit, dirigée particulièrement sur le duc et sur la litière : le cheval du

duc fut blessé, un des chevaux de la litière tomba mort, et une faible plainte passa comme un souffle à travers les rideaux.

En même temps, des cris sauvages se firent entendre, et l'on se trouva assailli par une troupe d'hommes aux costumes moresques.

On était tombé dans une embuscade de pirates.

Le duc allait courir à la litière, quand un des assaillants monté sur un magnifique cheval arabe, et couvert des pieds à la tête d'une cotte de mailles turque, s'élança directement sur lui en criant :

— A moi, duc Philibert! tu ne m'échapperas point cette fois!

— Oh! ni toi non plus ! répondit le duc.

Puis, se dressant sur ses étriers, et levant son épée au dessus de sa tête :

— Faites de votre mieux, vous autres! cria-t-il aux soldats; je vais tâcher de vous donner l'exemple. —

En ce moment, la mêlée devint générale.

Au milieu de la bagarre, qu'on nous permette de suivre la lutte des deux chefs.

On sait quelle était l'habileté du duc Emmanuel à ce jeu terrible de la guerre, où il connaissait peu d'hommes qui pussent lui résister; mais, cette fois, il avait trouvé un adversaire digne de lui.

D'abord, de la main gauche, chacun des deux combattans avait déchargé sur l'autre un pistolet dont la balle avait glissé sur l'armure du duc, s'était aplatie sur celle du pirate.

Alors, le combat , dont cette décharge n'était que le prélude , avait continué à l'épée.

Quoique armé à la turque comme arme défensive, le corsaire, comme arme offensive, portait à la main une longue épée droite, et à l'arçon de sa selle une hache à manche pliant, à tranchant affilé.

Ces haches, dont le manche était fait en peau de rhinocéros toute garnie de petites lames d'acier, avaient, à cause de leur fléxibilité même, une terrible volée.

Le duc avait son épée et une masse d'armes; — c'étaient, on s'en souvient, ses armes habituelles.

Toutes deux étaient redoutables entre ses mains.

Deux ou trois de ses hommes d'armes avaient voulu venir à son aide ; mais il les avait écartés en criant :

— Faites pour vous! Avec l'aide de Dieu, je ferai pour moi !

Et, avec l'aide de Dieu, en effet, il faisait merveille.

Il était évident que les pirates ne s'étaient point attendus à trouver une si forte escorte, et que leur chef, celui qui avait attaqué le duc, espérait le prendre plus à l'improviste, et moins bien armé.

Mais, pour s'être trompé, il n'en reculait point d'un pas.

On sentait que, sous les coups terribles qu'il portait au duc, il y avait une haine plus terrible que les coups.

Mais, sur l'armure de Milan du duc, l'épée du pirate, de si bonne trempe qu'elle fût, n'avait pas grande prise; de même que, sur la cotte de mailles de Damas, s'émoussait l'épée du duc.

Au milieu de cette lutte acharnée, le duc sentit que son cheval blessé faiblissait, et allait lui manquer entre les jambes.

Il réunit toutes ses forces pour porter un coup à son adversaire; l'épée flamboya entre ses deux mains; le pirate comprit de quel coup terrible il était menacé : il se renversa en arrière, et, en se renversant, fit cabrer son cheval.

Ce fut le cheval qui reçut le coup, au lieu du maître.

Cette fois, le chanfrein du cheval, d'acier moins pur que l'armure du cavalier, fut fendue, et le cheval, frappé entre les deux oreilles, s'abattit sur ses genoux.

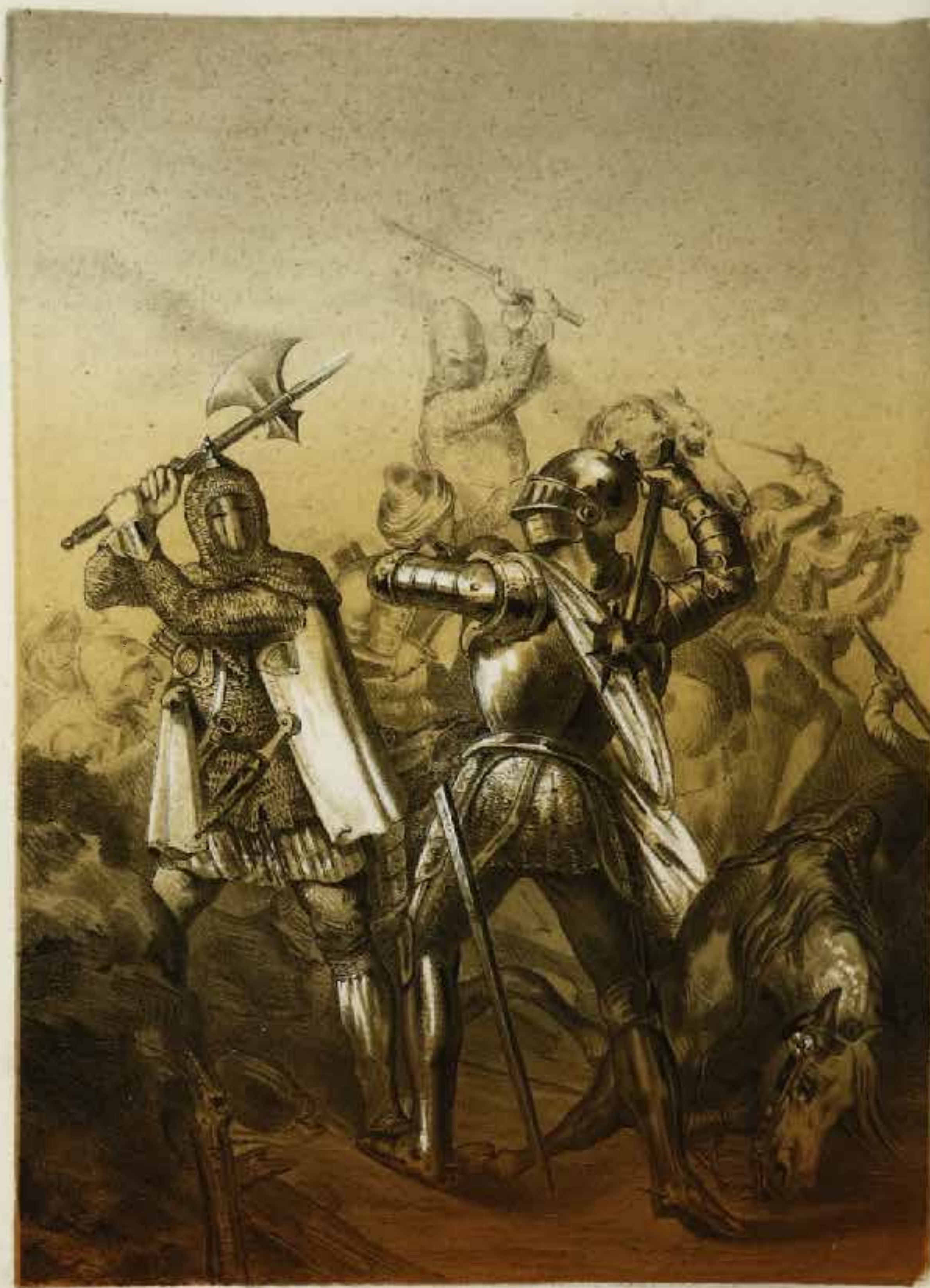
Le More crut son cheval tué ; il s'élança à terre au moment où le cheval du duc tombait lui-même.

Les deux adversaires se trouvèrent donc à pied en même temps.

Chacun d'eux se jeta à l'arçon de son cheval, l'un pour en arracher sa hache, l'autre pour y prendre sa masse d'armes.

Puis, comme si chacun d'eux eût jugé l'arme dont il venait de





Charl Perrin del et lith. Imp. lit. de C. Perrin, Turin

Les Pirates.

s'emparer suffisamment meurtrière, les deux combattans jetèrent leurs épées; le pirate demeura armé de sa hache, et le duc de sa masse.

Jamais cyclopes forgeant, dans les cavernes de l'Etna, la foudre de Jupiter sur l'enclume de Vulcain, ne frappèrent de si rudes coups; on sentait que la Mort elle-même, la reine des sanglantes batailles, arrêtait son vol, et planait au-dessus de ces deux hommes, certaine d'emporter dans ses bras l'un d'eux, endormi du dernier sommeil.

Au bout d'un instant, l'avantage parut se décider pour le duc.

La hache de son adversaire avait enlevé, pièce à pièce, la couronne de son casque; mais il était évident que les pointes d'acier de la masse d'armes avaient, à travers de la cotte de mailles, causé de terribles meurtrissures.

Puis, à l'encontre des forces inépuisables du duc, les forces de son adversaire semblaient s'épuiser.

Sa respiration sifflante passait à travers les ouvertures de son casque.

Ses coups étaient moins rapides et moins vigoureux; les bras, sinon la haine, s'allanguissaient.

A chaque coup qu'il portait, le duc, au contraire, paraissait reprendre une nouvelle énergie.

Le pirate commença de reculer, pas à pas, d'une manière insensible, mais il reculait.

Sa retraite le conduisait au bord d'un précipice; seulement, occupé à parer des coups, ou à en porter, il semblait ne pas s'apercevoir qu'il se rapprochait insensiblement de l'abîme.

Tous deux, l'un reculant, l'autre poursuivant, arrivèrent ainsi sur la plate-forme qui surplombait le précipice.

Deux pas encore, et la terre manquait au pirate.

Mais sans doute était-ce là qu'il voulait en arriver.

Car, tout-à-coup, il lança loin de lui sa hache, et, saisissant son adversaire à bras le corps :

— Ah ! duc Emmanuel, s'écria-t-il, je te tiens donc enfin, et nous allons mourir ensemble !

Et, d'une secousse à déraciner un chêne, il souleva son ennemi entre ses bras.

Mais un éclat de rire terrible lui répondit :

— Je t'avais reconnu, bâtard de Waldeck, lui répondit son adversaire en dénouant la chaine de fer de ses bras.

Puis, levant la visière de son casque :

— Je ne suis pas le duc Emmanuel, dit-il, et tu n'auras pas l'honneur de mourir de sa main.

— Scianca-Ferro! s'écria le bâtard de Waldeck. Ah! malédiction sur toi et ton duc!

Et il se baissa pour ramasser sa hache, et recommencer le combat.

Mais, pendant ce mouvement, si rapide qu'il fût, la main de Scianca-Ferro, pesante comme le roc sur lequel les deux adversaires combattaient, s'abattit sur le derrière de la tête du renégat.

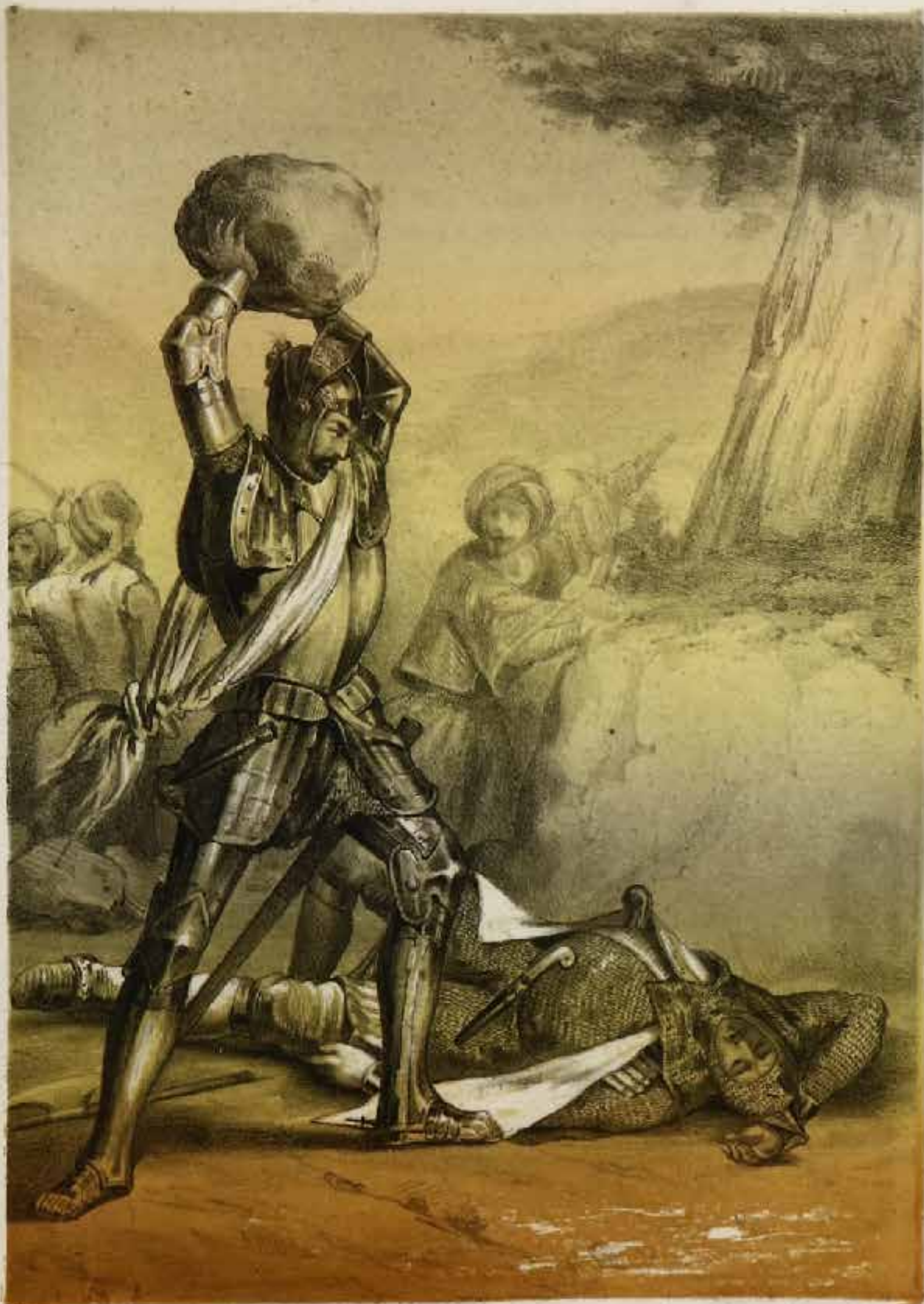
Le bâtard de Waldeck poussa un soupir, et tomba sans mouvement.

— Cette fois, s'écria Scianca-Ferro, frère Emmanuel, tu n'es plus là pour m'empêcher d'écraser cette vipère !

Et, comme, pendant le combat, son poignard de merci était sorti du fourreau, il ramassa un quartier de roc qu'il souleva entre ses bras avec la force d'un de ces titans qui entassaient Pélion sur Ossa, et en écrasa dans son casque la tête de son ennemi.

Puis, avec un éclat de rire plus terrible encore que le premier:

— Ce qui me plaît surtout dans la mort, bâtard de Waldeck, dit-il, c'est qu'en mourant dans l'armure d'un infidèle, tu es damné comme un chien !



Charl Perrin del et lit.

Imp. lith. de C. Perrin, Turin 1854

Mort du Bâtard de Valdech.

Alors, se rappelant ce soupir qu'il avait entendu sortir de la litière, il y courut, et en écarta les rideaux.

De tous côtés les pirates fuyaient.

Pendant ce temps, Emmanuel et la princesse Marguerite suivaient tranquillement la route de Tenda et de Coni.

Ils arrivaient dans cette vallée, à peu-près à la même heure où avait lieu, entre San-Remo et Albenga, le terrible combat que nous venons de raconter.

Le duc Emmanuel était soucieux.

Quelle avait pu être la raison de Léona, d'exiger de lui ce changement de route? quel danger courait-il à suivre celle de la rivière de Gênes? et, s'il y avait un danger, ce danger n'était-il pas retombé sur Scianca-Ferro?

Qui avait prévenu Scianca-Ferro de la promesse faite par lui, Emmanuel, à Léona? et comment se faisait-il qu'au moment où il allait parler à Scianca-Ferro de son changement de route, celui-ci était venu à lui, et lui en avait parlé le premier?

Le souper fut triste. La princesse Marguerite était fatiguée; de son côté, Emmanuel Philibert prétexta la fatigue, et se retira, vers dix heures, dans sa chambre.

Il lui semblait que, d'un moment à l'autre, il devait arriver quelque messager de mauvaises nouvelles.

Il fit mettre quelqu'un à la porte, et quelqu'un dans l'antichambre, afin qu'à quelque heure de la nuit que ce fût on l'éveillât, et, si l'on savait quelque chose, on lui apprît ce qui était arrivé.

Onze heures sonnèrent; le duc ouvrit sa fenêtre: le ciel était étoilé, l'atmosphère était calme et pure.

Un oiseau chantait dans un buisson de grenadiers, et il lui sembla que c'était le même oiseau dont il avait entendu le chant sur cette branche de saule qui indiquait la place où devait être bâti l'autel de la Vierge.

A onze heures et demie, il referma sa fenêtre, et revint s'accouder à sa table, couverte de papiers.

Peu à peu, ses yeux se troublèrent, ses paupières s'alourdirent.

Il entendit vaguement tinter les premières vibrations de minuit.

Puis, il lui sembla, comme à travers un nuage, voir s'ouvrir la porte de sa chambre, et s'avancer vers lui quelque chose qui ressemblait à une ombre.

L'ombre s'approcha en s'inclinant sur lui, et murmura son nom.

Au même instant, une impression glacée qu'il ressentit au front le fit frissonner par tout le corps.

Cette impression rompit les liens invisibles qui l'enchaînaient.

— Léona! Léona! s'écria-t-il.

C'était, en effet, Léona qui était près de lui; mais, cette fois, sans souffle dans les lèvres, sans flamme dans les yeux: — quelques gouttes d'un sang pâle tombaient d'une blessure qu'elle avait reçue à la poitrine.

— Léona! Léona! répéta-t-il.

Et il tendit les bras pour saisir le fantôme.

Mais celui-ci fit un signe, et ses bras retombèrent.

— Je t'avais bien dit, mon Emmanuel, dit l'ombre d'une voix douce à la fois comme un souffle et comme un parfum ; je t'avais bien dit que je serais plus près de toi morte que vivante.

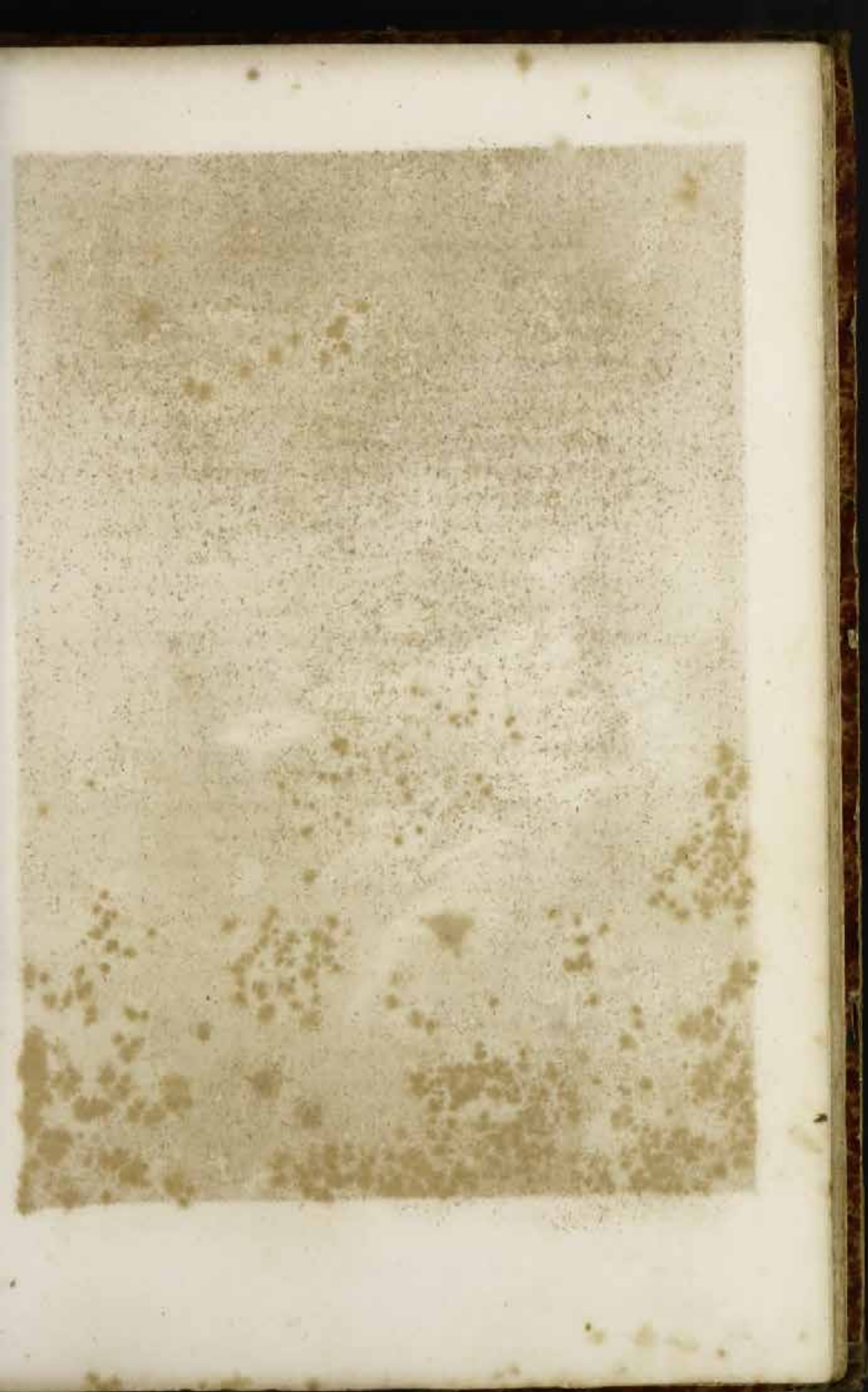
— Pourquoi m'as-tu quitté, Léona? demanda Emmanuel sentant son cœur prêt à fondre en sanglots.

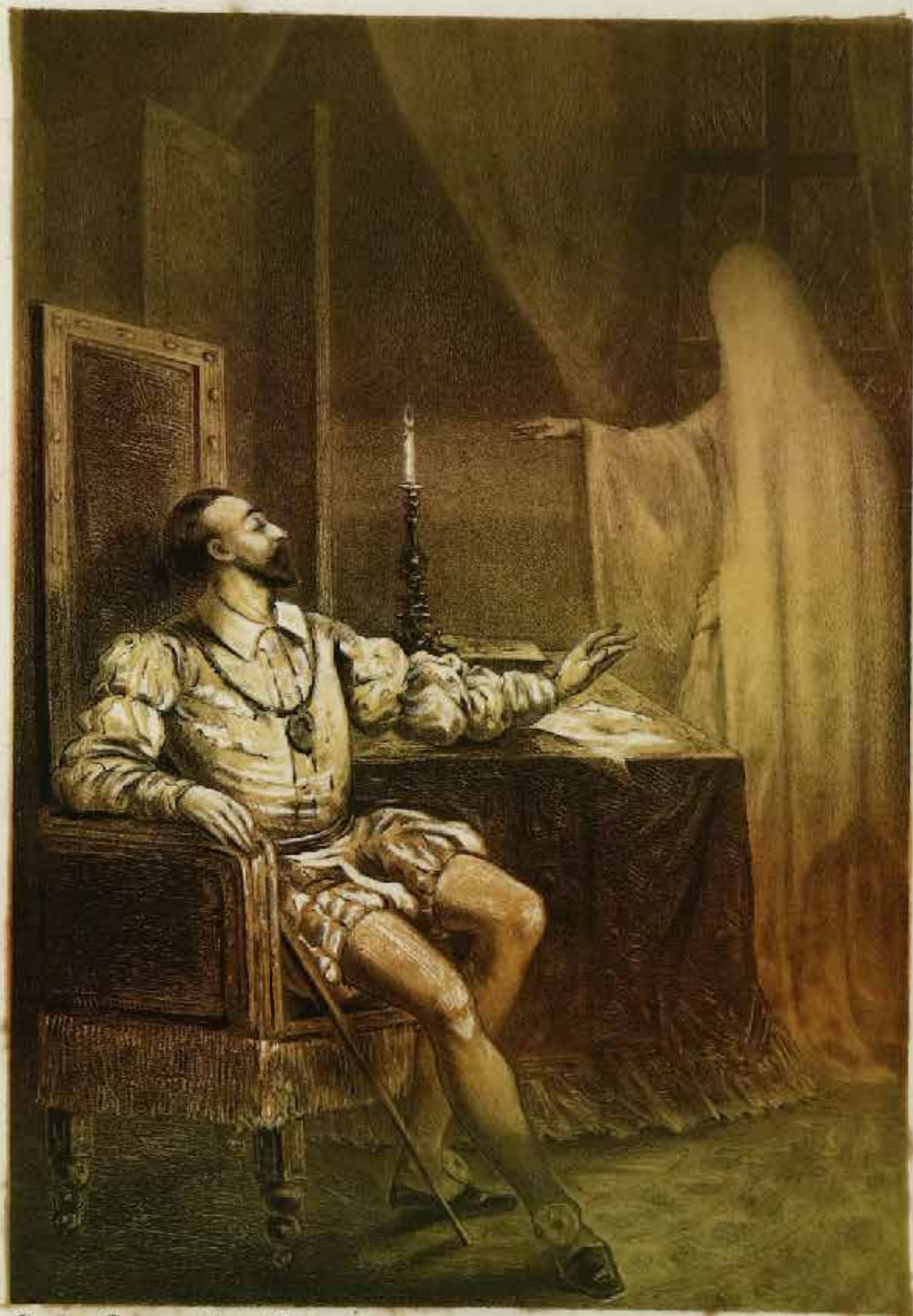
— Parce que ma mission était accomplie sur la terre, mon bien-aimé duc, répondit l'ombre; mais, avant que je remonte au ciel, Dieu permet que je te dise que le vœu de tes sujets est accompli.

— Lequel? demanda Philibert.

— La princesse Marguerite est enceinte, et enfantera un fils.

— Léona! Léona! s'écria le prince. Qui t'a dit ce mystère de la maternité?





Charles Perrin del et lith.　　　Imp. lith. de C. Perrin, Turin 1854.

Les morts savent tout.

— Les morts savent tout! murmura Léona.

Et, en même temps que son corps s'évanouissait en vapeur, d'une voix à peine intelligible:

— Au revoir, dans le ciel, mon bien-aimé duc! dit le fantôme.

Et il disparut.

Le duc, qui était resté enchaîné dans son fauteuil, tant que l'ombre s'était tenue près de lui, — se leva et courut à la porte.

Le valet de garde n'avait vu entrer ni sortir personne.

— Léona! Léona! s'écria-t-il, te reverrai-je encore?

Et il lui sembla qu'à son oreille, un souffle à peine sensible murmurait:

— Oui.

Le lendemain, au lieu de continuer sa route, le duc s'arrêta à Coni.

Il semblait certain de recevoir des nouvelles.

En effet, vers deux heures, Scianca-Ferro arriva.

— Léona est morte! fut le premier mot que lui dit Emmanuel.

— Hier, à minuit! répondit Scianca-Ferro. Mais comment le sais-tu?

— D'une blessure à la poitrine? continua Emmanuel.

— D'une balle destinée à la duchesse, dit Scianca-Ferro.

— Et quel est, s'écria le duc, le misérable assassin qui en voulait aux jours d'une femme?

— Le bâtard de Waldeck, répondit Scianca-Ferro.

— Oh! dit le duc, qu'il ne tombe jamais entre mes mains!

— Je t'avais juré, Emmanuel, que, la première fois que je rencontrerais le serpent, je l'écraserais.

— Eh bien?

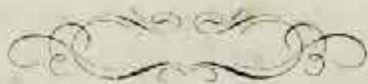
— Je l'ai écrasé.

— Il ne nous reste donc plus qu'à prier pour Léona, dit Emmanuel Philibert.

— Ce n'est pas à nous à prier pour les anges, répondit Scianca-Ferro: c'est aux anges à prier pour nous ! . . .

Le 12 janvier 1562, comme l'avait prédit Léona, la princesse Marguerite accoucha heureusement, au château de Rivoli, d'un prince qui reçut les noms de Charles Emmanuel, et qui régna cinquante ans.

Trois mois après la naissance du jeune prince, les Français, selon les conventions de Cateau-Cambrésis, évacuèrent Turin, Quiers, Chivas et Villeneuve d'Asti, comme ils avaient déjà évacué le reste du Piémont.



XXI.

ÉPILOGUE.

—

Par une belle matinée du commencement de septembre 1580, c'est-à-dire vingt ans environ après les événements que nous venons de raconter, une vingtaine de ces gentilshommes que l'on appelait les Ordinaires du roi Henry III, et dont le nombre total montait à quarante-cinq, attendaient, dans la grande cour du Louvre, l'heure où le roi, allant à la messe, les prendrait, en passant, avec lui pour leur faire faire, bon gré malgré, leurs dévotions; — car c'était une des manies du roi Henry III de se préoccuper non-seulement du soin de son âme, mais encore du soin de celles des autres, et, de même que le roi Louis XIII devait dire, cinquante ans plus tard, à ses favoris : *Venez vous ennuyer avec moi*, Henry III disait à ses mignons : *Venez vous sauver avec moi.*

La vie que menaient les Ordinaires ou les Quarante-cinq de Sa Majesté — on les nommait indifféremment de l'un ou de l'autre nom — n'avait rien de bien récréatif; la règle du Louvre était presque aussi sévère que celle d'un couvent, et le roi, s'appuyant sur la mort de Saint-Mégrin, de Bussy d'Amboise et de deux ou trois autres gentilshommes, — mort causée par leur amour exagéré pour le beau sexe, — prenait texte de ces événements pour tonner contre les femmes, et les représenter à ses favoris non seulement comme des êtres inférieurs, mais encore dangereux.

Les pauvres jeunes gens en étaient donc réduits, ceux surtout qui tenaient à rester dans les bonnes grâces du roi, à faire des armes, à jouer au ballon, à viser les moineaux-francs avec des sarbacanes, à se friser, à inventer de nouvelles formes de cols, à dire leur chapelet, et à se fustiger si, au milieu de cette innocente vie, le diable, qui ne respecte pas même les saints, venait les tenter.

On ne sera donc pas étonné qu'ayant vu un vieux bonhomme auquel il ne restait plus qu'un bras, qu'un œil et qu'une jambe, qui demandait l'aumône à un chevau-léger de garde à la porte de la cour, l'un d'eux lui eût fait signe d'entrer, et, après lui avoir donné une pièce de monnaie, et adressé quelques questions, eût incontinent appelé ses camarades avec le besoin naïf de communication que l'on trouve à un degré égal chez les écoliers enfermés derrière les murs d'un collége, chez les religieux enfermés derrière les murs d'un couvent, et chez les soldats enfermés derrière les murs d'une forteresse.

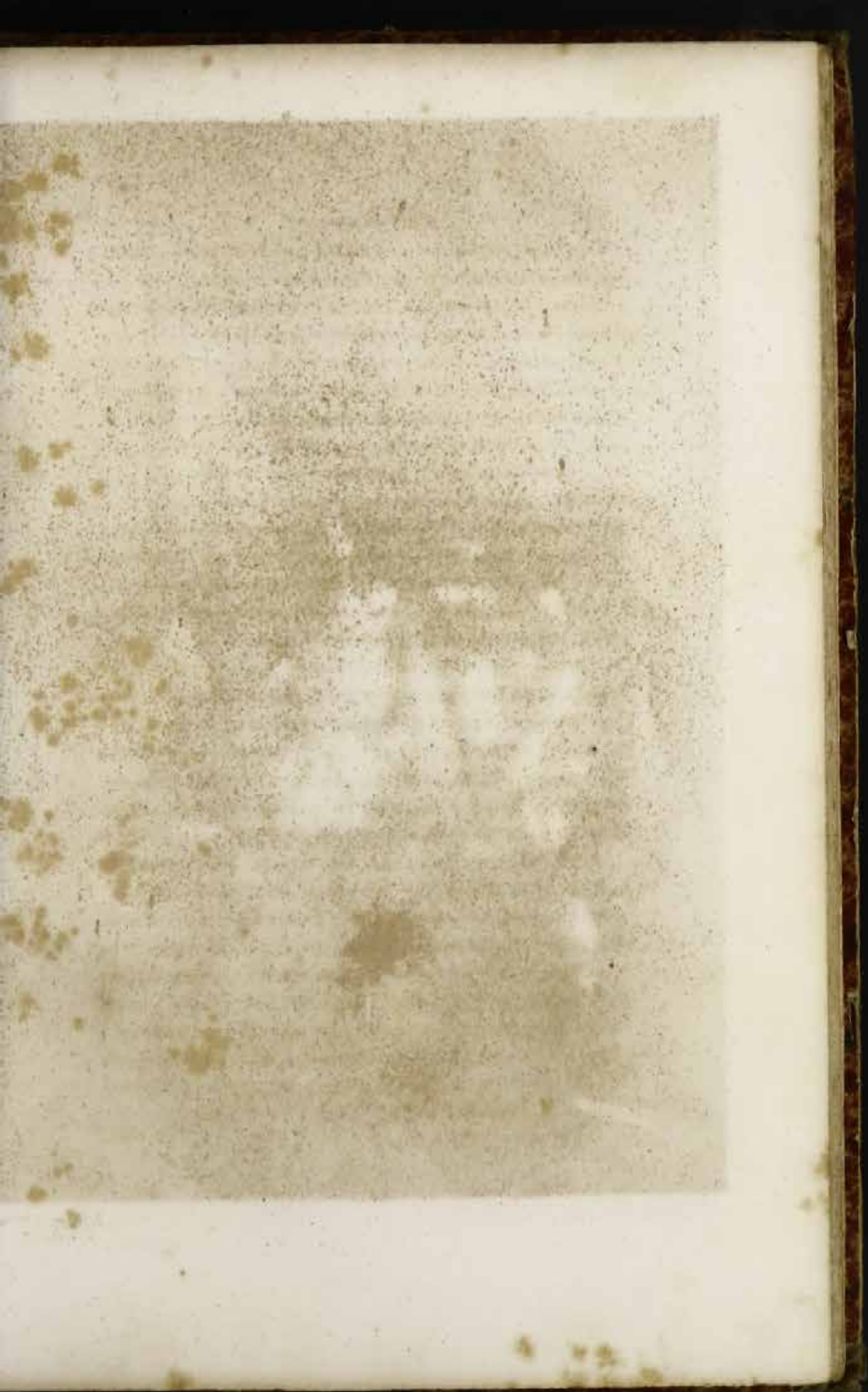
Les jeunes gens accoururent, et, entourant le nouveau venu, en firent l'objet d'un profond examen.

Hâtons-nous de dire que celui qui avait l'honneur d'attirer ainsi l'attention générale méritait bien la peine d'être examiné.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, qui, au reste, ne paraissait plus aucun âge, vu l'étrange situation physique où l'avaient réduit les campagnes qu'il avait faites, et la vie aventureuse qu'il paraîssait avoir menée.

Outre l'œil, le bras et la jambe qui lui manquaient, le mendiant avait la figure hachée de coups de sabre, les doigts de la main brisés de coups de pistolets, et la tête raccommodée en plusieurs endroits avec des plaques de fer blanc.

Son nez, en particulier, était tellement couvert d'estafilades, d'estocades, de cicatrices de tous genres enfin, qu'il ressemblait à une de ces tailles de boulanger sur lesquelles on fait un cran, à chaque pain que l'on prend à crédit.





Lit. de C. Perrin. Turin 1854. Charles Perrin del et lit.

Le Mutile

Une pareille quintaine, on en conviendra, était chose curieuse pour des jeunes gens qui, faute de plus doux loisirs, mettaient le duel au nombre de leurs distractions.

Aussi les questions tombèrent-elles sur le mendiant, drues comme grêle.

— Comment t'appelles-tu? quel âge as-tu? dans quel cabaret as-tu perdu ton œil? dans quelle embuscade as-tu laissé ton bras? sur quel champ de bataille as-tu oublié ta jambe?

— Voyons, messieurs, dit l'un des interrogateurs, mettons un peu d'ordre dans nos questions, ou, sans cela, le pauvre diable ne pourra nous répondre.

— Mais, auparavant, demande-lui un peu s'il ne lui manque pas la langue.

— Non, Dieu merci, mes braves seigneurs, la langue me reste! et, si vous voulez bien avoir quelques bontés pour un vieux capitaine d'aventures, je l'occuperai à chanter vos louanges.

— Capitaine d'aventures, toi? Allons donc! dit un des jeunes gens, ne veux-tu pas nous faire accroire que tu as été capitaine?

— C'est au moins le titre que m'ont donné plus d'une fois le duc François de Guise, que j'ai aidé à reprendre Calais; l'amiral Gaspard de Coligny, que j'ai aidé à défendre Saint-Quentin, et le prince de Condé, que j'ai aidé à rentrer dans Orléans.

— Tu as vu tous ces illustres capitaines? demanda un des gentilshommes.

— Je les ai vus, je leur ai parlé, et ils m'ont parlé... Ah! vous êtes braves, messeigneurs, je n'en doute pas; mais laissez-moi vous dire que la race des vaillans et des forts est en allée.

— Et tu es le dernier? dit une voix.

— Non pas de ceux que je dis, reprit le mendiant, mais le dernier, en effet, d'une association de braves! Nous étions dix aventuriers, voyez-vous, mes gentilshommes, avec lesquels un

capitaine pouvait tout tenter; mais la mort nous a pris un à un, et nous a emportés en détail.

— Et quels étaient, demanda un des Ordinaires, je ne dirai pas les aventures, mais les noms de ces dix braves?

— Vous avez raison de ne pas demander leurs aventures: leurs aventures feraient, à elles seules, un poème! et celui qui pourrait l'écrire, le pauvre Fracasso, est malheureusement mort d'une contraction à la gorge. Mais, quant aux noms, c'est autre chose.

— Voyons les noms.

— Il y avait Dominico Ferrante; c'est celui qui est parti le premier: un soir, aidé de deux compagnons, il vint offrir, aux environs de la tour de Nesle, à un endiablé sculpteur florentin, nommé Benvenuto Cellini, de l'aider à porter un sac d'argent qu'il venait de recevoir des mains du trésorier du roi François I.er Le Benvenuto, qui s'était attardé, et qui venait d'entendre sonner minuit à Saint-Germain-des-Prés, crut voir dans une offre toute d'obligeance une tentation de cupidité: il mit l'épée à la main, et, d'un rapide dégagement, il cloua le pauvre Ferrante à la muraille.

— Voilà ce que c'est que d'être trop obligeant! dit un des auditeurs à un autre.

— Le second était Vittorio-Albani Fracasso, un grand poète, qui ne pouvait travailler qu'au clair de la lune: un soir qu'il cherchait une rime aux environs de Saint Quentin, il tomba, par hasard, au milieu d'une embuscade dressée sur le chemin du duc Emmanuel Philibert; il était si préoccupé de la rébellion de cette rime, qu'il oublia de demander aux embusqués dans quelle intention ils étaient là ; il en résulta, que, le duc Emmanuel étant venu à passer sur ces entrefaites, il se trouva au milieu de la bagarre et il faisait de son mieux pour s'en tirer, lorsqu'il tomba étourdi d'un coup de masse, que lui allongea l'écuyer du duc, un damné cogneur nommé Scianca-Ferro. Or, l'embuscade échoua; le pauvre

Fracasso resta sur le champ de bataille, et, comme, vu l'évanouissement dans lequel il était plongé, il ne put expliquer le hasard de sa présence, on lui passa une corde au cou, et on le hissa à la branche d'un chêne: quoique le pauvre Fracasso, en sa qualité de poëte, fût maigre comme un engoulevent, le poids du corps n'en amena pas moins la contraction du nœud coulant, et la contraction du nœud coulant la strangulation. Ce fut en ce moment qu'il revint à lui; il voulut donner les explications qu'il croyait nécessaires à son honneur violemment compromis; mais il était revenu à lui une seconde trop tard: les explications ne purent point passer, et restèrent de l'autre côté du nœud coulant; ce qui fit croire à beaucoup, que ce pauvre innocent avait été justement pendu.

— Messieurs, dit une voix, cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le pauvre Fracasso!

— Le troisième, continua le mendiant avec mélancolie, le troisième était un digne aventurier allemand, nommé Frantz Scharfenstein; vous avez certainement entendu parler de feu Briarée et de défunt Hercule. Eh! bien, le pauvre Frantz était de la force d'Hercule, et de la taille de Briarée; il fut tué bravement sur une brèche du siége de Saint-Quentin; Dieu ait son âme, et celle de son oncle Heinrich Scharfenstein qui est mort idiot et fou de le pleurer.

— Dis donc, Montaigu, dit une voix, crois-tu que, si tu mourais, ton oncle deviendrait idiot et fou de te pleurer?

— Mon cher, répondit celui à qui la question était adressée, il y a un axiôme de droit qui dit: *Non bis in idem.*

— Le cinquième, continua le mendiant, était un brave catholique nommé Cyrille-Népomucène Lactance; celui-là est sûr de son salut, car, après avoir combattu pour notre sainte religion pendant vingt ans, il est mort martyr.

— Martyr? Peste! raconte nous cela.

— C'est bien simple, messeigneurs. Il servait sous les ordres du fameux baron des Adrets, qui, dans ce moment-là, était catholique; — car n'est point que vous sachiez que le baron des Adrets a passé sa vie à se faire protestant de catholique, et catholique de protestant. — Le baron des Adrets était donc catholique pour le moment, et Lactance servait sous ses ordres, lorsque, le baron ayant fait quelques prisonniers huguenots la veille de la Fête-Dieu, et ne sachant quel genre de mort leur infliger, Lactance fut illuminé de cette sainte invention, de les dépouiller et de tendre avec leurs peaux, au lieu de tapisserie, les maisons du petit village de Mornas; le baron goûta fort l'avis, et le mit à exécution, à la plus grande gloire de leur sainte religion! Mais, l'année suivante, jour pour jour, il arriva que, le baron s'étant fait protestant, et le pieux Lactance étant tombé entre ses mains, le baron se souvint du conseil qu'il lui avait donné, et, malgré ses réclamations, le fit dépouiller à son tour. Je reconnus la peau de mon pauvre ami à un grain de beauté qu'il avait au-dessous de l'épaule gauche!

— Peut-être t'en arrivera-t-il autant un jour, Villequier! dit un des jeunes gens à son camarade; mais, si on te dépouille, ce ne sera pas pour faire une tenture de ta peau, ou, mordieu! c'est qu'il y aura alors en France profusion de tambours!

— Le sixième, continua l'aventurier, était un joli muguet de notre bonne ville de Paris, jeune, beau, galant, toujours courant après les femmes.

— Chut! dit un des Ordinaires, ne parle pas si haut, bonhomme: le roi Henry III pourrait t'entendre, et te faire châtier d'avoir vu si mauvaise compagnie.

— Et comment se nommait le drôle qui avait de pareilles mœurs? demanda un autre gentilhomme.

— Il se nommait Victor-Felix Yvonnet, répondit le mendiant. Un jour ou plutôt une nuit qu'il était chez une de ses maîtresses,

le mari n'eut point le courage de l'attendre bravement, et de l'attaquer l'épée à la main : il dégonda la porte par laquelle Yvonnet devait sortir, — une porte de chêne massive pesant trois mille, peut-être, — et la posa en équilibre sur ses gonds. A trois heures Yvonnet dit adieu à sa bien-aimée, et s'en alla droit à la porte, dont il avait la clef, introduisit la clef dans la serrure, tourna deux tours, et tira à lui ; mais, au lieu de tourner sur ses gonds, la porte tomba lourdement sur lui ! Si c'eût été Frantz ou Heinrich Scharfenstein, ils eussent repoussé la porte comme une feuille de papier; mais Yvonnet était un véritable muguet d'amour, aux petites mains et aux petits pieds : la porte lui brisa les reins, et, le lendemain, on le retrouva mort.

— Tiens, par ma foi ! dit une voix, voilà une recette à donner à monsieur de Châteauneuf : cela ne l'empêchera point d'être trompé; mais cela empêchera qu'il ne le soit deux fois par le même.

— Le septième, continua l'aventurier, le septième se nommait Martin Pille-Trousse. C'était un honnête gentilhomme, comme dit M. de Brantôme, et qui périt par un fâcheux malentendu. Un jour, M. de Montluc passant par une ville, et ayant été complimenté par tous les magistrats excepté par les juges, il résolut de se venger de cette incivilité, s'informa et apprit qu'il devait y avoir le lendemain jugement de douze huguenots. C'était tout ce qu'il voulait savoir. Il se rendit à la prison, et, entrant dans la salle commune :

« — Qui est Huguenot, ici ? demanda-t-il?

Or, Pille-Trousse, qui avait connu M. de Montluc huguenot enragé, et qui ignorait que, comme le baron des Adrets, il avait changé de religion, se trouvait dans cette chambre, accusé de je ne sais quelle misère; il crut que M. de Montluc demandait quels étaient les huguenots pour les faire élargir; mais point: c'était pour les faire pendre ! Lorsque le pauvre Pille-Trousse vit de quoi il s'agissait, il

protesta de toutes ses forces; mais il eut beau protester, on s'en tint à sa première déclaration, et il fut pendu haut et court, lui douzième.

Le lendemain, qui fut attrapé? ce furent les juges, qui n'eurent plus personne à juger. Mais, en attendant, le pauvre Pille-Trousse était mort.

— *Requiescat in pace*! dit un des auditeurs.

— Le souhait est d'un chrétien, mon gentilhomme, dit le mendiant, et je vous en remercie au nom de mon ami.

— Voyons le huitième, dit une voix.

— Le huitième, continua le mendiant, se nommait Jean-Chrysostôme Procope; il était Bas-Normand . . .

— Le roi, messieurs! le roi! cria une voix.

— Allons, range-toi drôle! dirent les jeunes seigneurs, et tâche de ne pas te trouver sur la route de Sa Majesté: il n'aime à voir que de jolis visages et de gracieuses tournures.

C'était, en effet, le roi qui descendait de ses appartements, ayant monsieur de Guise à sa droite, et monsieur le cardinal de Lorraine à sa gauche.

Il paraissait fort mélancolique.

— Messieurs, dit-il, s'adressant aux gentilshommes, qui faisaient la haie sur son passage, en lui cachant du mieux qu'ils pouvaient l'homme à l'œil, au bras et à la jambe de moins, — vous m'avez entendu parler souvent de la façon toute royale dont j'avais été reçu en Piémont par le duc Emmanuel Philibert de Savoie?

Les jeunes gens s'inclinèrent en signe qu'ils s'en souvenaient parfaitement.

— Eh bien, j'ai reçu ce matin la douloureuse nouvelle de sa mort, qui a eu lieu à Turin le 30 août 1580.

— Et, sans doute, sire, demanda un des jeunes gens, ce grand prince a eu un grand trépas?

— Digne de lui, messieurs! il est mort dans les bras de son fils en lui disant:

« — Mon fils, apprenez de ma mort quelle doit être votre vie, et de ma vie quelle doit être votre mort. L'âge vous a déjà rendu capable de gouverner les États que je vous laisse ; ayez soin de les conserver aux vôtres, et soyez assuré que Dieu en sera le protecteur tant que vous vivrez dans sa crainte ! »

— Messieurs, le duc Emmanuel Philibert était de mes amis : je porterai son deuil pendant huit jours, et pendant huit jours entendrai la messe à son intention. Qui fera comme moi, me fera plaisir.

Et, ayant fait un signe de tête à ses gentilshommes, le roi continua son chemin vers la chapelle.

Les gentilshommes le suivirent et entendirent religieusement la messe avec lui.

En sortant de l'église, la première chose qu'ils cherchèrent des yeux fut le mendiant ; mais le mendiant avait disparu.

En même temps que lui, avaient disparu l'escarcelle de Sainte-Moline, le drageoir de Montaigu, et la chaîne d'or de Villequier.

L'aventurier n'avait plus qu'une main, mais, comme on le voit, il savait s'en servir.

Les trois jeunes gens voulurent savoir s'il se servait aussi bien de sa jambe unique que de sa main dépareillée, et coururent à la porte, demandant à la sentinelle si elle pouvait les renseigner sur ce qu'était devenu le mendiant avec lequel ils causaient, il n'y avait qu'un instant.

— Messieurs, dit le chevau-léger, il a disparu derrière l'hôtel du Petit-Bourbon ; mais, en sortant, il m'a dit poliment : « Mon gentilhomme, il se peut que les nobles seigneurs avec lesquels je viens d'avoir l'honneur de m'entretenir désirent savoir ce que sont devenus mes deux derniers compagnons, et comment se nomme le pauvre diable qui leur a survécu. Mes deux compagnons qui se nommaient Procope et Maldent étaient, l'un un Bas-Normand, l'autre un Picard, très-forts en droit tous deux ; l'un est mort procureur au

Châtelet, l'autre docteur en Sorbonne. Quant à moi je me nomme Cesar-Annibal Malemort, pour les servir si j'en étais capable. »

Ce sont là les seules nouvelles qui parvinrent jusqu'à eux, et qui soient parvenues jusqu'à nous du dernier des aventuriers.

Le hasard avait fait que celui qui eût dû succomber le premier avait miraculeusement survécu à tous !

FIN D'EMMANUEL PHILIBERT.

XXII.

UN MOT À NOS LECTEURS.

Nos lecteurs en nous voyant commencer notre publication sur la Maison de Savoie, par un livre dont Emmanuel Philibert est le héros, ont dû comprendre que nous ne comptons pas leur donner une histoire chronologique des princes, ducs et rois de cette illustre Maison, mais seulement leur faire faire connaissance avec ses principaux personnages.

Ainsi, poursuivant le plan adopté par nous, le héros de notre prochain livre sera Victor Amédée II, trente troisième prince de Savoie, premier roi de Sardaigne.

Mais entre la mort d'Emmanuel Philibert, arrivée le 15 août 1580, et l'avènement au trône de Victor Amédée II, arrivé le 30 novembre 1684, plus de cent ans s'écoulèrent et quatre princes ont regné.

Or, comme pendant ce siècle et sous ces quatre règnes de grands évènemens s'accomplirent, non seulement en Savoie, mais en France, mais en Espagne, mais en Italie, nous croyons indispensable de jeter un rapide coup d'œil sur cette période intermédiaire.

Nous tâcherons de faire notre résumé aussi court et aussi pittoresque que possible.

Ceci posé, nous commençons.

Louis XIII avait été surnommé Louis le Juste, parce qu'il était né sous le signe de la Balance.

Il y avait, comme on voit, une raison.

Il n'y en a aucune à ce que Charles Emmanuel soit surnommé le Grand.

Nous donnerons la preuve de ce que nous avançons, en résumant son règne, qui dura cinquante ans.

Comme l'avait dit Henry III aux jeunes seigneurs occupés à écouter dans la cour du Louvre les récits guerriers de notre ami Malemort, le seul des dix aventuriers qui ait survécu a ses compagnons, le vainqueur de S-t Quentin, Emmanuel Philibert était mort à Turin le 30 août 1580, d'une mort calme, douce et pieuse, telle enfin que convient à un soldat, qui a loyalement tenu l'épée, à un souverain qui a puissamment porté le sceptre.

Charles Emmanuel Ier lui succéda. — Nous avons dit comment il naquit au château de Rivoli, le 13 janvier 1562 et comment sa naissance valut à son père l'évacuation des places fortes, que tenaient encore dans ses États, la France et l'Espagne.

Au moment où la mort de son père lui donne le duché de Savoie : Grégoire XIII est pape, — Rodolphe, empereur d'Allemagne, — Philippe II, roi d'Espagne, — Elisabeth, reine d'Angleterre et Henry III, roi de France.

On sait dans quel état de dépendance vivait ce dernier souverain, tiraillé d'un côté par ses favoris, de l'autre par sa mère, de l'autre par les Guises; ne sortant de son indolence que par boutades et selon la disposition d'esprit où il était : tantôt brave jusqu'à la témérité, tantôt faible jusqu'à la couardise.

Charles Emmanuel jeta les yeux sur cette Sodome, qu'on appelait Paris, et crut qu'au milieu des orgies et des guerres civiles qui occupaient la cour des Valois, il aurait bon marché de la France.

Depuis 1563, le marquisat de Saluces, avait été violemment arraché des mains des ducs de Savoie.

Charles Emmanuel commença par réclamer ce marquisat à Henry III, offrant, si le roi des fleurs de lys lui faisait cette restitution, de défendre ce marquisat contre les religionnaires, avec le titre de lieutenant général pour la France.

Il ne demandait qu'une chose, c'est qu'en échange le roi Henry cessât de couvrir Genève de sa protection.

On se rappelle, et nous avons dit cela en son temps, que sous le règne malheureux de Charles III, Genève, forte de son alliance avec les Suisses, s'était affranchie de toute servitude envers la Maison de Savoie.

Charles Emmanuel voulait faire d'une pierre deux coups: rentrer dans son marquisat de Saluces et reprendre Genève.

Les propositions de Charles Emmanuel furent rejetées.

Emmanuel était jeune, brave, aventureux. — Il avait à porter, comme soldat, le grand nom de son père. — Il avait, assure-t-on, pris à Sarragosse, en épousant Catherine Michel d'Autriche infante d'Espagne, fille de Philippe II, l'engagement de rentrer par négociations ou par force dans le marquisat de Saluces; il résolut d' acquitter la parole donnée à son beau-père.

En effet au mois d'août 1588 le drapeau de Savoie flottait sur tous les forts et les citadelles qui s'élèvent entre le Po et la Vraita.

Outre ce premier engagement, pris avec le roi d'Espagne — engagement qu'il venait d'accomplir — Charles Emmanuel en avait pris un second avec le pape et c'était de reprendre Genève.

Genève, cette Rome protestante, qui avait surgi tout-à-coup à la parole de Calvin, inquiétait fort l'ex-grand inquisiteur de Venise, Sixte Quint.

Sous prétexte d'une expédition en Flandres — Charles Emmanuel rassembla aux environs de Genève, tout ce qu'il avait de forces disponibles — il étendit la conscription à des limites qu'elle

n'avait jamais atteints ; — de 18 à 50 ans, tout Piémontais ou Savoyard dût servir.

— Combien de soldats avez vous? lui demandait le Ministre d'une Nation étrangère.

— Autant que de sujets, répondit-il.

Ce qui, surtout après son expédition déjà si hasardée de Saluces, le tentait à pousser celle non moins hasardée de Genève — c'est que le duc et le cardinal de Guise venant d'être assassinés à Blois, les ligueurs privés de leur chef, en virent un dans Charles Emmanuel, auquel ils laissèrent apercevoir en perspective la couronne de France — comme étant par sa mère petit fils de François Ier. — En outre, si le prince de Piémont se portait sur Genève avec son armée, Philippe lui offrait ses Espagnols pour garder Saluces.

La prise de Genève fut décidée.

Sur ces entrefaites Henry III fut assassiné à son tour.

Charles Emmanuel profita de cette mort, pour déclarer qu'il ne rendrait jamais Saluces et comme preuve de son irrévocable intention de garder cette province, il changea les tribunaux de justice, l'administration et la monnaie.

Pendant ce temps, deux partis — le parti catholique et le parti huguenot — manœuvraient à Genève.

Le parti catholique manœuvrait pour ouvrir les portes au duc de Savoie.

Le parti protestant envoyait demander du secours et de l'argent à Henry IV.

L'argent n'était qu'un remboursement, les Genevois ayant prêté, et y avait déjà quelques années, un million au roi de Navarre.

Henry manquait d'hommes, mais manquait encore plus d'argent. — Ce grand politique, qui mourut le roi le plus riche de la chrétienneté, fut, pendant quarante ans, le plus pauvre diable

de prince qui se pût voir. — Il envoya à Genève un habile ingénieur afin de diriger les travaux de défense du siége et fit une quête au profit des Genevois.

En outre, comme il craignait que le découragement se mît parmi les calvinistes, il leur fit à foison, ce dont il avait provision inépuisable, c'est-à-dire de magnifiques promesses, s'engageant à les défendre de sa propre personne, si besoin était.

Par bonheur, Elisabeth de son côté, et les princes protestants d'Allemagne du leur, envoyèrent à Genève des sommes considérables, de sorte que Genève se trouva prête à la lutte, et attendit bravement l'attaque du duc de Savoie.

Mais, sans que l'on pût comprendre pourquoi, le duc de Savoie n'attaquait pas.

Donnons la raison de cette inaction.

Une députation de provençaux était venue supplier Charles Emmanuel de leur prêter secours contre les généraux du roi de Navarre. S'il les affranchissait du joug de Henry de Bourbon, ils s'engageaient à le reconnaître pour leur comte.

On voit que la fortune ne ménageait pas les promesses aux jeune duc; — elle lui donnait Saluces, elle lui promettait Genève, elle lui offrait la Provence, elle lui montrait en perspective l'héritage des Valois. — Il y avait de quoi tourner la tête à un prince de 29 ans.

D'un autre côté: le pape, l'Espagne et la ligue lui soufflaient la guerre. — La ligue lui avait envoyé le fameux frondeur Jeannin, qui ne le quittait pas.

Le duc, flottant un instant entre la conquête de Genève et celle de la Provence, se décida pour cette dernière.

Il forma un blocus autour de Genève — par terre à l'aide de fortins garnis d'artillerie — par eau à l'aide de barques disposées en demi cercle sur le lac: — il en laissa le commandement avec une armée de quatorze mille hommes à son frère Don Amédée

marquis de Saint Rambert, fils naturel d'Emmanuel Philibert et d'une noble demoiselle de Turin nommée Lucrezia Proba ; traversa le Col de Tenda à la tête de six mille soldats d'élite, passa le Var sans rencontrer d'obstacles, prit Antibes, Grasse, Marseille, fit lever le blocus d'Aix et entra dans cette ville le 18 novembre 1590 au milieu des acclamations de ses habitants.

Mais la railleuse fortune avait mis là le terme des prospérités de Charles Emmanuel.

Il s'était engagé dans cette expédition avec promesse d'argent de la part de Sixte Quint, — avec promesse d'hommes de la part de Philippe II.

Or, ni le roi d'Espagne, ni le pape ne tenaient leur promesse.

Il résolut d'aller chercher lui même près de son beau-père le secours qu'il ne lui envoyait pas.

Il s'embarqua pour l'Espagne et après une absence de deux mois, ramena en effet quinze galères chargées d'infanterie ; en outre les troupes espagnoles du Milanais étaient mises à sa disposition.

Malheureusement pour le jeune conquérant, il trouva pour adversaire à son retour, un des premiers hommes de guerre de l'époque.

François de Bonnes de Lesdiguières.

C'était le type du partisan ; fils de la montagne, il en connaissait tous les chemins ; — nulle part où l'on croyait le trouver il n'était ; — il était partout où on ne l'attendait pas.

Charles Emmanuel le cherchait en Provence, tandis que, par une marche rapide sur Chambéry, il forçait Don Amédée de lever le siége de Genève.

Un beau matin Charles Emmanuel apprit la défaite de Pont Charra.

Don Amédée avait 7000 hommes d'infanterie Piémontaise et Savoyarde, 10 compagnies de gendarmes, 6 de carabiniers,

il avait été joint par Don Antonio Olivarez, arrivant du Milanais et commandant de son côté plus de 7,000 Italiens ou Espagnols; — il avait donc cru pouvoir offrir le combat à Lesdiguières, qui n'avait que 5000 hommes.

Mais avec ses 5000 hommes, Lesdiguières tomba si furieusement sur l'armée de Don Amédée, qu'il lui tua 2500 hommes, lui prit trente enseignes et dissipa le reste comme une fumée.

Cela se passait le 6 7bre 1591.

Mais cette nouvelle n'était que l'avant courrier de nouvelles plus terribles. — Charles Emmanuel apprit en moins d'un mois, que Lesdiguières venait de surprendre Saint-Jean-de-Maurienne, de chasser les troupes savoyardes d'Antibes, faisait des excursions dans les hautes vallées du Po, de la Maira et de la Sture, d'où il menaçait les plaines du Piémont.

Ce n'était point la manière de combattre de cette époque là, et il n'y avait pas moyen de s'entendre avec un homme si peu stratégique.

Charles Emmanuel quitta précipitamment la Provence pour venir au secours du Piémont.

Ainsi le duc de Savoie en était arrivé à se défendre au lieu d'attaquer.

Lesdiguières venait d'inventer le système de guerre auquel plus tard les Catinats, les Berwick et Bonaparte lui-même dûrent leurs plus grands succès.

L'année 1593 se passa en expéditions de ce genre, en rencontres fortuites, en prises et en reprises de châteaux.

Charles Emmanuel avait réuni toutes ses forces et comptait beaucoup sur l'année 1594 pour prendre une éclatante revanche, lorsque tout-à-coup on apprit que Henry de Bourbon venait de se faire catholique.

C'était un genre de guerre qu'inventait de son côté Henry IV et qui lui réussit aussi bien que le système de Lesdiguières.

Dès lors tout changea de face, le roi de France catholique, les ligueurs devinrent des rebelles. Tous ceux qui ne demandaient qu'un prétexte pour se rallier à ce qui est fort, eurent le prétexte sous la main et le saisirent avec empressement. Sixte Quint, qui avait lancé contre lui tant d'anathèmes, en vint à le bénir comme fils aîné de l'Eglise, et le duc de Savoie, allié des catholiques français, ne se trouva plus qu'un allié de l'Espagne, en guerre ouverte avec la France.

La guerre dura quatre ans encore et au bout de ces quatre années Charles Emmanuel, épuisé d'hommes et d'argent, abandonné du pape et du roi d'Espagne, harcelé par Lesdiguières, n'avait conservé à grand' peine, de toutes ses conquêtes, que son marquisat de Saluces et quelques places en Provence.

Voici quelle était la situation:

Les Français occupaient le Bugey et la Bresse.

La citadelle de Bourg leur avait seule résisté.

Genève était dégagée.

En Provence, Marseille, Berre et Salon étaient rentrées sous l'obéissance du roi de France, tandis qu'au contraire Charles Emmanuel avait perdu Exilles en Piémont.

Pour mettre à couvert Chambéry et pour inquiéter Grenoble, Charles Emmanuel avait résolu d'élever entre la Bussière et Montmeillan sur la rive droite de l'Isère, le fort des Barreaux. Comme Charles Emmanuel croyait reconnaître l'urgence de cette construction, il n'y épargnait ni l'argent, ni les hommes, et le fort s'élevait rapidement. Henry IV en eut avis et fit reproche à Lesdiguières de ce qu'il laissait ainsi son adversaire élever une citadelle en face de lui.

— Sire, répondit Lesdiguières, Votre Majesté avait justement besoin d'un fort où le duc de Savoie élève le sien. J'ai pensé qu'il était bon de lui en laisser faire les frais; quand il sera fini je le prendrai.

Lesdiguières tint parole et dès lors ce fut Grenoble qui se trouva couverte et Chambéry menacée.

Enfin arriva la paix de Vervins entre Henry IV et Philippe II. Le traité fut signé le 2 mai 1598; on y stipula que le duc de Savoie, y resterait neutre entre la France et l'Espagne, que le château de Berre qu'il tenait encore en Provence serait immédiatement remis à Henry IV et que, quant à ses prétentions sur le marquisat de Saluces, elles seraient soumises au jugement du Souverain Pontife.

Le seul avantage que Charles Emmanuel tirait de ses dix années de combat, était d'avoir étudié sous Lesdiguières un nouveau système de stratégie; sous Philippe II, d'ingratitude et sous Henry IV, de politique.

Il voulut mettre cette étude à profit, et résolut de se rendre à Paris pour traiter directement avec le roi de l'affaire du marquisat de Saluces.

Trois papes avaient passé depuis Sixte Quint: Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX.

Clément VIII venait de monter sur le trône pontifical, Henry IV allait épouser sa cousine Marie de Médicis, le marquisat de Saluces dépendait, comme nous l'avons dit, du pape, le voyage était donc suffisamment justifié.

Puis, une fois à Paris, Charles Emmanuel prendrait l'air de la cour, il verrait ce qu'il y avait à faire en France, peut-être l'occasion se présenterait-elle favorable à certains plans qu'il avait.

L'occasion fait le larron.

Ce n'était point l'avis du Conseil du duc de Savoie qu'il se rendît en France. Mais Charles Emmanuel était prodigieusement entêté. C'était, comme le voudront ses admirateurs ou ses détracteurs, une de ses qualités ou un de ses défauts; — nous ne sommes ni de ses amis, ni de ses ennemis; — nous sommes son humble historien et nous constatons le fait.

Charles Emmanuel ne s'inquiéta donc pas autrement de l'avis de son Conseil et il partit pour Paris avec ce même Conseil qui l'y suivait à contre-cœur, — l'élite des officiers de sa Maison, sa chapelle, sa musique et ses écuries.

Le duc de Savoie fut reçu aves les plus grands égards, mais avec une défiance marquée.

Il avait emporté des sommes énormes, espérant obtenir à prix d'or, ce qu'il n'avait pu conquérir par la force, ou ce qui lui échapperait par la persuasion.

Il commença par offrir à Sully le portrait du roi Henry IV tout entouré de diamants. C'était mal débuter et bien mal connaître son monde.

Le sévère grand maître de l'artillerie garda le portrait, mais rendit les diamants.

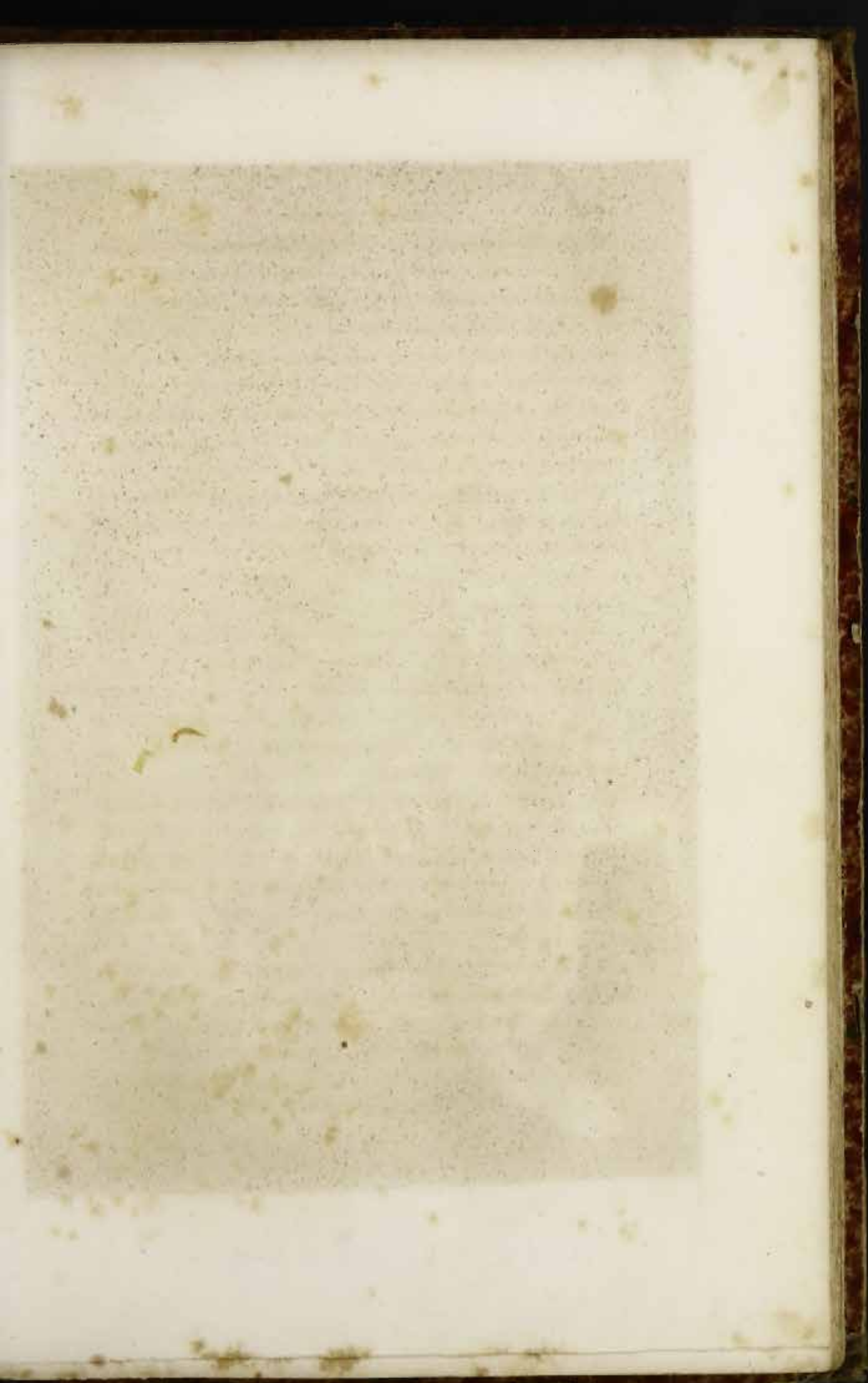
Charles Emmanuel renouvela alors l'offre qu'il avait déjà faite de renoncer au marquisat de Saluces comme héritage, si on voulait lui en donner l'investiture comme fief de la couronne de France, mais le roi, plus révérencieux pour les conseils de Sully que Charles Emmanuel ne l'était à ceux de ses ministres, le roi refusa obstinément de rien entendre à ce sujet.

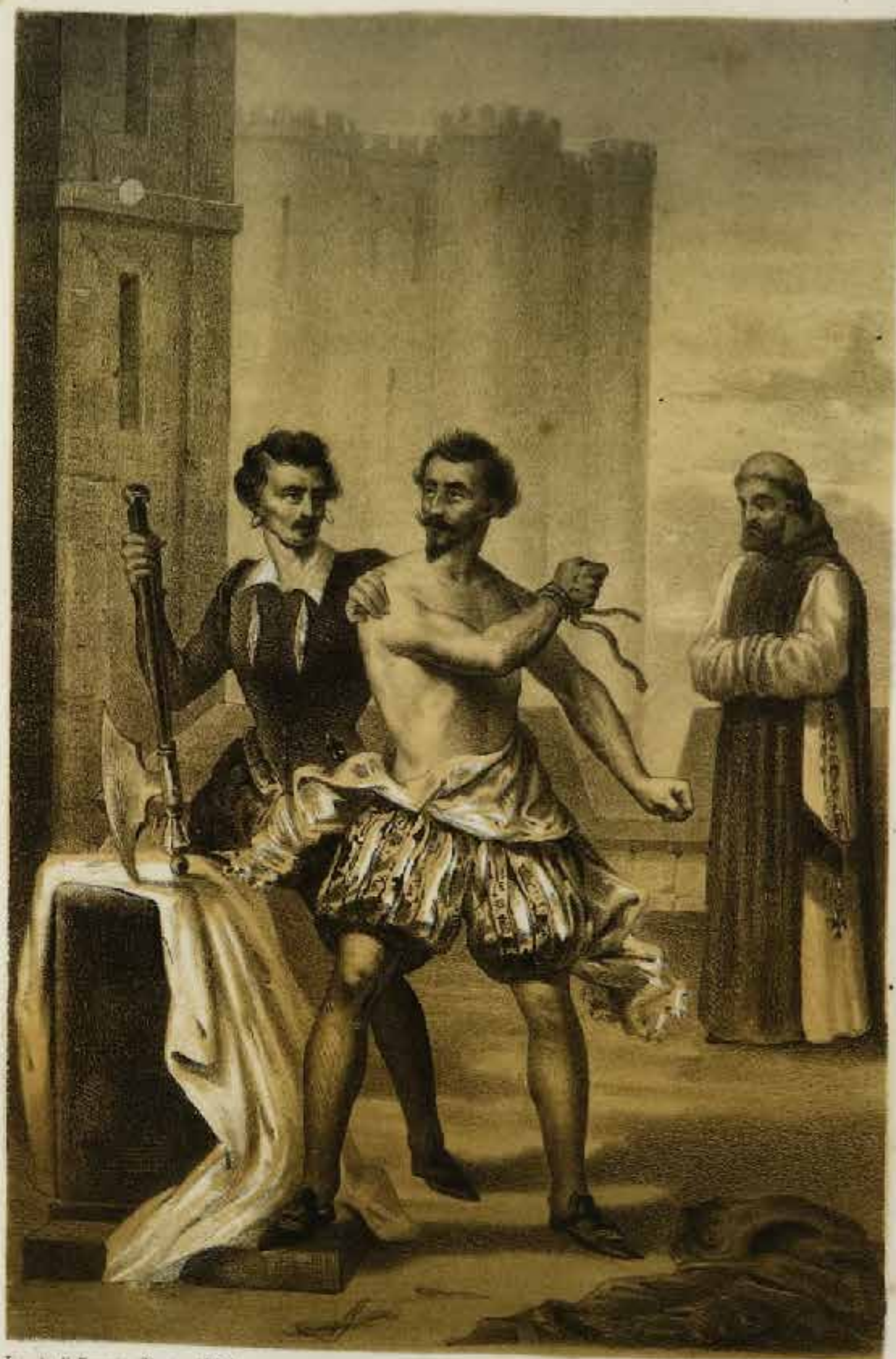
Charles Emmanuel se rabattit sur Genève et demanda que du moins le roi restât neutre entre Genève et lui; mais Henry répondit qu'il était engagé d'honneur à prendre la défense des Genevois, si jamais on usait contre eux de violence ou de surprise.

Au reste, ajoutait le roi de France, il y avait un moyen de tout arranger.

Si le marquisat de Saluces tenait si fort au cœur de Charles Emmanuel, il offrait de le lui abandonner, moyennant la cession du Vicariat de Barcelonnette, des vallées de Sture, de la Pérouse et de la Bresse jusqu'à la rivière d'Ain.

C'était ouvrir une porte sur le Piémont, tandis que le duc de Savoie s'efforçait de fermer l'autre.





Lit. de C. Perrin, Turin, 1854 — Chalet Perrin del.

Execution du Maréchal de Biron.

Charles Emmanuel demanda dix huit mois pour réfléchir.

On lui en accorda trois.

Sur tous les points le duc de Savoie était battu.

On l'aboucha avec Charles de Gontaut duc de Biron.

Biron était ingrat, comme s'il eût été prince ou roi.

Biron était un des vaillans de l'époque, il avait grandement participé aux victoires d'Arques, d'Ivry et d'Aumale, à la prise de Paris et de Rouen; en récompense Henry IV, qui, s'il faut en croire d'Aubigné, n'était pas plus reconnaissant qu'un autre, en récompense Henry IV l'avait comblé d'honneurs, nommé amiral en 1592, maréchal en 1594, gouverneur de la Bourgogne en 1596, duc et pair en 1598. Il y avait plus, Henry IV lui avait sauvé la vie au combat de Fontaine-française.

Tout cela n'empêchait point Biron de conspirer.

Un plan fut arrêté du partage de la France entre l'Espagne et la Savoie. Biron fut le principal agent des deux princes.

Le bruit de cette menée transpira, le duc de Savoie fut prévenu qu'il allait probablement être arrêté.

Il partit secrètement de la cour de France.

Henry IV fit faire le procès de Biron, lui mit sous les yeux toutes les preuves du complot, attendant un simple aveu de lui pour lui faire grâce.

Biron nia obstinément, et eut, après deux ans d'attente, la tête tranchée.

Il avait promesse, dans ce grand morcellement de la France, de recevoir pour sa part la Bourgogne et la Franche-comté, avec une Infante d'Espagne en mariage.

Quant à Charles Emmanuel, il devait recevoir le Lyonnais, la Provence et le Dauphiné.

Cela valait bien la guerre.

Henry IV éperonné par Sully s'arracha à grand' peine des bras de la duchesse de Beaufort, et, parti de Lyon, le 15 août 1600, il marcha sur la Savoie, à la tête d'une puissante armée.

Depuis 18 mois Philippe II était mort, Philippe III l'avait remplacé et l'ambassadeur de Charles Emmanuel, Dominique Belli comte de Buonvicino, écrivait à son maître qu'il pouvait parfaitement compter sur le bon vouloir de Philippe III.

Seulement ce bon vouloir restait infertile, tandis que Henry IV s'emparait de la Bresse, de toutes les vallées de Savoie et de toutes les places d'au-delà des monts pour l'Italie, d'en deça des monts pour nous.

Montmeillan seule fit mine de tenir.

Henry et Sully l'avaient examinée en connaisseurs et en avaient fait le tour.

L'investigation achevée, le roi avait regardé son ministre en hochant la tête.

— Eh bien? demanda Sully.

— Ventre Saint Gris, dit Henry IV, voilà une place merveilleusement forte et la meilleure que je vis jamais.

Sully fut de l'avis de Henry IV, seulement il ajouta:

— Cela ne nous empêchera point de la prendre, sire.

— Vous êtes grand maître de l'artillerie, mon cher Rosny, cela vous regarde, répondit Henry IV.

Sully accepta la responsabilité: fit, à l'aide d'efforts incroyables, porter six pièces de canons sur la montagne qui domine le fort au nord-ouest; un plateau étroit, situé au-dessus des vignobles des Laccands, offrit un endroit où établir une batterie et, à peine établie, la batterie se mit à tirer.

Les canons du fort répondirent.

Henry et Sully, placés derrière un rocher, examinaient l'effet de leur canonnades, lorsqu'un boulet savoyard vint frapper l'angle du rocher, derrière lequel ils étaient cachés, et couvrit de débris, le roi et son ministre.

Henry, on le sait, et lui même le dit, Henry pour être très-brave, avait besoin d'être prévenu un temps à l'avance; le boulet



Lith C Perrin Turin 1854 Charles Perrin del et lith

Henry IV au siége de Montmeillan.

avait oublié de le prévenir, de sorte qu'il eut grand' peur, si peur qu'il fit un signe de croix.

Sully le vit.

— Ah ! pour cette fois, dit-il, je suis témoin que Votre Majesté est réellement catholique.

Le siége traînait en longueur, l'hiver venait, Henry raillait son grand maître de l'artillerie, qui commençait à avoir peur d'en être pour ses frais, lorsque la comtesse de Romy, qui avait suivi son mari à l'armée, reçut un beau matin un collier de verroterie et des boucles d'oreille de la façon de madame de Brandis, femme du commandant du fort.

C'était la preuve que le siége paraissait aussi long aux assiégés qu'aux assiégeants.

Madame de Rosny répondit à cette courtoisie, par une courtoisie pareille ; elle envoya à madame de Brandis en remerciment de son collier et de ses boucles d'oreille, douze perdrix, six lapereaux, six lièvres, douze cailles grasses, douze bouteilles d'excellent vin et des pains frais.

Cela avait réussi à Henry IV au siége de Paris et il espérait que cela lui réussirait encore au siége de Montmeillan.

Une correspondance s'engagea.

Madame de Brandis invitée à venir dîner au camp, accepta; Henry IV était fort galant quand il voulait s'en donner la peine; madame de Brandis rentra à Montmeillan enchantée du roi de France; à partir de ce moment, elle décida que la place se rendrait; ce que femme veut, Dieu le veut, la place se rendit.

Les Français en prirent possession et y trouvèrent 36 pièces de canons de gros calibre, 20000 gargousses et toutes les munitions nécessaires à un grand siége.

Le roi et Sully allèrent visiter tout ce matériel; Henry ne pouvait croire qu'un soldat ayant de pareilles ressources à sa disposition se fût rendu.

— Eh bien, fit Sully, ne vous avais-je pas promis que nous prendrions la ville.

— Oui, dit Henry, mais conviens, mon brave Rosny, que tu es bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un dedans pour t'en ouvrir les portes.

Nous avons dit que Henry IV n'était pas toujours brave, mais il avait de l'esprit toujours.

Le duc reçut la nouvelle de l'envahissement de la Bresse, de la prise par Lesdiguières de Conflans et de Moûtiers et de l'investissement de Montmeillan.

Il était à un bal et se contenta de dire :

— Bon, cela pressera peut-être le pape et le roi d'Espagne.

Et il continua de danser.

Le lendemain, cependant, ignorant encore l'occupation de Montmeillan, il se mit en route avec dix mille hommes pour en faire lever le siége; Henry laissa un gouverneur dans la place, recommandant à celui-ci de recevoir Charles Emmanuel avec ses propres boulets, s'il se présentait devant Montmeillan et alla l'attendre malgré la rigueur de l'hiver au bas du Col du Cormet entre Séez et le Bourg Saint-Maurice, en passant par la vallée de Beaufort, qui, de nom au moins, lui rappelait cette belle Gabrielle, qu'a immortalisée son amour.

Le roi fit une halte au château, où il établit son quartier général; puis, ayant pris le chemin de la montagne, il s'avança jusqu'à l'endroit appelé le pas du Cormet; la neige tombant avec violence, Henry dina à l'abri d'un rocher, de sorte, dit le président de Thou, que la neige s'élevait au-dessus de sa tête comme une autre montagne.

La mairie de Beaufort a conservé un ancien registre de l'état civil, tenu comme d'habitude par le Curé.

Le passage de Henry IV y est enregistré en ces termes :

« Le jour 10 d'octobre 1600, le roi Henry de Bourbon de

France et de Navarre a été ici en grande compagnie de princes et autres gens d'armerie.

« Le 11 il est allé au Cormet, il faisait mauvais temps.

« Le 12 il est parti conduisant 8000 personnes, *ayant fait force des siennes et grandissimes folies.* »

Henry de Bourbon avait reçu cette faveur inouie du ciel d'être jeune quoiqu'il eut quarante-sept ans, et d'être gai quoiqu'il fut roi.

Pendant que le roi Henry faisait *force des siennes et grandissimes folies*, Charles Emmanuel arrêté par les glaces et les neiges, apprenant d'ailleurs la prise de Montmeillan et de Sainte Catherine, battait en retraite et s'en retournait en Piémont.

Charles Emmanuel avait perdu dans cette campagne, la Bresse, le Bugey, le Val Romy, le pays de Gex, le fort Dauphin et la citadelle de Bourg: force fut à Charles Emmanuel de signer le traité connu sous le nom de traité de Lyon.

Le roi de France lui abandonnait enfin ce fameux marquisat de Saluces, tant ambitionné, mais en échange Charles Emmanuel perdait la Bresse avec la citadelle de Bourg, le Val Romy, le pays de Gex et les deux bords du Rhône, depuis Genève jusqu'à Saint-Genix d'Aoste.

De plus, château Dauphin, citadelle située au sommet de la vallée de Vraita.

Dès lors, la Maison de Savoie, presqu'entièrement rejetée au-delà des monts, devenait une puissance italienne.

Il n'avait point été question de Genève dans le traité de Lyon.

Charles Emmanuel pensa donc qu'il pouvait, sans blesser la France, essayer d'enlever la Rome protestante, d'un coup de main.

Le pape Clément VIII l'y poussait de toutes ses forces.

Ce fut un des papes à qui il fut donné de rêver l'unité de l'Italie.

Malheureusement pour Charles Emmanuel, les Genevois furent avertis de ce qui se tramait contre eux, par un espion qu'ils tenaient caché à Rome, sous forme de nouveau converti ; ils mirent sur pied un corps de troupes civiques, ils équipèrent un régiment de cuirassiers, ils demandèrent du secours à Berne. Au reste ils n'ignoraient pas le ressentiment que le duc de Savoie avait gardé contr'eux. Ils avaient fourni aux Français du canon pour battre ses places, ils leur avaient permis de faire des levées sur leur territoire. Enfin ils s'étaient portés avec fureur à la démolition du fort Sainte-Catherine, que Sully avait fait démolir, la veille de la signature du traité.

Ils s'attendaient donc à être attaqués tous les jours et surtout toutes les nuits.

Le secret de cette expédition était confié à Charles Emmanuel Philibert de Simiane, marquis de Pianezza, lieutenant général pour son Altesse au-delà des monts, chevalier de l'Annonciade, mari d'une fille naturelle du duc Emmanuel Philibert et par conséquent beau-frère du duc régnant.

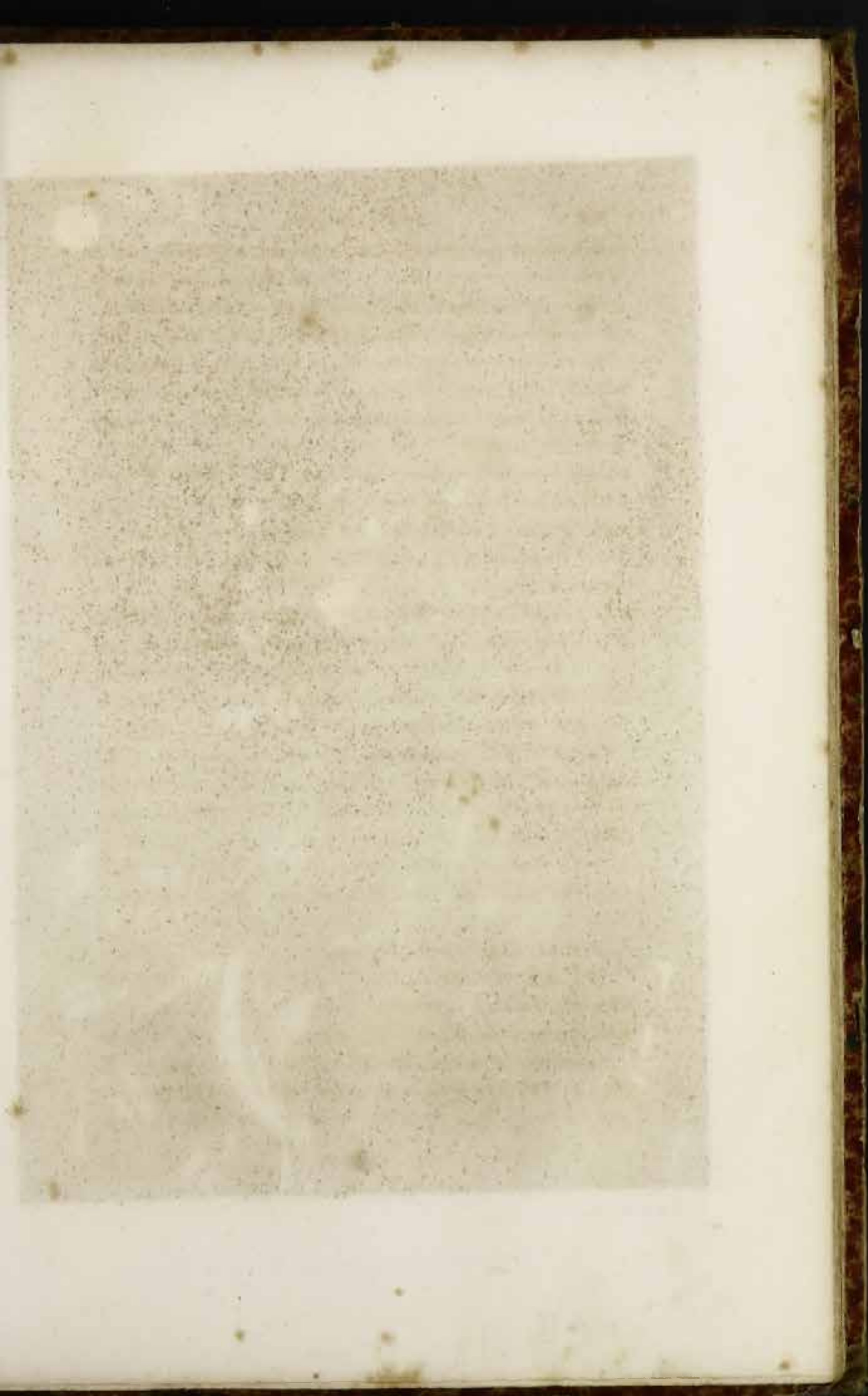
Charles Emmanuel n'avait pas encore mis son armée sur le pied de paix. En outre la Savoie était pleine d'Espagnols qui passaient d'Italie en Franche-comté: quatre mille hommes se trouvèrent comme par hasard aux environs de Genève.

On devait prendre la ville par une escalade nocturne.

La nuit du 23 décembre 1662 fut choisie pour cette expéditon.

C'était celle du samedi au dimanche.

Vers minuit le capitaine Bruneaulieu, s'approcha des murailles avec 500 hommes, que l'on avait choisi parmi les plus résolus: — il les amenait à cheval afin qu'ils ne fussent point fatigués, s'il fallait combattre; — la lune était déjà disparue, de sorte que la nuit était fort obscure et qu'ils arrivèrent au pied des murailles, jusque dans les fossés de la Coratterie, sans être aperçus. Seulement





Lit. de C. Perrin Turi. 1852

Les Savoyards sous les Murs de Genève.

arrivés là, ils donnèrent juste sur une volée de canards, qui se leva avec de grands cris.

Un instant la petite troupe s'arrêta, le lieutenant ayant grand' peur que cette volée d'oiseaux ne donnât l'alarme, mais Bruneaulieu la rassura en disant :

— Ce ne sont que des canards et les Génevois ne sont pas des Romains.

En effet tout demeura calme, et les Savoyards, ayant jeté des claies, pour ne pas enfoncer dans la boue, traversèrent le fossé sans accident.

Arrivés au pied de la muraille ils dressèrent trois échelles du côté de la porte de la Monnaie, près de la dernière guérite : ils avaient choisi ce point de la ville parce qu'ils savaient que depuis longtemps on n'y mettait plus de sentinelles.

Les échelles que les assaillants employèrent pendant cette nuit du 23 décembre 1602, se conservent encore dans l'arsenal de Genève; c'étaient des échelles peintes en noir, afin qu'elles ne fussent point aperçues dans l'obscurité; elles étaient faites de plusieurs pièces, s'emboîtant les unes dans les autres, afin de se transporter plus facilement, et de s'allonger ou accourcir à volonté. Le bas était, en outre, armé de pointes de fer, afin qu'elles se fixassent solidement, tandis que le haut était garni de poulies recouvertes de drap, qui permettaient de les dresser sans bruit.

Un jeune gentilhomme, dont le père avait été tué à la bataille de Monthoux, demanda à monter le premier; on le nommait Gerbaix de Sonnaz. Cette faveur guerrière lui fut accordée ; il s'élança donc sur les échelons, mais arrivé aux trois quarts de la hauteur de l'échelle, une grosse pierre que le frottement détacha de la muraille, lui tomba sur la tête et faillit l'assommer; il s'évanouit à moitié dans les bras de ceux qui le suivaient; on l'aida à descendre, mais après quelques instants il reprit ses forces et se remit à l'escalade.

Un Jésuite Écossais, nommé le père Alexandre, se tenait au pied

des échelles pour encourager les assaillants; son ardeur pour sa foi l'avait rendu peu scrupuleux sur les moyens à employer. Il avait en forme de conjuration écrit des passages de l'Écriture Sainte sur de petits morceaux de papier, affirmant que ceux qui porteraient dévotement ces papiers sur eux ne pouvaient mourir de mort violente.

Il est vrai qu'il lui restait la ressource de dire que ceux qui seraient tués ou blessés ne les avaient pas portés assez dévotement.

En attendant, il donnait la main aux assaillants, pour les aider à monter, leur disant tout bas:

— Courage, braves Savoyards, montez, montez, chaque échelon est un pas pour entrer en Paradis.

On avait dit aux hommes de l'expédition, que l'expédition se faisait d'accord avec les catholiques de Genève, et qu'on trouverait ceux-ci sur les remparts pour tendre la main à leurs frères.

Ils furent donc fort étonnés de n'y trouver personne.

Mais comme en place des amis on eût pu trouver des ennemis, et qu'amis et ennemis étaient absents, tout alla encore assez bien.

Lorsque deux cents hommes, armés de toutes pièces, eurent franchi le parapet de la muraille, on prévint le duc de Savoie de cet heureux résultat. Charles Emmanuel n'eut pas la patience d'attendre plus longtemps, et il expédia des courriers afin qu'ils annonçassent de tous côtés les heureux commencements de l'escalade.

De là vint que le bruit de la prise de Genève se répandit jusqu'en France.

Cependant ce qui avait servi jusque là les Savoyards, l'obscurité, commençait à les desservir; leur chef craignant qu'ils ne s'égarassent dans les rues qui leur étaient inconnues, voulut attendre l'arrière-garde, et décida qu'on n'entrerait dans la ville qu'à quatre heures du matin. En conséquence, il fit coucher ses hommes à plat-ventre sous les arbres du parapet, on leur ordonna de se serrer le long des maisons de la Corratterie; par

malheur, tous ces mouvements ne pouvaient s'exécuter sans bruit; une sentinelle Génevoise, de garde à la tour de la Monnaie, crut s'apercevoir qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire du côté de la Coratterie; elle fit part de ses observations au caporal; le caporal envoya un soldat, muni d'une lanterne, visiter le rempart. Le soldat, arrivé sur le parapet, vit venir à lui plusieurs hommes, qui essayaient de se dissimuler dans l'obscurité, il cria: *Qui vive!* Ceux qu'il interpellait ne répondirent point; aussitôt il lacha son coup d'arquebuse en criant: aux armes! aux armes! mais au même instant il tomba mort. Cependant au cri qu'il avait poussé, la sentinelle qui était sur la tour lâcha aussi son coup pour avertir le corps de garde qui était composé de six hommes.

Alors Bruneaulieu et ses officiers, voyant qu'ils étaient découverts, mais qu'en somme ils se trouvaient à la tête de trois cents soldats d'élite, résolurent d'attaquer la ville. Bruneaulieu divisa ses hommes en quatre troupes, qui par quatre côtés différents, par la porte neuve, par la Tartane, par l'avancée de la maison de ville et par le corps de garde de la Monnaie firent irruption dans la ville.

Un fort détachement restait en outre sur le rempart pour favoriser l'escalade de ceux qui devaient monter.

Il y avait treize hommes au corps de garde de la porte neuve. Ces treize hommes ne firent qu'une médiocre résistance, la plupart s'enfuit vers la maison de ville, mais tout en fuyant, un soldat eut, par bonheur, la présence d'esprit d'abattre la herse, qui défendait l'entrée de la porte neuve. La ville dut, selon toute probabilité, son salut à cet évènement.

Pendant ce temps le tocsin sonnait à toutes les églises, les bourgeois, réveillés en sursaut, s'élançaient de leurs maisons à moitié nus, mais parfaitement armés, demandant où il fallait aller. Pour les égarer, les Savoyards criaient: alarme! alarme!

l'ennemi est à la porte de Rives! Mais cette ruse n'eut aucun effet, les environs de la porte de la Tartane dont les Savoyards s'étaient emparés, présentaient un véritable champ de bataille. Savoyards et Genevois y luttaient corps à corps; l'ancien syndic de la ville, nommé Jean Canal, y fut tué.

Du côté de la Monnaie les Savoyards avaient enfoncé la première porte du corps de garde, mais ils ne purent pénétrer plus avant; une ronde passait, elle fit tête à l'attaque et les repoussa.

Pendant que l'on combattait avec acharnement sur ces deux points, un canonnier, qui voyait s'agiter des ombres dans l'obscurité, eut l'idée de mettre le feu à un canon du boulevard de l'Oie, qui rasait la muraille de la Coratterie; le hasard, mal disposé cette nuit-là pour les Savoyards, voulut que le boulet coupât par le milieu les échelles et abattît les hommes dont elles étaient chargées. Alors les troupes qui étaient à plein palais, entendant le bruit du canon, le prirent pour celui qui devait faire sauter la porte neuve; elles crurent trouver une brêche et s'avancèrent tambour battant. Elles trouvèrent une porte fermée.

Dans ces sortes de coups de main qui dépendent de la surprise, du moment où il y a lutte, il y a défaite pour les assaillants. Or la lutte s'organisait, le nombre des défenseurs de la ville augmentait de minute en minute tandis que celui des aggresseurs diminuait; le capitaine Bruneaulieu sentit plier l'attaque entre ses mains, il donna l'ordre de se retirer vers les échelles, il ignorait qu'elles fussent brisées, un feu effroyable partait des maisons de la Coratterie; en un instant une cinquantaine de Savoyards furent couchés à terre; dès lors le reste des assaillants ne songea plus qu'à la fuite, chacun chercha l'endroit où le rempart lui paraîssait moins haut, sautant du parapet dans le fossé. Un des sauteurs tomba sur le père Alexandre et le blessa grièvement.

Le duc Charles Emmanuel, qui s'était avancé à une lieue de Genève, pour faire au point du jour son entrée dans la ville, vit au contraire au point du jour son armée revenant en déroute diminuée de moitié.

Cinq cents hommes étaient restés dans les rues et dans les fossés de Genève.

Cet échec mit fin aux prétentions du duc de Savoie et par le traité de Saint-Julien en date du 21 juillet 1603, il fut arrêté que Charles Emmanuel, reconnaîtrait Genève comme République indépendante, alliée de la Suisse.

Quant au territoire, chaque partie reprenait la limite arrêtée en 1589.

Toute la politique d'Emmanuel Philibert, une fois le traité de Cateau-Cambresis signé entre l'Espagne et la France, avait consisté à rester neutre entre ces deux grandes puissances; éclairé par l'ingratitude de Philippe II et de Philippe III, par les victoires de Lesdiguières et de Henry IV, Charles Emmanuel eût bien voulu suivre l'exemple de son père; il avait atteint et dépassé sa quarantaine et il commençait à voir les choses d'un regard plus sérieux, d'un œil plus juste.

Mais par malheur il n'était pas le maître, il fallait que soit l'Espagne, soit la France, l'entraînât dans son tourbillon; chacun des deux rois avait une main sur lui; Henry IV par la Bresse, Philippe III par le Milanais.

Henry IV, devenu, par l'économie de Sully, le plus riche prince de la chrétienté, par sa politique et son génie le plus puissant roi de l'Europe, préparait sa guerre contre l'Autriche, prélude de son remaniement du monde.

Ses premiers coups devaient porter sur l'Autriche.

Le roi d'Espagne et le roi de France, firent donc en même temps des ouvertures au duc de Savoie; cet allié était de la plus haute importance à l'un ou à l'autre.

Philippe III comprenait qu'après l'abandon des intérêts du duc de Savoie, abandon scandaleux même pour ses ennemis, qui avait été fait par l'Espagne aux traités de Vervins et de Lyon, il aurait peine à attacher Charles Emmanuel à sa cause.

Ses offres furent donc des plus tentantes.

Il offrait au duc de Savoie de l'aider à reconquérir la Bresse, et le Bugey, de lui donner une infante avec une riche dot pour son fils aîné et de fixer de magnifiques établissements à ses cadets.

Ces établissements, c'était l'amirauté d'Espagne pour le prince Philibert et l'archevêché de Séville pour le cardinal Maurice.

Henry IV, de son côté, qui sentait que Charles Emmanuel tenait la clef des Alpes et qui en voulait avoir les portes ouvertes, pour l'attaque comme pour la retraite, offrait au duc de Savoie de lui donner le Milanais quand ils en auraient fait la conquête de compte à demi, il offrait de donner une de ses filles au prince de Piémont et de faire de riches présents aux autres enfants du duc.

Il n'y avait pas à hésiter entre les deux propositions; d'ailleurs le duc de Savoie comptait plus sur la parole de Henry IV que sur celle de Philippe III; il conclut en conséquence avec Lesdiguières le traité de Brunolo.

Par ce traité Henry IV devait franchir les Alpes à la tête de 50,000 hommes d'infanterie et de 10,000 chevaux, le duc de Savoie de son côté devait agir avec 12,000 hommes de ses troupes soutenues par une autre armée française forte de 25,000 hommes, commandée par Lesdiguières. De leur côté les Vénitiens, entrés, mais secrètement, dans la ligue contre l'Autriche, devaient se déclarer tout-à-coup pour la France en opérant une diversion dans le Tyrol.

Ce traité fut signé le 25 avril 1610.

Le 14 mai suivant, c'est-à-dire, dix neuf jours après, Henry IV tombait sous le couteau de Ravaillac.

Sur ces entrefaites, François de Gonzague, duc du Montferrat et de Mantoue, mourut.

Gendre de Charles Emmanuel, il ne laissait de son mariage avec Marguerite de Savoie, qu'une fille unique.

Charles Emmanuel avait des vues sur cette héritière, sa petite fille, qu'il comptait marier avec un de ses fils.

Mais François de Gonzague, outre sa fille, avait un frère, nommé Ferdinand de Gonzague; il avait sur l'enfant d'autres projets; il se crut le tuteur naturel de sa nièce, accourut à Rome, s'empara de la régence et sous prétexte de mettre la petite princesse à l'abri des entreprises de son aïeul maternel, il la fit enfermer dans le fort de Goïto.

Deux choses exaspérèrent le duc de Savoie: la première ce fut la violence exercée sur sa petite fille; la seconde, la destruction de son plan favori, qui était à tout prix de réunir le duché du Montferrat à la Savoie, comme il y avait réuni le marquisat de Saluces.

Son armée était toute prête contre Philippe III, il la tourna contre Ferdinand de Gonzague, et, au mois de mai 1613, entrant en campagne, il s'empara de toutes les places fortes du Montferrat, excepté de Casal.

Mais Ferdinand de Gonzague se sentait aussi fort et avec raison, sous sa barette de cardinal, que Charles Emmanuel sous son armure de prince; n'ayant pas de troupes à opposer au belliqueux duc de Savoie, il requit les bons offices du pape, du roi d'Espagne et de la reine de France, qui était quelque peu sa cousine.

D'ailleurs sa réclamation paraissait juste, il demandait la cessation des hostilités jusqu'à ce que l'empereur Mathias, alors règnant, eût prononcé, comme juge naturel, entre deux membres de l'empire Germanique.

De son côté Charles Emmanuel, comprenant dans quel triangle

hostile il était pris, Charles Emmanuel, disons-nous, consentit, pour ne pas se brouiller avec les protecteurs de Ferdinand de Gonzague, à mettre en dépôt les places qu'il avait prises, entre les mains du prince de Castiglione, commissaire impérial désigné a cet effet.

En échange de cette concession, les princesses du Montferrat, sa fille et sa petite fille, devaient lui être rendues.

Mais le cardinal Ferdinand traîna en longueur, négocia avec l'Espagne, offrit à la cour de Madrid de lui assurer un droit éventuel à la possession du duché, pourvu qu'elle le sauvegardât des prétentions du duc de Savoie.

L'Espagne ne demandait qu'une occasion d'être désagréable à Charles Emmanuel. Elle saisit celle-là avec empressement et vers le milieu de l'été 1614, lui fit, par le marquis d'Inoyosa, gouverneur de Milan, donner l'ordre de désarmer.

Charles Emmanuel, répondit qu'il avait le plus grand désir de rester en bonne intelligence avec le roi Philippe III, mais que si le marquis d'Inoyosa effectuait sa menace, c'est-à-dire tentait de le contraindre à désarmer, il repousserait la force par la force.

En vertu de cette réponse, sans déclaration de guerre, sans manifeste, le marquis d'Inoyosa, marcha contre Verceil à la tête de 20,000 hommes et le marquis de Santa Crux débarqua un corps napolitain au port d'Oneille.

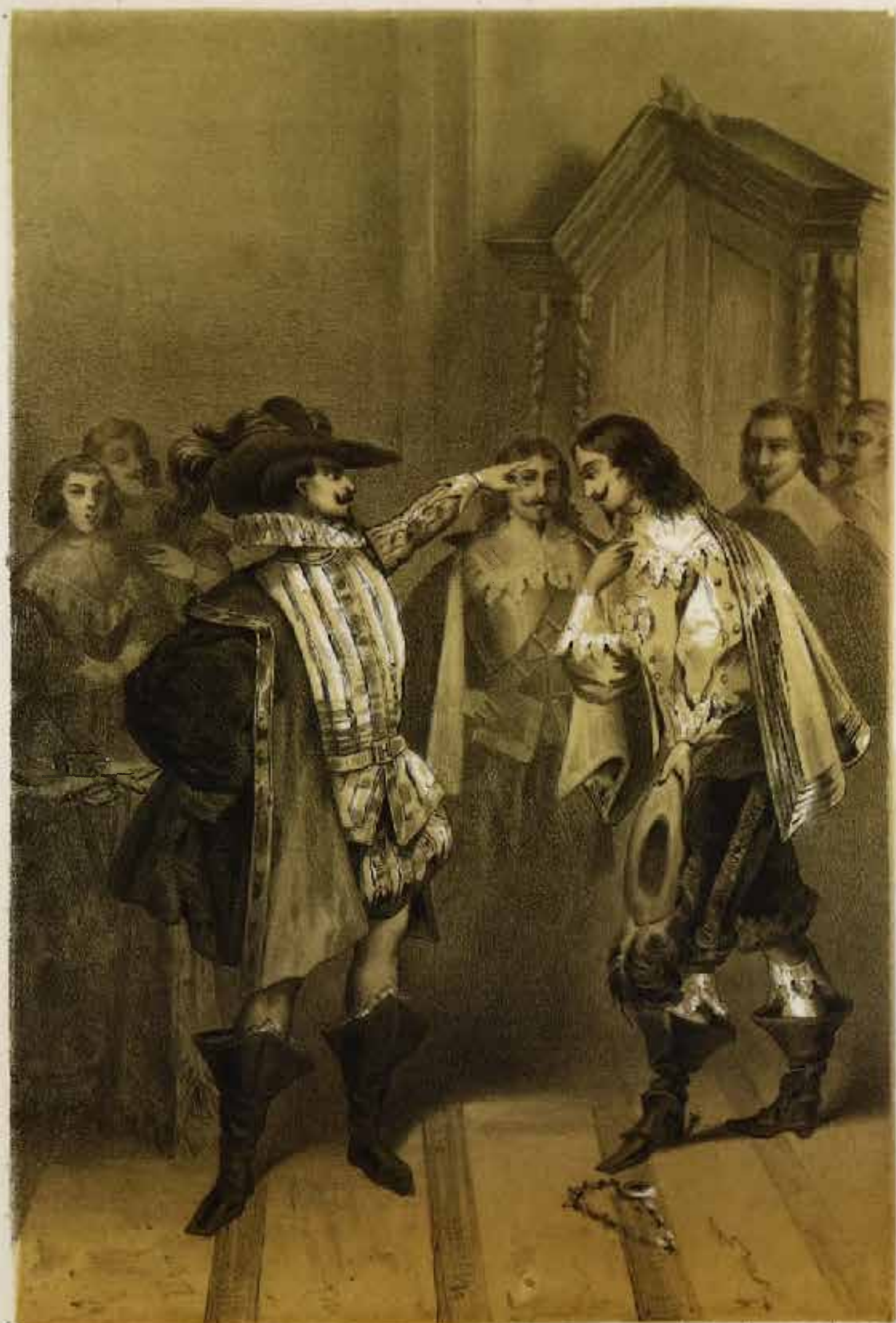
Emmanuel apprit coup sur coup ces deux nouvelles.

Il avait près de lui Don Louis Gaëtano, ambassadeur d'Espagne, et portait justement à son col l'ordre de la Toison.

Il arracha le collier de son cou et le jeta à Don Louis Gaëtano, en lui ordonnant de quitter Turin dans les 24 heures.

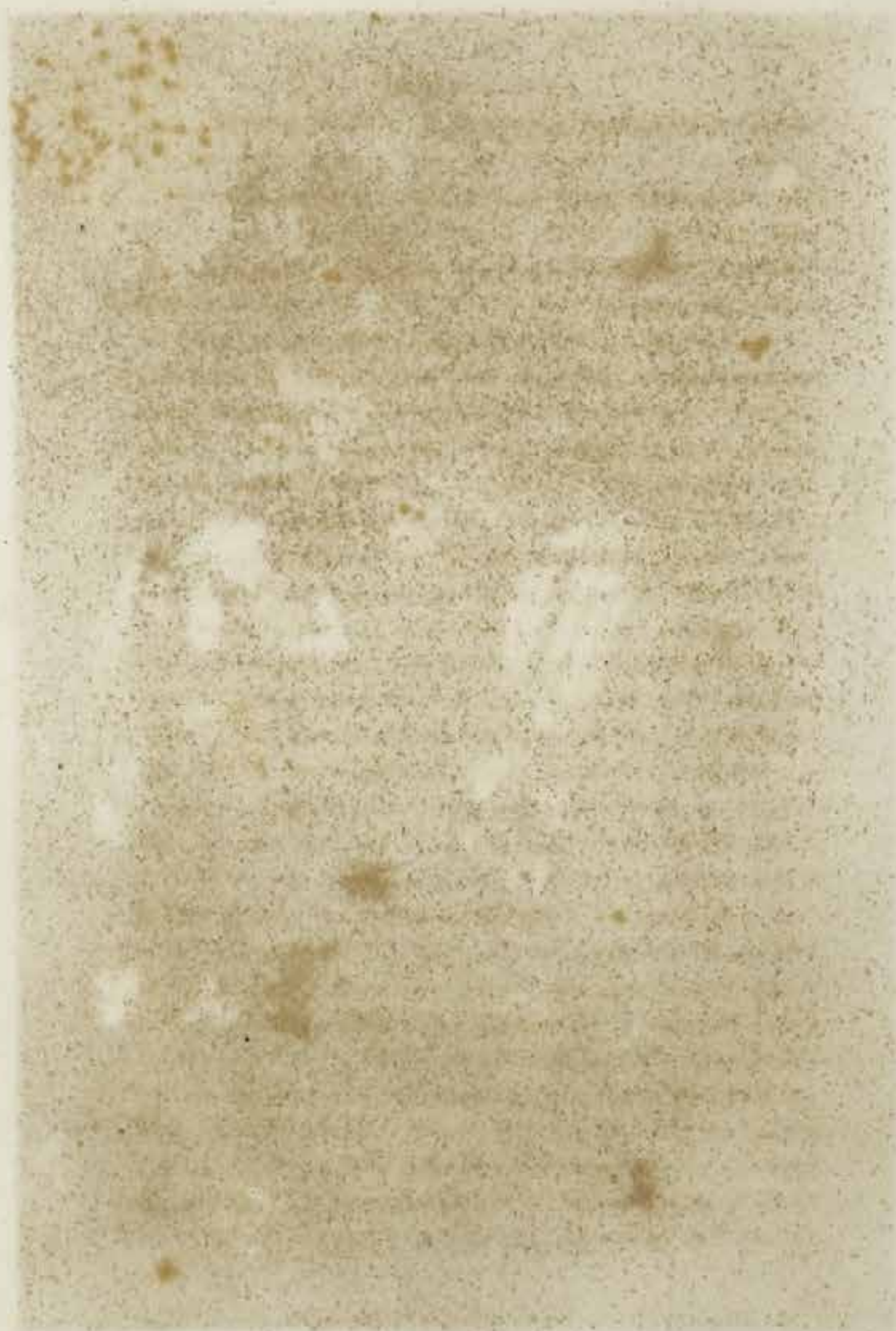
Le même ordre fut donné à tous les Espagnols répandus en Savoie et dans le Piémont.

Puis aussitôt, suivant l'exemple de son vieil ennemi Lesdiguières, il se mit à la tête de deux mille hommes, passa la



Lith. C. Perrin, Turin 1854 — Charles Perrin del. et lith.

Déclaration de Guerre



Sésia, fit une pointe dans le Milanais, et y leva une forte contribution.

Le marquis d'Inoyosa, en apprenant cette nouvelle, fit un pas rétrograde.

Alors on passa des hostilités aux négociations, puis des négociations aux hostilités.

Les Espagnols, interrompus dans leur marche sur Verceil, revinrent mettre le siége devant cette ville. Auguste Mainfroy Scaglia marquis de Caluse, tenait pour Charles Emmanuel, il fit plusieurs sorties; repoussa deux assauts et ne capitula qu'ayant épuisé sa poudre et ses vivres, et perdu l'espoir d'être délivré.

Ce ne fut pas tout, Philippe III souleva, contre Charles Emmanuel, Henry de Nemours son parent, lui promettant la souveraineté de la Savoie et lui donnant en attendant la disposition de toutes les troupes qu'il avait dans la Franche-Comté.

Charles Emmanuel envoya contre Henry de Nemours le prince de Piémont son fils, et les gouverneurs du Lyonnais et de la Bourgogne eurent ordre de Louis XIII de le soutenir.

Lesdiguières de son côté sortit des montagnes du Dauphiné à la tête de 14,000 hommes, lesquels s'étant joints aux troupes du duc, firent lever le siége d'Asti et forcèrent les Espagnols à sortir du Piémont et du Montferrat.

Alors les négociations recommencèrent, et le 9 octobre 1617 la paix fut signée à Pavie.

Cette paix stipulait que Verceil serait rendue au duc de Savoie et que Ferdinand et Charles Emmanuel s'en remettraient à l'empereur du soin de leurs intérêts respectifs.

On en était exactement au même point qu'avant cette nouvelle guerre; seulement le duc de Savoie avait perdu deux ou trois mille hommes et dépensé une vingtaine de millions.

Une chose le consolait, c'était l'espoir qu'il avait de marier un de ses fils avec l'héritière du Montferrat.

Mais une autre cause de querelle n'avait point tardé à s'élever. C'était à propos de la Valteline.

Disons en deux mots à nos lecteurs ce que c'est que la Valteline.

La Valteline est une grande et magnifique vallée des Alpes Réthiennes, qui s'étend entre l'Allemagne, le Milanais, l'état de Venise et la Suisse.

Elle est arrosée par l'Adda qui la parcourt dans toute sa longueur, après quoi cette rivière va se jeter dans le Lac de Côme.

La Valteline était en gage. C'était Louis XII qui, comme caution d'une somme de 400 mille écus qu'il leur devait, l'avait cédée aux Grisons.

Depuis lors pas un seul roi de France n'avait été assez riche pour la racheter; la Valteline était donc restée annexée à la Confédération Suisse.

Or, les Grisons avaient adopté la religion réformée, et la Valteline était demeurée catholique.

Une révolte politique, voilée d'un prétexte religieux, éclata dans la Valteline, qui chassa ses préposés protestants et qui demanda à être réunie au Milanais. Philippe III, comme on le comprend bien, ne se fit pas demander la chose deux fois.

Il s'empara de la Valteline.

Cette action blessait tout le monde.

La France qui prétendait que la Valteline lui appartenait comme propriété.

La Suisse qui prétendait que la Valteline lui appartenait comme gage.

Venise et les autres états Lombards qui s'effrayaient de voir Milan donner la main à Vienne.

Enfin le duc de Savoie, à qui tout agrandissement de la puissance Espagnole en Italie était nuisible, surtout depuis qu'il était devenu prince italien.

Louis XIII réclama, mais inutilement. Philippe III promit de rendre la Valteline aux Grisons. Mais Philippe III étant mort, Philippe IV ne se crut point obligé de tenir sa promesse.

En conséquence Richelieu, au mois de novembre 1624, fit entrer 1,200 hommes dans la Valteline.

Charles Emmanuel s'engagea à mettre de son côté sur pied 1,200 fantassins et 3,000 cavaliers, pour maintenir le Milanais, et de pousser une armée, à peu près pareille, contre Gênes, Parme et la Toscane, qui venaient de se déclarer contre la France.

La guerre dura un an avec des alternatives de succès et de revers, puis un beau jour Charles Emmanuel apprit que la paix venait d'être signée à Monçon entre la France et l'Espagne sans qu'il eût même été appelé aux négociations.

Par ce traité Philippe IV abandonnait la Valteline qui rentrait entre les mains des Grisons, et les places fortes bâties par les Espagnols dans cette vallée étaient démolies.

Seulement on laissait le duc de Savoie avec Gênes, Parme et la Toscane sur les bras.

Ce n'était pas le tout, on se rappelle l'espoir de Charles Emmanuel à l'endroit de la petite duchesse du Montferrat, qu'il comptait donner pour femme à un de ses fils.

La France en avait décidé autrement.

Il y avait en France un Louis de Gonzague, duc de Nevers.

Ce duc de Nevers avait un fils nommé Charles.

Ce Charles était l'oncle des trois derniers souverains du Montferrat et avait lui même un fils qui était duc de Rétheel, et l'oncle à la mode de Bretagne de la jeune héritière.

Le cardinal Ferdinand de Gonzague était mort, Vincent, le troisième frère de Ferdinand, lui avait succédé et était en train de mourir à son tour. L'ambassadeur de France, le marquis de Saint Chaumont, le circonvint à son lit de mort et fit si bien,

qu'à ses derniers moments, Vincent de Gonzague déclara le duc de Nevers son héritier universel.

La princesse Marie fut tirée de son couvent et mariée au fils du duc de Nevers au pied du lit du duc Vincent de Gonzague, qui mourut dix minutes après cette union.

Le jeune homme, déclaré immédiatement lieutenant général pour son père, reçut le serment de fidélité de tous les gouverneurs des places du Mantouan et du Montferrat.

Il était curieux de voir comme toutes les espérances de Charles Emmanuel l'abandonnaient l'une après l'autre, sous les coups de la fatalité, comme sous les coups d'un adversaire victorieux tombent l'une après l'autre toutes les pièces d'un ennemi vaincu.

Cette fois les intérêts du roi d'Espagne et de l'empereur étaient d'accord avec les siens; il en résulta une alliance offensive et défensive contre la France.

L'empereur Mathias déclara que, Charles de Gonzague, duc de Nevers, s'étant emparé d'un fief de l'empire sans en recevoir l'investiture, il l'en déclarait déchu.

En conséquence son général Ambroise Spinola, entra dans le Mantouan avec une armée.

Le roi Philippe IV déclara qu'en vertu des droits éventuels qui lui avaient été cédés par le cardinal Ferdinand de Gonzague sur le Montferrat, il se regardait comme propriétaire de ce duché. En conséquence il donna l'ordre à Don Gonzalés de Cordoue, gouverneur de Milan, de prendre Casal, Acqui, Nice de la Paille, Montcalvo et le pont de Sture.

Charles Emmanuel de son côté se mit en campagne et s'empara du reste du Montferrat.

Casal fut la seule ville qui résista. Elle était défendue par un français, le chevalier de Guerron, et par un Montferrin, le comte de Rivara.

Les trois princes, le roi d'Espagne, l'empereur et le duc de

Savoie comptaient beaucoup sur la diversion que faisait en France le siége de la Rochelle, qui durait depuis treize mois; mais dans les derniers jours d'octobre 1628, la Rochelle se rendit, et Richelieu, qui, en haine de Marie de Médicis voulait la guerre d'Italie, Richelieu, sans attendre la fin de l'hiver, partit conduisant avec lui le jeune roi qu'il ne voulait pas abandonner aux intrigues de la Cour, traversa le mont Genève encore chargé de neige, et le 6 mars se trouva en face des barricades de Suse.

On sait qu'à la triple attaque de ce triple retranchement Richelieu combattit en personne, la cuirasse sur le dos, coiffé d'un chapeau à plumes rouges, vêtu d'un pourpoint feuille morte brodé d'or et montant avec la hardiesse d'un cavalier consommé un superbe cheval.

De son côté Charles Emmanuel, malgré son âge, il avait alors 67 ans, malgré ses infirmités, il souffrait horriblement de la goutte, de son côté Charles Emmanuel assista au combat se faisant porter dans une litière partout où la chaleur de la bataille rendait sa présence nécessaire. Mais ni son courage, ni celui du prince de Piémont ne prévalurent, les barricades de Suse furent forcées.

Charles Emmanuel appela alors à grands cris les Espagnols à son secours.

Mais les Espagnols ne firent pas même mine de l'entendre, occupés qu'ils étaient du siége de Casal réduit à la dernière extrémité.

Richelieu connaissait la position de la ville assiégée, il voulait à tout prix arriver à temps pour la sauver, et fit des propositions de paix à Charles Emmanuel.

Celui-ci, furieux de se voir éternellement traité par ses alliés avec si peu de considération, accepta.

Un accord fut signé le 11 mars 1629, qui prit le nom de paix de Suse.

Le duc de Savoie livrait au roi de France, la forteresse de Suse, mais les Suisses en conservaient la garde.

Lui-même conservait toutes ses conquêtes dans le Montferrat jusqu'à ce qu'il eût été fait droit à ses prétentions.

D'ailleurs il ne s'engageait qu'à laisser le passage libre aux troupes françaises, et à leur fournir quelques vivres.

Le siége de Casal fut levé.

Mais les huguenots en se soulevant de nouveau dans le midi de la France, forcèrent le roi et le cardinal, à repasser les monts, de sorte que, ni les Savoyards, ni les Espagnols n'ayant quitté leur poste, que l'empereur s'étant emparé de nouveau de la Valteline et du pays des Grisons, toutes choses se retrouvèrent bientôt dans le même état qu'auparavant, et que Casal dut s'attendre à être assiégée de nouveau.

Alors le maréchal de Créqui commandant les français dans la vallée de Suse, voulut forcer le duc de Savoie de se joindre à lui pour tenir tête aux Autrichiens.

Mais ne se croyant pas etre obligé et n'étant pas en effet obligé à cette coopération par le traité de Suse, Charles Emmanuel s'y refusa, et comme le maréchal de Créqui insistait, il envoya une députation à Louis XIII et à Richelieu pour leur dire que, menacé par l'empereur, sous la main des Espagnols, son plus grand désir était de rester neutre entre eux et la France: que si cependant on voulait lui rendre sa forteresse de Suse et lui garantir ses droits sur le Montferrat, le cardinal et le roi pouvaient compter sur lui comme allié.

Richelieu ne répondit point, mais partit avec le titre de premier ministre et de lieutenant général représentant le roi à ses armées.

Ses pouvoirs étaient étendus bien au delà de ceux donnés aux connétables de France, ce qui faisait dire aux courtisans que Louis XIII ne s'était réservé que le droit de guérir les écrouelles.

Arrivé à Suse, le cardinal recommença ses pourparlers avec le duc de Savoie, les accompagnant, comme d'habitude, de menaces; puis, comme la chose traînait en longueur, il eut l'heureuse idée d'enlever Charles Emmanuel et son fils du château de Rivoli où ils s'étaient aventurés sur la foi des négociations et de les envoyer en France.

Un matin le duc de Savoie reçut un billet qui l'invitait à se tenir sur ses gardes; le billet n'était point signé, mais on sut depuis qu'il était du duc de Montmorency, qui dans le conseil s'était élevé vivement contre cette trahison.

Deux heures après la réception de l'avis, Charles Emmanuel avait quitté Rivoli et rentrait en toute hâte à Turin, d'où il chassait six mille français qui y étaient établis et où il se déclarait contre Louis XIII. Alors l'armée française se deploya dans la plaine d'Orbassan, comme si elle en voulait à Turin, puis changeant tout-à-coup de direction, elle se rabattit sur Pignerol, qui se rendit presque sans coup férir.

Charles Emmanuel, qui marchait au secours de sa forteresse, en trouva la garnison à deux lieues de Turin; elle revenait prisonnière sur parole.

Le premier mot du duc de Savoie en l'apercevant, fut:

— Feu! sur ces lâches!

Le second fut d'arrêter le gouverneur et de lui faire faire son procès; mais le gouverneur était déjà en France.

Pendant que Richelieu prenait Pignerol, Louis XIII en personne s'emparait de la Savoie.

Chambéry n'avait tenu que trois jours, la ville s'était rendue le 16 mai, et le château le 17.

Il en avait été de même d'Annecy: la ville avait ouvert ses portes le 23, et le château le 24.

Le fort de l'Annonciade avait été pris et rasé, et il en avait été fait de même de l'ancien château de Rumilly et des murailles d'enceinte de la ville.

Le chemin du Montcenis était ouvert, les Français traversèrent la montagne et une partie de l'armée de Savoie vint renforcer celle du Piémont.

Quant au roi, il retourna à Paris pour éviter la peste qui s'était déclarée dans le pays.

Et cependant le roi n'était pas celui qui avait la plus grande peur de la contagion.

Une nuit qu'il avait été forcé de s'arrêter et de coucher au village d'Argentière, on vint l'avertir que son hôtesse venait, à quelque chambre de distance de la sienne, de mourir de la peste.

Les courtisans entrèrent alors dans une épouvante mortelle et voulurent partir, mais Louis XIII était fatigué et déjà dans son lit.

— Qu'on tire mes rideaux, messieurs, dit-il, demain nous partirons de bonne heure.

Pendant ce temps le prince de Piémont, après un premier succès remporté, se faisait battre à Gravine, les français marchaient sur Saluces et, après une honorable résistance, le chevalier de Balbian était forcé de leur rendre la place.

Ces nouvelles étaient désastreuses; cependant Charles Emmanuel ne désespérait point, il rassemblait tout ce qui lui restait de force pour disputer aux français le passage de la Maïa, quand tout à coup il fut atteint d'une apoplexie foudroyante, dont il mourut au bout de trois jours, dans la soixante neuvième année de son âge, dans la cinquantième de son règne.

Nous avons dit que les historiens avaient donnée à Charles Emmanuel le surnom de Grand.

C'est à nos lecteurs de juger s'il le méritait.

On pouvait appeler le duc de Savoie, dont nous venons d'analyser le règne, Charles Emmanuel l'opiniâtre, le brave, le malheureux, toutes ces qualifications lui étaient dues, mais nous, simple romancier, nous lui dénions le titre de Grand.

Les ambassadeurs Vénitiens étaient, en général, d'excellents observateurs, et leurs rapports à la République sur les princes près desquels ils étaient accrédités, offrent de curieuses galeries de portraits.

Voici celui que Vittorio Contarini, ambassadeur à Turin en 1623, trace de Charles Emmanuel.

« Le duc, dit-il, est âgé de 63 ans, d'une constitution robuste, taille courte, tête grosse, un peu bossu, mais de grand sens, plein d'esprit, de finesse et de sagacité, d'une mémoire merveilleuse, d'une conversation agréable, il aime à parler de l'art de la guerre et en parle savamment: dans toutes ses expéditions il s'est trouvé en personne avec les princes Victor et Thomas, il est libéral et plein de grâce envers ses sujets. En public il parle peu et avec gravité et circonspection, mais il est aimable et familier en particulier avec les gens qui lui plaisent; avec les soldats il mêle dans ses discours la force et la gaité, il aime la chasse et tous les exercices du corps, il aime beaucoup l'architecture, il est ardent dans ses entreprises et compte pour rien les obstacles qui peuvent survenir.

« Il est très-laborieux, très-appliqué aux affaires du gouvernement, il veut que bonne et prompte justice soit faite à tous ses sujets indistinctement. Toutes les affaires importantes passent sous ses yeux, il est religieux et fervent catholique, très-secret dans les préparatifs de ses expéditions et ne souffrant aucune objection dès qu'il s'agit d'exécuter.

« Il a trois fils et une fille, tous d'un mérite distingué, le prince Victor, aîné de ses fils a trente-deux ans. Il est de taille moyenne, de forte complexion, très-versé dans les affaires d'État, brave et prudent. Le prince Thomas est vif et ardent, bon militaire, ayant toujours suivi son père à la guerre, il est aimé des soldats. Le cardinal Maurice est un jeune homme, plein d'élévation, de goût, d'esprit et de connaissances.

« Les Français et les Espagnols croient avoir des droits égaux à l'affection du duc de Savoie, mais ils se trompent. Il n'aspire qu'à s'affranchir du joug de l'un et de l'autre. Il est né italien, il l'est par le cœur. Maître d'un État considéré comme la partie la plus importante de l'Italie, il est aimé de toutes les puissances Italiennes. Il ménage tous ses voisins, parle leur langue, les gagne par son adresse et par son éloquence. Il est, comme son père, fort aimé du pape, qui le considère comme le gardien des portes de l'Italie et l'adversaire du protestantisme. Il est traité avec honneur et confiance par l'empereur. Bien voulu de l'Angleterre, il a resserré avec les Suisses l'alliance formée par le grand Emmanuel Philibert. Les Génevois se méfient de ses dispositions à leur égard. Ils voient avec jalousie l'agrandissement de Villefranche et l'inclination de la ville de Savone pour se donner à lui. Le grand duc de Toscane lui prouve sa bienveillance en mettant à sa disposition les commanderies de Saint Lazare qui sont dans ses États; enfin ses intérêts sont si bien les mêmes que ceux de la République de Venise, que les deux États doivent se considérer mutuellement comme des amis naturels (1). »

Placé entre un père économe et un fils avare, Charles Emmanuel éblouit constamment par son faste et sa prodigalité les princes et même les rois avec lesquels il se trouva en contact.

Lorsqu'il se rendit en Espagne pour y épouser l'infante Catherine Michel d'Autriche, il déploya un tel luxe que l'on prétendit qu'il avait dépensé, rien que dans les fêtes de Sarragosse, le double de la dot de sa femme.

(1) Nous empruntons cette citation aux notes des mémoires historiques sur la Maison Royale de Savoie, de M. le marquis Costa de Beauregard; dans le livre duquel, au reste, nos lecteurs s'apercevront que nous avons puisé à pleines mains.

Lorsqu'il parut à la Cour de Henry IV, il y fut si magnifique que le Béarnais s'écria :

— Mais il a donc mis son duché en gage, pour pouvoir faire de pareilles dépenses.

Il avait au reste la vertu qui marche d'ordinaire avec la prodigalité, il était clément.

Il disait :

— Donner et pardonner — Dieu n'a fait les souverains que pour cela.



XXIII.

VICTOR AMÉDÉE Ier.

Victor Amédée Ier dont l'ambassadeur de Venise vient de nous tracer le portrait, en même temps que celui de son père, montait sur le trône Ducal à l'âge de 45 ans, il avait épousé le 16 février 1619 Madame Christine, fille de Henry IV et en avait eu six enfants, quatre filles et deux fils.

A son avènement au trône, Montmeillan était, en Savoie, la seule place qui tînt encore pour lui.

En Piémont les Français possédaient Suse, Briqueras, Pignerol, Saluces et plusieurs places, sans compter que chaque jour ils poussaient en avant pour débloquer Casal, toujours assiégé par Spinola, lieutenant de l'empereur.

La barrière élevée par Philibert Emmanuel, du côté de la France, pour se préserver des Français, du côté du Milanais, pour se préserver de l'Espagne, et du côté des Grisons et du Tyrol, pour se préserver de l'Empire, était brisée de toutes parts. De toutes parts le sol de la Savoie et du Piémont étaient foulés par l'ennemi, ou par des alliés presqu'aussi craints que les ennemis. Les champs restaient en friche faute de laboureurs. Les vignes dévastées n'étaient plus d'aucun produit. Enfin la peste secouait à la fois ses ailes noires au dessus des villes, des campagnes e de l'armée.

Voilà donc ce qu'avait à faire le nouveau duc:

Sauvegarder ce qui lui restait de ses Etats, en tâchant de reconquérir le reste.

Voici les puissances contre lesquelles il avait à lutter, pour atteindre ce but:

Contre la France, qui voulait arriver à placer dans le Mantouan et le Montferrat, le duc de Rhétellois, qui devait lui ouvrir les portes du Milanais.

Contre l'Espagne, qui voulait conserver le Milanais et l'agrandir, s'il était possible, au détriment du Piémont.

Contre l'Empire, qui réclamait la remise en vigueur de l'ancienne loi sur les fiefs et qui cherchait à s'emparer de la Lombardie, à quelque prix que ce fût.

Il fallait aller au plus pressé.

Le plus pressé, c'était d'arrêter la marche des Français, afin qu'ils ne secourussent point Casal.

On savait que la garnison de Casal, mourant de faim, ne pouvait tenir longtemps.

Victor Amédée et le général Espagnol Colloredo, se jetèrent donc avec chacun 10,000 hommes, entre les Français et Casal.

Devant cette barrière, Richelieu fut forcé de s'arrêter.

Richelieu offrit une trêve de trois mois, que la Savoie, l'Espagne et l'Autriche acceptèrent avec empressement.

Cette trêve amena la paix dite de Ratisbonne.

Ne nous occupons dans cette paix, que de l'article concernant la Savoie.

Comme toujours, l'Espagne, l'Autriche et la France, avaient débattus et réglé leurs intérêts sans s'inquiéter le moins du monde de leur allié le duc de Savoie.

L'article relatif à Victor Amédée portait qu'en échange à ses prétentions sur le Montferrat,. il recevrait la ville de Trin avec un revenu de 18,000 écus d'or, chaque écu d'or valant 19 fr. 16 sous de notre monnaie actuelle.

Quant au duc de Rhétellois il recevrait l'investiture du Mantouan et du Montferrat, compris Casal, et cela dans le délai de deux mois.

Il en serait quitte pour demander excuse à l'empereur de s'être emparé sans permission de ce qu'on finissait par lui donner en vertu d'un traité.

Les Espagnols étaient presqu'aussi maltraités que le duc de Savoie.

Aussi le marquis de Santa Crux qui commandait le siége, déclara-t-il que pour se conformer au traité de Ratisbonne, il attendrait des ordres de Madrid et qu'en attendant, il allait toujours prendre Casal.

En effet, il pressa les travaux du siége plus ardemment que jamais.

Mais la garnison, qui avait juré de ne pas se rendre, toute mourante de faim qu'elle fût, tenait avec un acharnement pareil à celui avec lequel elle était attaquée.

De son côté, le maréchal de Schomberg s'avançait à grande course pour soutenir cette brave garnison.

Français et Espagnols se trouvèrent enfin en présence sous les murs de la ville, et déjà on en était venu aux mains, lorsqu'un cavalier s'élança au milieu des canonnades et de la mousqueterie, faisant des signes avec son chapeau qu'il tenait à la main et criant:

— La paix! la paix! la paix!

Ce cavalier, c'était un jeune gentilhomme de la légation du pape, qui avait pour la première fois fait son apparition sur la scène politique en 1630, chargé qu'il était des intérêts de Charles Emmanuel, près du roi de France.

Il se nommait Giulio Mazarini.

C'est le même Giulio Mazarini, ou Jule Mazarin qui fut depuis cardinal et premier ministre de Louis XIV.

On se groupa autour de lui.

Alors il annonça que les Espagnols consentaient à lever le siége et à livrer Casal et toutes les places fortes qu'ils tenaient dans le Montferrat, à la condition que ces villes seraient remises, non pas au duc de Rhétellois, mais à un commissaire impérial.

C'était une affaire de forme plutôt que de fond, aussi la condition fut elle adoptée.

Tout était donc réglé entre l'Empire, l'Espagne et la France, mais restait Victor Amédée.

On s'était si peu occupé de lui, à part l'article sur le Montferrat, qu'on avait oublié de dire que la Savoie lui serait rendue.

C'était un point assez important, cependant, pour que l'on s'en inquiétât.

Victor Amédée obtint que les trois puissances envoyassent des plénipotentiaires à Cherasco.

Ces plénipotentiaires furent :

Le maréchal de Thoiras et le conseiller d'État Servien pour Louis XIII.

Pancirolo et Mazarin pour le pape.

Le baron de Galas pour l'empereur.

Le chancelier Guiscard pour les Gonzagues.

Et le président Bem pour le duc de Savoie.

Seule l'Espagne ne fut point représentée.

Le comte de la Roqua son ambassadeur ayant prétendu qu'il n'était point suffisamment autorisé par sa cour.

Malgré cette absence, ce traité fut conclu le 6 avril 1631.

Il fut convenu que la France rendrait la Savoie à son souverain.

Le revenu de 18,000 écus d'or, qu'en vertu du traité de Ratisbonne, Victor Amédée devait percevoir sur le Montferrat, fut réduit à 15,000.

Le duc de Savoie restait de plus chargé du douaire de la duchesse Marguerite de Montferrat sa sœur.

L'Espagne adhéra au traité le 25 juin suivant.

L'empereur et le roi d'Espagne observèrent fidèlement les conventions en évacuant le pays.

Mais rien ne put déterminer Richelieu à retirer ses garnisons de Pignerol.

Il prétendait, disait il, avoir réfléchi, et le résultat de ces réflexions, c'était que Pignerol devait appartenir à la France.

Maintenant, voici ce que dit M. le marquis Costa de Beauregard, à propos de ce *manque de parole* de Richelieu.

On comprend pourquoi nous n'invoquons point le témoignage d'un historien français.

Un historien français pourrait être taxé de partialité.

« Le père Daniel, dit M. Costa de Beauregard, prétend que c'était une condition accordée par le duc de Savoie secrètement et avant toute autre et d'après le conseil de Mazarin auquel il avait une grande confiance, et qui regardait cette cession comme le gage nécessaire d'une paix solide; mais les historiens de Savoie ne le disent pas tout-à-fait ainsi. Ce qui n'est pas douteux, c'est que si les Allemands et les Espagnols avaient eu connaissance de cette clause sous entendue, toute négociation aurait été rompue par eux.

« Il faut supposer qu'un besoin bien urgent de la paix détermina Victor Amédée, prince ne manquant ni de fermeté, ni d'élévation à se servir d'un subterfuge honteux, pour tromper ses alliés et pour consommer le sacrifice le plus nuisible à ses intérêts. Bref, la garnison française de Pignerol eut l'air d'en sortir tandis que les commissaires du duc reprenaient possession de l'arsenal et des portes et elle resta cachée dans les souterrains de la place. »

Peu de temps après, sous prétexte que le duc de Feria levait des troupes dans le Milanais, la France demanda impérieusement au duc de Savoie de lui remettre une place de sûreté et

celui-ci feignit de lui confier Pignerol pour un temps limité seulement.

Cela ressemblait diablement, sinon à la politique de Richelieu, du moins à la politique de Mazarin.

Enfin par un dernier traité du 5 juillet 1632, connu sous le nom de traité *de Mille Fleurs*, Pignerol et ses vallées furent réunis à la France.

Le traité, on le comprend bien, n'avait pas été fait pour cela seulement.

Il portait en outre promesse d'alliance offensive et défensive entre les deux puissances.

Le roi promettait au duc en cas d'attaque, un secours de 22,000 combattans.

Le duc de son côté s'engageait à joindre 24,000 hommes aux troupes françaises, et cela *chaque fois que les troupes françaises* passeraient les Monts.

Enfin, comme il fallait avoir l'air de donner au duc de Savoie une indemnité quelconque en échange de Pignerol et de ses vallées qu'on lui enlevait, on arracha, de la part assignée aux Gonzagues, Albe et son territoire.

On le dispensa de payer le douaire de la marquise de Montferrat sa sœur, et on lui promit la petite souveraineté de Neufchâtel que le roi venait d'acheter de la Maison de Longueville.

Ainsi une guerre ruineuse en hommes et en argent, une guerre de neuf ans se termina pour le duc de Savoie par la cession de Pignerol, en échange de quelques bribes du Montferrat.

C'était acheter la paix un peu cher, mais la continuation de la guerre c'était, il faut le dire, la ruine complète de la Maison régnante et probablement sa disparition de la liste des souverains.

Victor Amédée payait les dettes de Charles Emmanuel dit le Grand.

La paix dura trois ans.

Treize ans de guerre contre l'empereur et vingt-cinq ans de guerre contre l'Espagne lui succédèrent.

Mais avant d'en arriver à ces évènements qui eurent leur commencement sous Victor Amédée, mais leur développement et leur conclusion sous ses successeurs, il est besoin de dire un mot de ce qui se passait dans sa famille.

C'était une guerre intestine bien autrement acharnée que la guerre étrangère à laquelle il venait d'échapper, par tant de sacrifices.

Nous avons dit que Victor Amédée avait deux frères et une sœur.

Le prince Thomas.

Le cardinal Maurice.

Et la duchesse Marguerite, duchesse douairière du Montferrat.

Faisons l'histoire de leurs intérêts ou de leurs passions. Nous y trouverons celle des évènements.

Commençons par le prince Thomas.

Le prince Thomas, aussitôt la paix faite avec la France, avait eu le désir d'habiter Paris. Paris était à cette époque la ville d'attraction.

Seulement il y voulait un établissement digne de lui.

On le lui avait refusé, et le dépit l'avait jeté entre les bras des Espagnols.

Ceux-ci lui donnèrent en 1632 le commandement général de leurs armées en Flandre, ils lui promirent, en outre, le grand prieuré de Castille pour l'aîné de ses fils, le gouvernement de Sicile pour le deuxième et de grands biens ecclésiastiques pour le dernier.

Le prince Thomas se trouvait donc divisé d'intérêts avec son frère devenu l'allié de Richelieu, le plus terrible et le plus constant ennemi qu'ait eu la Maison d'Autriche.

En conséquence, sans prévenir son frère, il quitta la Savoie, dont il avait le gouvernement en qualité de lieutenant général, et se jeta dans la Franche-Comté.

En même temps sa famille traversait le Saint Gothard et le Milanais et allait s'embarquer à Gênes.

Les intérêts du cardinal Maurice étant liés à ceux de la papauté, il se rendit à Rome.

Le cardinal Maurice était cardinal sans être prêtre; après une vie d'intrigues dans laquelle il se fit connaître sous le nom de cardinal de Savoie, il épousa, à l'âge de 64 ans, Marie Christine de Savoie sa nièce.

Enfin la duchesse douairière de Montferrat, qui se voyait en Espagne un avenir qu'elle n'avait point en Italie, sous prétexte d'assister à Mantoue aux couches de sa fille, se sauva en Espagne, où se trouvant lors de la révolution de Lisbonne en 1640, elle fut nommée par le roi Philippe IV régente de Portugal.

Pour prouver à la France qu'il ne secondait en rien toutes ces hostilités de sa famille contre le roi Louis XIII, Victor Amédée fit saisir tous les biens personnels du prince Thomas et tous ceux des gentilshommes qui avaient cherché avec lui la fortune hors du Piémont.

En 1635 il fallut de nouveau se remettre à la guerre. Louis XIII venait de rompre avec Philippe IV et forçait la Hollande et la Savoie à l'aider contre les Espagnols.

Voici ce qui avait été convenu.

Si l'on s'emparait du Milanais, Victor Amédée, en échange de la Savoie, française de mœurs et de langage, et qui rentrerait à la France, Victor Amédée recevrait le Milanais et le Montferrat.

Le Piémont agrandi serait en outre érigé en royaume pour lui et ses héritiers.

Les Gonzagues seraient indemnisés du Montferrat par le Crémonais.

Les années 1634 et 1635 s'écoulèrent sans grands avantages de part ni d'autre. Le duc de Savoie et le maréchal de Créqui combattant pour la France, Leganez et Spinola pour l'Espagne.

Enfin vers le milieu de la campagne de 1637, Victor Amédée remporta deux victoires sérieuses, l'une près de Verceil, l'autre à Montebaldone.

Profitant de ces victoires, il allait entrer sur le territoire ennemi, lorsqu'il fut atteint d'une maladie *inconnue*, qui l'emporta le douzième jour.

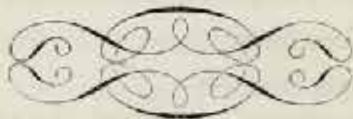
Le bruit se répandit naturellement que le prince avait été empoisonné. Guichenon raconte que son corps ayant été ouvert on trouva tout l'intérieur desséché.

Naturelle, ou non, sa mort fut un grand deuil.

L'aîné de ses enfans, était âgé de 8 ans, le plus jeune de 4.

La régence fut déférée sans opposition à la reine Christine.

Son fils François Hyacinthe était appelé à lui succéder.



XXIV.

RÉGENCE DE MADAME ROYALE CHRISTINE DE FRANCE.

Le 4 octobre 1638 François Hyacinthe mourut au château de Turin à la suite d'une chute.

Son règne n'est qu'une date chronologique.

Le trône de Savoie était à son frère Charles Emmanuel II.

Il était né à Turin le 20 juin 1634.

Le premier soin de Madame Royale avait été d'écrire aux princes Thomas et Maurice ses beaux-frères, que nous avons vu s'évader de la Savoie et du Piémont du vivant de son mari, et se jeter dans le parti Espagnol et Impérial.

Ils furent un an sans répondre aux lettres de leur belle-sœur.

Et cependant sa lettre était non pas un ordre mais une prière.

Madame Christine suppliait les deux princes, de se rapprocher d'elle et de la seconder; elle leur annonçait que la position était bonne, que la guerre était à-peu-près éteinte, et que l'économie de Victor Amédée premier, prince meilleur pour ses peuples que pour ses serviteurs, avait réparé les brèches faites aux finances par la prodigalité de Charles Emmanuel.

Les deux princes avaient résolu de revenir en Savoie, mais d'y revenir pour leur compte et non pour celui de la régente. Le cardinal Maurice, sous prétexte de traiter avec elle, avait quitté Rome et s'était avancé jusqu'à Chieri. Arrivé là, au lieu de négocier avec

sa belle-sœur, il négocia avec les gouverneurs de Turin et de Carmagnola, qu'il avait gagnés et qui s'étaient engagés à lui livrer ces deux places.

De son côté le prince Thomas était venu des Flandres et avait rejoint son frère à Chieri. Là ils se réunirent au marquis de Leganez, gouverneur pour l'Espagne, et établirent un plan qui devait avoir pour résultat de chasser les Français du Piémont et de s'en rendre maîtres eux-mêmes.

Les princes de Savoie devaient rester maîtres des places qui se donneraient à eux. C'était à chacun d'opérer de son côté le plus adroitement possible.

Quant à l'Espagne, elle garderait celles qu'elle avait conquises.

Le parti français ruiné, la reine Christine, qui était française et par conséquent ennemie, serait dépouillée de la régence, renvoyée à Paris, ou gardée dans une forteresse, et les deux princes régents à sa place.

La chose se fit non pas au grand jour, mais sourdement, sournoisement. On répandit un manifeste de l'empereur réclamant son droit quelque peu contesté de nommer des tuteurs aux feudataires de l'empire et défendant à tous les sujets de la Maison de Savoie, de reconnaître désormais l'autorité de la régente. En attendant, on annonça la mort prochaine du jeune duc. On dit que la régente, en sa qualité de française, avait pris avec son frère Louis XIII l'engagement, si son fils venait à mourir, de donner en dot à sa fille les États de Piémont et de Savoie; dotée ainsi, la princesse Marguerite épouserait le Dauphin et le duché de Savoie se trouverait réuni à la France; on ajoutait que le prétendu héritier de la couronne, n'était pas le moins du monde fils de Victor Amédée, mais celui du comte d'Agliè, et l'on citait à l'appui de cette calomnie, un écrit de Richelieu intitulé *Testament politique* dans lequel il parlait à Louis XIII *de l'inconduite de sa sœur et signalait des dérèglements propres à faire perdre à cette princesse l'estime de ses sujets.*

Il y avait peut-être quelque chose de vrai dans tout cela; les reines de France avaient l'habitude d'être un peu légères et Madame Royale avait de qui tenir du côté paternel et maternel.

« *Sa bonté était égale à celle du grand Henry dont elle tenait le jour*, dit Antoine Hamilton, dans ses mémoires du chevalier de Grammont, *et quant aux faiblesses des grandes ames S. A. R. n'avait pas dégénéré.* »

Mais l'heure était mal choisie pour accuser la régente de conspiration avec la cour de France. Richelieu, au contraire, tentait au même moment de s'emparer de Verceil par surprise et même à s'assurer de la personne de la régente et de celle de ses enfans.

Elle se trouvait donc placée entre l'ambition de la France, de l'Espagne, de l'Empire, et de ses beaux-frères; obligée de disputer à la fois à Richelieu, à Philippe IV, à Ferdinand III et aux princes Thomas et Maurice, l'héritage de ses enfans.

Le 3 juin 1638, elle signa un traité avec son frère Louis XIII: elle s'engageait dans ce traité à continuer pendant deux ans encore son assistance aux armées françaises, en guerre avec les Espagnols, à les approvisionner de vivres, à mettre garnison dans ses places fortes et à tenir toujours à la disposition de son allié 3,000 hommes d'infanterie et 1,200 chevaux.

Louis XIII, de son côté, devait entretenir en Piémont 12,000 hommes de pied et 1,500 chevaux, et ne jamais faire de paix que la Savoie n'y fût comprise.

Ce point assuré du côté de la France, la régente tout en employant les plus grands ménagemens à l'endroit de son beau-frère le cardinal Maurice, fit investir la maison qu'il habitait à Chieri et le fit escorter par les cuirassiers de sa garde, jusque dans le Milanais sous prétexte que, sans cette précaution, le cardinal Lavallette qui commandait les troupes françaises en Piémont, aurait pu mettre la main sur son collègue et l'envoyer soit à Pierre en Scise, soit au fort de Joux.

Cette mesure rompit la glace: par une depêche du 16 mars 1639, le prince Thomas signifia à sa belle-sœur, qu'il regardait la régence de l'État comme appartenant de droit à son frère et à lui, et qu'ils étaient résolus à soutenir ce droit par les armes.

La guerre civile était déclarée, la campagne de 1639 commença.

Le prince Thomas avait quelques talents militaires, il s'était même fait une certaine réputation dans les guerres de Flandre, il savait que tous les ennemis des Français et des Espagnols, voyant en lui le représentant de la Nationalité Piémontaise se réuniraient à lui: ses prévisions ne le trompèrent pas. Il passa le Tessin et la Sesia à la tête d'un corps de 2,000 chevaux; surprit Chivas et Ivrée, s'empara du fort de Bard et de toutes les vallées d'Aoste dont les seigneurs le reconnurent.

Verceil et son territoire suivirent l'exemple de la vallée d'Aoste.

Crescentin, et Verrue se rendirent.

Il s'agissait de concentrer toutes ses forces et de défendre Turin.

Madame Royale fit partir ses enfans pour la France et vint s'enfermer dans sa capitale.

Une fois là, elle fit réparer les fortifications, fit entrer des munitions de toute espèce dans la ville, y rassembla toutes les troupes sur lesquelles elle put étendre la main, et parmi celles-ci même choisissant celles sur lesquelles elle croyait pouvoir compter, fit un triage éloignant tout ce qui lui paraissait suspect.

Les princes, assez forts pour risquer des coups de main isolés, étaient donc trop faibles pour entreprendre un siége en règle. Ils avaient compté sur les intelligences qu'ils avaient dans la place pour enlever Turin par surprise; les précautions employées par la régente venaient annihiler toutes leurs espérances.

Le prince Thomas, logé dans le faubourg du Pô, fut forcé de

s'éloigner après avoir, comme carte de visite princière, lancé quelques bombes à Turin.

Il s'avança vers le midi du Piémont où un dédommagement l'attendait. Pont de Sture, Asti, Ceva, Bene lui ouvrirent leurs portes presque sans résistance et se déclarèrent pour sa cause.

C'étaient de sombres nouvelles pour la régente; de son côté Richelieu semblait l'abandonner. Il n'avait pas en Piémont la moitié des hommes qu'il s'était engagé à y entretenir, de sorte que le fardeau de la guerre pesait tout entier sur elle.

Sur ces entrefaites, Villeneuve d'Asti était forcée de se rendre, le commandant de Montcalvo se faisait tuer sur la brèche, mais, lui mort, la ville était prise. La duchesse jetait des cris de détresse et à ces cris de détresse, son frère, ou plutôt Richelieu, se contentait de répondre : — pourquoi choisissez vous si mal vos gouverneurs et vos garnisons?

Enfin Richelieu ôta son masque. et un beau jour il la menaça de l'abandonner tout à fait, si elle hésitait à lui remettre les villes fortifiées qui lui restaient encore, si elle ne lui livrait ses enfans comme ôtage, et si elle ne lui abandonnait pas, pour payer les frais d'une guerre onéreuse, les vallées de Saint Martin d'Angrogne et de Luserne.

Il exigeait, en outre, que Madame Royale remît entre ses mains le père Monod son confesseur, religieux de l'ordre des Jésuites, lequel n'ayant aucune sympathie pour le grand ministre, jurait qu'à moins que madame Christine ne l'envoyât garotté à Paris, il ne verrait le beau pays de France que sur la carte et le grand cardinal de Richelieu qu'en peinture.

Il fallut que madame Royale cédât sur un point, du moins; elle remit à la France Cherasco, Savillan et Carmagnola.

Cette concession n'empêcha point Richelieu de laisser tomber onze autres villes du Piémont entre les mains des Espagnols.

Ce ne fut point tout.

Le prince Thomas en s'éloignant de Turin, avait fait, ce que l'on appelle en termes de théâtre, une fausse sortie; une nuit il reparut devant la ville, dont les portes lui furent ouvertes par Don Maurice bâtard de Savoie.

La régente, réveillée au milieu de la nuit, par quelques officiers fidèles qui coururent à son palais pour la prévenir de l'évènement, n'eut que le temps de monter dans un carrosse; une troupe de gentilshommes ayant le comte d'Aglié à sa tête, s'empressa autour d'elle, et, tout en combattant, on gagna la forteresse.

On était arrivé au comble de la misère, lorsqu'une dissension naquit entre le prince Thomas et le général Espagnol Leganez, qui donna quelque répit à Madame Royale.

Le général Espagnol voulut emporter la forteresse du même coup de main qui venait de lui livrer la ville, et la faire occuper par ses troupes.

Le prince Thomas s'opposa à ce projet disant que toute considération et toute influence était perdue pour lui sur la population pié montaise, si sa capitale passait entre des mains étrangères.

Leganez insista.

Le prince Thomas, qui était la force nationale des Espagnols presqu'aussi détestés que les Français, menaça de quitter ce parti et d'abandonner les Espagnols à la haine de la population.

L'Espagnol dut céder.

Pendant ce temps, le duc de Longueville, qui, suivant les instructions du cardinal venait lentement au secours de Madame Royale, le duc de Longueville reprenait Chivas, Bene, Fossan; assiégeait Coni, et apprenant la prise de Turin, accourait en apparence pour secourir la Régente, mais en réalité pour se faire livrer la citadelle.

Force fut à Madame Royale de céder; elle remit la forteresse aux Français, donna les clefs d'Avillane, de Cavour et de Suze pour rester aux mains de Louis XIII jusqu'à la paix, et se retira en



Lith. C. Perrin, Turin, 1854. Charles Perrin del. et lit.

Le Prince Thomas devant la ville de Turin.

Savoie laissant sa fortune et celle de ses enfans aux mains d'une politique, dont le projet, elle ne l'ignorait pas, était de la dépouiller.

Il lui restait deux hommes entièrement dévoués à ses intérêts.

L'un, Philibert de Simiane marquis de Pianezza; elle le fit son lieutenant général en Piémont.

L'autre, Octavien de Saint Martin d'Aglié, marquis de Saint Germain; elle le nomma gouverneur du château de Montmeillan.

Louis XIII lui avait fait dire qu'il viendrait au devant d'elle jusqu'à Grenoble, impatient, disait-il, de la voir, de la consoler et de prendre avec elle les mesures relatives aux embarras de sa position.

Par malheur, elle n'ignorait que Richelieu devait accompagner son maître, ou plutôt son esclave.

D'avance la duchesse savait, qu'en outre des concessions déjà faites par elle, on allait encore lui demander son fils en ôtage et le château de Montmeillan en dépôt.

Or, comme sa résolution était prise de ne céder à aucune de ces demandes, elle eût bien désiré esquiver l'entrevue.

Mais il n'y avait pas moyen, la nécessité était là qui la conduisait de sa main de fer.

Louis XIII était depuis deux jours à Grenoble quand elle y arriva.

Un instant on eût pu se tromper à l'accueil que fit le frère à la sœur; mais là, dans l'ombre, était la morne, l'impassible statue de la politique sous les traits du cardinal de Richelieu.

A l'épanchement fraternel, vrai ou faux, succéda donc la conférence politique.

Mais Richelieu avait à faire à une tête admirablement organisée. Aussi voyant Madame Royale tout refuser, le ministre ne put-il croire qu'il avait à faire à une femme, et cherchant de conseiller derrière la résolution prise, crut-il devoir s'attaquer au comte d'Aglié.

Celui-ci, nous l'avons dit, était un homme parfaitement dévoué à

la duchesse, et l'on disait qu'il puisait ce dévouement dans une complète intimité avec elle.

— Eh bien, lui dit-il, vous voilà satisfait, monsieur, vous venez de brouiller Madame Royale avec son frère.

— Moi? demanda celui-ci.

— Oui, vous.

— Comment cela, monseigneur?

— Par les pernicieux conseils que vous avez donnés à Madame, monsieur.

— La régente, monseigneur, répondit le comte, a pris son parti d'elle-même et je n'ai aucune influence sur son esprit.

— Plût à Dieu, monsieur, dit le cardinal, et surtout que tout le monde en fût persuadé, Madame Royale aurait meilleure réputation et ses affaires marcheraient mieux.

Et il tourna le dos au comte avec un geste de menace.

Le comte comprit sur ce geste imprudent, ce qu'il avait à craindre, il sauta sur un cheval qu'il trouva tout sellé dans la cour, et revint à fond de train de Grenoble en Savoie ne se croyant encore en sûreté que lorsqu'il se vit à l'abri derrière les murailles de Montmeillan.





Fuite du Comte d'Aglié

XXV.

RÉGENCE DE MADAME ROYALE CHRISTINE DE FRANCE.

Madame Christine vint à Chambéry, comprenant qu'elle n'avait rien à attendre que de Dieu et de son génie.

A Chambéry, elle apprit que Richelieu avait offert la régence au prince Thomas à la condition d'abandonner les Espagnols.

Il avait tiré d'elle tout ce qu'il en pouvait tirer. Il essayait d'opérer sur ses beaux-frères.

Elle les trouva aussi mécontents de Philippe IV et de son conseil, qu'elle l'était elle même de son frère et de Richelieu.

Seulement, comme la régente posait pour première condition de conserver le pouvoir suprême sans altération aucune, les négociations échouèrent par la base même.

Mais, comme à tout prendre, l'intérêt de la France n'était pas d'abandonner madame Christine, dès que Richelieu put croire que Madame Royale avait quelque chance de s'entendre avec ses beaux-frères, il commença de mettre une certaine vigueur dans la défense du Piémont.

Ce fut ainsi que vers la fin de 1639 le comte D'Harcourt ayant pour maréchaux de camp Turenne Praslin et la Mothe Houdancourt, reprit Chieri, et voulant s'ouvrir, coûte que coûte, le chemin de Casal, battit près de Montcalier le prince Thomas et le marquis de Leganez, qui, quoique l'ayant attaqué avec des forces quadruples, laissèrent deux mille morts sur le champ de bataille.

Le lendemain le marquis de Leganez, furieux d'avoir été si outrageusement battu, fit dire au comte D'Harcourt par un trompette que s'il était le roi de France, il lui ferait trancher la tête pour avoir risqué la bataille avec des forces si inférieures.

— Et moi, lui fit répondre le comte D'Harcourt, si j'avais l'honneur d'être le roi d'Espagne, je ferai décapiter le marquis de Leganez pour s'être laissé battre ayant quatre fois plus de troupes que son adversaire.

La citadelle de Turin était restée au pouvoir des Français, mais la ville était demeurée en celui des Espagnols.

Le comte D'Harcourt marcha sur Turin.

Cette marche fut si rapide que le prince Thomas eut à peine le temps de s'y renfermer.

Alors il arriva une chose étrange.

La citadelle se trouva bloquée par le comte D'Harcourt.

Et le comte D'Harcourt lui-même se trouva bloqué par le marquis de Leganez qui, ayant rassemblé toutes ses forces, assiégea les assiégeants.

Ce fut à qui ferait mourir l'autre de faim, la ville empêchant les vivres d'entrer dans la citadelle, le comte D'Harcourt empêchant les vivres d'entrer dans la ville, le marquis de Leganez empêchant les vivres d'entrer dans le camp du comte D'Harcourt.

Au bout de quatre mois de blocus le marquis de Leganez, fit sommer le comte D'Harcourt de se rendre.

— Quand mes chevaux auront mangé le dernier brin d'herbe qui croît autour de Turin, quand mes soldats auront mangé mon dernier cheval, je verrai ce que j'aurai à faire, répondit le comte.

Ce fut la ville qui céda, elle se rendit.

Le prince Thomas en sortit avec les honneurs de la guerre et se retira à Ivrée.

Il avait fait 19 sorties et 19 fois avait été repoussé.

Madame Royale entra dans Turin deux mois après sa capitulation.

Elle était en habit de deuil, et avait son carrosse drapé de velours noir brodé d'or.

On rouvrit les négociations avec les princes.

Cette fois le comte D'Harcourt qui faisait estime du courage du prince Thomas, lui offrit au nom de madame Christine et du roi de France le commandement général des armées française en Italie, avec 160,000 fr. de traitement, à condition qu'il reconnaîtrait Madame Royale pour régente, ferait rentrer sous la domination de son neveu les villes et les provinces qu'il avait entraînés dans son parti.

Le roi de France s'engageait de plus à maintenir la succession en ligne masculine dans la Maison de Savoie; c'est-à-dire qu'au cas où le neveu viendrait à mourir, les oncles, par ordre de primogéniture, hériteraient de lui.

Les princes refusèrent.

Richelieu accusa le comte d'Aglié de cette résistance des princes de Savoie, et comme Richelieu n'était pas homme à garder une haine sans placer près d'elle une vengeance, il fit inviter le comte d'Aglié à souper chez l'ambassadeur de Turin, et l'ayant fait arrêter au moment où il allait sortir, l'emprisonna à Pignerol d'abord, puis à Vincennes, d'où il ne sortit qu'en 1642, c'est-à-dire à la mort du cardinal.

— Ah! monsieur le comte, lui dit Louis XIII en le revoyant, qu'il y a longtemps que je souhaite votre délivrance.

Le même ordre avait été donné pour le père Monod, mais il eut le bonheur d'échapper pour la seconde fois aux gens chargés de l'arrêter; bien plus comme sûreté que comme châtiment, la régente le fit conduire au château de Montmeillan, mais ce fut la seule satisfaction qu'elle donna à Richelieu; sur tout le reste elle resta inflexible.

Cette fermeté la sauva.

La guerre reprit au primtemps de 1641 avec la même activité.

Le comte D'Harcourt qui assiégeait Ivrée, fut forcé de lever le siége, pour aller faire lever aux Espagnols celui de Chivas, puis il investit Coni et s'en rendit maître.

C'était une grande victoire que la prise de Coni ; Coni se vantait d'être vierge, comme Péronne d'être pucelle, et il ne fallut rien moins, qu'une prophétie de Nostradamus, qui prédit cette prise, pour que les Piémontais pussent y croire.

Voici cette prédiction.

« La ville qui se vante d'être vierge, tombera sous le signe de la vierge.

« Au 20 degré par un Marc né dans la ville de Nancy. »

Ceva, Carrù et Mondovì, tombèrent à leur tour, mais en échange Revel fut pris par les gens du duc de Savoie.

Mais cette victoire était loin de compenser les défaites; les princes commencèrent à réfléchir, firent des ouvertures, et finirent par accepter la paix.

Leurs apanages leur furent rendus, la lieutenance générale du comté de Nice fut assurée au prince Maurice, et celle du Canavesan au prince Thomas; celui-ci eut en outre permission d'entretenir à sa solde 3,000 hommes pour la défense de son gouvernement et jusqu'à la majorité de son neveu ; en outre dans les traités de paix et d'alliance les deux princes eurent le droit de mettre leurs signatures, immédiatement après celle de la régente.

C'était juste ce qu'on leur avait offert avant la guerre, mais les princes ont des caprices que les peuples sont trop heureux de payer de leur or et de leur sang.

Cette paix fut signée le 14 juillet 1641.

Le cardinal Maurice, qui était cardinal sans être prêtre, renvoya sa barette à Rome et à l'âge de cinquante ans épousa sa nièce Louise Christine qui en avait quatorze.

Pendant ce temps les Espagnols et les Français retenaient les places qu'ils avaient conquises.

Le prince Thomas s'était engagé vis-à-vis de Richelieu à n'exiger le titre de généralissime que lorsqu'il se serait fait rendre par les Espagnols toutes les places et forteresses qu'il leur avait données. On comprend que ce ne fut pas chose facile de démêler, que des intérêts si bien embrouillés et depuis si longtemps.

Par bonheur, le nouveau gouverneur du Milanais eut besoin de ses troupes et les rappela.

Alors la paix fut publiée, et le prince Thomas prit le commandement des deux armées française et savoyarde, et battit les Espagnols dans presque toutes les rencontres, et dans le courant d'une seule campagne, il leur reprit Crescentin, Nice de la Paille, Acqui, Chateau-neuf, Serraval, Verrue et Tortone.

Au milieu de ces succès, le prince Thomas apprit en 1642 la mort du cardinal Richelieu, et en 1643 la mort du roi Louis XIII.

Il ne continua qu'avec plus d'ardeur la campagne contre les Espagnols, leur reprit le château d'Asti, Villeneuve, Trin, Pont de Sture; ce qui lui donna l'idée de recommencer la guerre pour son compte et non pour celui de la régente. Malheureusement pour ses projets, ayant éprouvé un ou deux échecs en 1645 et 1646, et s'étant particulièrement fait battre au siége d'Orbitella, Mazarin ôta au prince Thomas le commandement des troupes et le fit créer grand maître de la Maison du roi de France, ce qui lui enleva son influence militaire, sans rien ôter à cet esprit d'intrigue qui avait fait de lui pendant 10 ans le fléau de la Savoie et du Piémont.

Le 20 juin 1648 Charles Emmanuel II entra dans sa 14[e] année.

La régente était parvenue, nous l'avons dit, à se faire rendre par le gouvernement français la plûpart des places du Piémont.

Les provinces d'Ivrée et de Nice, qui avaient été remises à ses beaux-frères en vertu du traité de 1641, étaient encore entre leurs mains.

Il s'agissait de les reprendre, ce qui n'était pas chose facile. Le prince Thomas habitant le Louvre et ayant l'oreille de Mazarin.

Mais la régente était femme d'imagination ; voici ce qu'elle fit :

Le 18 juin, 2 jours avant la majorité, elle prétexte une partie de chasse, s'avance jusqu'au château de Front, situé à moitié chemin de Rivoli à Ivrée, et y couche.

Le lendemain, suivie d'une cinquantaine de fauconniers et de chasseurs, d'une meute de chiens conduits par des piqueurs et des valets, elle se présente de bonne heure aux portes d'Ivrée.

Là le prince se fit reconnaître et fit annoncer au gouverneur, le comte de Campion, son intention d'entrer dans la ville. Pris à l'improviste, le gouverneur n'osa point laisser la porte fermée devant le prince.

D'ailleurs toute la Cour était déjà dans la ville, où la recevait le bruit du canon qui semblait à la présence du prince s'être éveillé tout seul et avoir communiqué son enthousiasme aux cloches.

De leur côté les habitants se pressaient sur les pas de la régente et de son fils, et éclataient en acclamations.

Ce ne fut pas le tout ; un vieux privilége communal leur accordait, quand leur prince venait les visiter, la garde d'une des portes de la ville, ils réclamèrent ce privilége et une des portes leur fut livrée.

Bientôt par cette porte affluèrent des soldats déguisés en paysans donnant, pour raison de leur présence, qu'ils venaient voir la fête qui leur était annoncée par le son des cloches et celui du canon.

Madame Royale, arguant de ce grand empressement des habitants d'Ivrée à la voir et de ce grand amour qu'ils témoignaient à leur prince, annonça qu'elle s'arrêtait un jour ou deux dans sa fidèle ville.

Le lendemain, dès le matin, généraux, ministres, chancelier étaient réunis.

Madame Royale les réunit en grand conseil, leur déclara la régence finie, remercia la Providence de l'avoir conduite par la main

au milieu de tant de traverses, reconnut que la sagesse humaine s'y fût égarée, et en rendant ainsi grâces à Dieu, elle remit entre les mains du jeune Souverain, la presque totalité de l'héritage paternel afin qu'il le gouvernât lui-même à l'avenir.

Mais alors le jeune duc se jeta aux pieds de sa mère la suppliant, la conjurant, avec des expressions pleines de tendresse, de reconnaissance, de ne point encore l'abandonner à lui-même avouant sa faiblesse, en face de ce fardeau énorme qu'elle lui donnait à porter.

Jouée ou simulée, cette scène produisit son effet.

Tous les spectateurs fléchirent le genou.

La princesse releva son fils en l'embrassant, et des courriers, qui, le pied à l'étrier n'attendaient qu'un ordre, partirent dans toutes les directions chargés de lettres notifiant aux généraux, aux commandants de place, aux évêques et aux Cours étrangères, que la régence venait de finir, Charles Emmanuel II ayant atteint sa majorité.

En même temps, tambours battant, trompettes sonnant, des troupes dont la marche avait été habilement calculée, entraient dans Ivrée par toutes les portes.

Quant au comte Campion, l'ancien gouverneur, ce fut son successeur, c'est-à-dire le gouverneur nommé par la régence, qui lui signifia que son autorité venait de finir et que son Altesse, en récompense de ses bons services, lui accordait sa retraite.

Il était temps; le prince Thomas avait prévu le coup; le même soir arrivaient des lettres du cardinal Mazarin invitant Madame Royale, au nom du roi de France, à ne rien changer au mode de gouvernement.

Mais la régente répondit avec tout le respect possible, qu'elle était aux regrets, l'ordre du roi étant arrivé trop tard.

Restait Nice à reprendre et le prince Maurice à annihiler.

La régente, au nom de Charles Emmanuel II, envoya au prince

Maurice une patente de lieutenant général du comté de Nice, mais en même temps elle nommait gouverneur du château le comte Solar Monasterol, capitaine, sur la fidélité duquel elle savait pouvoir compter.

D'ailleurs le temps avait marché et en marchant avait combattu pour elle.

Le prince Maurice vieux, apoplectique et sans enfans n'avait plus l'énergie nécessaire pour continuer cette vie d'intrigues, qui pendant 20 ans avait bouleversé le pays.

Il se soumit.

Madame Royale, à la place du conseil de régence, nomma un conseil d'État, de sorte que tout majeur que fût Charles Emmanuel II ce fut sa mère qui continua de régner.

En 1657 le cardinal Mazarin restitua au duc de Savoie la citadelle de Turin, occupée depuis 18 ans par une garnison française.

Enfin le traité des Pyrénées qui établissait, à propos du mariage de Louis XIV avec Marie Thérèse, la paix entre l'Espagne et la France, étant intervenu, la France rendit à la Savoie et au Piémont toutes les places qu'elle possédait encore dans les deux provinces.

« A partir de ce moment, dit monsieur Costa de Beauregard, le règne de Charles Emmanuel II fut aussi tranquille que son commencement avait été agité. La Cour de Turin devint tout à fait française, la langue, les étiquettes, les usages de France y prévalurent sur ceux d'Espagne adoptés par Charles Emmanuel Ier; Christine et, après elle, Jeanne Baptiste de Nemours y introduisaient, comme Anne d'Autriche dans celle de Louis XIV, la somptuosité élégante, le goût des plaisirs nobles et délicats.

« Du temps de ma tante, dit madame de Montpensier dans ses mémoires, la Cour de Savoie était magnifique et même romanesque, c'était le séjour des fêtes et de la galanterie. »

Tout le règne de Charles Emmanuel II est contenu dans ces quelques lignes et ce règne dura 37 ans.

Heureux les princes dont on peut écrire l'histoire en quelques lignes.

Madame Royale mourut en 1663, et Charles Emmanuel II en 1675.

Empruntons son portrait aux Mémoires de mademoiselle de Montpensier la grande faiseuse de portraits.

« M. de Savoie est bien fait, il est de moyenne taille, mais il l'a fine et déliée, la tête belle, le visage long, les yeux grands et fins, le nez aquilin, le sourire agréable, la mine fière, un air vif en toutes ses actions et brusque à parler. Quant à l'esprit, il ne dit rien qui ne soit très à propos, et agréablement. Il était accoutumé avec le roi dès le 1er jour comme si toute sa vie il avait été avec lui, et agissait avec une certaine familiarité, que la haute naissance donne seule, avec ceux où les autres tremblent. »

Il laissa pour successeur Victor Amédée II, dont le règne sera l'objet de notre prochain livre, dont cette histoire un peu sèche et un peu ennuyeuse, nous en avons peur, n'est que le piédestal.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE ET DU SECOND VOLUME.

CLASSEMENT DES PLANCHES

DU 2me VOLUME

Henry II et D'Andelot . . Pag. 10
Dieu reste à qui tout manque . » 14
L'ambassadeur de Paix . . . » 17
Henry II et le Duc de Guise . » 44
Diane de Poitiers et le Connétable » 34
Henry II et le Connétable Montmorency . . . . . . » 42
Les rêveries . . . . . . » 54
Les diamants . . . . . . » 60
Le colporteur . . . . . » 71
La présentation . . . . . » 82
Arrivée d'Emmanuel Philibert au château des Tournelles . » 81
Prix du tournoi . . . . . » 97
L'empêchement du départ pour le couvent . . . . . . » 101
Combat à fer émoulu . . . » 112
Les derniers efforts du chevalier noir. . . . . . . » 115
Henry II et Montgommery . » 131
Madame, le véritable roi de France est son successeur . » 134
La blessure est mortelle. . Pag. 138
Le serment . . . . . . » 161
Le mariage . . . . . . » 162
Retour à Oleggio . . . . . » 172
Emmanuel et les paysans . . » 177
Là s'élèvera une chapelle à la Vierge des Miséricordes. » 179
L'apparition . . . . . . » 182
Les pirates . . . . . . » 197
Mort du Bâtard de Waldeck . » 198
Les morts savent tout . . . » 201
Le mutilé . . . . » 205
Henry IV au siége de Montmeillan . . . . » 224
Exécution du Maréchal de Biron . . . . » 223
Les Savoyards sous les murs de Genève . . . . . . » 229
Déclaration de guerre . . . » 236
Le prince Thomas devant la ville de Turin . . . . . » 262
Fuite du Comte d'Aglié . . » 264

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

EMMANUEL PHILIBERT

OU

LA FRANCE ET L'ITALIE

AU XVI SIÈCLE

I. 1558-1559 . . . . Pag. 5
II. L'envoyé de leurs Majestés les rois de France et d'Espagne . . » 16
III. Chez la Reine . . . . » 24
IV. Chez la Favorite . . . . » 32
V. Où, après que le vaincu a été traité en vainqueur, le vainqueur est traité en vaincu . . . . » 43
VI. Le colporteur . . . . » 51
VII. Les parures et les robes de noces . . . . » 61
VIII. Ce qui se passait au château des Tournelles et dans les rues de Paris, pendant les premiers jours du moi de juin 1559 . . » 72
IX. Nouvelles d'Écosse . . . . , ... » 80
X. Les joutes de la rue Saint-Antoine . . . . » 89
XI. Le cartel . . . . » 100
XII. Le combat à fer émoulu . . . . » 109
XIII. La prédiction . . . . » 118

XIV. Le lit de mort . . . . Pag. 132
XV. Politique florentine . . . . » 143
XVI. Un roi de France n'a que sa parole. . . . . » 154
XVII. Où le traité s'exécute . . . . » 164
XVIII. Le 17 novembre . . . . » 175
XIX. Les morts savent tout . . . . » 184
XX. La route de San-Remo à Albenga . . . . » 193
XXI. Épilogue . . . . » 203
XXII. Un mot à nos lecteurs . . . . » 213
XXIII. Victor Amédée 1er . . . . » 248
XXIV. Régence de madame royale Christine de France . . . . . . » 257
XXV. Régence de madame royale Christine de France . . . . . . » 265



Magnesie Lesai



